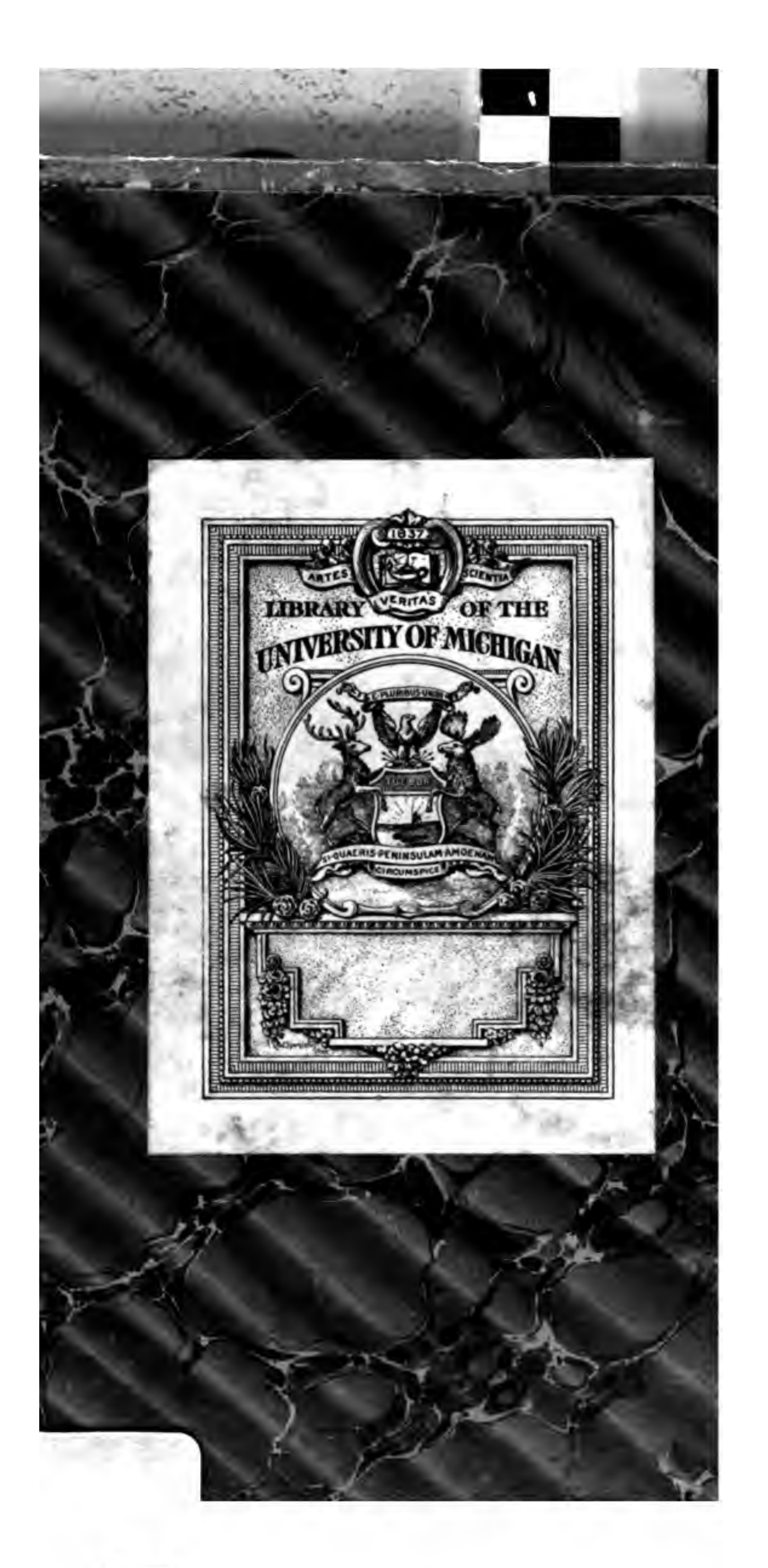
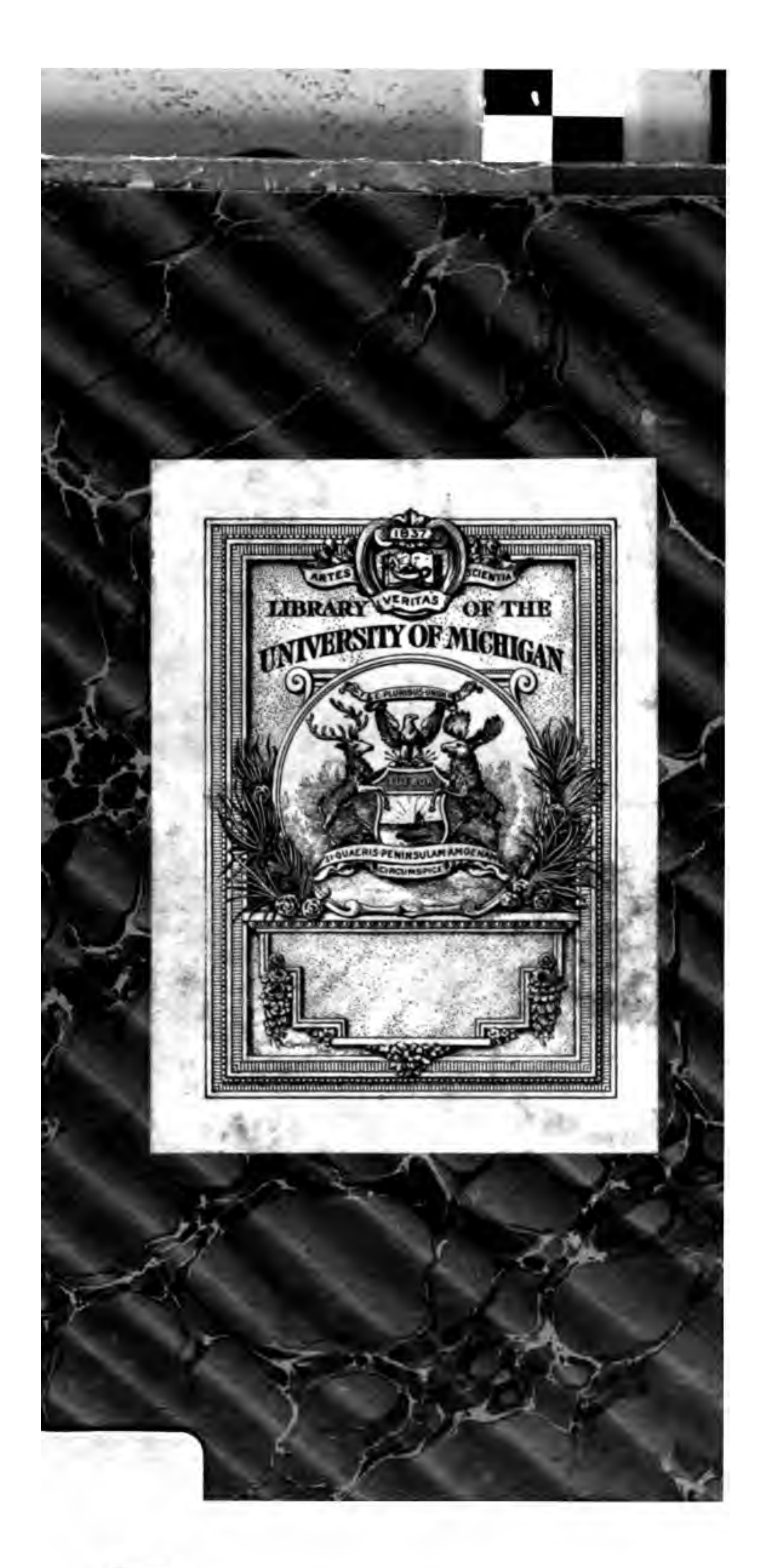


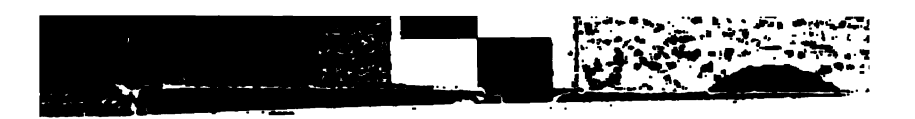

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

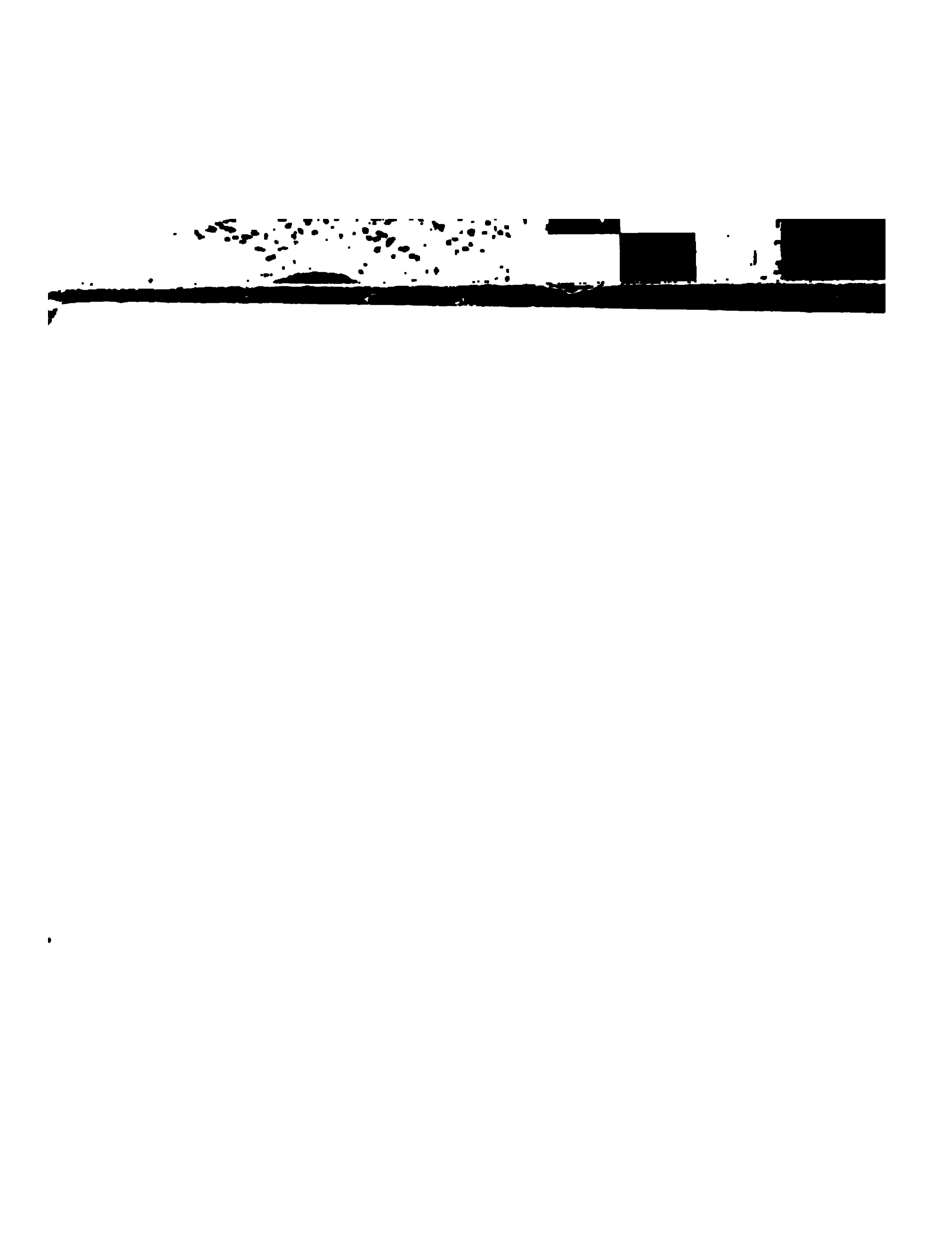



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE











ŒUVRES COMPLÈTES

de

Mathurin Regnier





ŒUVRES COMPLÈTES

de

Mathurin Regnier



ŒUVRES COMPLÈTES

de

Mathurin Regnier

Accompagnées d'une Notice biographique & bibliographique, de Variantes, de Notes, d'un Glossaire & d'un Index

Par

E. COURBET



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M. DCCC. LXXV





res années
l'Arsenal
le voit ici,
ccession à
la pièce
eu pour
nce avant

aux dus
Phylis.
angement
tirées de
il s'agit
Muses,
altéra-
lzeviers.
le prin-
dialogue
s Muses
e les tra-
aux Elze-

gnier & de
nents classés
ariantes ou le
du poëte. Nous
que certaines par-
vaient être rectifiées.



ſemblé préférable de reproduire dans leur intégrité les ſatires de Regnier, telles qu'elles ont paru pour la première fois, ſauf à relever exactement dans les notes les variantes les plus caractériſtiques. Cette méthode a produit de bons réſultats & il ſuffira d'un exemple pour en juſtifier l'adoption. Ainſi le vers,

Que ſans robe il a veu la matiere premiere,

devenu, par une mépriſe de l'éditeur de 1613,

Qu'en ſon globe il a veu la matiere premiere,

reprend dans le texte de Regnier la place qui lui doit être rendue, & une variante obſcure, trop longtemps ſubſtituée à la leçon originale, rentre dans les notes où elle vient s'ajouter aux errata de 1613.

Les pièces qui ſont ſuite au Diſcours au Roy ont été publiées du vivant de Regnier. Elles ont paru dans deux recueils très-différents : les Muſes gaillardes (1609), *& le* Temple d'Apollon (1611). *Les premières ſont demeurées anonymes juſqu'à la publication du* Cabinet ſatyrique (1618), *& les autres portent la ſignature de Regnier. Il était donc convenable de les rattacher dans leur forme primitive à l'œuvre principale du poëte.*

La deuxième partie des poéſies de Regnier a été conſtituée à l'aide des pièces empruntées aux éditions des Elzeviers (1652), de Broſſette (1729) & de Viollet-le-Duc (1822). Les épigrammes qui ſuivent ont été

tirées, soit d'Anthologies satiriques des premières années du XVIIe *siècle, soit des manuscrits de l'Arsenal & de la Bibliothèque Richelieu. Comme on le voit ici, l'ordre des pièces est donné par la date d'accession à l'œuvre de Regnier, & non par la date de la pièce même. Ce dernier mode de classement aurait eu pour effet de placer des épigrammes sans importance avant des poëmes d'une incontestable valeur.*

On remarquera toutefois qu'en tête des morceaux dus aux Elzeviers, figure le dialogue de Cloris & Phylis. Une particularité notable a imposé ce changement dans la disposition des pièces originales tirées de l'édition de 1652. L'Idylle dramatique dont il s'agit a été imprimée en 1619, dans le Cabinet des Muses, *& c'est de ce recueil qu'elle est passée avec des altérations bizarres dans la coquette réimpression des Elzeviers. Suivant l'esprit de restitution du texte, qui est le principe de nos éditions, nous avons reproduit le dialogue de Cloris & Phylis, d'après le* Cabinet des Muses *& signalé en notes les infidélités, on peut dire les travestissements & les interversions imputables aux Elzeviers.*

Les recherches entreprises au sujet de Regnier & de ses poésies ont conduit à des éclaircissements classés d'après leur objet dans la notice, les variantes ou le glossaire, qui accompagnent l'œuvre du poëte. Nous avons été ainsi amené à reconnaître que certaines particularités de la vie de Regnier devaient être rectifiées.

Pareillement, nous avons constaté que les interpolations reprochées aux Elzeviers ne devaient pas leur être attribuées[1]. *Enfin, nous avons cherché l'explication de certains mots de la langue de Regnier dans les auteurs de son temps, & quand nos investigations ont donné tort à notre premier travail, nous avons résolûment sacrifié le fruit d'expériences reconnues insuffisantes*[2].

C'est seulement à ce prix qu'une édition peut être accueillie : ni la rareté d'un livre, ni les premiers soins dont il porte la preuve, ne sauraient justifier une réimpression sans perfectionnement. Dans cette voie, qui nous paraît toujours ouverte, nous avons été généreusement soutenu; & parmi les érudits qui nous ont fait de précieuses communications, nous devons signaler MM. L. Merlet, Ad. Lecocq, Tricotel & Tamizey de Larroque. Nous sommes enfin particulièrement obligé à M. Cherrier, qui a mis à notre disposition son admirable musée de l'édition de Regnier, & à M. Royer, notre ami & l'infatigable compagnon de tous nos travaux.

1. Voir la Sat. de l'*Impuissance* & les notes p. 269.
2. Voir le Gloss., v° *Mouvant*.





NOTICE.



LES premières années du XVIIe ſiècle ont été marquées dans la poéſie françaiſe par une évolution qui pourrait être appelée la Renaiſſance de la ſatire. Ce mouvement diffère de celui de la Pléiade par une violence exceſſive. Auſſi bien l'œuvre de du Bellay & de Ronſard prit naiſſance dans une enceinte ſavante où l'on étudiait avec un ſoin pieux les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque & latine. Il ne pouvait ſortir de là que des créations réfléchies, des combinaiſons voulues & des tentatives exactement calculées. La ſatire ſe forma tout autrement, à l'air libre, dans les luttes de la Réforme & de la Ligue. Elle ſe fortifia dans l'obſervation de toutes les laideurs de l'hypocriſie politique & religieuſe, & lorſqu'arriva le règne d'Henri IV, elle était armée de toutes pièces, prête à flageller les vices qu'elle avait vus de près, & à frapper les ridicules qu'une atmoſphère d'apaiſement invitait à ſe montrer.

L'avénement du Béarnais avait amené à la cour des gentilshommes de toute eſpèce, des cadets de Gaſcogne au cœur vaillant & inflexible; mais, parmi eux, ſous le maſque de la bravoure, ſe cachait plus d'un baron de Fœneſte. Le ſecond mariage d'Henri IV introduiſit parmi la nobleſſe françaiſe des aventuriers italiens auxquels ſe rallièrent les fils de ceux qui avaient ſuivi Catherine de Médicis. Enfin les galanteries du prince laiſſèrent toute carrière aux débordements des mœurs. Il ne faut point dès lors s'étonner de la licence de nos premiers ſatiriques. Ils avaient ſous les yeux un ſpectacle incomparable, un théâtre immenſe où paradaient impudemment la ſottiſe, la licence & la cupidité.

Ce n'eſt pas dans l'ordre chronologique des œuvres de la Satire françaiſe au commencement du XVII[e] ſiècle qu'il faut chercher le témoignage exact du progrès de cette partie de notre littérature. Les ſatires de Vauquelin ont paru en 1604 avec les autres œuvres poétiques de l'auteur; mais il eſt certain que Vauquelin les avait terminées longtemps auparavant. Il n'eſt pas moins hors de doute que les *Tragiques* de d'Aubigné, publiés pour la première fois en 1616, remontent à plus de vingt ans en arrière. L'hiſtorien qui racontera un jour les origines & le développement de notre poéſie ſatirique aura donc le devoir de placer la Freſnaye & d'Aubigné devant le ſeuil du XVII[e] ſiècle; car, de même qu'ils ont été les témoins des infamies

publiques & des hontes privées à la vue deſquelles ſe ſoulève l'indignation du poëte, de même ils ſont véritablement auſſi les ancêtres de Regnier, de Courval Sonnet, d'Auvray & de du Lorens.

Nous venons de nommer les ſatiriques qui, de 1608 à 1627, ont démaſqué les fauſſes vertus & pourſuivi les vices triomphants. Cette lutte n'était point, comme on ſerait tenté de le croire, enfermée dans le cercle étroit d'un lieu commun verſifié & dans les ſûres limites d'une diſſertation rhythmique. Souvent il arrivait que le poëte, s'abandonnant à toute la vivacité d'une généreuſe colère, s'expoſait à de réels dangers. En 1621, Courval Sonnet, dans cinq ſatires ſur les abus & les déſordres de la France, attaqua le clergé & la nobleſſe, les juges & les financiers. Il s'eſt élevé avec une périlleuſe véhémence contre le trafic des choſes ſacrées, l'attribution des bénéfices aux gentilshommes, le maintien des gardes-dîmes, la vénalité des officiers de juſtice & les malverſations des partiſans. Ses virulentes critiques, oubliées aujourd'hui, ſont des documents précieux pour tous ceux qui recherchent les intimités de l'hiſtoire. Pour les contemporains de Courval Sonnet, ces tableaux étaient des portraits clairement reconnaiſſables. Auvray a montré plus d'audace encore. Il a écrit, dans ſes *Viſions de Polydor en la cité de Nizance*, un poëme où ſes premiers lecteurs ont pu démêler ſans difficulté César de Vendôme, gouverneur de Bre-





ŒUVRES COMPLÈTES

de

Mathurin Regnier

Accompagnées d'une Notice biographique & bibliographique, de Variantes, de Notes, d'un Glossaire & d'un Index

Par

E. COURBET



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M. DCCC. LXXV

naient finalement à ſuſpecter la ſincérité de leurs attaques. Au reſte, ſi du Lorens eſt dépourvu de cette indignation ſcénique, qui fait de la ſatire un petit drame paſſionné & vivant, où le poëte ſe met en ſcène avec le perſonnage qu'il veut frapper, il faut lui reconnaître, au point de vue de l'hiſtoire, un mérite aſſez peu commun. Avec une infatigable ardeur, il a écrit, remanié & mené à bonne fin le livre de ſes ſatires. Les trois éditions données en 1624, 1633 & 1646 ſont des ouvrages abſolument différents comme texte & comme ſujets; & ces perfectionnements, ces appels d'un premier à un meilleur jugement, ces évolutions de la penſée primitive vers un idéal plus haut ſont des efforts dont on ne ſaurait trop admirer la conſtance.

Au milieu de tous ces poëtes, Regnier eſt ſeul reſté comme le créateur & le maître de la Satire françaiſe. Il ne doit point ſa réputation à une grandeur ſolitaire, puiſqu'il a vécu entouré de rivaux & d'imitateurs. A l'exception de Vauquelin & de d'Aubigné, tous les auteurs de ſon temps ont lu ſes poéſies. Quelques-uns d'entre eux lui ont dérobé les vers qui ont la forme arrêtée d'une maxime ou l'éclat d'une comparaiſon ſaiſiſſante. Il n'eſt pas juſqu'à de ſimples expreſſions, belles de leur pure clarté, que Sonnet, d'Eſternod & du Lorens n'aient empruntées. Ces pilleries n'ont point enrichi les maraudeurs, & Regnier eſt reſté opulent.

Dans ſes plus vifs écarts, Regnier eſt demeuré fidèle aux règles du goût. Il a le verbe haut. Il touche ſans baſſeſſe aux choſes les plus baſſes. Ses faibleſſes nous ſont connues. Il en a fait autant de confidences où il a mis la plus franche bonhomie & la plus entière ſincérité. Nul plus éloquemment que lui n'a montré ſon cœur à nu, ni exprimé avec plus de vivacité le reſpect de l'honneur, les peines de la jalouſie & les élans d'un orgueil généreux. Développés par lui, ces ſentiments ne ſont point les divagations d'un rhéteur. Avant de paſſer dans l'œuvre où nous en recueillons le témoignage, ils ſont ſortis de l'âme du poëte qui en était pénétré. Auſſi pour tous les lecteurs attentifs, les poéſies de Regnier ſont-elles de véritables confeſſions.

La biographie de Regnier eſt encore à l'état de fragments. Il ſemble que des pages en aient été perdues. Ainſi les particularités recueillies par Racan dans ſes Mémoires pour la vie de Malherbe, & les anecdotes que Tallemant a inſérées dans ſes *Hiſtoriettes*, conſtituent la meilleure partie de nos informations ſur l'exiſtence de notre premier poëte ſatirique. Ce ſont en effet d'irrécuſables témoins qui nous ont inſtruits. Le premier a été mêlé à la querelle littéraire engagée entre Deſportes & Malherbe; le ſecond a pu entendre, de la bouche même de perſonnages contemporains, le récit de faits encore préſents à leur mémoire.

En 1719, Dom Liron fit paraître sa *Bibliothèque chartraine,* où il donna une mince place à Desportes & à Regnier. La brièveté n'aurait peut-être soulevé aucune réclamation; mais dans les quelques pages consacrées aux deux poëtes, il y avait plusieurs graves inexactitudes qui tombèrent sous les yeux d'un lecteur récalcitrant. Une note rectificative très-étendue fut donc adressée au *Mercure de France* pour contredire les assertions de l'auteur de la *Bibliothèque,* & comme les termes en étaient vifs, il s'écoula, avant l'insertion de cette note, un temps assez long qui fut employé à la diminuer & à l'adoucir. Enfin, l'article critique revu & corrigé parut dans le *Mercure* en février 1723 & il s'en dégage encore un souffle de colère. Toute cette irritation est largement compensée par la justesse & la précision des renseignements que le rédacteur offre de prouver d'une manière plus convaincante à l'aide des papiers qu'il a entre les mains. Cette dernière assurance n'a pu être donnée que par un membre de la famille de Desportes ou de Regnier. L'emportement même dont le directeur du *Mercure* a eu peine à modérer l'expression ne saurait être imputé à un lecteur ordinaire. On est donc fondé à reconnaître une grande valeur à la note critique provoquée par la publication de la *Bibliothèque chartraine.*

C'est enfin à Brossette que l'on doit le complément des recherches entreprises sur Regnier pendant le

xviii[e] ſiècle. En éditeur ſcrupuleux, Broſſette a fait deux parts de ſes informations. Il a conſigné dans ſon Avertiſſement les faits nouveaux[1] qu'il regardait comme certains & laiſſé dans ſes notes les conjectures nées dans ſon eſprit de la lecture des ſatires. Au premier rang de ces hypothèſes ſe trouvent celles qui préſentent Regnier comme ſecrétaire du cardinal de Joyeuſe, & plus tard comme un des attachés de Philippe de Béthune. Venus après Broſſette, & plus concluants que lui ſans motif apparent, le P. Niceron & l'abbé Goujet ont admis les ſuppoſitions du premier annotateur de Regnier comme des renſeignements indiſcutables.

Dans l'ordre des faits biographiques, l'extrait du *Mercure* eſt le premier document à placer ſous les yeux du lecteur. En raiſon de ſon origine particulière, il l'emporte ſur toutes les indications recueillies à une date poſtérieure par un curieux plutôt que par un cri-

1. « Regnier fut tonſuré le 31 de mars 1582, par Nicolas de Thou, évêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un canonicat dans l'égliſe de Notre-Dame de la même ville, ayant prouvé que le réſignataire de ce bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre ſa réſignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une bûche, qui fut depuis portée en terre à la place du corps, qu'on avoit fait enterrer secretement. Le déréglement dans lequel vécut Regnier ne le laiſſa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans ſa quarantième année, en l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, où il étoit logé.

tique. Nous le reproduiſons donc pour ce qui concerne Regnier ſeulement :

« Mathurin Regnier étoit fils de Jacques Regnier, bourgeois de Chartres, & de Simone Deſportes, ſœur de l'abbé Deſportes ; il naquit le 21 décembre 1573 : comme on le voit par les regiſtres de la paroiſſe de Saint-Saturnin de la ville de Chartres [1], & comme il eſt écrit dans le journal de Jacques Regnier, ſon père. Le contrat de mariage de Jacques Regnier avec Simone Deſportes, paſſé devant Amelon, notaire à Chartres, le 25 janvier 1573, juſtifie que cette famille étoit des plus notables de la ville. En 1595, Jacques Regnier fut élu échevin de la ville de Chartres. Au mois de janvier de l'année 1597, il fut député à la cour, en qualité d'échevin, pour quelques affaires publiques ; il mourut à Paris & fut inhumé dans l'égliſe de Saint-Hilaire du Mont, le 14 février 1597. Il laiſſa trois enfants [2] : Mathurin, le poëte dont eſt

1. L'acte de naiſſance de Mathurin Regnier, relevé ſur le regiſtre de la paroiſſe Saint-Saturnin, eſt ainsi conçu :

« Mathurin, filz de Iacques Renier & de Symonne Deportes, sa feme ; les parrains, honorables pſonnes, Mathurin Troillart, proc. au ſiege pſidial de Ctres et Iehan Pouſſin, marchant, la maraine mada^e^ Marie Edeline v^e^ de Philippes Deſportes, le xxij i^r^ du moys de dcebre. »

2. M. Lecocq a relevé ſur le regiſtre des actes de naiſſance de la paroiſſe Saint-Saturnin la date de naiſſance d'Antoine Regnier (26 novembre 1574) & de ſes ſœurs : Marguerite (26 novembre 1578), Loyſe (11 janvier 1580) & Genevieſve (1584). Mathurin a donc

queftion; Antoine, qui fut confeiller élu en l'élection de Chartres; & Marie, qui époufa Abdenago de la Palme, officier de la maifon du Roy [1]. Antoine Regnier époufa Dlle Anne Godier. Le contrat de mariage fut paffé devant Fortais, notaire à Chartres; on y voit encore les titres de la plus notable bourgeoifie. Jacques Regnier, leur père, étoit fils de Mathurin Regnier, bourgeois, qui étoit fils d'un Pierre Regnier, bon marchand de la ville de Chartres. Mathurin Regnier, le poëte, fut reçu chanoine de Chartres le 30 juillet 1609, mais fon humeur ne lui permit pas de fixer fa réfidence à Chartres, ni de vivre auffi régulièrement que des chanoines font obligez de faire. Il quitta donc ce bénéfice; il en avoit plufieurs & une penfion de 2,000 livres fur l'abbaye des Vaux de Cernay. Il mourut à Rouen le 22 octobre 1613. Ses entrailles furent enterrées dans l'églife de la paroiffe de Sainte-Marie-Mineure, & fon corps, qui fut mis dans un cercueil de plomb, fut porté dans l'abbaye de Royaumont, à neuf lieues de Paris. Ce qui a contribué à faire paffer Mathurin Regnier pour le fils d'un tripotier, c'eft que Jacques Regnier, fon père, qui étoit un homme de joye & de

été l'aîné de fix enfants, deux garçons & quatre filles, les trois dernières mortes probablement avant 1597.

1. Dans fon acte de mariage du 19 août 1593, également relevé par M. Lecocq, Abdenago eft qualifié de *contrerouleur* du Roy.

plaiſirs, fit bâtir un tripot derrière la place des Halles de Chartres, qui s'appela toujours le Tripot-Regnier. Ce tripot ne ſubſiſte plus. Du reſte, la ſeule élection de Jacques Regnier comme échevin de la ville de Chartres démontre qu'il n'étoit point un maître de tripot, puiſque ces ſortes de gens ne ſont point admis dans les charges municipales, non plus que les artiſans & les gens du commun. »

La queſtion du tripot qui préoccupe ſi vivement le correſpondant du *Mercure de France* a joué un rôle démeſuré dans la biographie de Regnier. Elle a été exploitée avec perfidie par les détracteurs du poëte, & ceux qui ont voulu l'éclaircir avec impartialité ſe ſont toujours abandonnés à des conjectures haſardées. La légende la plus accréditée eſt que ce tripot, dont on a voulu faire le berceau de Regnier, fut conſtruit en 1573 avec les matériaux provenant des démolitions de la citadelle de Chartres. Or cette fortification a été élevée en 1591. Une autre hypothèſe devient donc néceſſaire. En 1584, les vieux bâtiments des Halles tombaient en ruines. Il fallut les abattre, & comme ils appartenaient pour moitié à l'évêque, Jacques Regnier obtint par Deſportes, ſon beau-frère, l'abandon d'une partie des matériaux qui ſervirent à la conſtruction du tripot. Cette dernière ſuppoſition, préférable à la première, n'a toutefois guère plus de réalité.

Une délibération[1] du conſeil de ville à la date du 25 avril 1579 vient préciſer exactement les faits. Elle montre comment le père du poëte fut amené à édifier un jeu de paume au fond de ſon jardin, & il eſt permis de croire qu'aucun motif d'intérêt ne ſe mêla d'abord à cette entrepriſe. Afin d'éclaircir d'une manière plus complète un incident que la malveillance a défiguré pour en tirer un blâme contre Regnier & ſa famille, nous croyons devoir mettre ſous les yeux de nos lecteurs le texte même de la délibération.

Jacques Regnier expoſe qu'il « a une maiſon auec cour & jardin, aſſiſe pres & devant le pilory de cette ville. Et par derriere, juxte les remparts, entre les portes Saint-Michel & des Epars; que les immondices qu'on jettoit ſur le rempart tombant en ſon jardin, il auroit fait conſtruire une muraille de 22 toiſes de longueur, de hauteur de 18 pieds & d'épaiſſeur 4 pieds & demy par le bas, revenant en haut à 2 pieds & demy; ce qui ſoutient même les terres du rempart, & ſert à la fortification d'iceluy & décoration de la ville. Et que, pour recouvrer une partie de ſes frais, ayant commencé à faire bâtir un jeu de paulme, dont fait partie ladite muraille, il requiert de lui permettre de conſtruire un mur de bauge, ſur ledit rempart à chacun bout de ladite muraille, en laquelle il fera deux huys fermant à clef. Sur quoy

1. Ce document nous a été communiqué par M. Lecocq.

apres le rapport de la vifite qui a efté faite des lieux, Il eft permis audit Regnier de faire à chacun des bouts de fa muraille un mur de bauge avec un huis & huiffserie fermant à clefs, dont une fervira audit Regnier, & en baillera une autre aux Echevins pour ouvrir & fermer lefdits huys. A la charge de tenir les terres du rempart entre les dites clotures & tallus, fur luy, du cofté de fa muraille, de paver le fond & place d'entre les dites clotures, pour recevoir les eaux & les faire diftiller par dalles & goutieres, fans danger des dits remparts & murailles, & en outre, de payer chacun an, au iour de Saint-Remy, la fomme de une livre tournois entre les mains du receveur des deniers communs de la ville [1]. »

Ainfi fe trouve expliquée l'origine du tripot. Comment maintenant ce jeu de paume devint-il public ? Un accident purement topographique va nous l'apprendre. Sur le côté gauche de la maifon Regnier [2],

1. Extrait du 2ᵉ vol. du *Regiftre des Échevins de la ville de Chartres* (1576-1607), fº 30. Décifion du 25 avril 1579.

2. La configuration actuelle des lieux permet encore de fe rendre un compte exact du plan de la propriété Regnier. Difons tout d'abord que la maifon fur laquelle fe trouve la plaque commémorative a été conftruite en 1612 par Abdenago de la Palme, à la place du vieil & lourd hôtel où naquit véritablement Regnier. La rue qui porte aujourd'hui le nom du poëte appartenait pour un tiers dans toute fa longueur à la propriété dont les jardins fubfiftent entièrement. Cette portion de terrain formait l'allée aux deux extrémités de laquelle étaient, du côté des remparts, le tripot, &, du côté des Halles, une grande porte à ogive. Enfin l'im-

une grande porte à ogive s'ouvrait fur une allée longeant le jardin à l'extrémité duquel s'élevait le tripot. On pouvait ainfi, fans pénétrer dans la maifon, fe rendre au jeu de paume. Les amis de Jacques & les oififs ont peu à peu envahi ce lieu de diftraction trop voifin d'un lieu d'affaires, & lui ont valu le renom d'un tripot ouvert au public; mais ici fans doute s'arrête la chronique fcandaleufe, car en feptembre 1611, le roi Louis XIII, de paffage à Chartres, fut conduit au tripot Regnier, & là il fit ou fimula une partie de paume avec la Maunie, une reine de raquette qui gagna le jeune prince en jouant par deffous jambe. Or, il eft peu probable que la curiofité ait alors conduit le roi & fa fuite dans un lieu mal famé.

Mathurin Regnier était né dans les conditions les plus propres à affurer fa fortune. Il avait pour oncle maternel un abbé de vingt-fept ans, fecrétaire de la chancellerie du nouveau roi de Pologne, le duc d'Anjou. Philippe Desportes, qui s'était élevé jufque-là après avoir été fecrétaire de l'évêque du Puy, de Claude de l'Aubefpine & du marquis de Villeroy, ne devait pas s'arrêter en fi bon chemin. Lorfque le

paffe du Pilori, longeant le mur de la propriété, aboutiffait à une mare fituée au pied des remparts & faifant face au tripot. En réfumé, la rue Regnier couvre aujourd'hui l'allée du jardin & l'impaffe du Pilori, & l'auberge de la Herfe d'or occupe l'emplacement du jeu de paume. L'impaffe des Bouchers, qui fervait de dégagement pour les communs de la maifon Regnier, n'a pas fubi de modification topographique.

duc d'Anjou fut proclamé roi ſous le nom de Henri III, Deſportes devint ſecrétaire particulier du monarque. Après la mort de Maugiron, Quélus & Saint-Mégrin, quand Anne de Joyeuſe, favori, puis beau-frère du roi, fut créé duc & pair, Deſportes monta encore en crédit. Il avait été le conſeiller intime du prince, il devint une ſorte de miniſtre, & c'eſt de ce temps que date ſa grande fortune. En 1582, il fut fait abbé de Tiron au diocèſe de Chartres; en 1588, il reçut l'abbaye d'Aurillac qu'il échangea avec le cardinal de Joyeuſe contre l'abbaye des Vaux de Cernay. Enfin, le 13 février 1589, il ajoutait à tous ſes bénéfices l'abbaye de Joſaphat. Cette grande fortune ne tombait pas ſur un égoïſte. Deſportes ſe plaiſait à obliger. Ce n'était point qu'il voulût déſarmer les envieux. Un mobile plus haut le pouſſait. Il était ſerviable comme il était hoſpitalier. Il a eu d'illuſtres protégés, Vauquelin de la Freſnaye, Jacques de Thou & du Perron. Il aimait les lettres, & rêvait pour elles une indépendance officielle. Avec Baïf, il avait obtenu d'Henri III & du duc de Joyeuſe la création d'une ſorte d'académie, & il recevait à Vanves, dans ſa maiſon de campagne, les beaux eſprits du temps, recueillant après la mort de Baïf, de Joyeuſe & d'Henri III, ceux qui, dans ſa penſée, devaient former l'aréopage ſavant dont il appartenait à Richelieu de conſtituer l'Académie françaiſe.

Regnier bénéficia tout d'abord du patronage de

ſon oncle. Il fut tonſuré de bonne heure, &, ſous ce ſigne ſacré, appelé à une brillante carrière. Il avait moins de neuf ans lorſque l'évêque de Chartres, Nicolas de Thou, lui conféra la marque diſtinctive des élus [1].

A partir de cette époque, les documents nous manquent ſur l'enfance du poëte, c'eſt à Regnier lui-même qu'il faut demander des révélations ſur ſa jeuneſſe. Suivant un paſſage de la ſatire XII, il aurait été initié à la poéſie par Jacques Regnier.

Or amy ce n'eſt point vne humeur de médire
Qui m'ayt fait rechercher ceſte façon d'écrire,
Mais mon Pere m'apriſt que des enſeignemens
Les humains aprentifs formoient leurs iugemens,
Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme ſage,
Et guettant à propos les fautes au paſſage,
Me diſoit, conſidere où ceſt homme eſt reduict
Par ſon ambition, ceſt autre toute nuict
Boit auec des Putains, engage ſon domaine,
L'autre ſans trauailler, tout le iour ſe promeyne,

1. *Analyſe des Mémoires de Guillaume Laiſné,* prieur de Mondonville, par M. H. de Lepinois. Actes de Nicolas de Thou, 1573-1598. CLXXIII. F° 312, v°. *Sabbati poſt Dominicam Lætare, ultima die martii* (1582). Parmi les jeunes gens tonſurés par l'évêque Nicolas de Thou, on remarque Jean, fils de Pierre Regnier & de Claudine Le Riche, de la paroiſſe Saint-Michel; & Mathurin, fils de Jacques Regnier & de Symone Deſportes, de la paroiſſe Saint-Saturnin.

(*Mémoires de la Société archéologique d'Eure-&-Loir.* Année 1860, p. 221.)

Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu,
Claude ayme ſa voiſine, & tout ſon bien luy donne;
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne
Qui valoit quelque choſe, ou qui ne valoit rien,
M'aprenoit doucement & le mal & le bien,
Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchaſſe,
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage ie m'enſeignaſſe.

Cet endroit de l'œuvre du poëte a quelque reſſemblance avec les vers d'Horace :

Inſuevit pater optimus hoc me
Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.
(S. I, 4.)

Toutefois il doit être ſignalé, car nul ne peut dire qu'ici l'imitation ne ſoit auſſi l'expreſſion de la vérité.

D'après la ſatire IV, au contraire, Jacques Regnier, ſoucieux de l'avenir de ſon fils, l'aurait détourné de la poéſie. Par de plus prudents conſeils, il voulait détruire le mal qu'il avait fait, & pouſſer vers d'autres inclinations l'enfant qu'il ſe reprochait d'avoir encouragé à la moquerie. « Vains efforts, » dit Regnier.

Il eſt vray que le Ciel qui me regarda naiſtre,
S'eſt de mon iugement touſiours rendu le maiſtre,
Et bien que ieune enfant mon Pere me tançaſt,
Et de verges ſouuent mes chançons menaçaſt,

Me difant de depit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penfes-tu faire?
La Mufe eft inutile, & fi ton oncle a fçeu
S'auancer par cet' art tu t'y verras deçeu...
Mars tout ardant de feu nous menace de guerre...
Penfe-tu que le lut, & la lyre des Poëtes
S'accorde d'armonie auecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer?
Les plus grands de ton tans dans le fang aguerris,
Comme en Trace feront brutalement nourris,
Qui rudes n'aymeront la lyre de la Mufe,
Non plus qu'vne vielle ou qu'vne cornemufe.
Laiffe donc ce metier & fage prens le foing
De t'acquerir vn art qui te ferue au befoing.
Ie ne fçay, mon amy, par quelle prefcience,
Il eut de noz Deftins fi claire congnoiffance,
Mais pour moy ie fçay bien que fans en faire cas,
Ie mefprifois fon dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Demon fouuent me dift le mefme.
Ainfi me tançoit-il d'vne parolle emeuë.
Mais comme en fe tournant ie le perdoy de veuë
Ie perdy la memoire auecques fes difcours,
Et refueur m'efgaray tout feul par les deftours
Des antres & des bois affreux & folitaires,
Où la Mufe en dormant m'enfeignoit fes myfteres,
M'aprenoit des fecrets & m'echaufant le fein,
De gloire & de renom releuoit mon deffein.

Ces aveux de Regnier nous éclairent uniquement fur les tendances de fa jeuneffe. Mais l'événement le plus

important, qui décida de la carrière de notre premier ſatirique, eſt celui auquel il eſt fait alluſion dans ces vers:

C'eſt donc pourquoy ſi ieune abandonnant la France
I'allay vif de courage, & tout chaud d'eſperance
En la cour d'vn Prelat, qu'auecq' mille dangers
I'ay ſuiuy courtiſan aux païs eſtrangers.
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature,
I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché ſur la dure,
Ie l'ay ſans le quitter à toute heure ſuiuy,
Donnant ma liberté ie me ſuis aſſerui,
En publiq', à l'Egliſe, à la chambre, à la table...

Broſſette a ſuppoſé que le prélat en queſtion était le cardinal de Joyeuſe, ſans ſe préoccuper de juſtifier cette hypothèſe, & il a ajouté que Regnier avait, à la ſuite de ce perſonnage, fait le voyage d'Italie en 1583, c'eſt-à-dire à l'âge de dix ans. Un paſſage de la correſpondance de du Perron confirme la première de ces deux ſuppoſitions [1].

1. Lors que i'eû le bien de vous voir chez le Roy, où ie m'eſtois emancipé d'aller ce iour-là, pour prendre congé de Sa Majeſté & me venir acheuer de guerir en ce lieu de Condé*; il y auoit trois ſemaines que ie n'auois abandonné le liƈt, comme le ſieur Regnier, qui m'y vint voir, & lequel ie priay de vous faire mes excuſes, de ce que ie ne vous pouuois aller baiſer les mains, le vous pourra temoigner.

De Condé, ce 9 novembre 1602.

Les Ambaſſades & Negociations de l'Illuſtriſſ. & Reverendiſſ. Cardinal du Perron. Paris, Ant. Eſtienne, 1623, p. 104.

* Condé-ſur-Iton près Évreux, où les évêques de ce diocèſe avaient un château qui leur ſervait de réſidence d'été.

La feconde hypothèfe relative à l'époque du voyage d'Italie foulève quelques difficultés. C'eft en 1583 que François de Joyeufe, archevêque de Narbonne & âgé de vingt & un ans, partit pour Rome avec le duc, fon frère, pour folliciter le chapeau de cardinal. Regnier venait de recevoir la tonfure, mais c'était encore un enfant. Il eft improbable qu'il ait de fi bonne heure quitté fa famille. Quelques bibliographes ont vu dans 1583 une date mal lue & ils ont propofé 1593, qui coïncide avec un nouveau départ du cardinal de Joyeufe pour l'Italie. Cette dernière époque ne peut être exacte. Elle eft contredite par l'affirmation même du poëte :

C'eft donc pourquoi fi jeune...

Parlant de lui, à vingt ans, Regnier ne pouvait s'exprimer en ces termes.

D'autres recherches font donc néceffaires. En tenant compte des particularités de la vie du cardinal de Joyeufe & des indications fournies par les fatires, on fe trouve amené aux conclufions fuivantes.

Regnier, dans le paffage que nous venons de citer, parle de fa jeuneffe, de la cour du prélat auquel il était attaché, des dangers qu'il a courus, & plus loin (S. III, p. 22) d'un trifte féjour en Tofcane & en Savoie.

Or, en 1586, François de Joyeufe, nommé protecteur des affaires de France à Rome, en remplacement du cardinal d'Efte, partit pour l'Italie. Il était

accompagné de perſonnages conſidérables [1], il s'arrêta en Savoie où l'appelaient des devoirs diplomatiques, enfin il fit dans Rome une entrée ſolennelle dont le récit a été conſervé [2].

Tous ces détails concordent aſſez exactement avec les indices biographiques que l'on peut tirer des ſatires de Regnier. L'âge même du poëte ne ſoulève pas d'objection, Regnier était bien alors un adoleſcent.

Il reſte à éclaircir une autre queſtion, celle des dangers. Deux ſuppoſitions acceptables ſont en préſence. La première, la plus importante, eſt d'un vif intérêt.

En mai 1589, le pape Sixte-Quint, depuis longtemps hoſtile à Henri III, & d'ailleurs profondément irrité du meurtre du cardinal de Guiſe, prit texte de ce crime, pour lancer contre le roi un monitoire qui fut affiché à Saint-Pierre & à Saint-Jean de Latran. Le cardinal de Joyeuſe quitta Rome & vint ſe fixer à Veniſe où il choiſit pour réſidence le palais Saint-Georges. Il emmena avec lui d'Oſſat, qui, avant de devenir ſon ſecrétaire, avait été celui du cardinal d'Eſte. On peut penſer que cette bruſque rupture du protecteur des affaires de France avec la papauté fit grand bruit dans les États de l'Égliſe.

1. *Multis præſulibus & viris doctrina conſpicuis proceribusque comitatus.* Gallia chriſt., VI, 117.

2. Voir les *Lettres manuſcrites* du S. de Montereul, témoin oculaire qui paraît avoir été, comme Regnier, attaché à la perſonne du cardinal.

Selon toute probabilité, Regnier faifait partie de la maifon de François de Joyeufe; il n'eft guère douteux que le jeune abbé, âgé de feize ans alors, ne fe foit cru en grand danger.

Le fecond péril auquel notre poëte fut expofé eut d'autres caufes. En 1598, le cardinal de Joyeufe, pour fe rendre en Italie, traverfa le Piémont que la pefte ravageait. Les voyageurs étaient tout particulièrement expofés au fléau, & la correfpondance de l'infatigable diplomate mentionne les difficultés du paffage. Dans la fuite du prélat, Regnier tenait une petite place, mais fur le chemin barré par la pefte, il était menacé à l'égal des plus grands.

C'eft en 1593, fuivant M. de Lépinois, que Regnier fut nommé prieur de Bouzaincourt, & le favant hiftorien de la ville de Chartres ajoute que ce titre fut donné au jeune fecrétaire, afin de le rendre plus digne d'accompagner le cardinal de Joyeufe. Ici les indices manquent pour propofer une date plutôt qu'une autre. C'eft à peine fi l'on peut indiquer utilement ce qu'était le prieuré, & par quelles voies il a dû arriver au poëte. Le prieuré de Bouzaincourt, ou plus exactement Bouzencourt, *qui dicitur Caftellania,* parce qu'il était attaché à la chapelle du château de ce lieu[1], dépendait de l'abbaye de Corbie

1. Voir aux manufcrits de la Bibl. nat. les papiers de Dom Grenier, v° *Bouzancourt.*

& la collation en appartenait à l'abbé. Lorſque, après la mort d'Anne de Joyeuſe, à Coutras, Deſportes ſe retira à Bonport, près de Pont-de-l'Arche, l'abbé de Corbie était l'archevêque de Rouen, Charles de Bourbon, qui, le 5 août 1589, quelques jours après la mort de Henri III, fut proclamé roi de France ſous le nom de Charles X. Le cardinal de Vendôme, qui l'année ſuivante ſuccéda au cardinal de Bourbon comme abbé de Corbie, mourut en 1594, ſans avoir obtenu ſes bulles de confirmation & ſans avoir pris poſſeſſion. Il eſt donc plus logique de faire remonter la nomination de Regnier au prieuré de Bouzaincourt vers l'époque où François de Joyeuſe commençait ſes voyages en Italie, & où Deſportes, encore tout-puiſſant, ne s'était pas tourné contre Henri IV, avec l'amiral de Villars [1]. A partir de ce moment, ſeptembre 1589, juſqu'au milieu de 1594, l'abbé de Tiron lutta pour obtenir ſa réintégration dans les bénéfices qui lui avaient été enlevés. Il ne rentra même en jouiſſance de ſes revenus des Vaux de Cernay que le 21 juin 1594 [2]; & pendant cette période d'agitations perſonnelles, Deſportes, il faut le reconnaître, n'eut guère le loiſir de ſolliciter en faveur de ſon neveu.

1. Villars Brancas était parent d'Anne de Joyeuſe. Deſportes, en s'attachant à lui, n'était pas uniquement pouſſé par l'ambition.

2. Voir, aux Archives de Seine-&-Oiſe, le fonds des Vaux de Cernay, cart. 34.

L'emploi que Regnier tenait auprès du cardinal de Joyeuſe était aſſez modeſte. Le ſecrétaire de l'Éminence était d'Oſſat, qui devint cardinal en 1599, à l'âge de ſoixante-trois ans. Au-deſſous de ce perſonnage ſe trouvait un attaché laïque, J. de Montereul, que l'on rencontre au ſervice du cardinal en 1606, longtemps après que Regnier a quitté le prélat. Notre poëte ne vient qu'en troiſième ordre. Au reſte, il ne faut point s'étonner du peu d'importance des fonctions dévolues à Regnier. Les ambaſſades françaiſes en Italie n'offraient alors pas de plus grandes charges aux beaux eſprits qui ſe laiſſaient attacher à la carrière diplomatique. Rome, devenue le théâtre d'intrigues de toutes ſortes, le champ de compétitions ſans nombre & ſans relâche, n'était nullement la patrie par excellence de la poéſie. La politique primait tout. Aux heures de répit, elle dominait encore, & les œuvres nées ſous l'inſpiration des grands étaient par ordre bouffonnes ou ſévères. En France, au contraire, ſous les Valois & les premiers Bourbons, les princes, oubliant ou ajournant les affaires ſérieuſes, ſe livraient aux poëtes en auditeurs paſſionnés & dociles.

Cette dernière conſidération, d'accord avec les données de l'hiſtoire, explique le dégoût & la triſteſſe qui ſaiſiſſent à Rome même les poëtes français attachés à des ambaſſades. Nul d'entre eux n'a mieux rendu cette impreſſion particulière que du

Bellay & Magny, & quoiqu'ils aient de beaucoup d'années précédé Regnier dans la ville éternelle, leurs doléances n'en ſont pas moins précieuſes à recueillir, parce qu'elles montrent mieux que d'autres en quelles meſquineries s'écoulaient des loiſirs que l'on s'imagine tout entiers conſacrés à la recherche & à la contemplation du beau.

Panjas, veux tu ſçauoir quels ſont mes paſſe-temps?

écrit du Bellay à l'un de ſes amis,

Ie ſonge au lendemain, i'ay ſoing de la deſpenſe
Qui ſe fait chacun iour, & ſi fault que ie penſe
A rendre ſans argent cent créditeurs contents.
Ie vays, ie viens, ie cours, ie ne perds point le temps,
Ie courtiſe vn banquier, ie prens argent d'auance :
Quand i'ay depeſché l'vn, vn autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que ie pretends.
Qui me preſente vn compte, vne lettre, vn memoire,
Qui me dit que demain eſt iour de conſiſtoire,
Qui me romp le cerueau de cent propos diuers :
Qui ſe plaint, qui ſe deult, qui murmure, qui crie,
Auecques tout cela, dy (Panjas) ie te prie,
Ne t'ébahis-tu point comment ie fais des vers?

Après ce tableau réel de la vie intime, voici une eſquiſſe non moins ſaiſiſſante de l'exiſtence officielle.

Nous ne faiſons la court aux filles de memoire,
Comme vous qui viuez libres de paſſion :

Si vous ne ſçauez donc noſtre occupation,
Ces dix vers enſuiuans vous la feront notoire.
Suiure ſon cardinal au Pape, au Conſiſtoire,
En capelle, en viſite, en congregation,
Et pour l'honneur d'vn prince ou d'vne nation,
De quelque ambaſſadeur accompagner la gloire :
Eſtre en ſon rang de garde aupres de ſon ſeigneur,
Et faire aux ſuruenans l'accouſtumé honneur,
Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme :
Se promener en houſſe, aller voir d'huis en huis
La Marthe, ou la Victoire, & s'engager aux Juifs :
Voila mes compagnons des nouuelles de Rome.

Des citations plus étendues n'ajouteraient rien à ces deux tableaux du parfait ſecrétaire. Tout y eſt nettement indiqué, prévu, depuis les devoirs les plus graves juſqu'aux ſoins les moins ſérieux. Ajoutons qu'en un demi-ſiècle, du temps où du Bellay était à Rome, à l'époque où Regnier y accompagna le cardinal de Joyeuſe, les choſes n'avaient pas varié. Les acteurs ſeuls étaient changés. La Marthe & la Victoire avaient été remplacées par d'autres courtiſanes.

C'eſt dans cette exiſtence faite de petits riens que Regnier paſſa les premières années de ſa jeuneſſe. Rêveur quand il fallait être éveillé, victime des importuns, facile aux *entrants*, bonhomme enfin dans des lieux où il n'eſt pire qualité, Regnier ne ſut tirer aucun avantage d'une ſituation où de piètres perſonnages faiſaient une grande fortune. Il faut ajouter que

par une cruauté du ſort, notre poëte ſe trouvait attaché au prélat le plus actif, le plus remuant & le plus diplomate que l'on puiſſe imaginer. Archevêque de Narbonne à vingt ans (1582), cardinal l'année ſuivante, protecteur des affaires de France à Rome en 1586, François de Joyeuſe occupait une place conſidérable à la tête du clergé & parmi les hommes politiques de ſon pays. Son influence, que la mort de Henri III ſemblait devoir anéantir, ſe releva dès 1591, à l'occaſion de l'élection de Clément VIII, & deux ans plus tard, Joyeuſe, plus puiſſant que jamais, était chargé de mettre Henri IV dans les bonnes grâces de la papauté. Ce cardinal était toujours en voyage. On le retrouve dans des intervalles très-courts à Narbonne, à Paris & en Italie. Son infatigable activité & ſa haute intelligence l'appelaient parfois à des miſſions toutes ſpéciales. L'Étoile nous rapporte de lui, ſous la date de 1598, un mémoire au roi ſur la jonction des deux mers [1].

Avec un tel maître, Regnier vivait tantôt à Rome, tantôt en France. Deſportes poſſédait près de Paris, à Vanves, une maiſon de campagne où il recevait ſes anciens amis & les poëtes nouveaux. Quoiqu'il terminât ſa traduction des pſaumes, le vieux maître n'était pas entièrement tourné à la ſévérité. Il ne

1. Voir le *Regiſtre-Journal de Henri IV*, éd. Champ, p. 298. Ce mémoire ſe trouve également à la Bibl. nat. Manus. Coll. du Puy. V. 88.

nous eſt rien reſté de ce qui a pu ſe dire dans ces réunions où Regnier tenait bien ſa place lorſqu'il était à Paris; mais un ami de Deſportes, le poëte Rapin, a pris ſoin, dans une curieuſe élégie latine[1], de nous conſerver les noms des familiers de la maiſon : du Perron, Bertaud, Baïf le fils, Gilles Durant, Paſſerat, Gillot, Richelet, Petau, de Thou, du Puy, les frères Sainte-Marthe, Paſquier, Hotman, Certon, Le Mareſchal[2] & enfin Thibaut Deſportes, frère de l'abbé de Tiron & grand audiencier de France. Malherbe ne paraît pas encore. Il avait été préſenté par du Perron à Marie de Médicis, lorſqu'elle débarqua à Marſeille; ce fut le commencement de ſa fortune. Mais il ne vint à Paris qu'en 1605, & ſon intimité avec Deſportes fut de courte durée. Il contraſtait avec tous les perſonnages cités plus haut par la rudeſſe de ſes manières, & Racan, ſon diſciple, eſt ſur ce point entièrement d'accord[3] avec Tallemant des Réaux, dont nous avons emprunté le récit.

« Sa converſation eſtoit bruſque : il parloit peu, mais ne diſoit mot qui ne portaſt. Quelquefois meſme il eſtoit ruſtre & incivil, teſmoin ce qu'il fit à

1. V. Rapin, Œuvres latines & françoiſes, 1610, pp. 47 à 53, *Philippi Portæi exequiæ. Ad Jacobum Gilotum, majorum gentium ſenatorem.*

2. Conſeiller au Parlement de Paris que Deſportes choiſit pour exécuteur teſtamentaire après lui avoir laiſſé « un ſaphix bleu en teſmoignaige d'amitié. »

3. *Mémoires pour la vie de Malherbe,* éd. Jannet, II, 262.

Deſportes. Regnier l'avoit mené diſner chez ſon oncle; ils trouvèrent qu'on avoit desjà ſervy. Deſportes le receut avec toute la civilité imaginable, & luy dit qu'il luy vouloit donner un exemplaire de ſes *Pſeaumes*, qu'il venoit de faire imprimer. En diſant cela, il ſe met en devoir de monter à ſon cabinet pour l'aller querir. Malherbe luy dit ruſtiquement qu'il les avoit déjà veus, que cela ne méritoit pas qu'il priſt la peine de remonter, & que ſon potage valloit mieux que ſes *Pſeaumes*. Il ne laiſſa pas de diſner, mais ſans dire mot, & après diſner ils ſe ſeparerent & ne ſe ſont pas veus depuis. Cela le brouilla avec tous les amys de Deſportes, & Regnier, qui eſtoit ſon amy & qu'il eſtimoit pour le genre ſatyrique à l'eſgal des anciens, fit une ſatyre contre luy qui commence ainſi :

« *Rapin, le favory*, &c.[1] »

Malherbe avait du reſte ouvert les hoſtilités contre Regnier lui-même. Dans ſa haine, on pourrait dire ſa jalouſie, de toute métaphore, il eſſaya quelque temps auparavant de déprécier le neveu de Deſportes dans l'eſprit du roi. Il eſt douteux qu'il ait réuſſi. Une louange mal tournée eſt toujours une louange. Aux yeux de ceux à qui elle s'adreſſe, elle échappe à toute critique par ce qu'elle a de flatteur. Voici l'anecdote de Tallemant :

1. Tall., *Hiſt. de Malherbe*, I, 275.

« Malherbe avoit averſion pour les figures poétiques, ſi ce n'eſtoit dans un poëme épique; & en liſant à Henri IVᵉ une élegie de Regnier, où il feint que la France s'éleva en l'air pour parler à Jupiter & ſe plaindre du miſerable eſtat où elle eſtoit pendant la Ligue, il demandoit à Regnier en quel temps cela eſtoit arrivé? Qu'il avoit demeuré tousjours en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'eſtoit point aperceu qu'elle ſe fuſt enlevée hors de ſa place [1]. »

La querelle de Malherbe & de Deſportes ne pouſſa pas ſeulement Regnier à écrire ſa neuvième ſatire. Maynard, le diſciple de Malherbe, s'étant permis quelque quolibet ſur Deſportes ou ſur Regnier, qui tous deux ne prêtaient que trop aux mauvaiſes plaiſanteries, le ſatirique s'échauffa & réſolut d'avoir par l'épée raiſon des moqueurs que ſa plume n'avait pas effrayés. C'eſt encore à Tallemant qu'il faut demander le récit d'une affaire où l'offenſé garda le beau rôle depuis le commencement juſqu'à la fin.

« Regnier le ſatirique, mal ſatisfait de Maynard, le vient appeler en duel qu'il eſtoit encore au lit; Maynard en fut ſi ſurpris & ſi eſperdu qu'il ne pouvoit trouver par où mettre ſon haut de chauſſes. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodeve de les venir ſéparer quand ils

1. Tall., *Hiſt. de Malherbe*, I., 294.

ſeroient ſur le pré. Les voylà au rendez-vous. Le comte s'eſtoit caché. Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantoſt il ſouſtenoit qu'une eſpée eſtoit plus courte que l'autre; il fut une heure à tirer ſes bottes; les chauſſons eſtoient trop eſtroits. Le comte rioit comme un fou. Enfin le comte paroiſt. Maynard pourtant ne put diſſimuler : il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au comte il luy fit des reproches, & luy dit que pour peu qu'ils euſſent eſté gens de cœur, ils euſſent eu le loiſir de ſe couper cent fois la gorge [1]. »

Ce n'était pas ſeulement la haine des métaphores qui pouſſait Malherbe à des ſentiments d'hoſtilité contre Deſportes & ſon neveu. Des raiſons infiniment moins platoniques guidaient le poëte normand. Ce campagnard trouvait dans l'abbé de Tiron l'affirmation de tous ſes défauts. Il était pauvre, incivil dans ſes allures & compaſſé dans ſes vers. Deſportes était riche; malgré ſon âge, il était d'une affabilité exquiſe ; & ſes poéſies avaient de la ſoupleſſe & de l'élégance. Du côté de Regnier, Malherbe avait bien d'autres ſujets d'inquiétude. Le poëte chartrain était lié avec d'audacieux railleurs, les uns fort bien en cour & les autres de bonne roture. Cette école ſatirique, qui s'attaquait avec une étrange violence à tous les perſonnages ridicules, donnait beaucoup de

1. Tall., *Duels & accommodements*, VII, 609.

soucis à Malherbe. Elle avait à sa tête Motin, Sigognes, Regnier & Berthelot. Motin & Regnier étaient protégés du roi. Sigognes, gouverneur de Dieppe, était le secrétaire de la marquise de Verneuil ; Berthelot, qui n'avait aucune attache officielle, s'était rendu important par son audace & sa pétulance. Il prit à partie Malherbe [1], se moquant du poëte & de ses amours en termes d'une crudité inouïe. Malherbe, pour imposer silence à ce rimeur qui l'attaquait dans sa galanterie, dans ses vers & dans sa noblesse, sur quoi il était fort chatouilleux, fit administrer des coups de bâton à Berthelot par un gentilhomme de Caen du nom de la Boulardière. Il espérait avoir ainsi raison d'un mauvais plaisant, mais l'admirée de Malherbe, la vicomtesse d'Auchy, ayant donné son approbation à la bastonnade, Berthelot se vengea durement. Il poursuivit la dame de ses sarcasmes, & pour lui rendre plus piquantes les railleries qu'il propageait contre elle, il en empruntait le texte aux pièces même où Malherbe exaltait les mérites de la vicomtesse [2]. Regnier eut à son tour à souffrir de la turbulence de Berthelot. La chronique scandaleuse ne dit pas de quel côté venaient les torts ; mais il est à

1. Voir Tallemant des Réaux, éd. Techener, in-8°, 1854, I, 320, notes.

2. Le lecteur trouvera dans Tallemant, édit. cit., tom. I, 335, l'indication des pièces satiriques de Berthelot contre la vicomtesse d'Auchy.

remarquer que, dans l'ode où Sigognes a rapporté le combat des deux poëtes, Regnier joue conſtamment le rôle de l'agreſſeur, vis-à-vis de ſon adverſaire :

Berthelot de qui l'équipage
Eſt moindre que celuy d'vn page.

Sur luy de fureur il s'advance
Ainſi qu'vn pan vers vn oyſon,
Ayant beaucoup plus de fiance
En ſa valeur qu'en ſa raiſon
Et d'abord lui diſt plus d'iniures
Qu'vn greffier ne faiſt d'ecritures.

Berthelot auec patience
Souffre ce diſcours effronté,
Soit qu'il le fit par conſcience
Ou de crainte d'être frotté,
Mais à la fin Regnier ſe ioue
D'approcher la main de ſa joue.

Auſſitoſt de colere bleſme,
Berthelot le charge en ce lieu
D'auſſi bon cœur comme en careſme
Sortant du ſervice de Dieu
Vn petit cordelier ſe rue
Sur une pièce de morue.

Cette grande querelle eut lieu en 1607. Elle n'eſt point une lutte entre ennemis, la longanimité de Berthelot en fait foi. Elle paraît plutôt une ſcène de reproches changée par la vivacité irréfléchie de l'un

des acteurs en une ſcène de violence. Une raiſon ſérieuſe peut être invoquée en ce ſens. Deux ans après cet incident, en 1609, un livre publié à l'inſtigation de Berthelot, *les Muſes gaillardes,* contient pour la première fois le récit du combat, &, par égard pour le poëte battu, les noms des lutteurs ont été changés, ils s'appellent Barnier & Matelot.

L'école ſatirique, dont les maîtres ont été déſignés plus haut, eſt aujourd'hui tombée dans l'oubli. Elle s'eſt pourtant ſignalée par la production d'œuvres caractériſtiques. On lui doit la publication d'anthologies aujourd'hui fort recherchées des bibliophiles : *la Muſe folaſtre* (1603), *les Muſes incogneues* (1604), *les Muſes gaillardes* (1609), *les Satyres baſtardes du cadet Angoulevent* & *le Labyrinthe d'amour* (1615), *le Recueil des plus excellens vers ſatiriques* (1617), *le Cabinet ſatyrique* (1618), *les Délices ſatyriques* (1620) & enfin *le Parnaſſe ſatyrique* (1622). Ici encore Berthelot apparaît dans toute ſa pétulance. C'eſt lui qui eſt le promoteur de toutes ces œuvres malſaines. Contenu juſqu'à la mort de Motin, ſon ami, par l'autorité de ce dernier, il donne, à partir de 1616, toute carrière à ſon avidité de ſcandale, il accole à l'œuvre de Regnier, qu'il proclame ainſi le maître du groupe, les pièces qui entreront plus tard dans le *Cabinet ſatyrique,* & ne s'arrête enfin, après la publication du *Parnaſſe,* que devant l'arrêt qui le frappe avec Théophile, Colletet & Frenicle.

On eſt ſurpris de ce débordement de la poéſie pendant les vingt premières années du xviie ſiècle. L'hiſtoire politique donne le ſecret de tant de laideurs. Les guerres de religion, les luttes de la Ligue avaient jeté tous les eſprits dans un grand trouble. Les haines furieuſes auxquelles les partis avaient obéi pendant de longues années s'apaiſaient. Elles faiſaient place à des ſentiments plus calmes, mais encore trop proches des emportements de la veille pour n'en avoir pas conſervé quelque violence. Tout ſe pacifiait lentement. L'eſprit de raillerie ſeul ne capitulait pas. En lui s'étaient réfugiées les colères inaſſouvies. Auſſi les poéſies ſatiriques de 1600 à 1620 dénotent-elles plutôt un trouble paſſager qu'une corruption durable, & des excentricités de débauche plutôt que des habitudes d'impudeur. Les brutalités de la moquerie n'épargnaient pas même Henri IV. Sigognes, à l'occaſion du ſiége d'Amiens, gourmanda crûment le roi trop occupé de galanteries. Beautru écrivait l'*Onoſandre* contre le bonhomme Montbazon. La ſatire était partout : pour les grands à la cour, & pour le peuple au théâtre. Dans un ſixain qui vaut une page d'hiſtoire, le poëte contemporain, d'Eſternod, a conſervé les noms des acteurs juſticiers des ambitieux groteſques, des perſonnages ridicules & des dames galantes :

Regnier, Bertelot & Sigongne
Et dedans l'hôtel de Bourgongne,

Vautret, Valeran & Gaſteau
Jean Farine, Gautier Garguille,
Et Gringalet & Bruſcambille
En rimeront vn air nouveau.

La pléiade à la tête de laquelle ſe trouvait Regnier était ainſi en grande réputation, & les apprentis ſatiriques l'invoquaient au début de leurs poëmes. Les uns, à défaut de verve, avaient pour eux le ſouvenir des maîtres moqueurs, les autres avaient tout à la fois l'eſprit & l'admiration de leurs modèles. Parmi les derniers, Saint-Amant, dans ſa pièce de *la Berne*, a dit :

Chers enfans de la mediſance...
Vous que Mome en riand aduoue,
Et dont les eſcrits ſont la moue
A quiconque ſeroit ſi ſot
Que d'en oſer reprendre un mot;
Regnier, Berthelot & Sigongne...

Nous croyons avoir établi l'exiſtence d'une école de ſatiriques oppoſée à l'école de Malherbe. Mais l'antagoniſme littéraire n'excluait pas les rapprochements de l'inſpiration, & plus d'une fois les rangs ſe mêlèrent. Maynard & Racan lui-même, l'auteur de douces bergeries, ont laiſſé des traces de leur voyage au *Parnaſſe ſatyrique*. D'autre part, Motin figure à côté de Malherbe dans les recueils des plus excellents

vers du temps [1], & Regnier, placé au ſeuil du *Temple d'Apollon,* commence par une de ſes élégies la ſérie des poëmes qui compoſent cette anthologie.

Quelque amour que Regnier eût pour la raillerie, la gauſſerie, comme on diſait alors, il faut reconnaître qu'il y apportait une certaine réſerve. Aucune des pièces où il s'abandonne aux licences de la ſatire n'a paru ſignée de lui. Les trois éditions de ſes œuvres publiées de ſon vivant ne comprennent aucun poëme d'une inſpiration trop libre. Il y a mieux, par un ſentiment de délicateſſe dont un obſervateur attentif ſaiſit aiſément la portée, il a, dans l'édition de 1609, accrue de deux pièces nouvelles, les ſatires X & XI, placé la ſatire adreſſée à Freminet devant le Diſcours au Roi, afin d'éviter, pour ce dernier poëme, le voiſinage du tableau que Broſſette appelle pudiquement *le Mauvais Gite.* Les excentricités poétiques de Regnier nous ont été révélées après ſa mort, &, ſelon toute prévision, contre ſon gré, car il n'échappera à perſonne que, dès 1613, les œuvres de Regnier ſont groſſies de ſtances & d'épigrammes d'un ton cru, for-

1. Ces recueils n'ont pas été moins nombreux que les anthologies ſatiriques dont nous avons donné la liſte. Les plus importants ſont : *les Muſes françoiſes ralliées de diverſes parts,* par le ſieur Deſpinelle, Lyon, 1603 ; *le Parnaſſe des plus excellents poetes de ce temps,* Paris, 1607 ; *le Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps,* Paris, 1609 ; *le Temple d'Apollon,* Rouen, 1611 ; *les Délices de la poëſie françoiſe,* de Roſſet, Paris, 1615 ; *le Cabinet des Muſes,* Rouen, 1619.

mant le contraſte le plus inattendu avec les ſatires mêmes où le poëte s'égaye en toute liberté. Un éditeur, ami de Regnier, paſſionné pour ſes moindres productions, a tiré de l'ombre les pages que l'auteur avait condamnées, & qu'il regardait comme l'écume de ſon eſprit. Plus tard, Berthelot & les imprimeurs du *Cabinet* & du *Parnaſſe ſatyriques* compléteront impitoyablement les indications primitives que l'on peut attribuer à Motin.

C'eſt à Rome que Regnier s'adonna tout entier à la ſatire. Le lieu était merveilleuſement favorable. Le poëte, dépourvu d'ambition, n'avait à craindre de perſonne autour de lui des reproches à ce ſujet. Malgré les mille petits ſoins qui conſtituaient ſa charge auprès du cardinal de Joyeuſe, il n'était guère entravé dans ſon penchant pour l'étude ou pour l'obſervation. Il était dans la Rome d'Horace & d'Ovide, auſſi bien que dans celle de la papauté. Les intrigues, qu'il dédaignait de pénétrer, mettaient en mouvement devant lui de curieux perſonnages. Les aventures galantes avaient pour lui un charme dont il a confeſſé toute l'influence dans ſes vers. Il a conquis de ce côté tout le terrain abandonné par lui dans la carrière diplomatique. Venu trop jeune à Rome, avec un tempérament très-ardent, il a de trop bonne heure goûté les enchantements des Circés romaines. Maintes fois cependant il eſt parvenu à s'arracher à leurs embraſſements, & ces

heures d'indépendance nous ont donné le poëte que nous admirons.

Dans ces retours à lui-même, Regnier étudiait les poëtes latins dont les vers offraient à ſa curioſité pareſſeuſe les portraits d'originaux indeſtructibles; & les types qu'il ne pouvait trouver dans Horace ou dans Ovide, il les rencontrait dans les poëtes burleſques de l'Italie contemporaine. Il n'eſt même guère douteux que Regnier ne ſoit entré en relations avec l'un d'entre eux, Céſar Caporali, ſecrétaire du cardinal Acquaviva [1]. Ce poëte avait ſoixante-ſix ans, lorſque Regnier arriva à Rome, & ſes œuvres furent publiées [2] peu de temps après, avec les ſatires du Berni, du Mauro, dont il continuait la tradition. Soit que Regnier ait perſonnellement connu cet écrivain, ou qu'il ait été pouſſé par d'autres à étudier ſes ouvrages, il s'inſpira de ſes *Capitoli*. Il a notamment imité la ſatire *del Pedante*, écrite contre un pédant orgueilleux.

Il a également fait des emprunts aux *Capitoli* du *Mauro, in diſhonor dell' honore* [3], pour ſa IVe ſatire. Mais tout en prenant de ci de là dans autrui, Regnier, copiſte indocile, plutôt en quête d'un cadre que d'un

1. En décembre 1597, Joyeuſe revint en France & laiſſa le cardinal Acquaviva à Rome, comme vice-protecteur des affaires de France. Voir d'Oſſat, lettres, &c.

2. In Venetia, preſſo G. B. Bonfudino, 1592. Rime piacevole di Ceſare Caporali, del Mauro, e d'altri autori.

3. Il primo libro dell' opere burleſche di Franceſco Berni, del Mauro,... in Firenze. 1548, ff. 99 à 162 & 117 à 122.

ſujet, modifiait toutes les données du poëme, dans lequel on ſerait mal à propos tenté de le voir commettre de laborieux plagiats. Sur le ſol remué par d'autres, Regnier prenait pied pour un inſtant, il faiſait des reconnaiſſances, puis bientôt emporté par ſon inſpiration, il modifiait le plan primitif. Il abandonnait ce qui aurait gêné ſon allure, ſubſtituait ſes vues à celles dont la beauté lui paraiſſait peu ſaiſiſſante, & accumulait des aſpects là où le vide occupait trop d'eſpace. Pour ſe convaincre de l'originalité de Regnier dans l'imitation, il ſuffit de comparer la ſatire VIII avec celle d'Horace (I, 9), *Macette* & l'*Impuiſſance* avec les élégies d'Ovide (*Amours*, I, 8, & III, 7). Ce parallèle attrayant met en pleine lumière le génie de Regnier, & montre combien était maître de lui ce poëte qui, dans l'aſſujettiſſement même, échappe à toute entrave, & ſe montre original où de plus célèbres que lui ſe ſont fait un nom.

Cette qualité dominante, qui élève Regnier au premier rang, avait appelé ſur lui l'attention du frère de Sully, Philippe de Béthune, ambaſſadeur auprès du Saint-Siége. On s'eſt un peu trop empreſſé de dire que le poëte chartrain avait ſuivi ce diplomate à Rome en 1601. Nous avons, au contraire, vu par un extrait de la correſpondance de du Perron à la date du 9 novembre 1602, que Regnier était alors en France & qu'il faiſait encore partie de la maiſon du cardinal de Joyeuſe. Il eſt même douteux qu'il ait eu d'autre

patron que ce prélat. La vérité bien probablement eſt que, porteur de communications confidentielles échangées entre François de Joyeuſe & Philippe de Béthune, dont le cardinal d'Oſſat a vanté l'exquiſe affabilité, Regnier aura ſu gagner les bonnes grâces de l'ambaſſadeur de Henri IV. De là cette VIe ſatire, que Regnier n'eût certes point dédiée à un maître, & ces chanſons auxquelles il fait alluſion dans la même pièce. Il ne nous eſt rien reſté de ces créations légères que Regnier traitait comme ſes fantaiſies ſatiriques, demandant pour elles le bon accueil d'un ſeigneur aimable, non l'approbation de la poſtérité.

Une autre raiſon paraît faire obſtacle à la tradition d'après laquelle Regnier aurait été le ſecrétaire de Philippe de Béthune. Le frère du ſurintendant eſt reſté cinq ans à Rome[1]. Or Regnier, pendant ce temps, eſt en voyage, tantôt en Italie, tantôt à Paris. Ici, ſon patron le laiſſe livré à lui-même, partageant ſes loiſirs entre la pléiade dont il eſt l'âme, & ſon oncle qui lui impoſe des travaux dont il ne veut plus ſe charger.

Tallemant a raconté, avec la bonhomie propre aux chroniqueurs de ce temps-là, un incident qui dut ſoulever un grand orage dans la maiſon de l'abbé de Tiron. Cet homme circonſpect commit un jour une

1. Ses inſtructions ſont datées du 23 août 1601. V. Manus. de la Bibliothèque nationale, F. fr. 3484. Ses dernières lettres ſont de décembre 1605.

groſſe imprudence. Il en fut cruellement puni. Rien n'indique toutefois qu'il en ait gardé rancune à ſon neveu. Pour un ſot, il n'eſt pas de colère durable entre amis, à plus forte raiſon entre parents :

« Deſportes eſtoit en ſi grande réputation, que tout le monde luy apportoit des ouvrages pour en avoir ſon ſentiment. Un advocat luy apporta un jour un gros poëme qu'il donna à lire à Regnier, afin de ſe deſlivrer de cette fatigue. En un endroit cet advocat diſoit :

Ie bride icy mon Apollon.

« Regnier eſcrivit à la marge :

Faut auoir le ceruau bien vide
Pour brider des Muſes le Roy;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les Aſnes comme toy.

« Cet advocat vint à quelque temps de là, & Deſportes luy rendit ſon livre, après luy avoir dit qu'il y avoit de bien belles choſes. L'advocat revint le lendemain, tout bouffy de colère, &, luy montrant ce quatrain, luy dit qu'on ne ſe mocquoit pas ainſy des gens. Deſportes reconnoiſt l'eſcriture de Regnier, & il fut contraint d'avouer à l'advocat comme la choſe s'eſtoit paſſée, & le pria de ne lui point imputer l'extravagance de ſon nepveu [1]. »

1. Tall., *Hist. de des Portes*, I, 96.

Portœum ſequeris proximitate genus;
Virtutumque quibus clarebat avunculus hæres
Nativam ore refers ingenioque facem[1].

Cette courte citation permet d'affirmer qu'aucune méſintelligence ne ſubſiſtait entre Deſportes & Regnier. A l'époque où cette élégie fut écrite, les diſpoſitions dernières de Deſportes étaient connues. Si elles avaient pu être conſidérées comme un témoignage de diſgrâce, Rapin n'eût pas placé Regnier à côté de ſon oncle, le grand audiencier de France, Thibaut Deſportes, ſieur de Bevilliers. Dans ce rapprochement, le poëte latin a montré les ſentiments dont étaient pénétrés ſes perſonnages, & ſes vers peuvent être invoqués avec autant de confiance qu'un document hiſtorique.

Il ne fallut pas moins qu'un fils du roi pour empêcher Regnier de ſuccéder à l'une des abbayes dont était pourvu Deſportes. Mais ce prince, illégitime enfant de Henri IV & de la marquiſe de Verneuil, était ſi jeune alors, qu'on a tout lieu de croire à des machinations particulières pour expliquer la mauvaiſe fortune du poëte. Henri de Bourbon, fils de Catherine-Henriette de Balzac, avait ſix ans[2] lorſqu'il

1. Rapin, Rec. cit., p. 50. *Portœi exequiæ.*

2. Il était né en octobre 1601. V. le P. Anſelme, *Maiſon royale de France.*

D'après la *Gallia chriſtiana,* Henri de Bourbon naquit en février 1603. C'eſt la date de la légitimation.

reçut les abbayes de Bonport, de Tiron & des Vaux de Cernay[1]. Un puiſſant, bleſſé par Regnier, prenait ſa revanche & écartait le ſatirique des bénéfices auxquels il avait quelque droit de prétendre, &, pour lui oppoſer un obſtacle inſurmontable, allait chercher chez le roi lui-même le ſucceſſeur de Deſportes. Les inveſtigations les plus ſerrées n'ont pu conduire à la découverte du mauvais génie dont l'influence l'emporta. Néanmoins Regnier reçut une compenſation; & ce fut par l'influence du marquis de Cœuvres[2], le frère de Gabrielle d'Eſtrées, qu'il obtint, ſur l'abbaye des Vaux de Cernay, une penſion de 2,000 livres. D'après Tallemant[3], le véritable chiffre aurait été de 6,000 livres, & à l'époque où Regnier recevait ce bénéfice, il ſe trouvait en poſſeſſion d'un canonicat à Chartres. Sur le premier

1. Joſaphat ne fut pas donnée à Henri de Bourbon. En voici probablement le motif. Dès 1594, Deſportes avait fait un partage des biens de l'abbaye avec ſes moines. Il ne convenait pas qu'un prince reçût un bénéfice appauvri de la ſorte. Voir, pour la ſuite des fortunes de l'abbaye, la *Gallia chriſtiana,* VIII, 1285.

2. Le marquis de Cœuvres, Annibal-François d'Eſtrées, épouſa en premières noces la fille de Philippe de Béthune. Vingt-ſix ans avant ſon expédition de la Valteline (1626) où il mérita le bâton de maréchal de France, il fit une campagne en Savoie. Bien qu'un peu fantaſque, il a été très-conſidéré de ſon temps comme militaire & comme politique. Il a laiſſé des mémoires ſur les deux régences de Marie de Médicis (1610 à 1617) & d'Anne d'Autriche (1643 à 1650). Ces derniers ſont demeurés inédits.

3. *Hiſtoriettes,* éd. in-8°, I, 95.

point, le témoignage de Regnier vient diffiper toute incertitude. Après la mort du roi, le poète éprouva quelques difficultés dans le payement de fa penfion, &, au milieu de fes tracafferies, il adreffe à l'abbé de Royaumont une épître burlefque où il s'exprime ainfi :

> On parle d'vn retranchement,
> Me faifant au nez grife mine,
> Que l'abbaye eft en ruine,
> Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
> Les deux mille francs qu'il me faut [1].

A l'égard du canonicat de l'églife de Chartres, deux dates ont été propofées par les biographes. D'après Broffette, Niceron & l'abbé Goujet, Regnier aurait, le 30 juillet 1604, pris poffeffion d'un canonicat obtenu par dévolut en l'églife de Chartres pour avoir dévoilé une fupercherie indigne. Le réfignataire, afin d'avoir le temps de fe faire admettre à Rome, avait pendant plus de quinze jours tenu cachée la mort du dernier titulaire, dont le corps avait été enterré fecrètement. Puis une bûche inftallée dans le lit du défunt avait, après l'arrivée des bulles de la chancellerie romaine, reçu les honneurs publics de la fépulture due au chanoine trépaffé.

Telle eft la légende dont le dernier épifode eft la nomination de Regnier. Il avait découvert la fraude; on caffa la réfignation, & il obtint par dévolut le

1. V. p. 203. Pièce publiée pour la première fois par les Elzéviers, 1652.

canonicat devenu vacant. L'épigramme ſur Vialard, rapportée par Ménage dans l'*Antibaillet*[1], a contribué à accréditer cette révélation ſingulière dans l'eſprit de Broſſette ; mais il n'oſa point aller juſqu'à déclarer que Vialard, compétiteur de Regnier pour le canonicat de Notre-Dame de Chartres, fût en même temps l'auteur de la ſupercherie portée à ſa connaiſſance. M. Viollet-le-Duc n'a admis l'hiſtoriette ni dans ſon édition de 1822, ni dans celle de 1853. M. Lacour l'a également rejetée par un ſentiment de défiance étendu à toutes les particularités bizarres de la vie de Regnier[2]. M. de Barthélemy s'eſt prononcé hardiment contre Vialard, & les autres éditeurs ſe ſont bornés à répéter ſans examen ce qu'avait écrit Broſſette.

Avec M. Viollet-le-Duc, M. Lucien Merlet, archiviſte du département d'Eure-&-Loir, s'eſt montré hoſtile à une anecdote dont l'origine eſt obſcure & dont le caractère eſt douteux. Pour prendre parti dans le même ſens, les nouveaux biographes de Regnier peuvent invoquer de ſérieuſes conſidérations. Tout d'abord notre poëte a ſuccédé à Claude Carneau[3], & le décès de ce chanoine ne paraît avoir été ſignalé

1. 1688, II, 343.

2. Cette défiance aurait dû empêcher M. Lacour de publier *en français* la profeſſion canonique de Regnier, comme le ſeul autographe que nous ayons du poëte.

3. « Par mort, » ajoute le Regiſtre de réception des chanoines dont M. Lecocq a bien voulu m'envoyer un extrait.

par aucune circonftance extraordinaire[1]. D'un autre côté, Félix Vialard, en qui l'on ferait tenté de voir le compétiteur déjoué par Regnier, était prieur de Bû, près Dreux. Le 2 octobre 1613, il eft devenu chanoine de Chartres. Peut-on dès lors, en l'abfence d'informations précifes, fuppofer que ce prêtre ait commencé fa carrière[2] par des manœuvres facriléges ? Ne convient-il pas enfin d'obferver que la prife de poffeffion de Regnier n'eft pas du 30 juillet 1604, mais bien du 3 juillet 1609 ? Cette dernière date eft établie par le texte de la profeffion canonique dont nous devons la découverte à M. Merlet. Ce document, reproduit plus bas en fac-fimile d'après le livre de réception des chanoines de Chartres, eft conçu en ces termes :

Ego Mathurinus Renier canonicus Carnotenfis, juro & profiteor omnia & fingula quæ in profeffione fidei

1. Les funérailles de Carneau offrent cependant une particularité. Elles furent accomplies pendant la nuit. Voici du refte l'extrait des regiftres de l'état civil de la paroiffe de Saint-Saturnin :

« Le 15[e] juin 1609, déceda difcrète perfonne maiftre Claude Carneau, vivant chanoyne de Chartres, & fut inhumé en l'églyfe de céans *nuictamment.* »

2. La carrière eccléfiaftique de Félix Vialard ne fut pas brillante. Elle femble avoir été arrêtée court. En 1622, il quitta le diocèfe de Chartres pour celui de Meaux, où il mourut le 4 juillet 1623, doyen du chapitre, à l'âge de trente-fix ans. Cependant fon frère puîné, Charles, eft devenu général des Feuillants & évêque d'Avranches, & fon neveu, Félix, né en 1613, a été nommé évêque de Châlons-fur-Marne à vingt-fept ans.

continentur [1] *a me emissa* [2] *coram dominis de capitulo & [3] suprascripta. Ita deus me adjuvet. Actum Carnuti anno Domini 1609, die 3° julii.*

MRENIER

Cet avancement marque une phase nouvelle dans la vie de Regnier. A compter de ce jour, toutes ses relations se concentrent. Jusqu'ici d'ailleurs nous l'avons vu se mouvoir dans un cercle assez resserré d'amis littéraires, ou d'hommes politiques unis par des liens de famille. Desportes, favori d'Anne de Joyeuse & de Villars, fait attacher son neveu au cardinal, protecteur des affaires de France. Chez son oncle, Regnier a rencontré l'héritier de l'amiral, Georges de Brancas Villars, époux d'une sœur de Gabrielle d'Estrées, & par conséquent le beau-frère du marquis de Cœuvres. Son ami Charles de Lavardin, abbé de Beaulieu à sept ans, évêque du Mans à quinze, était par Catherine de Carmaing, sa mère, parent du comte de Montluc. Bertault, condisciple de Du Per-

1. La lecture de ce mot a soulevé bien des doutes. Mon compatriote, M. Ulysse Robert, de la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale, a lu dans les deux parties de ce mot : *Christiane*. M. Léopold Delisle, juge de la question, a approuvé le sens fourni par cette lecture. M. Lucien Merlet, d'autre part, tout en reconnaissant qu'il y a matière à difficulté, invoque pour maintenir *continentur*, la comparaison des autres formules de profession, où le mot douteux se retrouve toujours, & peu lisiblement écrit.

2. Ici trois mots biffés : *& supra scripta.*

3. Surcharge. Sous le mot *et*, on lit distinctement *die.*

ron, avait été pouſſé par celui-ci chez Deſportes. Regnier avait connu Freminet à Rome; dans cette même ville, il avait ſu intéreſſer à lui Philippe de Béthune. Il avait rencontré à Vanves Rapin & Paſſerat. Avec Motin, il ſe dérobait aux ſujétions mondaines que lui impoſait le ſéjour de Paris. Lorſqu'il eut été reçu chanoine de Chartres, il devint bientôt l'hôte aſſidu de ſon évêque, Philippe Hurault, fils du chancelier de Chiverny, petit-fils de Chriſtophe de Thou. A ce double titre, le prélat trouvait dans Regnier, en même temps qu'un poëte, un intime, preſque un proche.

Cette liaiſon était particulièrement précieuſe pour le poëte chartrain. L'évêque était en même temps un abbé. Il avait un palais épiſcopal & des maiſons des champs. Ces retraites délicieuſes, abbayes de princes, s'appelaient Pont-Levoy, Saint-Père, La Vallace & ſurtout Royaumont. Le chancelier en avait fait pourvoir ſon fils dès 1594, avant même qu'il eût quitté le collége de Navarre. Dans l'eſprit du vieux politique, l'abbaye de Saint-Père devait aſſurer à Philippe Hurault la ſucceſſion de ſon oncle Nicolas de Thou. Ce calcul ne fut pas trompé. En 1598, l'évêque de Chartres mourut. Philippe, nommé au ſiége épiſcopal, ne fut conſacré que dix ans plus tard, ſelon le droit de régale[1].

1. Voir, ſous la date du 28e jour d'aouſt 1608, le procès-verbal de réception de Me Philippe Hurault, abbé commendataire des abbayes

Pour obtenir l'abbaye de Royaumont, le chancelier ſe tourna vers un autre de ſes parents, Martin de Beaune de Semblançay, qui en était le commendataire, & qui occupait l'évêché du Puy. Par ſuite des prodigalités de ce perſonnage, la vieille abbaye était fort délabrée, & le peu de revenus qu'on en pouvait tirer étaient ſaiſis par les créanciers du prélat. Le bénéfice n'était donc plus tenable. Martin de Beaune réſigna la commande; Philippe Hurault en fit pourvoir ſon fils par brevet du roi & par arrêt du conſeil. Pour prix d'une complaiſance qui lui coûta ſeulement le titre d'abbé, Martin de Beaune jouit juſqu'à ſa mort des produits de l'abbaye. Entre les mains de ſon nouveau maître, la fondation de ſaint Louis ſe releva promptement, & reprit bientôt ſa place parmi les plus belles réſidences du royaume. Regnier fit de longs ſéjours à Royaumont. Le temps des grands voyages était paſſé pour lui. Dans cette pittoreſque Thébaïde, le poëte goûtait, après bien des années d'agitation ſtérile, le repos & l'indépendance qui avaient manqué à ſa jeuneſſe. Il ſemblait même que la fortune, cette grande capricieuſe, ſe tournait vers lui au moment où il ne la recherchait plus. Il avait

de Pont-Levoy, Saint-Père, Royaulmont & La Vallée, Conſeiller du roy en ſon conſeil d'État & privé, par Claude Nicole, licencié ez loix, chambrier, juge & garde général de la juridiction temporelle du Rév. Père en Dieu, Me Philippe Hurault, éveſque de Chartres.

(Biblioth. de Chartres. Papiers de l'abbé Brillon.)

été chargé d'écrire les poëmes & les devifes de l'entrée de Marie de Médicis à Paris, après fon couronnement à Saint-Denis. La mort de Henri IV furvint inopinément & ces projets de fêtes pompeufes firent place à des cérémonies funèbres [1]. Regnier perdait avec fon roi le feul protecteur qui lui était refté. A partir de ce moment, le poëte, rebuté par les déceptions, fe replie fur lui-même. Il devient irritable & ne fe manifefte plus que par des plaintes. Mais fi fon humeur eft aigrie, fon génie refte intact. Des tranfports de fa colère, il écrit fon admirable fatire de *Macette* [2]. Reffaifi enfin & égaré par le démon de fa

1. J'ay veu de Regnier efcrit à la main, l'entrée qui devoit être faite à la reyne Marie de Medicis à Paris, avec toutes les infcriptions compofées par luy. Mais la mort de Henri IV furvenuë inopinement, empecha cette grande ceremonie & fit fupprimer cet ouvrage. Il eft facile de voir dans ces vers que Regnier aymoit la defbauche.

(Rofteau, *Sentences fur divers efcrits*. Manufcrit de la Bibl. Sainte-Geneviève.)

2. Ce poëme fut accueilli avec une grande faveur, &, en 1643, il contribuait encore, pour beaucoup, à la vogue conftante des œuvres du poëte chartrain. Le maître des Comptes Lhuillier, père de Chapelle, écrivait au grave mathématicien Bouillaud, chez M. de Thou : « Je vous prie de chercher fur le Pont-Neuf, ou en la rue Saint-Jacques, ou au Palais, les Satyres ; elles fe vendent imprimées feules, in-8°. Ce font celles que j'aymerois le mieux ; mais je crains qu'elles ne foient mal aifées à trouver. Il y en a d'autres fort communes, imprimées avec un recueil d'affez mauvais vers & mal imprimées. A défault des autres, vous prendrés celles là s'il vous plaift & féparerés les Satyres, que vous m'envoirés dans un paquet tout comme vous les aurés tirées. Mais il y

jeuneſſe, quoiqu'il s'en défende devant Forquevaus, il meurt à Rouen, où il était allé chercher clandeſtinement, où il croyait avoir trouvé la guériſon d'un mal inavouable.

« Regnier, dit Tallemant, familier avec les plus répugnantes confidences, Regnier mourut à trente-neuf ans à Rouen, où il eſtoit allé pour ſe faire traiter de la verolle par un nommé Le Sonneur. Quand il fut guéry, il voulut donner à manger à ſes médecins. Il y avoit du vin d'Eſpaigne nouveau; ils lui en laiſſèrent boire par complaiſance; il en eut une pleuréſie qui l'emporta en trois jours [1]. »

Regnier mourut dans l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, rue de la Priſon, proche le vieux marché. Ses entrailles furent dépoſées dans l'égliſe Sainte-Marie-Mineure, que l'on voit encore au coin de la rue des Bons-Enfants où elle ſert aujourd'hui de ſynagogue [2]. Le corps du poëte, enfermé dans un cercueil de plomb, fut, ſelon ſon vœu, inhumé à l'abbaye de Royaumont.

La réputation de Regnier, déjà grande de ſon vi-

a encore à prendre garde qu'en une impreſſion ancienne la *Macette* manque, qui eſt la meilleure pièce & qui commence : *La fameuſe Macette.* » Cet extrait de la correſpondance de Lhuillier avec Bouillaud, donné par M. Paulin Paris dans le quatrième volume de ſon édition de Tallemant, eſt doublement précieux. Il nous montre à quel degré de rareté étaient déjà parvenues, trente ans après la mort de Regnier, les éditions originales des ſatires.

1. *Hiſt. de Deſportes,* éd. in-8°, I, 96.

2. V. La *Revue de Normandie,* année 1868, p. 611.

vant[1], s'accrut encore après lui. Cet hommage à la mémoire du poëte eſt atteſté d'abord par les nombreuſes éditions qui furent données de ſes œuvres de 1613 à 1626. Pendant ce court eſpace de temps, les ſatires furent réimprimées chaque année. Il y a plus, on connaît pour 1614 cinq éditions[2] de Regnier.

Au-deſſus de ces preuves matérielles de l'eſtime des contemporains, il faut placer des témoignages plus motivés. Sur ce point, l'hiſtoire nous réſerve mainte ſurpriſe, car Regnier a eu pour admirateurs des eſprits abſolument oppoſés, dont on pourrait dire qu'ils ne ſont jamais tombés d'accord ſi ce n'eſt au ſujet du poëte chartrain.

Au premier rang des juges de Regnier, ſe place le père Garaſſe. Indépendamment de ſa prédilection

1. On lit dans le *Regiſtre-journal de Henry IV*, par l'Eſtoile, édition Champollion, t. II, p. 494, ſous la date du 15 janvier 1609 :

« Le jeudi 15, M. D. P. (Du Puy) m'a preſté deux ſatyres de Reynier, plaiſantes & bien faites, comme auſſi ce poete excelle en ceſte maniere d'eſcrire, mais que je me ſuis contenté de lire, pour ce qu'il eſt après à les faire imprimer. »

Et plus loin :

« Le lundi 26, j'achetai les Satyres du ſieur Renier, dont chacun fait cas comme d'un des bons livres de ce temps, avec une autre bagatelle intitulée : *le Meurtre de la Fidélité*, eſpagnol & françois. Elles m'ont couſté les deux, reliées en parchemin, un quart d'eſcu. »

2. Rouen, Jean du Boſc; Paris, Ant. du Breuil, Pierre Gobert, Lefevre, & Abr. Guilleman.

pour les satires, le fougueux jésuite, l'adversaire de Pasquier & le dénonciateur de Théophile, trouvait dans leur auteur un auxiliaire pour combattre ses ennemis. A l'un, il reprochait de n'avoir pas, dans son tableau de la poésie française, cité Regnier comme un maître; à l'autre, il faisait un crime de son impiété, lui montrant dans Regnier le pécheur & le pénitent. Les citations des satires abondent non-seulement dans les *Recherches des Recherches*[1], mais dans *la Doctrine curieuse*[2]. Elles constituent pour Garasse un élément de réquisitoire & comme la déposition d'un témoin.

Il serait assurément fort intéressant d'examiner avec quelque détail le personnage que Garasse a fait de Regnier dans ses deux volumes; mais cette digres-

1. Paris, Chappelet, 1622. Pp. 112, 177, 179, 260, 401, 526, 570, 648, 687, 913 & 951.

2. Paris, Chappelet, 1623. Pp. 36, 49, 61, 86, 123, 351, 428, 446, 907 & 971.

L'épitaphe de Regnier, tirée des *Recherches*, se retrouve dans *la Doctrine curieuse*, p. 107. Garasse, parlant de l'auteur, le traite « de jeune libertin, lequel se voyant abandonné des médecins en la fleur de son aage, composa luy mesme son épitaphe, au lieu de songer à vne bonne & généralle confession de sa vie. »

Puis il ajoute : « Il est vray que cette fougue de jeunesse peut estre excusée en certaine manière, & en effect son autheur estant relevé changea bien d'advis & de façon de vivre, quoy qu'il y ait faict des vers assez libertins.

« Morte tamen laudandus erit, nam sine decoro
Hoc tantùm fecit nobile, quod periit. »

ſion nous conduirait trop loin. Ce qui importait au ſujet, la preuve de la vieille réputation de notre poëte, eſt maintenant établi.

Entre Garaſſe & Boileau, qui, le dernier venu, mais non le moins autoriſé, proclama Regnier le maître de la ſatire, & le choiſit hautement pour modèle, apparaiſſent Colletet & Mlle de Scudéry. L'hiſtoriographe de nos poëtes s'était propoſé d'écrire une notice importante ſur la vie de Regnier. Par malheur, l s'en eſt tenu aux premières pages de ſon travail, qui n'a point été achevé. Aucun éclairciſſement n'a été donné ſur l'exiſtence du poëte. En cette occaſion, la curioſité ſe trouve encore inutilement miſe à l'épreuve. Toutefois les conſidérations générales qui nous reſtent méritent d'être recueillies. Elles montrent comment Regnier était vu par un critique familier avec tous nos poëtes, & les exagérations mêmes de Colletet ſont précieuſes pour nous, parce qu'elles ont tout le relief d'une opinion univerſellement admiſe. Le morceau que nous allons offrir au lecteur eſt, en définitive, un portrait du temps. Certains traits ſembleront trop lourds, d'autres paraîtront à peine indiqués, toutes ces imperfections tiennent à l'optique d'alors. Elles ajoutent à la ſincérité du tableau, qui ſe recommande par un abandon & une franchiſe compatibles avec la plus grande juſteſſe.

Colletet prend ſon récit d'un peu haut. Afin de

proportionner la citation qui va ſuivre au cadre de cette notice, il eſt néceſſaire d'en reſtreindre les termes au ſujet qui nous occupe :

« Le roi Henry le Grand étoit l'ennemy des flatteurs & des lâches. Il lui importoit peu qu'ils fuſſent publiquement reconnus pour ce qu'ils eſtoient; ſi bien que ſous ſon regne, la ſatyre s'acquit un tel credit, qu'il n'y avoit point de poete à la Cour qui, pour acquerir du nom, ne ſe propoſaſt de marcher ſur les pas d'Horace & de Juvenal, & de faire apres eux des ſatyres à leur exemple. Mais certes, celuy qui l'emporta bien loin deſſus les autres dans ce genre d'écrire, qui offuſqua les Motin, les Berthelot & les Sigognes, & qui devint meſme plus qu'Horace & plus que Juvenal en noſtre langue, ce fut l'illuſtre Regnier; eſprit en cela d'autant plus admirable qu'entre les noſtres, il n'y en avoit pas encore eu qu'il euſt peu raiſonnablement imiter. Car encore que nos anciens Gaulois euſſent compoſé des ſirventes, que François Villon, que François Habert, que Clement Marot & quelques autres euſſent fait des Satyres, c'eſtoit à dire vray, pluſtoſt de ſimples & froids coqs à l'aſne, comme ils les appeloient alors, que de veritables poemes ſatyriques. Auſſi Ronſard l'advoue luy-même lorſqu'il dit dans une Elegie à Jean de la Peruſe, que juſques en ſon temps aucun des François n'avoit encore réuſſi ny dans la ſatyre, ny dans l'epigramme, ce qu'il eſpere un jour devoir arriver :

L'vn la satyre & l'autre plus gaillard
Nous sallera l'épigramme raillard.

« Mais, si d'un coté il y eut beaucoup de difficultés dans ce travail pour Regnier, il y eut beaucoup de gloire pour luy à l'entreprendre, puisqu'il y réussit de telle sorte que le vray caractere de la Satyre se rencontre dans les siennes, car la Satyre n'a pour fin & pour objet que l'imitation des actions humaines. Quel autre poete les a mieux & plus vivement représentees aux yeux des hommes ? Et comme ces actions sont diverses, quel autre en a mieux encore represente l'agreable varieté ? Dans la vive peinture qu'il en a faite, ne rend-il pas les unes dignes de pitié & de commiseration, les autres dignes de mespris & de haine, les autres dignes de risée ? En effet, c'est dans ses escrits que l'on peut voir les ambitieux & les avares, les ingrats & les prodigues, les superbes & les vains, les flatteurs & les babillards, les parasites & les bouffons, les medisans & les paresseux, les debauchés & les impies fournir une ample carriere à sa muse ulceree & un libre exercice à sa plume piquante, ce qu'il fait avec tant de sel & de pointes d'esprit, des ironies tellement naturelles & avec des railleries si naïves, qu'il est bien malaisé de le feuilleter sans rire & sans en même temps concevoir l'aversion qu'il prétend inspirer des imperfections & des crimes des hommes. Ainsi cela s'appelle dorer la pilule pour la faire avaler plus doucement. Il guerit insensiblement

par elle les uns de leur noire melancolie & degage les autres des attachements coupables, & en cela comme il avoit exactement feuilleté les eſcrits des anciens poetes latins que j'ay nommés & italiens modernes, il ne feint point d'en tranſporter les plus beaux traits dans ſes eſcrits, & d'enrichir ainſi la pauvreté de noſtre langue de leurs plus ſuperbes deſpouilles.

« Auſſi dès qu'il eut publié ſes Satyres, on peut dire qu'elles furent receues avec tant d'applaudiſſements que jamais ouvrage n'a mieux été receu parmi nous. Les differentes editions qui en ont été faictes dans preſque toutes les bonnes villes de France & dans la Hollande meſme, ſont des preuves immortelles de cette verité que j'avance. »

Une énumération complète des panégyriques de Regnier ſerait de peu d'utilité. Le mot d'ordre a été donné par Colletet. Il ne variera guère. Que l'on juge le poëte iſolément ou qu'on l'oppoſe à ſes rivaux, il excelle & il l'emporte. Il excelle parmi les ſatiriques parce que « il peint les vices avec naïveté & les vicieux fort plaiſamment. Ce qu'il fait bien eſt excellent, ce qui eſt moindre a toujours quelque choſe de piquant[1]. » Regnier l'emporte ſur Malherbe & ſur Boileau, parce qu'il écrit ſous la dictée de ſon franc parler, parce qu'il recherche dans les libertés du langage, & non dans les apprêts du ſtyle, les mots les

1. Mlle de Scudéry, *Clelie*, part. IV, liv. II.

plus propres à rendre ſa penſée. Il s'abandonne aux mouvements de l'inſtinct & répugne aux calculs de la réflexion. Une rudeſſe généreuſe & une ſenſibilité originale relèvent ce penchant & lui donnent le niveau des plus hautes aſpirations.

Avec ces tendances poſitives, Regnier s'eſt créé une langue vigoureuſe qui fournit ample matière à l'étude. Par les archaïſmes dont ſes vers offrent de fréquents exemples, il nous ramène en arrière vers les poëtes du milieu du xvie ſiècle, dont il a fait ſa lecture favorite; par le tour & la vivacité de ſa penſée, il nous porte en avant & il deviênt un des précurſeurs de la poéſie moderne.

L'Italie a eu quelque influence ſur Regnier; mais il ne faut la chercher ni dans le petit nombre de mots étrangers[1] qui ſe trouvent dans les ſatires, ni dans les

1. *Bariſel, catrin, matelineux, tinel, tour de nonne, quenaille,* & *faire joug*. Les deux derniers mots étaient entrés depuis longtemps dans notre langue quand Regnier s'aviſa d'en faire emploi. *Quenaille* pour *canaille,* de *canaglia,* a remplacé notre énergique mot de *chiennaille.*

V. Boucicaut, I, 24:

Que il vendroit cher à ceſte chiennaille ſa mort.

Des italianiſmes, qui n'exiſtaient pas dans l'édition de 1608, ſont entrés dans les réimpreſſions ſuivantes. Ainſi *ne coucher de rien moins que l'immortalité* eſt devenu, en 1609 & 1612, *ne coucher de rien moins de l'immortalité.* Juſque-là il n'y avait qu'un emprunt du poëte à un idiome voiſin du nôtre, l'éditeur de 1613 vint tout compliquer par une faute typographique. Il écrivit ce vers qui n'eſt d'aucune langue :

Ne touche de rien moins de l'immortalité.

exagérations burlesques dont le portrait du pédant est notamment entaché. Regnier n'a pas subi le joug du comique ultramontain, & la satire de l'*Honneur*, bien qu'elle soit imitée du Mauro, témoigne d'une répugnance marquée pour l'esprit outré de caricature & de bouffonnerie qui est le propre du génie bernesque. C'est par ses mœurs que le poëte montre combien a *été* puissante sur lui l'action de l'Italie. Il dépeint tout crûment, dans la pleine lumière du ciel romain, avec une impatience de l'effet qui trahit l'homme *passionné*, le viveur hâté de vivre & d'un tempérament assez fort, d'un esprit assez vigoureux pour suivre longtemps sans être brisé les emportements de sa nature. Pendant la plus grande partie de sa vie, Regnier a été sous le charme des amours libres. Il s'est quelquefois plaint d'être devenu la victime des importuns. Il a été la proie des courtisanes. Malgré ces dangereuses promiscuités, il est demeuré sans flétrissure. Il a échappé au vice par l'amour du beau, & par sa foi dans l'honneur, il est resté incorruptible au sein des corruptions.

La langue de Regnier porte en elle les traces de toutes les agitations du poëte. Quand l'enchaînement méthodique des mots devient une entrave pour la pensée, ou met obstacle à l'expression d'une autre idée, Regnier n'hésite pas à rompre la *période commencée*. De là des disjonctions fréquentes qui *déconcertent* le lecteur ressaisi plus loin par la justesse & la

clarté d'images nouvelles. Plus habituellement le vers, reſſerré à l'excès, offre l'exemple de ces oublis & de ces concentrations qu'on nomme ellipſes ou ſyllepſes. Mais il eſt juſte de reconnaître que ces particularités affectent ſurtout les débuts des ſatires où le poëte, aſtreint aux tours apologétiques d'une dédicace, eſt forcé de contrarier ſon inſpiration & de la ſoumettre aux lourdes formules de la louange. Partout ailleurs où la penſée redevient libre, l'expreſſion reprend ſa vigueur & ſa ſimplicité.

Regnier a fait de nombreux emprunts à la langue des poëtes du milieu du XVIe ſiècle. Il ne s'eſt pas borné à leur prendre des mots comme *ains, jà, ores,* des adverbes comme *ardentement*[1] que Malherbe blâmait chez Deſportes, il a, à leur exemple, avec des noms ſimples, des adjectifs & des verbes précédés de

1. Ardentement, formé comme grandement, eſt plus régulier qu'ardemment. Ici l'euphonie a triomphé.

Ailleurs l'uſage l'emporte ſans raiſon. Regnier avait dit:

Ne pouuant le fini ioindre l'infinité.

Ce dernier mot eſt auſſi bon qu'immenſité. Il a ſurvécu, il eſt vrai, mais dans un ſens reſtreint.

Olivier de Magny a eſſayé la même tentative ſur le mot petiteſſe. Il n'a pas eu plus de ſuccès.

Les biens, Guyon, & la richeſſe
Qui font haulſer la petiteſſe,
Se peuuent auoir en tout temps.

(*Odes*, éd. Lemerre, II, 77.

l'article, vivifié des ſubſtantifs éphémères qui méritaient de durer. En voici quelques-uns :

Paſſerat fut vn Dieu ſous humaine *ſemblance.*
En vain par le *veiller* on acquiert du ſcauoir.
Encor que i'aye appris
En mon *philoſopher* d'auoir tout à meſpris.
Quand au *flamber* du feu trois vieilles rechignées.
Et laiſſent ſur le verd le *noble* de l'ouurage,
Plus haute s'éleuant dans le *vague*[1] des cieux.

A propos de ce dernier vers, il convient d'obſerver que les éditeurs de 1612 & 1613, en vue d'éclaircir la penſée du poëte, ont écrit *la vague des cieux,* ſubſtituant ainſi leur idée à celle de l'auteur.

Regnier a également formé des noms avec des participes préſents. Le plus curieux exemple eſt le mot *mouvant* dans le ſens de remuant, échauffé ; il s'agit des amoureux

Qui faiſant des mouuans & de l'ame ſaiſie
Croient que l'on leur doit pour rien la courtoiſie.

Cette expreſſion, qui ne ſe retrouve pas exactement chez d'autres poëtes, paraît avoir été tirée, par imitation, de notre vieux théâtre comique. On lit en effet

1. Vague avait alors le ſens de vide, que nous avons conſervé dans l'expreſſion *terrains vagues.*

au prologue de la farce de Cuvier, dans les plaintes de Jacquinot :

> Touiours ma femme ſe demaine
> Comme ung ſaillant[1].

Cette dernière obſervation nous amène à la variabilité du participe préſent. Dans la plupart des cas, l'accord exiſte ; néanmoins cette règle ſubit de fréquentes exceptions :

> Des chênes vieux
> Qui *renaiſſant* ſous toy reuerdiſſent encore.
> Ces tiercelets des poetes
> Qui par les carefours vont leurs vers *grimaſſans*.
> Que Ronſard, du Bellay *viuants* ont eu du bien.
> Qui *viuans* nous trahit & qui morts nous profite.
> O chétifs qui *mourant* ſur vn livre.
> Puiſque *viuant* ici de nous on ne fait compte.

Comme extenſion de l'accord, il y a lieu de citer l'exemple ſuivant :

> le Lapite
> Qui leur fiſt à la fin enfiler la garite,
> Par force les *chaſſants* my morts de ſes maiſons.

1. Regnier avait pouſſé ſes lectures aſſez loin. Dans *Macette*, on reconnaît des vers du *Roman de la Roſe*.

> A donner aiés clos les poins
> Et à prendre les mains overtes,

dit la Vieille du Roman, & Macette à ſon tour répète :

> A prendre ſagement ayez les mains ouuertes.

Dans l'étude de la langue de Regnier, les permutations de lettres ont une certaine importance, & il eſt d'une grande utilité de diſtinguer celles qui ſont du fonds de la langue de celles qui tiennent aux habitudes typographiques.

Ainſi le mot *rouſſoyante* dans ce vers :

> De la douce liqueur rouſſoyante du ciel,

n'eſt pas, comme l'a ſuppoſé Broſſette, un dérivé du primitif *roux*. Cette expreſſion eſt le mot *roſoyante*, de *roſée*. Par permutation *o* eſt devenu *ou*, comme dans *trope*, *coronne*, dont on a fait *troupe*, *couronne*. Enfin par un accident typograghique aſſez commun, l'*ſ* a été doublé ainſi qu'en d'autres cas l'*ſſ* par erreur a été abandonné pour l'*ſ* ſimple. On remarque en effet dans Regnier même cette dernière particularité :

> Qu'un eſprit ſi raſis ait des fougues ſi belles.

L'emploi typographique du *c* pour l'*ſ* a provoqué plus d'une mépriſe qu'il importe de ſignaler. *Cycatricé*, qui eſt une faute d'impreſſion dans l'édition de 1613, a paſſé pour une leçon exacte & originale ; auſſi quelques commentateurs ſont-ils allés juſqu'à chercher une acception particulière pour ce mot. Malgré tant d'efforts, *cycatriſé* eſt l'expreſſion conſacrée par les trois premières éditions des ſatires de Regnier dans leſquelles chacun peut lire ces vers :

Pour moy, ſi mon habit partout cycatriſé,
Ne me rendoit du peuple & des grands meſpriſé.

Ces permutations de lettres doivent être examinées de près. Dans l'exemple cité plus haut, la rime offrait un éclairciſſement dont il fallait tenir compte. Le ſens intime joue encore un plus grand rôle. Il permet ſeul de conſerver ou d'éliminer la lettre propre ou étrangère au mot.

Ainſi, dans la ſatire VII, Regnier, s'adreſſant au marquis de Cœuures, lui dit :

Comme a mon confeſſeur vous ouurant ma penſée
De ieuneſſe & d'amour follement inſenſée,
Ie vous conte le mal où trop enclin ie ſuis.

Follement inſenſée eſt la leçon donnée par 1613. Elle paraît acceptable. Il y a là cependant encore une infidélité au texte original, qui porte :

De ieuneſſe & d'amour follement incenſée.

Sans contredit, ici l'expreſſion l'emporte par la vigueur. Elle nous ſemble bizarre parce qu'elle n'eſt pas venue juſqu'à nous ; mais elle eſt bien d'une langue néo-latine en veine de jeuneſſe & de caprices.

Le cadre reſtreint de cette notice ne nous permet guère de nous attarder ſur tous les points de notre ſujet. Des indications rapides & propres à conduire

les lecteurs à d'autres découvertes conſtituent uniquement notre tâche. Souvent une ſingularité paſſe pour une erreur, & l'on ſerait tenté de corriger le texte, lorſque le rapprochement d'autres auteurs vient juſtifier l'anomalie apparente. Ainſi les mots *Arſenac, Jacopins* & *Juys* ſemblent autant de barbariſmes. Or les deux premiers mots doivent être conſervés : *Arſenac* eſt dans Malherbe, & Ménage explique *Jacopins.* Enfin *Juys* eſt une prononciation figurée, la lettre *f* étant muette devant une conſonne. Naïfveté, veufve, Juifs.

> Touiours iniuſte mort, les meilleurs tu rauis,
> Trois bons princes tu mets hors du conte des vifs[1].

Si la lecture des auteurs du XVIe ſiècle eſt néceſſaire pour éclaircir les archaïſmes & les ſingularités de la langue de Regnier, elle n'eſt pas moins utile pour déterminer la valeur du poëte comme écrivain. Les faux panégyriſtes, qui étudient un perſonnage littéraire en prenant ſoin de faire le vide autour de leur héros, s'expoſent à voir dans cette idole des originalités qu'elle n'a pas, &, de mépriſe en mépriſe, à méconnaître des beautés vraiment dignes d'admiration. Pour un certain nombre de vers très-ſerrés, où la penſée, conciſe & nette comme une maxime, s'enlève avec vigueur ſur le fond du récit, on a voulu faire de Regnier un créateur d'axiomes. Ce jugement

1. Voir Brachet, *Grammaire de la langue du* XVIe *ſiècle,* p. CI.

eſt trop large, & partant il devient inexact. La création n'eſt point ainſi à portée de la main. Regnier a puiſé dans nos vieux proverbes, &, avec la ſeule tendance de ſon eſprit vers la ſimplicité & la lumière, il leur a donné de la rondeur & de l'éclat. Il a pris un peu partout, dans le langage du peuple qui ſouvent de deux dictons en fait un [1], & dans l'eſpagnol qui pour être pittoreſque ſacrifie parfois la clarté [2]. Plus habituellement il exploite le fonds commun des axiomes nationaux ou nationaliſés par leur acceſſion à notre langue. Il s'eſt ainſi ſervi de cette admirable locution : « tomber de la poële en la braiſe, » qui eſt ſignalée par Henri Eſtienne [3], & qui ſe rencontre dans Théodore de Bèze [4] ; & il a pris dans le tréſor de nos ſentences le vers final qui termine ſa troiſième ſatire :

1. Faire barbe de paille à Dieu. Voir H. Eſtienne, *Precellence du Langage françois*, Paris, 1579, & Bouchet, *Serée 35*, Paris, 1597.

2. Les Eſpagnols diſent en effet : « Corſario à corſario, no hay que ganar que los barillos d'agua. » De corſaire à corſaire il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. Il s'agit ici des barils d'eau douce que les corſaires emportaient à leur bord & qui conſtituaient la plus précieuſe partie de leur fret.

V. Brantôme, éd. Jannet, II, 52.

Pour ſimplifier ce proverbe, Regnier a ſupprimé les expreſſions à éclaircir & il nous a laiſſé le dicton :

Corſaires à corſaires
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

3. *Precellence du Lang. fr.* Éd. cit., p. 146.

4. *Reveille matin des François*, 1574. Dial. II, p. 134.

On dit communement en villes & villages
Que les grands clercs ne ſont pas les plus ſages[1].

Mais ce n'eſt pas dans ces imitations que ſe trouve l'originalité véritable de Regnier & la marque de ſon génie. Perſonne n'attend ici des extraits qui, pour être complets, occuperaient des pages entières. Nous examinons la langue du maître, nous ſondons le terre-plein des mots pour y découvrir le pur métal &, ſi l'on peut dire, l'or de la penſée. A chaque pas l'étincelle jaillit du ſol & la lumière s'élève en nous montrant les viſions du poëte :

Ces vaillans
Qui touchent du penſer l'eſtoille pouſſinière.
Macette
Dont l'œil tout pénitent ne pleure qu'eau benite.

Voici l'honneur :

Ce vieux ſaint que l'on ne chôme plus...
Et ces femmes qui l'ont
D'effet ſous la chemiſe & d'apparence au front.

Bientôt les jeunes penſers cèdent aux vieux ſoucis; le poëte ſouffre, il eſtime que nous vivons « à taſtons, » que la terre n'eſt plus un lieu tutélaire,

Vn hoſpital commun à tous les animaux.

1. V. *le Recueil des ſentences notables*, &c., de Gabriel Murier. Anvers, 1568, in-12.

Mécontent de la fortune, déçu par l'amour & accablé par la maladie, Regnier ſe tourne vers Dieu, & quoique la prière ſoit pour ſon eſprit une épreuve ſévère, là encore il retrouve les élans, pour parler ſa langue même, les *fougues* habituelles de ſa penſée.

Toy, dit-il à Dieu,

> ... Toy, tu peux faire trembler
> L'vniuers, & deſaſſembler
> Du firmament le riche ouurage,
> Tarir les flots audacieux,
> Ou, les eleuant juſqu'aux Cieux,
> Faire de la terre vn naufrage...
> Tout fait joug deſſous ta parole :
> Et cependant, tu vas dardant
> Deſſus moy ton courroux ardent,
> Qui ne ſuis qu'vn bourrier qui vole.

Ces vers, par leur objet & par leur meſure, contrarient évidemment l'inſpiration du poëte. Cependant tel eſt le ſouffle qui les anime, ſi fort & ſi haut en eſt le ſens, que le poëte courbé devant Dieu ſemble redire les imprécations de Prométhée.

Après toutes ces obſervations qui ont eu pour objet unique la vie & le génie de Regnier, le moment eſt venu d'aborder les diverſes réimpreſſions des ſatires. Il y a là, comme en tout ce qui touche à notre poëte, un gros ſujet d'étude, puiſqu'on n'en connaît guère moins de ſoixante-dix éditions. De 1608 à 1869, ces publications, conçues dans un eſprit très-différent, ont une

hiſtoire avec des périodes très-tranchées. De 1608 à 1612, Regnier, maître de ſon œuvre, l'accroît lentement, diſpoſe à ſon gré les ſatires nouvelles & laiſſe à l'écart les pièces libres qu'il écrit, ſans y mettre ſon nom, pour les anthologies à la mode. A partir de 1613, les ſatires, accrues de morceaux inédits & de poéſies licencieuſes, ſemblent préparées pour ſervir de première partie à un recueil ſatirique. Le Diſcours au Roy eſt rejeté à la fin du volume, à la ſuite des épigrammes & des quatrains, comme pour établir une ſéparation bien marquée entre les œuvres de Regnier & celles des poëtes qui paraiſſent l'avoir choiſi pour maître. Trois ans plus tard, en effet, les ſatires ſont publiées avec une collection de pièces deſtinées à entrer dans le *Cabinet ſatyrique*. Avec ce bagage étrange, les œuvres de Regnier ſont réimprimées pendant trente années. Toutefois, de 1642 à 1652, les Elzeviers, venus à Paris & guidés par des érudits, ſuppriment les pièces abuſivement jointes aux ſatires & donnent les deux éditions améliorées qui vont ſervir de modèle juſqu'au moment où Broſſette, en 1729, mettra au jour un texte accompagné de commentaires. Ce dernier travail, repris par Lenglet du Freſnoy, Viollet-le-Duc & M. Ed. de Barthélemy, fait place, en 1867, à la réimpreſſion du texte de 1613[1], conſidéré

1. Paris. Académie des Bibliophiles. Édition par Louis Lacour, impreſſion par D. Jouauſt; in-8° de XVIII-309 pages.

à caufe de fa date comme la dernière leçon du vivant de l'auteur. A compter de ce moment, nous abordons les éditions originales, trop longtemps délaiffées & les feules auxquelles on puiffe demander la penfée exacte de l'auteur auffi bien que l'indication certaine des formes de la langue.

Sous ce rapport, l'édition de 1608 tient le rang que lui affigne fa date. Ce précieux livre, offert au roi comme un hommage de vive reconnaiffance, porte tous les indices d'une exécution faite avec foin. Les témoignages de perfection font dans la pureté du texte & dans les détails d'ornement. L'excellence des variantes eft établie par tous les éditeurs qui fe font livrés à des travaux comparatifs fur les leçons des fatires. Quant à la typographie du volume, elle eft due au célèbre éditeur de Ronfard, Gabriel Buon. Les fleurons, qui portent le nom de cet imprimeur, font foi de fon concours [1].

Des raifons analogues à celles qui viennent d'être expofées peuvent donner de la faveur à l'édition de 1609. L'impreffion en a été confiée à P. Pautonnier, imprimeur au Mont-Saint-Hilaire. Or ce typographe eft connu par fes travaux. Le texte des fatires a été

1. Une particularité bizarre dénote avec quel foin les premières œuvres de Regnier furent livrées au public. Le nom de Bertault, placé en tête de la cinquième fatire, a été rectifié en 1608, à l'aide d'un bandeau collé fur la première dédicace, imprimée ainfi par erreur : A monfieur Betault, evefque de Sées.

accru de deux ſatires nouvelles, *le Souper ridicule* & *le Mauvais Gîte,* que l'auteur a placées entre la IX• & la X• ſatire, afin d'éviter pour le Diſcours au Roy le voiſinage d'une pièce trop libre, & il préſente une régularité notable. L'orthographe des mots eſt moins capricieuſe, elle tend viſiblement à l'unification qui ne ſe montre point dans l'édition précédente.

La réimpreſſion de 1612 a été faite ſur le texte de 1609. A part quelques feuillets, ce volume reproduit page pour page le livre qui lui a été donné pour modèle. Il offre de plus, entre la XII• ſatire & le Diſcours au Roy, la première leçon de *Macette*[1].

Juſqu'ici, comme on l'a vu, l'œuvre de Regnier s'eſt lentement accrue. En quatre années, de 1608 à 1612, trois ſatires ſeulement ſont venues groſſir l'œuvre du poëte chartrain. Cette gradation n'eſt point calculée. Elle eſt conforme à ce que nous ſavons du caractère du poëte. D'un autre côté, Regnier avait, en 1611, publié dans le *Temple d'Apollon* la plainte *En quel obſcur ſéjour,* & l'ode *Jamais ne pourray ie bannir.* Telles étaient les manifeſtations officielles de ſon eſprit. Au-deſſous, dans le commerce intime des

1. Cette édition, très-rare pour ne pas dire introuvable, m'a été fort gracieuſement communiquée par M. Henri Cherrier, qui m'a par ſon obligeance mis à même de donner d'abord le texte original de *Macette,* de relever les variantes des autres ſatires, & enfin de faire toutes les obſervations néceſſaires pour la deſcription d'un livre de grande valeur.

ſatiriques de profeſſion, notre poëte produiſait de petits poëmes libertins. Ces compoſitions clandeſtines reſtaient ſous le voile de l'anonyme lorſqu'elles étaient publiées dans les recueils du temps. C'eſt ainſi que le *Diſcours d'une maquerelle* parut, en 1609, dans les *Muſes gaillardes* ſans nom d'auteur. D'autres pièces du même genre ſont imprimées du vivant du poëte, qui répudie également toute paternité. Enfin, ſous la date de 1613, une nouvelle édition des ſatires eſt donnée. Des fautes typographiques, des lacunes graves [1], des négligences de toute ſorte, atteſtent une précipitation extraordinaire. De plus, cette réimpreſſion comprend un pêle-mêle de pièces nouvelles, quatre ſatires, trois élégies, un ſonnet, des ſtances libertines, une épigramme & des quatrains claſſés ſans ordre avant le Diſcours au Roy, comme par un ſentiment de fidélité dériſoire aux habitudes du poëte.

1. Quatorze vers ont été omis dans la *Macette*, à partir de celui-ci :

Fille qui ſçait ſon monde à ſaiſon opportune.

Deux vers manquent également dans l'élégie intitulée *Impuiſſance :*

Bref tout ce qu'oſe amour...
Puiſque ie ſuis retif...

On a attribué ces vers aux Elzeviers, qui, pour compléter une pièce, n'auraient pas reculé devant une interpolation. Ces ſuppoſitions ſont inexactes. Le premier vers ſe trouve dans les *Délices de la Poëſie françoiſe*, de Beaudouin, Paris, 1620, II, 679, & le ſecond eſt tiré de l'édition des *Satyres de Regnier*, Paris, Ant. du Breuil, 1614.

L'examen de cette édition, hâtivement exécutée, compofée de morceaux difparates, & pour tout dire entièrement différente de celles qui l'ont précédée, amène à croire qu'elle a été donnée lorfque Regnier n'était plus. La mort feule du poëte pouvait permettre une réimpreffion fans foin & fans choix. De quelque façon qu'elle fût préfentée, l'œuvre de Regnier tirait des derniers inftants du défunt & de la caufe même de fa fin un intérêt particulier[1]. Un autre motif d'urgence pouffait Touffaint du Bray à mettre fon nouveau livre en vente, le privilége du 13 avril 1608 allait expirer dans les premiers jours de 1614, il était opportun de précipiter la publication.

D'autres particularités font connaître les auteurs de l'édition. La pléiade fatirique, dont Regnier avait été l'étoile la plus brillante, fe trouvait alors fort entamée :

1. L'infertion de l'ode *la C. P.* eft une allufion non équivoque à la mort du poëte & vient corroborer l'opinion fuivant laquelle l'édition de 1613 eft une réimpreffion pofthume.

On peut encore du fait fuivant tirer une nouvelle preuve que l'édition de 1613 était regardée comme une édition pofthume, accueillie avec réferve. En 1619, le libraire parifien Anthoine Eftoc publia les poéfies de Regnier. Il prit dans 1613 dix-fept fatires, trois élégies, & le Difcours au Roy qui termine le volume. Il laiffa de côté les autres pièces qu'il favait avoir été ajoutées à l'œuvre du poëte défunt contrairement à fes intentions.

Il ne faudrait pas attribuer ces fuppreffions à d'autres fcrupules, car Anthoine Eftoc fut le premier éditeur du *Parnaffe fatyrique*. Il écarta donc les pièces libres de 1613, non par égard pour le lecteur, mais par refpect pour la volonté de l'auteur.

Sigognes était mort ; Berthelot & Motin reſtaient ſeuls ; Colletet, Frenicle & Théophile devaient renforcer le groupe un peu plus tard. Motin, ami de Regnier, lié avec Forquevaux & d'autres familiers du poëte, était à même de recueillir les œuvres inédites & les pièces anonymes qui, dans une réimpreſſion des ſatires, ſemblaient un complément de l'œuvre déjà connue. Du reſte, il poſſédait perſonnellement des morceaux dont il était redevable à ſon intimité avec Regnier. Il ſe mit donc à l'œuvre en hâte & un peu confuſément, car il tira des œuvres de Paſſerat, imprimées en 1606, un ſonnet, & il omit d'emprunter aux poéſies de Rapin, publiées en 1610, au *Temple d'Apollon,* paru en 1611, les pièces que renfermaient ces divers ouvrages. D'autre part, ſoit qu'il fût mal ſervi par ſes ſouvenirs ou qu'il eût été induit en erreur, il accueillait dans les quatrains celui que les manuſcrits[1] attribuent à Théodore de Bèze :

Le Dieu d'amour...

Enfin il faiſait entrer dans l'œuvre de Regnier les ſtances ſur le *Choix des divins oiſeaux,* boutade dont le véritable auteur lui était bien connu[2].

1. Bibl. nat. Fonds français, n° 1662, f° 27.

2. Après la mort de Motin, cette pièce fut publiée ſous ſon nom ; mais elle garda toujours ſa place dans l'œuvre de Regnier. Il eſt probable que les deux poëtes commirent enſemble ce péché de plume.

De ſon côté, Berthelot ne reſtait pas inactif. Le moment lui paraiſſait venu d'ajouter à l'œuvre du maître l'œuvre des rimeurs qui ſe diſaient ſes élèves. Il s'agiſſait de dérober au poëte quelques rayons de ſa gloire. On peut eſtimer que Motin ſe plia d'abord à ces deſſeins. La diſpoſition des poéſies de l'édition de 1613, le claſſement des pièces les moins importantes avant le Diſcours au Roy, qui délimite ainſi l'œuvre de Regnier de celle de ſes imitateurs, ne pourraient pas s'expliquer ſans une telle hypothèſe.

Un titre général devait être impoſé à cet aſſemblage répugnant. Il était ainſi conçu : *Les* SATYRES *du S*[r] *Regnier, reueües, corrigées & augmentées de pluſieurs* SATYRES *des ſieurs de Sigogne, Motin, Touvant & Berthelot, qu'autres des plus beaux eſprits de ce temps.* Tout était convenu, lorſqu'une rupture éclata entre Motin & Berthelot. La cauſe du déſaccord échappe à toutes les inveſtigations. Touſſaint du Bray voulut peut-être ſe renfermer dans les termes ſtricts de ſon privilége & éviter tout riſque de conflit avec Antoine du Breuil, ſon confrère, l'éditeur du livre des *Muſes gaillardes,* dont une groſſe partie entrait dans l'édition projetée. Quoi qu'il en ſoit, les poéſies de Regnier parurent ſeules, &, après la mort de Motin, en 1616, Berthelot, réaliſant enfin le plan formé trois ans auparavant, donna au public la réimpreſſion collective des *Satyres.*

C'eſt de ce livre, apprécié à ſa juſte valeur par les

bibliophiles du XVIIe ſiècle, comme on l'a vu plus haut par la lettre de Lhuillier[1], que l'on tire habituellement, ſans motif ſérieux qui en établiſſe l'authenticité, les épigrammes & les ſtances commençant par ces vers :

> Ieunes eſprits qui ne pouuez comprendre.
> Hélas! ma ſœur ma mie, i'en mourrois.
> Ce diſoit vne ieune dame.
> Margot s'endormit ſur vn lit.
> Par vn matin vne fille eſcoutoit.
> Vn bon vieillard qui n'auoit que le bec.
> Vn gallant le fit & le refit.
> Vn medecin bruſque & gaillard.
> Puiſque ſept pechés de nos yeux.

L'édition de 1616 offre encore une particularité. Elle a ſervi de modèle à toutes les réimpreſſions qui ont paru juſqu'à 1645. De 1616 à 1628, le nombre des pièces varie peu. A partir de 1623, il s'accroît de *Stances au Roy, pour Théophile.* Le volume ſert de véhicule à des ſupplications en faveur de l'exilé. Ces poéſies ſubſiſtent longtemps après qu'elles n'ont plus d'objet. Enfin, à compter de 1628, les poéſies libertines ſont, à chaque réimpreſſion, éliminées par la volonté de la cenſure. Ainſi, en 1635 (Paris, N. & J. de la Coſte), ces morceaux, qui s'élevaient primitivement à ſoixante & onze, ſont réduits à trente-cinq.

En 1642, une nouvelle phaſe de publication com-

1. Voir page LVIII.

mence. Des étrangers, les Elzeviers, faiſant acte d'éditeurs français, dégagent l'œuvre de Regnier. Guidés par des ſavants & par des bibliophiles : les frères Dupuy, gardes de la Bibliothèque du Roi, l'avocat général Jérôme Bignon, le duc de Montauſier & le chancelier Seguier[1], ils ſuppriment d'abord les ſatires que Berthelot avait jointes aux pièces de Regnier, & de celles-ci mêmes ils écartent les pièces douteuſes ou répugnantes. Ils éliminent ainſi le quatrain du *Dieu d'amour*, les ſtances ſur le *Choix des divins oiſeaux* & l'ode ſur la *C. P.* En même temps ils reviſent, complètent & châtient le texte. Par exemple, à l'aide de l'édition des ſatires d'Ant. du Breuil (Paris, 1614) & du ſecond livre des *Délices de la poéſie françoiſe* (Paris, 1620), ils complètent la ſatire de l'*Impuiſſance*. Ils tirent du *Temple d'Apollon* & du *Cabinet des Muſes* les ſtances *En quel obſcur ſéjour*, l'ode *Jamais ne pourray ie bannir* & le dialogue de *Cloris & Phylis*. Des poſſeſſeurs de pièces inédites leur communiquent deux ſatires, une élégie[2] & des vers ſpiri-

1. Voir les dédicaces placées en tête du Sénèque de 1639, du Commines de 1648 & des *Lettres de Grotius ad Gallos*, même année. Elles établiſſent les relations des Elzeviers & montrent la reconnaiſſance dont ils ſe ſentaient pénétrés à l'égard de leurs protecteurs.

2. Ces trois pièces commencent ainſi :

N'avoir crainte de rien & ne rien eſperer.
Perclus d'vne jambe & des bras.
L'homme s'oppoſe en vain contre la deſtinée.

tuels[1]. Enfin, ſur des indications inexactes, ils font entrer dans l'œuvre du poëte une ode apocryphe intitulée *Louanges de Macette*[2].

Ces améliorations évidentes ont entraîné à leur ſuite des perfectionnements douteux. Nous avons dit tout à l'heure que les Elzeviers avaient châtié le texte de Regnier. L'expreſſion eſt juſte. Le châtiment alla juſqu'à la torture. Toutes les expreſſions ſurannées, & en 1642 on pouvait en voir beaucoup dans les *Satyres,* furent rajeunies. *Douloir* & *cuider* firent place à *s'affliger* & à *penſer; ici-bas* fut ſubſtitué à *çà bas.* Les qualificatifs trop forts, *hargneux,* par exemple, furent adoucis. On choiſit pour en tenir lieu le mot *honteux,* dont le ſens eſt bien différent. Pour des raiſons de méticuleuſe pudeur, *ſade,* qui dans Willon *(Regr. de la B. H.)* a donné *ſadinet,* devint l'expreſſion *doucette; plats,* trop familier dans le ſens de *propos,* fut conſidéré comme un ſynonyme de *faits.* Tous ces changements conduiſirent à des contre-ſens. *Parler librement*[3] fut mis pour *parler livre; des arts tout*

1. Sous ce titre général ſe trouvent les ſtances *Quand ſur moy je jette les yeux,* l'hymne ſur la nativité de Notre-Seigneur, trois ſonnets & le commencement d'un poëme ſacré.

2. Cette ode paraît avoir été priſe des manuſcrits de la Bibl. nat. F. fr. (ancien fonds de Meſmes), n° 884, f° 194.

3. Cette expreſſion *parler livre* ſe rencontre chez Regnier en deux endroits, ſatires VII & XIII. Les Elzeviers, après avoir, en 1642, ſubſtitué au texte leur verſion, *parler libre & librement,* ont en 1652, mais ſeulement dans la ſatire VII, rétabli la leçon originale

nouveaux ſembla convenablement rendu par *des airs tout nouveaux*. Des vers, dont la quantité ne ſatiſfaiſait pas l'oreille, furent allongés d'une ſyllabe, le tout en dépit de la leçon de l'auteur & des traditions littéraires [1]. Des gens du monde, avec leurs vues ſur les bienſéances poétiques, s'étaient unis à des étrangers ignorans des intimités de la langue. On comprend ce que de tels alliés durent introduire de caprices & de maladreſſes dans les poéſies de Regnier.

Le travail des Elzeviers, œuvre de fantaiſie & de raiſon, s'accomplit lentement. La première réimpreſſion due à leurs ſoins (ſelon la copie imprimée à Paris, CIↃ IↃ XLII.) parut quatre ans après que Jean Elzevier ſe fut établi à Paris. Elle ne comprend comme poéſies nouvelles que les morceaux tirés du *Temple d'Apollon*. Mais on y remarque déjà les ſuppreſſions dont il a été fait mention, & les corrections qui ont été ſignalées plus haut. En 1545 Jean Elzevier, de retour en ſon pays, fut remplacé par ſon couſin

1. Des altérations plus graves ont été commiſes dans le dialogue de *Cloris & Phylis*. Le vers

> Par ſa mort mon amour n'en eſt moins enflammée

a été modifié de la ſorte :

> S'il n'auoit qu'vn deſir je n'eus qu'vne penſée ;

& le vers

> Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux

& les trois ſuivants, rejetés huit vers plus loin, ſe trouvent intercalés contre toute raiſon dans une tirade à laquelle ils n'appartiennent point.

Daniel, qui paſſa quatre années à Paris. C'eſt dans cet eſpace de temps aſſez court que furent recueillis les éléments de l'édition de 1652, donnée à Leiden, ſous les noms de Jean & Daniel Elſevier. Cette dernière réimpreſſion, groſſie de morceaux importants, parmi leſquels, il eſt vrai, figurent à tort les *Louanges de Macette*, eſt une reconſtitution précieuſe de l'œuvre de notre premier ſatirique. Elle a été exécutée à l'étranger, & elle en porte la preuve en plus d'une page; mais elle a été préparée par des bibliophiles pariſiens, & nous pouvons la revendiquer comme un livre français.

Pendant plus d'un demi-ſiècle, l'édition de Jean & Daniel Elzevier ſervit de modèle aux réimpreſſions de Regnier. Mais le temps était arrivé des publications avec commentaires. Rabelais, Montaigne venaient de paraître accompagnés des notes de Le Duchat & de Coſte, lorſqu'un avocat de Lyon, ex-échevin de cette ville, Broſſette[1], entreprit de donner, avec des remarques critiques, un meilleur texte de Regnier. Le nouvel annotateur était un humaniſte inſtruit & défiant de lui-même, ce qui n'eſt pas une mince qualité.

1 Broſſette avait publié en 1716 ſa première édition de Boileau commencée ſous les yeux de l'auteur. Quand le vieux poëte, écrivant à ſon commentateur, l'entretenait de Regnier, il ne manquait pas d'ajouter, *notre commun ami*. Cette appréciation intime vaut bien des éloges pompeux, & Broſſette, en donnant au public une réimpreſſion de Regnier, n'a probablement fait qu'exécuter une des volontés dernières du légiſlateur du Parnaſſe.

Il n'épargna point ses peines & recourut à tous les érudits en renom de son temps. Lorsqu'il ne trouva pas de lui-même les éclaircissements qu'il jugeait nécessaires, il fit appel au savoir de La Monnoye & du président Bouhier[1]. D'autre part, il demandait au dessinateur Humblot un important frontispice, des vignettes & des fleurons qui furent gravés par N. Tardieu, Baquoy, Matthey & Crepy le fils, pour le titre & les principales divisions du volume. En même temps qu'une bonne édition, Brossette voulait publier un beau livre. Cet ouvrage parut donc en grand format vers la fin de 1729, à Londres[2], & non à Paris, comme le dit Brunet, sous la rubrique de Londres.

Dans ce volume, les poésies de Regnier étaient disposées suivant un ordre méthodique : satires, épîtres, élégies, poésies mêlées, épigrammes & poésies spirituelles. Le texte, corrigé à l'aide de l'édition de 1608, était accompagné d'éclaircissements historiques & de notes où les variantes & les imitations

1. La correspondance du président Bouhier (manusc. de la Bibl. nat. F. fr., 24,409, f° 391 à 395) contient quatre lettres de La Monnoye des 15 septembre 1726, 7 octobre 1729, 16 septembre & 2 décembre 1732. Toutes sont relatives à l'édition de Regnier, & à la contrefaçon de cet ouvrage par l'abbé Lenglet du Fresnoy. Je dois cette intéressante indication à l'obligeance de M. Tamizey de Larroque.

2. Chez Lyon & Woodman, in-4°, XXII-403, plus trois feuillets de table & d'errata.

étaient indiquées avec ſoin. Sur certains points cependant, Broſſette ſe contente trop facilement[1]. Il paraît n'avoir point connu l'édition de 1609, & il recueille des leçons de peu de valeur dans des réimpreſſions qui ne méritent aucun crédit[2].

Malgré ces imperfections, le commentaire de Broſſette a été ſouvent reproduit[3] & il ſervit de modèle à M. Viollet-le-Duc[4] & à M. Ed. de Barthélemy[5].

1. Quoique Broſſette n'intervienne pas habituellement dans le texte de l'auteur, il a pris ſur lui de modifier le vers

Et faiſant des mouuans & de l'ame ſaiſie.

Le commentateur penſait que *mouvans* était une faute d'impreſſion, & qu'il fallait écrire *mourans*. Or le mot employé par Regnier était bien l'expreſſion à conſerver. On en retrouve l'équivalent chez tous les poëtes qui mettent dans la bouche d'une vieille des critiques contre les amoureux dont une courtiſane doit fuir le commerce :

Ces prodigues de gambades
Qui ne donnent que des aubades.
(J. du Bellay, éd. Marty-Laveaux, II, 370.)

On ne doit aux termes où nous ſommes
Faire par la beauté difference des hommes,...
Ny pour ſçauoir ſonner ſur le luth vne aubade,
Ou faire dextrement en l'air vne gambade.
(De Leſpine, *Recueil des plus beaux vers de ce temps*, 1609, p. 425.)

2. Broſſette a fait entrer comme pièces nouvelles, dans les poéſies de Regnier, le ſonnet ſur la mort de Rapin, l'épitaphe recueillie par Garaſſe & l'épigramme contre Vialart tirée de l'*Anti-Baillet*.

3. Paris, Lequien, 1822, in-8° de 398 pp.; Paris, Delahays, 1860, avec de nouvelles remarques par M. Proſper Poitevin.

4. Paris, Didot, 1822; Deſoer, 1823; Jannet, 1853.

5. Paris, Poulet-Malaſſis, 1862.

Cette édition comprend trente-deux pièces nouvelles dont nous

L'édition même de 1729 a donné lieu à deux contrefaçons en 1730 & en 1733. La première, in-4° de 400 pages, plus deux feuillets de table, n'eſt qu'une ſimple réimpreſſion donnée à Amſterdam, chez Pierre Humbert. Le frontiſpice & la vignette deſſinés par Humblot pour le titre de l'ouvrage & l'en-tête des ſatires ont été groſſièrement copiés, & ils portent pour unique ſignature celle du graveur Seiller Schafthus[1]. La fidélité de l'ornementation n'eſt pas allée au delà, mais l'obéiſſance typographique s'eſt étendue fort loin, car de la page XIII à la page 383, la contrefaçon ne diffère point de l'original. Il en eſt tout autrement de la réimpreſſion de 1733, qui eſt une œuvre d'inſigne tromperie[2]. L'anonyme auteur de ce livre s'eſt appro-

diſcuterons la valeur en examinant ci-après les manuſcrits de la Bibliothèque nationale.

1. Sur le titre même ſe trouve une vignette ſignée: Humblot inv. & Daudet fecit.

2. Voici le titre exact de ce livre: « Satyres & autres œuvres de Regnier, accompagnées de remarques hiſtoriques. Nouvelle édition conſidérablement augmentée. A Londres, chez Jacob Tonſon, libraire du Roy & du Parlement, M.DCC.XXXIII. »

Il forme un in-4° de XX-416 pp. plus deux feuillets de table. Les vers de Regnier ſont ſuivis, p. 350, de ſtances ſur les *Proverbes d'amour*, de l'ode ſur le *Combat de Regnier & de Berthelot*, enfin de *Poëſies choiſies des ſieurs Motin, Berthelot & autres poëtes célèbres du temps de Regnier*.

L'ornementation du volume a été très-ſoignée. Le titre fait face à un frontiſpice de Natoire gravé par L. Cars, & il porte lui-même une vignette de Cochin. Quatre vignettes formant fleurons pour les ſatires, les épîtres, les élégies & les poéſies diverſes, ont

prié l'avertiſſement de Broſſette. Il y a intercalé un paragraphe où il s'excuſe des lacunes de ſa première édition & manifeſte l'eſpoir que ſon nouvel ouvrage ſera favorablement accueilli du public.

En dépit de cette ſupercherie, l'édition de 1733 fut rapidement reconnue pour l'œuvre d'un fauſſaire. Les pièces que l'auteur regrettait de n'avoir pas connues en 1729 étaient celles-là mêmes que les Elzeviers avaient éliminées de leurs réimpreſſions & d'autres poéſies du même genre qui avaient été recueillies par les éditeurs du *Cabinet ſatyrique*. La trouvaille ne valait guère qu'on lui fît tant d'honneur. Elle était du nombre des conquêtes qui doivent être réaliſées ſans grand bruit. L'indiſcrétion ſeule du nouvel éditeur dévoilait en lui des tendances étrangères à Broſſette.

En conſéquence, grâce au *Cabinet ſatyrique*[1] & à l'engouement de l'éditeur de 1733 pour ce recueil, la réimpreſſion des œuvres de Regnier comprit de

été également deſſinées par Natoire & gravées par Cochin. Trois autres enfin ſignées de Bouché & de L Cars complètent cet enſemble de figures, en tête de la dédicace des ſatires, & pp. xx, 53, 95, 108, 225, 231, 245, 284, 367 & 413. Enfin chaque page de texte eſt entourée d'un encadrement rouge qui ajoute à l'aſpect du volume.

1. L'édition du Mont-Parnaſſe, de l'imprimerie de meſſer Apollo, due à Lenglet du Freſnoy, eſt celle qui ſervit pour l'accroiſſement des poéſies de Regnier. La comparaiſon des textes ne laiſſe aucun doute ſur ce point.

plus que la précédente : l'*Ode fur une vieille maquerelle*, p. 299; les *Stances fur la Ch. P.*, p. 307; l'*Ode* fur le même fujet, p. 308; le *Difcours d'une vieille maquerelle*, p. 315, & fept épigrammes : le *Dieu d'amour*, *l'Amour eft une affection*, *Magdelon n'eft point difficile*, *Hier la langue me fourcha*, *Lorfque j'eftois comme inutile*, *Dans un chemin* & *Lizette à qui l'on faifoit tort.*

Le manque de goût de l'éditeur fe révéla d'une manière encore plus marquée dans le commentaire dont il crut devoir accompagner le texte de Regnier. Au lieu de compléter les remarques exiftantes à l'aide d'obfervations précifes & véritablement neuves, il y ajouta des réflexions à double fens & hors de propos. Il s'abandonna fur le texte de l'auteur à des critiques dérifoires, & dans les notes de Broffette il intercala des digreffions bouffonnes. Quelques exemples pris au hafard édifieront le lecteur fur cet ouvrage qui eft par excellence un livre de mauvaife foi.

L'expreffion *trouffer les bras* (S. I) ne paraît pas noble. Cette appréciation délicate eft fuivie d'une remarque moins relevée : « on trouffe autre chofe que les bras. »

Le mot *femence* (S. II) femble bien autrement répugnant. Voici l'arrêt qui frappe ce malheureux : « Expreffion qui ne doit pas entrer dans un difcours qui peut être lu par des gens d'honneur. Tout au plus

un médecin & un chirurgien en doivent-ils parler entre eux. »

Regnier s'était un jour plaint, dans ſa deuxième ſatire,

Que la fidélité n'eſt pas grand reuenu;

mais il avait gardé ſa foi à ſon maître, attendant avec patience, non la fortune, mais la récompenſe de ſes ſervices. Tant de déſintéreſſement irrite le commentateur. Il s'emporte : « Regnier, écrit-il, avait tort d'être fidèle à outrance : ce n'eſt pas toujours le moyen ſûr de s'avancer auprès des grands. Les voici donc, ces moyens : les ſervir dans des miniſtères agréables, mais ſecrets; demander avec importunité; ſe faire craindre de ceux que l'on approche, & les obliger par là d'acheter votre ſilence. J'ai connu des miniſtres..., il falloit leur montrer les dents pour les obliger à faire ce qu'on leur demandoit. Ainſi trêve de zèle avec les grands[1]. »

L'auteur de ces belles maximes, de ces remarques de bon goût était un intrigant de lettres & de cabinet, également porté pour vivre vers les travaux littéraires & les miſſions diplomatiques, l'abbé Lenglet du

1. L'édition de 1733 donne parfois de meilleures explications que celle de 1729; mais le cas eſt rare. *Fuſtés* de vers (S. IV), par exemple, que Broſſette avait traduit par *fournis* de vers, eſt plus juſtement interprété par *battus*. Du reſte dans la vieille langue du droit, *fuſté* ſignifie bâtonné, fouetté de verges.

Freſnoy[1]. Ce qu'il fit pour Regnier, il le répéta neuf ans après pour le *Journal de Henri IV* qui avait été publié en 1732 par l'abbé d'Olivet. Enfin, il le renouvela plus tard encore dans ſa réédition du *Journal de Henri III.*

Lenglet du Freſnoy ne ſe borna pas à s'approprier le travail de Broſſette. Il voulut faire ſervir le nom du commentateur de Regnier à une odieuſe vengeance. Ennemi de Jean-Baptiſte Rouſſeau qu'il ſoupçonnait de l'avoir calomnié auprès du prince Eugène, il écrivit, pour la placer en tête de ſon édition de Regnier, une épître diffamatoire contre Rouſſeau. Celui-ci, averti à temps, obtint du marquis de Fénelon, ambaſſadeur en Hollande, la ſuppreſſion de cette œuvre d'infamie. De ſon côté Broſſette, par l'intervention du lieutenant général de police, reçut de l'abbé Lenglet une lettre d'excuſes[2]. En conſéquence, un carton fut placé en tête du Regnier, pp. III & IV, & l'imprimeur ſubſtitua à l'épître ſcandaleuſe la dédicace au Roy qui, faiſant ſuite à l'ode de Motin, ne fut pourtant point ſupprimée. Ainſi s'explique le double emploi que l'on

1. Voir ſur ce curieux perſonnage *Année littéraire,* 1755, III, let. VI, p. 116, & les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la vie & des ouvrages de M. l'abbé Lenglet du Freſnoy.* Londres & Paris, Duchesne, 1761.

2. Ce curieux épiſode d'hiſtoire littéraire ſe trouve raconté bien au long dans les lettres de Rouſſeau, VI, 91 & 208, & dans celles de Broſſette au préſident Bouhier, des 16 ſeptembre & 2 décembre 1732.

remarque aujourd'hui dans tous les exemplaires de 1733.

Nous venons de paſſer en revue les diverſes phaſes de l'hiſtoire des éditions de Regnier. Nous nous ſommes appliqué à délimiter exactement les périodes de publications. Il nous reſte à faire connaître celles des poéſies attribuées à Regnier qui ne peuvent trouver place dans une édition de ſes œuvres parce qu'elles ſont, les unes trop licencieuſes & les autres manifeſtement apocryphes, la plupart enfin dépourvues d'une authenticité évidente.

Ces pièces ſe trouvent dans divers recueils imprimés & dans deux manuſcrits de la Bibliothèque nationale.

Le premier de ces ouvrages eſt *le Recueil des plus excellens vers ſatyriques de ce temps, trouvés dans les cabinets des ſieurs de Sigognes, Regnier, Motin, qu'autres des plus ſignalés poëtes de ce ſiècle.* A Paris, chez Anthoine Eſtoc, MDCXVII. In-12 de 222 pages. Ce volume contient de Regnier : le *Dialogue de l'âme de Villebroche parlant à deux courtiſanes, une des Marets du Temple & l'autre de l'Iſle du Palais,* & le *Dialogue de Perrette parlant à la divine Macette*[1].

1. Ces deux pièces, la première de 21 ſtrophes de 6 vers, & la deuxième de 25 ſtrophes de même meſure, ſont entrées avec le nom de Sigognes dans le *Cabinet ſatyrique.* Elles commencent par ces vers :

Au plus creux des ronces fortes.
Plus luiſante que n'eſt verre.

Perrette, ſi l'on en peut croire Tallemant, ſerait Mlle du Tillet

D'autres pièces ſe rencontrent avec le nom de Regnier dans un recueil non moins rare que le précédent : *les Délices ſatyriques ou ſuite du Cabinet des vers ſatyriques de ce temps, &c.*[1] *Paris, Anthoine de Sommaville, 1620*. En dehors des épigrammes connues : *l'Argent tes beaux jours, Quelque moine de par le monde* & le *Tombeau d'un Courtiſan,* ce ſont des ſtances commençant par ce vers :

Je ne ſuis pas preſt de me rendre ;

une ſatire contre une vieille courtiſane :

Encor que ton teint ſoit deſteint ;

& une épigramme nouvelle :

Jeanne, vous deguiſez en vain[2].

Le dernier recueil imprimé où l'on rencontre des poéſies ſous le nom de Regnier eſt le *Parnaſſe ſatyrique du ſieur Théophile*[3]. Il a fourni à M. Viollet-le-

(V. éd. in-8°, I, 191). Sigognes a écrit le combat d'Urſine (Mme de Poyane) & de Perrette (V. le *Cab. ſat.*, Rouen, 1627, p. 497).

Ces deux dialogues, attribués à Regnier par le Recueil d'Anthoine Eſtoc, ſe trouvent encore dans les dernières éditions des *Bigarrures du Seigneur des Accords,* livre III *in ſine,* à la ſuite des *Epitaphes*.

1. Voir les *Variétés bibliographiques* de M. Édouard Tricotel. Paris, Gay, 1863, pp. 221 & ſuivantes.

2. Ces trois pièces ont été reproduites dans le *Parnaſſe ſatyrique,* mais la dernière eſt anonyme.

3. Le *Parnaſſe* a paru en 1622. Voir *la Doctrine curieuſe,* du P. Garaſſe, p. 321.

Duc les pièces dont il a groſſi ſon édition des œuvres du poëte chartrain : les ſtances *Si voſtre œil tout ardant d'amour & de lumière,* celles qui ſont adreſſées à la belle Cloris & enfin la complainte *Vous qui violentez.* On peut encore y prendre ou du moins y lire les ſtances

Femmes qui aimez mieux[1],

& deux ſonnets[2] commençant ainſi :

Et bien mon doux amy comment vous portez-vous.
Sod..... enragés ennemis de nature.

Après avoir ſignalé les poéſies attribuées à Regnier dans les recueils dont il a été fait mention plus haut, notre devoir eſt d'indiquer les manuſcrits où de ſemblables pièces peuvent ſe trouver. Il y en a trois, l'un eſt à l'Arſenal & les deux autres à la Bibliothèque Richelieu.

1. D'après le manuſcrit 122 fr. in-f°, B. L., de l'Arſenal, cette pièce ferait de Théophile.

2. Il y a dans le *Parnaſſe ſatyrique,* ſous le nom de Regnier, un ſonnet dont le premier vers eſt :

Les humains cheribon, ſont or, deſanimez.

Ce poëme eſt fauſſement attribué à Regnier. Il figure en effet dans les écrits ſatiriques publiés contre le roi & ſes mignons en 1578, & recueillis par L'Eſtoile. Voir les *Mémoires Journaux,* édit. Jouauſt, 1875, I, 337.

Nous avons également écarté de la liſte des Poéſies de Regnier, ſuivant le *Parnaſſe,* les pièces qui dans ce recueil ſont des réimpreſſions du *Temple d'Apollon : Iamais ne pourray-ie bannir;* & des *Délices ſatyriques.* Voir plus haut, p. 97, *Je ne ſuis pas* & *Encor que ton teint.*

Le premier (Arſ., manuſ. de Conrart, XVIII[e] vol. in-4°, pp. 323 & 324) offre des attributions plus importantes qu'étendues. Elles éclairciſſent un paſſage des ſatires en nous révélant la jalouſie de Regnier contre du Perron[1] :

> Ce pedant de nouueau baptiſé
> Et qui par ſes larcins ſe rend authoriſé.

Deſportes, protecteur de Regnier, avait été bien plus efficacement celui de du Perron. Après l'avoir converti au catholiciſme, il en avait fait le lecteur, puis le confeſſeur d'Henri III. Peu à peu, l'abbé était devenu évêque d'Évreux & cardinal. Pendant cette brillante fortune, due à beaucoup d'audace dans la poéſie & dans la politique, car du Perron, qui groſſoyait des in-folio ſur des queſtions diplomatiques, écrivait des ſonnets & de petits vers pour les dames de la cour, Regnier attendait vainement un peu de bien. Auſſi, quoiqu'il ſe ſoit rarement montré acceſſible à l'envie, n'a-t-il pu réſiſter à la tentation qui pouſſait un ſatirique à ſe moquer d'un bel eſprit gâté par le ſuccès. Les trois épigrammes recueillies par Conrart ont pour objet un livre du cardinal : *du Leger & du Peſant,* ſes traductions de Virgile & enfin ſes infidélités amoureuſes. La fantaiſie ſcientifique de du Perron ne nous eſt point parvenue;

1. C'eſt à l'obligeance de M. Tricotel que nous devons cette intéreſſante indication.

mais ſes imitations des poëtes latins ſont dans toutes les anthologies des premières années du XVII[e] ſiècle, &, dans ces volumes mêmes, un lecteur attentif peut noter les évolutions galantes de l'abbé, digne élève de Deſportes.

Les manuſcrits de la Bibliothèque nationale diffèrent eſſentiellement de ceux qui viennent d'être cités. Le premier (n° 884, fonds fr.)[1] a fait partie de la collection de Meſmes où il portait le n° 163. C'eſt un in-folio de 347 ff., comprenant, avec un *Sommaire diſcours de la Poéſie,* des odes, des ſtances, des ſonnets & des épigrammes ſatiriques de toute provenance. Malgré l'excentricité libertine des pièces qui compoſent ce volume, il eſt facile de reconnaître qu'un copiſte intelligent a été chargé de grouper tous ces poëmes. L'écriture élégante & nette eſt des premières années du XVII[e] ſiècle. Les meſures du vers, les formes des mots ſont exactement obſervées. Enfin, pour le critique le plus ſévère, ce ſottiſier a la valeur d'un document. Les nudités de langage qu'il recèle ne ſont pas ſeulement des eſquiſſes de chronique littéraire, ce ſont auſſi des tableaux ſecrets de l'hiſtoire de nos mœurs. Dans ce manuſcrit, dont l'auteur s'eſt montré fort ménager d'attributions, le nom de Regnier figure (pp. 307 & 318) ſous une pièce que nous connaiſſons déjà, l'épigramme

1. Ancien fonds. R., 7237.

Quand il dine il tient porte clofe

reproduite par P. Jannet dans fon édition de 1867 (Paris, Picart), & les ftances

Encor que ton teint foit defteint.

Il fe lit enfin (p. 105) au pied d'une ode fatirique de dix-neuf ftrophes commençant par ce vers :

Cette noire & vieille corneille [1].

D'autres poéfies de Regnier fe rencontrent dans le même volume, mais elles ne font pas fignées. On trouve ainfi, ff^{os} 251, 285 & 336, les épigrammes :

Le violet tant eftimé.
Hier la langue me fourcha.
Un homme gift fous ce tombeau,

& de plus, f° 316, les ftances

Le tout puiffant Jupiter [2].

Le manufcrit 12491 (ancien n° 4725 du fuppl^{t} français) ne peut être comparé au précédent. Il a une origine incertaine, &, ce qui lui ôte encore plus de valeur, il eft l'œuvre d'un fcribe négligent

1. Ce poëme a paru dans le *Cabinet fatyrique* parmi les pièces attribuées à Sigognes. Cette reftitution nous femble fort hafardée.

2. A ces poéfies anonymes il faut ajouter, ff^{os} 127 & 130, les deux *Dialogues* mentionnés ci-deffus, p. 96; l'ode *Belle & fauoureufe Macette*, f° 194, &, f° 125, *le Combat de Renyer & de Berthelot*.

& illettré. Les omiſſions, les non-ſens & les fautes de langue ſont accumulés dans ce grand in-folio[1]. Il ſemble que ce recueil ait été formé vers 1640 par quelque habitant du Blaiſois. La plupart des pièces claſſées dans l'ordre de leur date embraſſent une période de ſeize ans, de 1630 à 1656. Elles ont trait aux événements du jour, aux réjouiſſances locales. Il s'y trouve des vaudevilles contre les gens en vue, des ſtances contre le tabac & pluſieurs ballets[2]. Parmi ces poéſies, l'auteur du manuſcrit a fait entrer un aſſez grand nombre de pièces intéreſſant la famille Hurault, notamment l'évêque de Chartres, le comte de Limours, le marquis de Roſtaing, M. d'Eſclimont & Mlle de Cheverny.

Le prélat tient naturellement une grande place, & d'après les pièces recueillies en ſon honneur & le nom des poëtes qui les ont ſignées, on pourrait conclure que l'abbaye de Royaumont était une retraite

1. Il renferme 642 pages & vingt feuillets liminaires d'une groſſe écriture, de la même main de la première à la dernière pièce.

2. Voir p. 110 le Ballet des *Impériales* & celui de la *Naiſſance de Pantagruel,* danſés à Blois en 1625 & 1626 par M. le comte de Limours & M. d'Eſclimont, au temps du carnaval.

Voir auſſi, p. 146, l'*Entrée du ballet des Gredins,* danſé à Cheverny, en 1637, par Mlle de Cheverny. Signalons encore, pp. 231 & 254, les vers *ſur un chien perdu,* par le ſieur Cheſneau, domeſtique du marquis de Roſtaing, 1646, & *ſur la maladie dudit marquis,* en 1647, & enfin, p. 129, une pièce *ſur le baſtiment & les yſſues du chaſteau de Cheverny,* 1633

ouverte aux poëtes maltraités par la fortune. Baïf le fils, Dameron paraiſſent avoir été les familiers de l'évêque. D'autres moins favoriſés, Jourdain & Regneſſon, atteſtent en leurs vers la bienveillance de leur Mécène.

Regnier occupe un rang à part dans le manuſcrit[1]. Les poéſies qui lui ſont attribuées conſiſtent ſurtout en lettres rimées pour l'évêque dans le genre de la dix-neuvième ſatire :

Perclus d'vne jambe & des bras.

Elles ſont au nombre de douze & commencent à partir de 1606[2], bien qu'il ſoit conſtant que l'auteur n'ait pas été admis dans l'intimité de Philippe Hurault avant la fin de 1609. Au ſurplus, les queſtions de date n'ont pas d'utilité pour repouſſer les attributions du manuſcrit. Le texte des pièces ſuffit à montrer qu'elles ne ſont pas de Regnier. A la fin de la première épître, l'auteur déclare qu'il n'a jamais voyagé en Italie. Plus loin, lettre V, de 1610, il eſt queſtion du garde des ſceaux qui ſuccéda au marquis de Sillery,

1. Pages 45 à 60. On lit en tête de la première page : *Pluſieurs vers eſtant de ſuitte du ſieur Regnier de différentes annees, qui n'ont eſté imprimés dans ſes œuvres & trouvés après ſa mort.*
Nous mentionnons, p. 8, pour mémoire, le huitain :

La ſeconde main de la terre.

2. V. l'édition des *Œuvres* de Regnier de M. Ed. de Barthélemy. Paris, Malaſſis, 1862, pp. 251 à 278.

difgracié en mai 1616. Les anachronifmes ne fe bornent pas là. Dans une apoftrophe fatirique de 1612, contre le maréchal d'Ancre & fa femme, le poëte s'exprime ainfi :

... Vous efpuifez nos finances
Et pour vous vacquent les Etats
Des maréchaux de notre France.

Cette pièce, mal datée, ne peut être de Regnier, puifque le marquis d'Ancre eft devenu maréchal le 20 novembre 1613, un mois après la mort du poëte chartrain.

L'élégie de 1613 : *Amy, pourquoy me veux-tu tant reprendre,* nous jette en d'autres particularités. Elle nous montre Regnier marié, s'excufant d'avoir caché fon union, & par de plats badinages fe confolant à l'avance des infortunes conjugales qui lui pourraient advenir.

L'épigramme *J'ai l'efprit lourd comme vne fouche,* de 1612, fe termine plus méchamment encore. Le poëte infulte les maîtres que Regnier a conftamment vénérés, Defportes & Ronfard.

Lorfque les erreurs matérielles font moins évidentes, la niaiferie de la penfée & la baffeffe du ftyle déparent cruellement les vers en tête defquels une main d'ignorant a mis le nom d'un véritable poëte, celui-là même qui a adreffé à l'évêque de Chartres fa quinzième fatire :

Ouy i'eſcry rarement & me plais de le faire.

Quelque répugnante que ſoit l'analyſe des pauvretés poétiques attribuées à Regnier par le manuſcrit 12491, un exemple nous paraît néceſſaire pour montrer ſur quelles miſères le goût eſt appelé à ſe prononcer. Une ode de 1613, *Sur la naiſſance de ſaint Jean*, contient la ſtrophe ſuivante :

Quelques ſaincts le jour de leur feſte
Ont trente bouquets ſur la teſte;
Les autres qui meritent mieux
De ſix fois dix bouquets on pare :
Mais ta valeur beaucoup plus rare
T'en faict avoir trente plus qu'eux.

Devant un tel abaiſſement de toute poéſie, l'eſprit le plus ſcrupuleux peut ſans héſitation décider que ces platitudes ne ſont pas de l'auteur de *Macette*. En ſes plus mauvais moments, Regnier n'eſt point tombé ſi bas, & c'eſt lui faire injure que de chercher ſérieuſement dans cet amas de rimes la part du poëte.

Il ſemble plus juſte & plus conforme à la vérité de ſignaler, dans le manuſcrit en queſtion, les pièces recueillies déjà dans d'autres ouvrages. On en comptera quatre :

Le *Combat de Regnier & de Berthelot*, ſous la date de 1607, les ſtances *Encor que ton œil ſoit eſteint*,

l'épigramme *Liſette à qui l'on faiſoit tort*, & enfin le ſonnet incomplet, *Delos flotant ſur l'onde*[1].

Au delà de ces conſtatations, l'incertitude commence. Des pièces matériellement apocryphes ſe mêlent à des poéſies que leur facture rend ſuſpectes. La défiance naît de tous côtés & n'épargne même pas des morceaux qui ont quelque apparence d'authenticité, comme la lettre de 1609, *Après avoir fort eſtriué*, & l'épigramme de *Margot*[2].

Une dernière infidélité du manuſcrit 12491, & la plus grave parce qu'elle dénote chez ſon auteur une ignorance inexplicable, vient diſcréditer encore les attributions qui portent le nom de Regnier. On lit en effet ſous la date de 1613, à la fin des prétendues œuvres du poëte chartrain, une pièce qui n'eſt autre que la célèbre paraphraſe de Malherbe ſur le pſaume *Lauda anima mea Dominum.*

Ne croyons plus mon ame aux promeſſes du monde.

Ces ſtances ont été publiées pour la première fois en 1626, dans le *Recueil des plus beaux vers de meſſieurs Malherbe, Racan, &c.* On les retrouve dans l'édition originale des poéſies de Malherbe[3].

1. Cette dernière pièce ſe retrouve dans L'Eſtoile avec le nom de Regnier.

2. Voir Regnier, édition citée, pp. 256 & 374.

3. Voir, au ſujet de cette pièce, le *Bulletin du Bibliophile*, année 1859, p. 348. Le rédacteur du bulletin eſſaye de juſtifier le copiſte en avançant qu'une note manuſcrite de 1613 a plus d'au-

Ces inveftigations à toute extrémité, au delà même de l'œuvre de Regnier, ont été entreprifes pour fatiffaire les lecteurs curieux de tout ce qui concerne notre premier fatirique. Après avoir cherché la vérité fur l'exiftence fi peu connue du poëte chartrain, après avoir tenté une hiftoire des diverfes éditions des fatires, il nous reftait encore à faire connaître les recueils imprimés & manufcrits où fe trouve le nom de Regnier. En ceci furtout un redoublement de prudence nous était impofé. La reftitution d'un texte a pour complément la fuppreffion de tout ce qui peut paraître d'une authenticité fufpecte, d'après les données de l'hiftoire ou fuivant les règles du goût.

torité qu'une publication poftérieure à la mort de Malherbe. Or le manufcrit 12491 ne remonte pas au delà de 1635 & les vers en litige ont été imprimés du vivant de leur auteur.





LES PREMIERES

ŒVVRES DE M. REGNIER.

Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar maculis.



EPITRE LIMINÉAIRE

AV ROY.

SIRE,



e m'estois iusques icy resolu de tesmoigner par le silence, le respect que ie doy à vostre Maiesté. Mais ce que l'on eust tenu pour reuerence, le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu me faisant du bien, m'inspirer auec vn desir de vertu celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y auoit vne statuë qui rendoit vn son armonieux, toutes les fois que le Soleil leuant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) *auez vous faict en moy qui touché de l'Astre de V. M. ay receu la voix*

& la parole. On ne trouuera donc eſtrange ſi, me reſſentant de cet honneur, ma Muſe prend la hardieſſe de ſe mettre à l'abri de vos Palmes, & ſi temerairement elle oſe vous offrir ce qui par droit eſt deſia voſtre, puis que vous l'auez faict naiſtre dans vn ſuiect qui n'eſt animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges, faiſant des vœus & des prieres continuelles à Dieu qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites çà bas en terre.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant
& tres-obligé ſuiet & ſeruiteur

REGNIER.



[redacted]



ODE A REGNIER

SVR SES SATYRES.

ui de nous ſe pourroit vanter
De n'eſtre point en ſeruitude?
Si l'heur le courage & l'eſtude
Ne nous en ſçauroient exempter :
Si chacun languit abbatu
Serf de l'eſpoir qui l'importune,
Et ſi meſme on voit la vertu
Eſtre eſclaue de la fortune

L'vn ſe rend aux plus grands ſubieƈt,
Les grands le ſont à la contrainte,
L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
Et l'autre à l'amoureux obieƈt :
Le monde eſt en captiuité,
Nous ſommes tous ſerfs de nature,
Ou vifs de noſtre volupté,
Ou morts de noſtre ſepulture.

Mais en ce temps de fiction
Et que ſes humeurs on deguiſe,
Temps où la ſeruile feintiſe
Se fait nommer diſcretion :
Chacun faiſant le reſerué,
Et de ſon plaiſir ſon Idole,
REGNIER, tu t'es bien conſerué
La liberté de la parole.

Ta libre & veritable voix
Monſtre ſi bien l'erreur des hommes,
Le vice du temps où nous ſommes,
Et le meſpris qu'on fait des loix :
Que ceux qu'il te plaiſt de toucher
Des poignants traits de ta Satyre,
S'ils n'auoient honte de pecher,
En auroient de te l'ouïr dire.

Pleuſt à Dieu que tes vers ſi doux
Contraires à ceux de Tyrtée
Flechiſſent l'audace indontée,
Qui met nos Guerriers en couroux :
Alors que la ieune chaleur
Ardents au düel les fait eſtre,
Expoſant leur forte valeur,
Dont ils deburoient ſeruir leur maiſtre.

Flatte leurs cœurs trop valeureux,
Et d'autres deſſeins leur imprimes,
Laiſſes là les faiſeurs de rymes,
Qui ne ſont iamais malheureux :

Sinon quand leur temerité
Se feint vn merite ſi rare,
Que leur eſpoir precipité
A la fin deuient vn Icare.

Si l'vn d'eux te vouloit blaſmer
Par couſtume ou par ignorance,
Ce ne ſeroit qu'en eſperance
De s'en faire plus eſtimer.
Mais alors d'vn vers menaçant
Tu luy ferois voir que ta plume
Eſt celle d'vn Aigle puiſſant,
Qui celles des autres conſume.

Romprois-tu pour eux l'vnion
De la Muſe & de ton genie,
Aſſeruy ſoubs la tyrannie
De leur commune opinion?
Croy pluſtoſt que iamais les Cieux
Ne regarderent fauorables
L'enuie, & que les enuieux
Sont touſiours les plus miſerables.

N'eſcry point pour vn foible honneur,
Taſche ſeulement de te plaire,
On eſt moins priſé du vulgaire
Par merite, que par bon-heur.
Mais garde que le iugement
D'vn inſolent te face bleſme :
Ou tu deuiendras autrement
Le propre Tyran de toy-meſme.

REGNIER la loüange n'eſt rien,
Des faueurs elle a ſa naiſſance,
N'eſtant point en noſtre puiſſance,
Ie ne la puis nommer vn bien.
Fuy donc la gloire qui deçoit
La vaine & credule perſonne,
Et n'eſt pas à qui la reçoit,
Elle eſt à celuy qui la donne.

MOTIN.

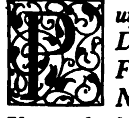
Difficile eſt Satyram non ſcribere.





Diſcours au Roy.

SATYRE I.



uiſſant Roy des François, Aſtre viuant de Mars,
Dont le iuſte labeur ſurmontant les hazards,
Fait voir par ſa vertu que la grandeur de France
Ne pouuoit ſuccomber ſous vne autre vaillance :
Vray fils de la valeur de tes peres, qui ſont
Ombragez des lauriers qui couronnent leur front,
Et qui depuis mile ans indomtables en guerre
Furent tranſmis du Ciel pour gouuerner la terre,
Attendant qu'à ton rang ton courage t'euſt mis,
En leur Troſne eleué deſſus tes ennemis :
Iamais autre que toy n'euſt auecque prudence
Vaincu de ton ſuiect l'ingrate outre cuidance
Et ne l'euſt comme toy du danger preſerué :
Car eſtant ce miracle à toy ſeul reſerué,
Comme au Dieu du païs, en ſes deſſeins pariures
Tu fais que tes bontez excedent ſes iniures.

Or apres tant d'exploits finis heureusement,
Laissant aus cœurs des tiens comme vn vif monument
Auecques ta valeur ta clemence viuante,
Dedans l'Eternité de la race suiuante,
Puisse tu comme Auguste admirable en tes faicts
Rouler tes iours heureux en vne heureuse paix,
Ores que la Iustice icy bas descenduë
Aus petis, comme aux grands, par tes mains est renduë,
Que sans peur du larron trafique le marchant,
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant,
Et que de ta Couronne en palmes si fertille
Le miel abondamment & la manne distille,
Comme des chesnes vieux aus iours du siecle d'or,
Qui renaissant sous toy reuerdissent encor.
Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage,
Nous rend de sa valeur vn si grand tesmoignage
Que ieune de ses mains la rage il deconfit,
Estoufant les serpens ainsi qu'Hercule fit,
Et domtant la discorde à la gueule sanglante,
D'impieté, d'horreur, encore fremissante,
Il luy trousse les bras de meurtres entachez,
De cent chaisnes d'acier sur le dos attachez,
Sous des monceaux de fer dans ses armes l'enterre,
Et ferme pour iamais le temple de la guerre,
Faisant voir clairement par ses faits triomphans,
Que les Roys & les Dieux ne sont iamais enfans.
Si bien que s'esleuant sous ta grandeur prospere,
Genereux heritier d'vn si genereux pere,
Comblant les bons d'amour & les meschans d'effroy,
Il se rend au berceau desia digne de toy.
Mais c'est mal contenter mon humeur frenetique.
Passer de la Satyre en vn panegyrique,
Où molement disert sous vn suiet si grand
Des le premier essay mon courage se rend.

Aussi plus grand qu'Enée, & plus vaillant qu'Achille
Tu surpasses l'esprit d'Homere & de Virgille,
Qui leurs vers à ton los ne peuuent egaller,
Bien que maistres passez en l'art de bien parler.
Et quand i'egalerois ma Muse à ton merite,
Toute extreme loüange est pour toy trop petite
Ne pouuant le fini ioindre l'infinité :
Et c'est aus mieux disans vne temerité
De parler où le Ciel discourt par tes oracles,
Et ne se taire pas où parlent tes miracles,
Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets,
Où ta bonté discourt au bien de tes suiets,
Où nostre aise, & la paix, ta vaillance publie,
Où le discord étaint, & la loy retablie
Annoncent ta Iustice, où le vice abatu
Semble en ses pleurs chanter vn hymne à ta vertu.
  Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere,
Phœbus Roy des chansons, & des Muses le pere,
Au plus haut de l'Autel se voit vn laurier sainct,
Qui sa perruque blonde en guirlandes etraint,
Que nul prestre du Temple en ieunesse ne touche,
Ny mesme predisant ne le masche en la bouche,
Chose permise aus vieus de sainct zelle enflamez
Qui se sont par seruice en ce lieu confirmez
Deuots à son mistere, & de qui la poictrine
Est plaine de l'ardeur de sa verue diuine.
Par ainsi tout esprit n'est propre à tout suiet,
L'œil foible s'esblouit en vn luisant obiet,
De tout bois comme on dict Mercure on ne façonne,
Et toute medecine à tout mal n'est pas bonne.
De mesme le laurier, & la palme des Roys
N'est vn arbre où chacun puisse mettre les doigts,
Ioint que ta vertu passe en loüange feconde
Tous les Roys qui seront, & qui furent au monde.

Il ſe faut recognoiſtre, il ſe faut eſſayer,
Se ſonder, s'exercer auant que s'employer
Comme fait vn Luiteur entrant dedans l'aréne,
Qui ſe tordant les bras tout en ſoy ſe deméne,
S'alonge, s'acourſit, ſes muſcles eſtendant,
Et ferme ſur ſes pieds s'exerce en attendant
Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire
Ia riante en ſon cœur luy don'ra la victoire.
Il faut faire de meſme vn œuure entreprenant,
Iuger comme au ſuiet l'eſprit eſt conuenant,
Et quand on ſe ſent ferme, & d'vne aiſle aſſez forte,
Laiſſer aller la plume où la verue l'emporte.
Mais, SIRE, c'eſt vn vol bien eſleué pour ceux
Qui foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere
Chanterent ta valeur d'vne façon groſſiere
Trahiſſant tes honneurs auecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy plus retenu la raiſon m'a faict craindre,
N'oſant ſuiure vn ſuiet où l'on ne peut attaindre,
I'imite les Romains encore ieunes d'ans,
A qui lon permetoit d'accuſer impudans
Les plus vieus de l'eſtat, de reprendre, & de dire
Ce qu'ils penſoient ſeruir pour le bien de l'Empire.
Et comme la ieuneſſe eſt viue, & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos,
Il ſemble qu'on luy doit permetre dauantage,
Auſſi que les vertus floriſſent en ceſt' age
Qu'on doit laiſſer meurir ſans beaucoup de rigueur,
Affin que tout à l'aiſe elles prenent vigueur.
C'eſt ce qui m'a contraint de librement eſcrire
Et ſans piquer au vif me mettre à la Satyre
Où pouſſé du caprice, ainſi que d'vn grand vent,
Ie vais haut dedans l'air quelquefois m'eſleuant,

Et quelque fois auſſi quand la ſougue me quitte
Du plus haut, au plus bas, mon vers ſe precipitte
Selon que du ſuget touché diuerſement
Les vers à mon diſcours s'offrent facillement :
Auſſi que la Satyre eſt comme vne prairie
Qui n'eſt belle ſinon qu'en ſa biſarrerie,
Et comme vn pot pouri des freres mandians,
Elle forme ſon gouſt de cent ingredians.
Or grand Roy dont la gloire en la terre eſpanduë
Dans vn deſſein ſi haut rend ma Muſe éperduë,
Ainſi que l'œil humain le Soleil ne peut voir,
L'eſclat de tes vertus offuſque tout ſçauoir,
Si bien que ie ne ſçay qui me rend plus coupable,
Ou de dire ſi peu d'vn ſuiet ſi capable,
Ou la honte que i'ay d'eſtre ſi mal apris,
Ou la temerité de l'auoir entrepris.
Mais quoy, par ta bonté qui tout autre ſurpaſſe
I'eſpere du pardon auecque ceſte grace
Que tu liras ces vers, où ieune ie m'ébas
Pour eſgayer ma force, ainſi qu'en ces combas
De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere
Aus pages lon reueille vne adreſſe guerriere
Follement courageuſe affin qu'en paſſetans
Vn labeur vertueux anime leur printans,
Que leur corps ſe deſnouë, & ſe deſangourdiſſe
Pour eſtre plus adroit à te faire ſeruice.
Auſſi ie fais de meſme en ces caprices fous,
Ie ſonde ma portee, & me taſte le pous
Affin que s'il aduient, comme vn iour ie l'eſpere,
Que Parnaſſe m'adopte, & ſe diſe mon pere,
Emporté de ta gloire & de tes faicts guerriers
Ie plante mon lierre au pied de tes Lauriers.



A Monsieur le Comte de Caramain.

Satyre II.

*omte de qui l'esprit penetre l'Vniuers,*
Soigneus de ma fortune, & facille à mes vers,
Cher soucy de la muse, & sa gloire future,
Dont l'aimable genie, & la douce nature
Faict voir inaccessible aus efforts medisans
Que Vertu n'est pas morte en tous les courtisans,
Bien que foible, & debille, & que mal recongnuë
Son Habit décousu la montre à deminuë,
Qu'elle ait séche la chair, le corps amenuisé,
Et serue à contre-cœur le vice auctorisé,
Le vice qui Pompeus tout merite repousse,
Et va comme vn banquier en carrosse & en housse.
Mais c'est trop sermoné de vice, & de vertu :
Il faut suiure vn sentier qui soit moins rebatu,
Et conduit d'Apollon recognoistre la trace
Du libre Iuuenal, trop discret est Horace
Pour vn homme piqué, ioint que la passion
Comme sans iugement, est sans discretion :
Cependant il vaut mieux sucrer nostre moutarde :
L'homme pour vn caprice est sot qui se hazarde.

Ignorez donc l'auteur de ces vers incertains,
Et comme enfans trouuez qu'ils soient fils de putains,
Exposez en la ruë, à qui mesme la mere
Pour ne se descouurir faict plus mauuaise chere.
Ce n'est pas que ie croye en ces tans effrontez
Que mes vers soient sans pere, & ne soient adoptez,
Et que ces rimasseurs pour faindre vne abondance,
N'approuuent impuissans vne fauce semance :
Comme noz citoyens de race desireux
Qui berçent les enfans qui ne sont pas à eus.
Ainsi tirant profit d'vne fauce doctrine,
S'ils en sont accusez ils feront bonne mine,
Et voudront le niant qu'on lise sur leur front
S'il se fait vn bon vers que c'est eus qui le font,
Ialous d'vn sot honneur, d'vne batarde gloire,
Comme gens entenduz s'en veullent faire accroire,
A faus titre insolens, & sans fruict hazardeus,
Pissent au benestier affin qu'on parle d'eus.
Or auecq' tout cecy le point qui me console
C'est que la pauureté comme moy les affolle,
Et que la grace à Dieu Phœbus & son troupeau
Nous n'eusmes sur le dos iamais vn bon manteau.
Aussi lors que lon voit vn homme par la ruë,
Dont le rabat est sale, & la chausse rompuë,
Ses gregues aus genous, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauure mine, & qui soit mal en point,
Sans demander son nom on le peut recognoistre,
Car si ce n'est vn Poëte au moins il le veut estre.
Pour moy si mon habit par tout cycatrisé
Ne me rendoit du peuple & des grands mesprisé,
Ie prendrois patience, & parmy la misere
Ie trouuerois du goust, mais ce qui doit deplaire
A l'homme de courage, & d'esprit releué,
C'est qu'vn chacun le fuit ainsi qu'vn reprouué,

Car en quelque façon, les malheurs ſont propices,
Puis les gueus en gueuſant trouuent maintes delices,
Vn repos qui s'egaye en quelque oyſiueté.
Mais ie ne puis patir de me voir reietté;
C'eſt donc pourquoy ſi ieune abandonnant la France
I'allay vif de courage, & tout chaud d'eſperance
En la cour d'vn Prelat, qu'auecq' mille dangers
I'ay ſuiuy courtiſan aux païs eſtrangers.
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature,
I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché ſur la dure,
Ie l'ay ſans le quitter à toute heure ſuiuy,
Donnant ma liberté ie me ſuis aſſeruy,
En publiq' à l'Egliſe, à la chambre, à la table,
Et penſe auoir eſté maintefois agreable.
Mais inſtruict par le temps à la fin i'ay cogneu
Que la fidelité n'eſt pas grand reuenu,
Et qu'à mon tans perdu ſans nulle autre eſperance
L'honneur d'eſtre ſuiect tient lieu de recompanſe,
N'ayant autre intereſt de dix ans ia paſſez
Sinon que ſans regret ie les ay deſpenſez.
Puis ie ſçay quant à luy qu'il a l'ame Royalle,
Et qu'il eſt de Nature & d'humeur liberalle.
Mais, ma foy, tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny domter mon malheur ſi le ciel ne le veut.
C'eſt pourquoy ſans me plaindre en ma deconuenuë
Le malheur qui me ſuit, ma foy ne diminuë,
Et rebuté du ſort ie m'aſſerui pourtant,
Et ſans eſtre auancé ie demeure contant
Sçachant bien que fortune eſt ainſi qu'vne loüue
Qui ſans chois s'abandonne au plus laid qu'elle trouue,
Qui releue vn pedant, de nouueau baptiſé,
Et qui par ſes larcins ſe rend authoriſé,
Qui le vice ennoblit, & qui tout au contraire
Raualant la vertu la confinne en miſere.

Et puis ie m'iray plaindre apres ces gens icy?
Non; l'exemple du temps n'augmante mon soucy.
Et bien qu'elle ne m'ait sa faueur departie
Ie n'entends quant à moy de la prendre à partie :
Puis que selon mon goust son infidelité
Ne donne, & n'oste rien à la felicité.
Mais que veus tu qu'on fasse en ceste humeur austere?
Il m'est comme aux putains mal aisé de me taire.
Il m'en faut discourir de tort & de trauers,
Puis souuent la colere engendre de bons vers.
Mais, Conte, que sçait-on? elle est peut estre sage,
Voire auecque raison, inconstante, & volage,
Et Deésse auisée aux biens qu'elle depart
Les adiuge au merite, & non point au hazard.
Puis lon voit de son œil, lon iuge de sa teste,
Et chacun à son dire a droit en sa requeste :
Car l'amour de soy-mesme, & nostre affection,
Adiouste auec vsure à la perfection.
Tousiours le fond du sac ne vient en euidence,
Et bien souuent l'effet contredit l'apparance;
De Socrate à ce point l'arrest est mi-party,
Et ne sçait on au vray qui des deux a menty,
Et si philosophant le ieune Alcibiade
Comme son Cheualier en reçeut l'accolade.
Il n'est à decider rien de si mal-aisé,
Que sous vn sainct habit le vice deguisé.
Par ainsi i'ay doncq' tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouuant par merite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me departir
Autre chose à la fin sinon qu'vn repentir.
Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'ose pendre?
Encor' faut-il auoir quelque chose où se prendre,
Qui flate en discourant le mal que nous sentons.
Or laissant tout cecy retourne à nos moutons,

Muse, & sans varier dy nous quelques sornettes,
De tes enfans bastards ces tiercelets des Pœtes,
Qui par les carefours vont leurs vers grimassans,
Qui par leurs actions font rire les passans,
Et quand la faim les poind se prenant sur le vostre
Comme les estourneaux ils s'affament l'vn l'autre.
Cepandant sans souliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche, & troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent acoster comme personnes yures,
Et disent pour bon-iour, Monsieur ie fais des liures,
On les vent au Palais, & les doctes du tans
A les lire amusez, n'ont autre passetans.
De là sans vous laisser importuns ils vous suiuent,
Vous alourdent de vers, d'alaigresse vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir,
Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes,
Au pris de la vertu n'estime point les hommes;
Que Ronsard, du Bellay viuants ont eu du bien,
Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien,
Puis sans qu'on les conuie ainsi que venerables,
S'assiessent en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents discourant,
Semblent auoir des yeux regret au demourant.
Or la table leuée ils curent la machoire :
Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire,
Vous font vn sot discours, puis au partir de là,
Vous disent, mais Monsieur, me donnez vous cela?
C'est tousiours le refrein qu'ils font à leur balade.
Pour moy ie n'en voy point que ie n'en sois malade.
I'en perds le sentiment du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours i'en demeure opilé.
Vn autre renfroingné, resueur, melancolique,
Grimassant son discours semble auoir la colique,

Suant, crachant, touſſant, penſant venir au point :
Parle ſi finement que l'on ne l'entend point.
Vn autre ambitieux pour les vers qu'il compoſe,
Quelque bon benefice en l'eſprit ſe propoſe,
Et deſſus vn cheual, comme vn ſinge attaché
Meditant vn ſonnet, medite vne Eueſché.
Si quelqu'vn comme moy leurs ouurages n'eſtime,
Il eſt lourd, ignorant, il n'ayme point la rime,
Difficille, hargneux, de leur vertu ialoux,
Contraire en iugement au commun bruit de tous,
Que leur gloire il derobe, auecq' ſes artifices.
Les Dames cependant ſe fondent en delices
Liſant leurs beaux eſcrits, & de iour & de nuit
Les ont au cabinet ſous le cheuet du lict,
Que portez à l'Egliſe ils valent des matines,
Tant ſelon leurs diſcours leurs œuures ſont diuines.
Encore apres cela ils ſont enfants des Cieux,
Ils ſont iournellement carouſſe auecq' les Dieux :
Compagnons de Minerue, & confis en ſcience,
Vn chacun d'eux penſe eſtre vne lumiere en France.
Ronſard fay-m'en raiſon, & vous autres eſprits
Que pour eſtre viuans en mes vers ie n'eſcris,
Pouuez vous endurer que ces rauques Cygalles
Egallent leurs chanſons à voz œuures Royalles,
Ayant voſtre beau nom lachement dementy?
Ha ! c'eſt que noſtre ſiecle eſt en tout peruerty :
Mais pourtant quelque eſprit entre tant d'inſolence
Sçait trier le ſçauoir d'auecque l'ignorance,
Le naturel de l'art, & d'vn œil auiſé
Voit qui de Calliope eſt plus fauoriſé.
Iuſte poſtérité à teſmoing ie t'apelle,
Toy qui ſans paſſion, maintiens l'œuure immortelle,
Et qui ſelon l'eſprit, la grace & le ſçauoir,
De race en race au peuple vn ouurage fais voir,

Vange ceſte querelle, & iuſtement ſepare
Du Cigne d'Apollon la corneille barbare
Qui croaſſant par tout d'vn orgueil effronté
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais Comte que ſert-il d'en entrer en colere?
Puiſque le tans le veut nous n'y pouuons rien faire,
Il faut rire de tout, auſſi bien ne peut-on
Changer choſe en Virgile, ou bien l'autre en Platon.
Quel plaiſir penſes-tu, que dans l'ame ie ſente,
Quand l'vn de ceſte troupe en audace inſolente,
Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnaſſe François, & boire de ſon eau,
Que froidement reçeu, on l'eſcoute à grand peine,
Que la Muſe en groignant luy deffend ſa fontaine,
Et ſe bouchant l'oreille au reçit de ſes vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers,
Et pour fruit de ſa peine aux grands vens diſperſée,
Tous ſes papiers ſeruir à la chaire percée?
Mais comme eux ie ſuis Pœte, & ſans diſcretion
Ie deuiens importun auecq' preſomption.
Il faut que la raiſon retienne le caprice,
Et que mon vers ne ſoit qu'ainſi qu'vn exercice,
Qui par le iugement doit eſtre limité
Selon que le requiert ou l'age, ou la ſanté.
Ie ne ſçay quel Dæmon m'a fait deuenir Pœte:
Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete
Dormy ſur Helicon, où ces doctes mignons
Naiſſent en vne nuict comme les champignons,
Si ce n'eſt que ces iours allant à l'auanture
Reſuant comme vn oyſon qu'on mene à la pature,
A Vanues i'arriuay, où ſuiuant maint diſcours,
On me fit au iardin faire cinq ou ſix tours,
Et comme vn Conclauiſte entre dans le conclaue,
Le ſommelier me prit, & m'enferme en la caue,

Où beuuant, & mangeant ie fis mon coup d'eſſay,
Et où ſi ie ſçay rien, i'apris ce que ie ſçay.
Voyla ce qui m'a fait & Poëte, & Satyrique,
Reglant la mediſance à la façon antique.
Mais à ce que ie voy ſympatiſant d'humeur,
I'ay peur que tout à fait ie deuiendray rimeur,
I'entre ſur ma loüange, & bouffi d'arrogance,
Si ie n'en ay l'eſprit i'en auray l'inſolence.
Mais retournons à nous, & ſages deuenus
Soyons à leurs depens vn peu plus retenus.
Or Comte, pour finir ly doncq' ceſte Satyre,
Et voy ceux de ce temps que ie pince ſans rire,
Pendant qu'à ce printemps retournant à la cour
I'iray reuoir mon maiſtre, & luy dire bon iour.





A Monsieur le Marquis de Cœuures.

Satyre III.



arquis, que doy-ie faire en ceste incertitude?
Doy-ie las de courir me remettre à l'estude,
Lire Homere, Aristote, & disciple nouueau
Glaner ce que les Greqs ont de riche, & de beau
Reste de ces moissons que Ronsard, & Desportes,
Ont remporté du champ sur leurs espaules fortes,
Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entassé,
Egallant leurs honneurs aux honneurs du passé?
Ou si continuant à courtiser mon maistre,
Ie me doy iusqu'au bout d'esperance repaistre,
Courtisan morfondu, frenetique, & resueur,
Portrait de la disgrace, & de la defaueur,
Puis sans auoir du bien, troublé de resuerie
Mourir dessus vn coffre en vne hostellerie,
En Toscane, en Sauoye, ou dans quelque autre lieu,
Sans pouuoir faire paix, ou trefue auecques Dieu.
Sans parler ie t'entends il faut suiure l'orage,
Aussi bien on ne peut où choisir auantage.
Nous viuons à tatons, & dans ce monde icy

Souuent auecq' trauail on pourſuit du ſoucy :
Car les Dieux courroucez contre la race humaine
Ont mis auecq' les biens la ſueur, & la paine.
Le monde eſt vn berlan où tout eſt confondu :
Tel penſe auoir gaigné qui ſouuent a perdu
Ainſi qu'en vne blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choiſir ſouuent prendroit le pire.
Tout depend du Deſtin, qui ſans auoir eſgard
Les faueurs, & les biens, en ce monde depart.
Mais puis qu'il eſt ainſi que le ſort nous emporte,
Qui voudroit ſe bander contre vne loy ſi forte?
Suiuons doncq' ſa conduite en ceſt aueuglement.
Qui peche auecq' le ciel peche honorablement.
Car penſer s'affranchir c'eſt vne reſuerie,
La liberté par ſonge en la terre eſt cherie :
Rien n'eſt libre en ce monde & chaque homme depend
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes viuans ſont icy bas eſclaues
Mais ſuiuant ce qu'ils ſont ils diferent d'entraues,
Les vns les portent d'or, & les autres de fer :
Mais n'en deplaiſe aux vieux, ny leur Philoſopher
Ny tant de beaux eſcrits qu'on lit en leurs eſcoles
Pour s'affranchir l'eſprit ne ſont que des paroles.
Au ioug nous ſommes nez & n'a iamais eſté
Homme qu'on ayt vu viure en plaine liberté.
En vain me retirant enclos en vne eſtude
Penſeroy-ie laiſſer le ioug de ſeruitude,
Eſtant ſerf du deſir d'aprendre, & de ſçauoir,
Ie ne ferois ſinon que changer de deuoir.
C'eſt l'arreſt de nature, & perſonne en ce monde
Ne ſçauroit controler ſa ſageſſe profonde.
Puis que peut il ſeruir aux mortels icy bas,
Marquis, d'eſtre ſçauant, ou de ne l'eſtre pas?
Si la ſcience pauure, affreuſe eſt meſpriſée,

Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée;
Si les gens de Latin des sots sont denigrez
Et si lon nest docteur sans prendre ses degrés.
Pourueu qu'on soit morguant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheueux, qu'on porte vn grand pannache,
Qu'on parle baragouin, & qu'on suiue le vent :
En ce temps du iourd'huy lon n'est que trop sçauant.
Du siecle les mignons, fils de la poule blanche
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche,
En credit esleuez ils disposent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras tu, il t'en faut autant faire,
Qui ose a peu souuent la fortune contraire :
Importune le Louure, & de iour, & de nuict
Perds pour t'assugetir & la table, & le lict :
Sois entrant, effronté, & sans cesse importune :
En ce temps l'impudance eleue la fortune.
Il est vray, mais pourtant ie ne suis point d'auis
De degager mes iours pour les rendre asseruis,
Et sous vn nouuel Astre aller nouueau pilote
Conduire en autre mer, mon nauire qui flote,
Entre l'espoir du bien, & la peur du danger
De froisser mon attente, en ce bord estranger.
Car pour dire le vray c'est vn pays estrange,
Où comme vn vray Prothée à toute heure on se change,
Où les loys par respect sages humainnement,
Confondent le loyer auecq' le chastiment,
Et pour vn mesme fait de mesme intelligence
L'vn est iusticié, l'autre aura recompence.
Car selon l'interest, le credit, ou l'apuy
Le crime se condamne, & s'absout auiourd'huy.
Ie le dy sans confondre en ces aigres remarques
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur, & de renom,

S'est acquis de Clement, & la gloire & le nom.
Or quant à ton conseil qu'à la cour ie m'engage,
Ie n'en ay pas l'esprit, non plus que le courage.
Il faut trop de sçauoir, & de ciuilité,
Et si i'ose en parler trop de subtilité,
Ce n'est pas mon humeur, ie suis melancolique,
Ie ne suis point entrant, ma façon est rustique,
Et le surnom de bon me va t on reprochant,
Dautant que ie n'ay pas l'esprit d'estre meschant.
Et puis ie ne sçaurois me forcer ny me faindre,
Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre.
Ie ne sçaurois flater, & ne sçay point comment
Il faut se taire acort, ou parler faucement,
Benir les fauoris de geste, & de parolles,
Parler de leurs ayeux, au iour de Cerizolles,
Des hauts faicts de leur race, & comme ils ont acquis
Ce titre auecq' honneur de Ducs, & de Marquis.
Ie n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie :
Ie ne puis m'adonner à la cageollerie,
Selon les accidens, les humeurs ou les iours,
Changer comme d'habits tous les mois de discours.
Suiuant mon naturel ie hay tout artifice,
Ie ne puis deguiser la vertu, ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'vn propos menteur,
Dire pardieu Monsieur ie vous suis seruiteur,
Pour cent bonadies s'arrester en la ruë,
Faire sus l'vn des pieds en la sale la gruë,
Entendre vn mariollet qui dit auecq' mespris
Ainsi qu'asnes ces gens sont tout vestus de gris,
Ces autres verdelets aux peroquets ressemblent,
Et ceux-cy mal peignez deuant les Dames tremblent,
Puis au partir de là comme tourne le vent
Auecques vn bon iour amys comme deuant.
Ie n'entends point le cours du Ciel, ny des planetes.

Ie ne sçay deuiner les affaires secretes,
Cognoistre vn bon visage, & iuger si le cœur
Contraire à ce qu'on voit ne seroit point moqueur.
De porter vn poullet ie n'ay la suffisance,
Ie ne suis point adroit, ie n'ay point d'eloquence
Pour colorer vn faict, ou detourner la foy,
Prouuer qu'vn grand amour n'est suiect à la loy,
Suborner par discours vne femme coquette,
Luy conter des chansons de Ieanne, & de Paquette,
Desbaucher vne fille, & par viues raisons
Luy monstrer comme Amour faict les bonnes maisons,
Les maintient, les esleue, & propice aux plus belles
En honneur les auance, & les faict Damoysellles,
Que c'est pour leurs beaux nez que se font les ballets,
Qu'elles sont le suiect des vers, & des poulets,
Que leur nom retentit dans les airs que lon chante,
Qu'elles ont à leur suite vne troupe beante
De langoureux transis, & pour le faire court
Dire qu'il n'est rien tel qu'aymer les gens de court
Aleguant maint exemple en ce siecle où nous sommes,
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a faict le pourquoy,
Pourueu qu'elle soit riche, & qu'elle ayt bien de quoy.
Quand elle auroit suiuy le camp à la Rochelle
S'elle a force ducats elle est toute pucelle.
L'honneur estropié, languissant, & perclus,
N'est plus rien qu'vne idolle en qui lon ne croit plus.
Or pour dire cecy il faut force mistere,
Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire.
Il est vray que ceux là qui n'ont pas tant d'esprit
Peuuent mettre en papier leur dire par escrit,
Et rendre par leurs vers, leur Muse maquerelle;
Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.
Il faut estre trop pront, escrire à tous propos,

Perdre pour vn sonnet & sommeil, & repos.
Puis ma muse est trop chaste, & i'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner vn ouurage.
Pour moy i'ay de la court autant comme il m'en fault :
Le vol de mon dessein ne s'estend point si haut :
De peu ie suis content, encore que mon maistre
S'il luy plaisoit vn iour mon trauail recongnoistre
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eleuer ma fortune & me faire du bien,
Ainsy que sa Nature à la vertu facille
Promet que mon labeur ne doit estre inutille,
Et qu'il doit quelque iour mal-gré le sort cuisant
Mon seruice honorer d'vn honneste presant,
Honneste, & conuenable à ma basse fortune,
Qui n'abaye, & n'aspire ainsy que la commune
Apres l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs,
Que Rome departit aux vertuz des Seigneurs.
Que me sert de m'asseoir le premier à la table.
Si la fain d'en auoir me rend insatiable?
Et si le fais leger d'vne double Eueschê
Me rendant moins contant me rend plus empeschê?
Si la gloire, & la charge à la peine adonnée
Rend sous l'ambition mon ame infortunée?
Et quand la seruitude a pris l'homme au collet
I'estime que le Prince est moins que son valet.
C'est pourquoy ie ne tends à fortune si grande :
Loing de l'ambition, la raison me commande :
Et ne pretends auoir autre chose sinon
Qu'vn simple benefice, & quelque peu de nom ;
Affin de pouuoir viure, auecq' quelque asseurance.
Et de m'oster mon bien que lon ait conscience.
Alors vrayement heureux les liures feuilletant
Ie rendrois mon desir, & mon esprit contant.
Car sans le reuenu l'estude nous abuse.

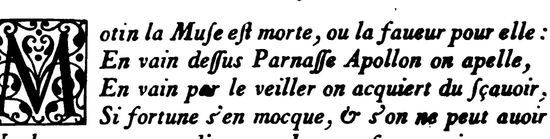
Et le corps ne ſe paiſt aux banquets de la muſe.
Ses mets ſont de ſçauoir diſcourir par raiſon,
Comme l'ame ſe meut vn tans en ſa priſon,
Et comme deliurée elle monte diuine
Au Ciel lieu de ſon eſtre, & de ſon origine,
Comme le Ciel mobile eternel en ſon cours
Fait les ſiecles, les ans, & les mois, & les iours,
Comme aux quatre elemens les matieres encloſes,
Donnent comme la mort la vie à toutes choſes,
Comme premierement les hommes diſpercez,
Furent par l'armonie, en troupes amaſſez,
Et comme la malice en leur ame gliſſée,
Troubla de noz ayeux l'innocente penſée,
D'où naquirent les loys, les bourgs, & les citez,
Pour ſeruir de gourmete à leurs mechancetez,
Comme ils furent en fin reduis ſous vn Empire,
Et beaucoup d'autres plats qui ſeroient longs à dire,
Et quand on en ſçauroit ce que Platon en ſçait,
Marquis tu n'en ſerois plus gras, ny plus refaict,
Car c'eſt vne viande en eſprit conſommée,
Legere à l'eſtomac, ainſi que la fumée.
Sçais tu pour ſçauoir bien, ce qu'il nous faut ſçauoir?
C'eſt s'affiner le gouſt de cognoiſtre, & de voir,
Aprendre dans le monde, & lire dans la vie
D'autres ſecrets plus fins que de Philoſophie,
Et qu'auecq' la ſcience il faut vn bon eſprit.
Or entends à ce point ce qu'vn Grecq' en eſcrit,
Iadis vn loup dit-il, que la fain epoinçonne
Sortant hors de ſon fort rencontre vne lionne
Rugiſſante à l'abord, & qui montroit aux dens
L'inſatiable fain qu'elle auoit au dedans :
Furieuſe elle aproche, & le loup qui l'auiſe,
D'vn langage flateur luy parle, & la courtiſe :
Car ce fut de tout tans que ployant ſous l'effort,

Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.
Luy di-ie, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beſte l'attaquaſt, ſes ruſes il employe.
Mais en fin le hazard ſi bien le ſecourut,
Qu'vn mulet gros, & gras à leurs yeux aparut;
Ils cheminent diſpos croyant la table preſte,
Et s'aprochent tous deux aſſez pres de la beſte,
Le loup qui la congnoiſt, malin, & deffiant,
Luy regardant aux pieds luy parloit en riant :
D'où es-tu? qui es-tu? quelle eſt ta nouriture?
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre, ta nature?
Le mulet eſtonné de ce nouueau diſcours
De peur ingenieux, aux ruſes eut recours,
Et comme les Normans ſans luy repondre voire,
Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire,
Et comme ſans eſprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre choſe au pied me l'eſcriuit.
Lors il leue la iambe au iaret ramaſſée,
Et d'vn œil innocent il couuroit ſa penſée,
Se tenant ſuſpendu ſur les pieds en auant :
Le loup qui l'aperçoit ſe leue de deuant,
S'excuſant de ne lire auecq' ceſte parolle,
Que les loups de ſon tans n'alloient point à l'ecolle :
Quand la chaude lionne à qui l'ardante fain
Alloit precipitant la rage, & le deſſein,
S'aproche plus ſçauante en volonté de lire,
Le mulet prend le tans, & du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teſte, & d'vne autre façon,
Qu'elle ne ſçauoit point luy aprit ſa leçon.
Alors le loup s'enfuit voyant la beſte morte,
Et de ſon ignorance ainſi ſe reconforte :
N'en deplaiſe aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins,
Pardieu les plus grands clers ne ſont pas les plus fins.



A Monſieur Motin.

SATYRE IIII.



Motin la Muſe eſt morte, ou la faueur pour elle :
En vain deſſus Parnaſſe Apollon on apelle,
En vain par le veiller on acquiert du ſçauoir,
Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut auoir
Ny honneur, ny credit, non plus que ſi noz paines
Eſtoient fables du peuple inutiles, & vaines.
Or va romps toy la teſte, & de iour & de nuict,
Pallis deſſus vn liure à l'apetit d'vn bruit
Qui nous honore apres que nous ſommes ſous terre.
Et de te voir paré de trois brins de lierre,
Comme s'il importoit eſtans ombres là bas,
Que noſtre nom veſcuſt ou qu'il ne veſcuſt pas,
Honneur hors de ſaiſon, inutile merite
Qui viuans nous trahit, & qui morts nous profite,
Sans ſoing de l'auenir ie te laiſſe le bien
Qui vient à contrepoil alors qu'on ne ſent rien,
Puis que viuant icy de nous on ne faict conte,
Et que noſtre vertu engendre noſtre honte.
Doncq' par d'autres moyens à la court familiers,

Par vice, ou par vertu acquerons des lauriers,
Puis qu'en ce monde icy on n'en faict differance,
Et que ſouuent par l'vn l'autre ſe recompenſe.
Aprenons à mentir, mais d'vne autre façon
Que ne fait Caliope ombrageant ſa chanſon
Du voïlle d'vne fable, afin que ſon miſtere
Ne ſoit ouuert à tous, ny congneu du vulguaire.
Aprenons à mentir, noz propos deguiſer,
A trahir noz amys, noz ennemis baiſer,
Faire la court aux grands, & dans leurs antichambres,
Le chapeau dans la main, nous tenir ſur noz membres,
Sans oſer ny cracher, ny touſſir, ny s'aſſeoir,
Et nous couchant au iour, leur donner le bon ſoir.
Car puis que la fortune aueuglement diſpoſe
De tout, peut eſtre en fin aurons nous quelque choſe
Qui pourra deſtourner l'ingrate aduerſité,
Par vn bien incertain à tatons debité,
Comme ces courtiſans qui s'en faiſant acroire,
N'ont point d'autre vertu, ſinon de dire voire.
Or laiſſons doncq' la Muſe, Apollon, & ſes vers.
Laiſſons le lut, la lyre, & ces outils diuers,
Dont Apollon nous flatte, ingrate freneſie,
Puis que pauure & quémande on voit la poëſie,
Où i'ai par tant de nuits mon trauail occupé:
Mais quoy ie te pardonne, & ſi tu m'as trompé
La honte en ſoit au ſiecle, où viuant d'age en age
Mon exemple rendra quelque autre eſprit plus ſage.
Mais pour moy mon amy ie ſuis fort mal payé
D'auoir ſuiuy cet' art, ſi i'euſſe eſtudié,
Ieune laborieux ſur vn bancq à l'eſcolle,
Gallien, Hipocrate, ou Iaſon, ou Bartolle,
Vne cornete au col debout dans vn parquet,
A tort & à trauers ie vendrois mon caquet,
Ou bien taſtant le poulx, le ventre & la poitrine,

I'aurois vn beau teston pour iuger d'vne vrine,
Et me prenant au nez loucher dans vn baßin
Des ragous qu'vn malade offre à son Medecin,
En dire mon aduis, former vne ordonnance,
D'vn rechape s'il peut, puis d'vne reuerence,
Contrefaire l'honneste, & quand viendroit au point,
Dire en serrant la main, Dame il n'en falloit point.
Il est vray que le Ciel qui me regarda naistre,
S'est de mon iugement tousiours rendu le maistre,
Et bien que ieune enfant mon Pere me tançast,
Et de verges souuent mes chançons menaçast,
Me disant de depit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penses-tu faire?
La Muse est inutile, & si ton oncle a sçeu
S'auancer par cet' art tu t'y verras deçeu.
Vn mesme Astre tousiours n'eclaire en ceste terre :
Mars tout ardant de feu nous menace de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens
Couuent en leurs fureurs de piteux changemens.
Pense-tu que le lut, & la lyre des Poëtes
S'acorde d'armonie auecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extrauagant des musiques d'enfer?
Toute chose a son regne, & dans quelques années,
D'vn autre œil nous verrons les fieres destinées.
Les plus grands de ton tans dans le sang aguerris,
Comme en Trace seront brutalement nourris,
Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse,
Non plus qu'vne vielle ou qu'vne cornemuse.
Laisse donc ce métier & sage prens le soing
De t'acquerir vn art qui te serue au besoing.
Ie ne sçay mon amy par quelle prescience,
Il eut de noz Destins si claire congnoissance,
Mais pour moy ie sçay bien que sans en faire cas,

Ie meſpriſois ſon dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Démon ſouuent me diſt le meſme :
Mais quand la paſſion en nous eſt ſi extreme,
Les aduertiſſemens n'ont ny force ny lieu :
Et l'homme croit à peine aux parolles d'vn Dieu.
Ainſi me tançoit-il d'vne parolle emeuë.
Mais comme en ſe tournant ie le perdoy de veuë
Ie perdy la memoire auecques ſes diſcours,
Et reſueur m'eſgaray tout ſeul par les deſtours
Des Antres & des Bois affreux & ſolitaires,
Où la Muſe en dormant m'enſeignoit ſes miſteres,
M'aprenoit des ſecrets & m'echaufant le ſein,
De gloire & de renom releuoit mon deſſein.
Inutile ſcience, ingrate, & meſpriſée,
Qui ſert de fable au peuple, aux plus grands de riſée.
Encor' ſeroit ce peu ſi ſans eſtre auancé,
Lon auoit en cet art ſon age depencé,
Apres vn vain honneur que le tans nous refuſe,
Si moins qu'vne Putain l'on n'eſtimoit la Muſe.
Euſſe tu plus de feu, plus de ſoing, & plus d'art
Que Iodelle n'eut oncq', Deſportes, ny Ronſard,
Lon te fera la mouë, & pour fruict de ta paine,
Ce n'eſt ce dirat-on qu'vn Poete à la douzaine.
Car on n'a plus le gouſt comme on l'eut autrefois,
Apollon eſt gené par de ſauuages loix,
Qui retiennent ſous l'art ſa nature offuſquée,
Et de mainte figure eſt ſa beauté maſquée.
Si pour ſçauoir former quatre vers enpoullez
Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez,
Amy l'on eſtoit Poete, on verroit cas eſtranges,
Les Poetes plus eſpais que mouches en vandanges.
Or que des ta ieuneſſe Apollon t'ait apris,
Que Caliope meſme ait tracé tes eſcris,
Que le neueu d'Atlas les ait mis ſur la lyre,

Qu'en l'Antre Theſpean on ait daigné les lire,
Qu'ils tiennent du ſçauoir de l'antique leçon,
Et qu'ils ſoient imprimez des mains de Patiſſon,
Si quelqu'vn les regarde & ne leur ſert d'obſtacle,
Eſtime mon amy que c'eſt vn grand miracle.
Lon a beau faire bien, & ſemer ſes eſcris
De ciuette, bainjoin, de muſc, & d'ambre gris,
Qu'ils ſoient plains releuez & graues à l'oreille,
Qu'ils faſſent ſourciller les doctes de merueille,
Ne penſe pour cela eſtre eſtimé moins fol,
Et ſans argent contant qu'on te preſte vn licol,
Ny qu'on n'eſtime plus (humeur extrauagante)
Vn gros aſne pourueu de mille eſcuz de rente.
Ce malheur eſt venu de quelques ieunes veaux
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux,
Et raualant Phœbus, les Muſes, & la grace,
Font vn bouchon à vin du laurier de Parnaſſe,
A qui le mal de teſte eſt commun & fatal,
Et vont biſarement en poſte à l'hopital,
Diſant s'on n'eſt hargneux, & d'humeur difficille,
Que lon eſt meſpriſé de la troupe ciuille,
Que pour eſtre bon Poete il faut tenir des fous,
Et deſirent en eux ce qu'on meſpriſe en tous,
Et puis en leur chanſon ſotement importune,
Ils accuſent les grands, le Ciel, & la fortune,
Qui fuſtez de leurs vers en ſont ſi rebatus,
Qu'ils ont tiré cet' art du nombre des vertus,
Tiennent à mal d'eſprit leurs chanſons indiſcrettes
Et les mettent au ranc des plus vaines ſornetes.
Encore quelques grands affin de faire voir
De Mæcene riuaux qu'ils ayment le ſçauoir,
Nous voient de bon œil, & tenant vne gaule,
Ainſi qu'à leurs cheuaux nous en flatent l'eſpaule,
Auecque bonne mine, & d'vn langage doux.

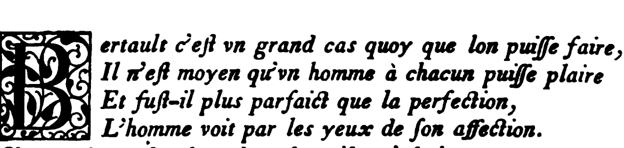
Nous diſent ſouriant, & bien que faictes vous?
Auez vous point ſur vous quelque chanſon nouuelle?
I'en vy ces iours paſſez de vous vne ſi belle,
Que c'eſt pour en mourir, ha ma foy ie voy bien,
Que vous ne m'aymez plus, vous ne me donnez rien.
Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainſi que l'ame penſe,
Et que c'eſt mon amy, vn gremoire & des mots
Dont tous les courtiſans endorment les plus ſots.
Mais ie ne m'aperçoy que trenchant du prudhomme,
Mon tans en cent caquets ſottement ie conſomme,
Que mal inſtruit ie porte en Brouage du ſel,
Et mes coquilles vendre à ceux de ſainct Michel.
Doncq' ſans mettre l'enchere aux ſotiſes du monde,
Ny gloſer les humeurs de Dame Fredegonde,
Ie diray librement pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens ſont habillez en ſots.





A Monsieur Bertault, Euesque de Sées.

SATYRE V.



Bertault c'est vn grand cas quoy que lon puisse faire,
Il n'est moyen qu'vn homme à chacun puisse plaire
Et fust-il plus parfaict que la perfection,
L'homme voit par les yeux de son affection.
Chaque fat a son sens dont sa raison s'escrime,
Et tel blasme en autruy ce dequoy ie l'estime,
Tout suyuant l'intelec change d'ordre & de rang,
Les Mores auiourd'huy peignent le Diable blanc,
Le sel est doux aux vns, le sucre amer aux autres,
Lon reprend tes humeurs ainsi qu'on fait les nostres,
Les Critiques du tans m'apellent debauché,
Que ie suis iour & nuict aux plaisirs ataché,
Que i'y pers mon esprit, mon ame & ma ieunesse,
Les autres au rebours accusent ta sagesse,
Et ce hautain desir qui te faict mépriser
Plaisirs, tresors, grandeurs pour t'immortaliser,
Et disent, ô chetifs qui mourant sur vn liure,
Pensez seconds Phænis en vos cendres reuiure,
Que vous estes trompez en vostre propre erreur,

Car & vous & vos vers viuez par procureur.
Vn liuret tout moyſi vit pour vous & encore
Comme la mort vous fait, la taigne le deuore,
Ingrate vanité dont l'homme ſe repaiſt,
Qui baille apres vn bien qui ſottement luy plaiſt.
Ainſi les actions aux langues ſont ſugettes,
Mais ces diuers rapors ſont de foibles ſagettes,
Qui bleçent ſeulement ceux qui ſont mal armez,
Non pas les bons eſpris à vaincre acoutumez,
Qui ſçauent auiſez auecques differance,
Separer le vray bien du fard de l'apparance.
C'eſt vn mal bien eſtrange aux cerueaux des humains
Qui ſuiuant ce qu'ils ſont malades ou plus ſains,
Digerent la viande, & ſelon leur nature,
Ils prennent ou mauuaiſe ou bonne nouriture.
Ce qui plaiſt à l'œil ſain offence vn chaſſieux,
L'eau ſe iaunit en bile au corps du bilieux,
Le ſang d'vn Hidropique en pituite ſe change,
Et l'eſtommac gaſté pourit tout ce qu'il mange,
De la douce liqueur rouſſoyante du Ciel,
L'vne en fait le venin, & l'autre en fait le miel.
Ainſi c'eſt la nature, & l'humeur des perſonnes,
Et non la qualité qui rend les choſes bonnes.
Charnellement ſe ioindre auecq' ſa paranté,
En France c'eſt inceſte, en Perſe charité,
Tellement qu'à tout prendre en ce monde où nous ſommes,
Et le bien, & le mal depend du gouſt des hommes.
Or ſans me tourmenter des diuers apetis,
Quels ils ſont aux plus grands, & quels aux plus petis,
Ie te veux diſcourir comme ie trouue eſtrange
Le chemin d'où nous vient le blaſme, & la loüange,
Et comme i'ay l'eſprit de Chimeres brouillé,
Voyant qu'vn More noir m'appelle barboüillé,
Que les yeux de trauers s'offenſent que ie lorgne,

Et que les quinze vints disent que ie suis borgne.
C'est ce qui m'en deplaist encor que i'aye apris
En mon Philosopher d'auoir tout à mépris.
Penses tu qu'à present vn homme a bonne grace,
Qui dans le four l'Euesque enterine sa grace,
Ou l'autre qui poursuit des abolitions,
De vouloir ietter l'œil dessus mes actions,
Vn traistre, vn vsurier, qui par misericorde,
Par argent, ou faueur s'est sauué de la corde,
Moy qui dehors sans plus ay veu le Chastelet,
Et que iamais sergent ne saisit au collet,
Qui vis selon les loix & me contiens de sorte
Que ie ne tremble point quand on heurte à ma porte,
Voyant vn President le cœur ne me tressault,
Et la peur d'vn Preuost ne m'eueille en sursault,
Le bruit d'vne recherche au logis ne m'areste,
Et nul remord facheux ne me trouble la teste,
Ie repose la nuict suz l'vn & l'autre flanc,
Et cepandant Bertault ie suis desus le ranc.
Scaures du tans present, hipocrites seueres,
Vn Claude effrontement parle des adulteres,
Milon sanglant encor reprend vn assassin,
Grache, vn seditieux, & Verres, le larcin.
Or pour moy tout le mal que leur discours m'obiette,
C'est que mon humeur libre à l'amour est sugette,
Que i'ayme mes plaisirs, & que les passetans
Des amours m'ont rendu grison auant le tans,
Qu'il est bien malaisé que iamais ie me change,
Et qu'à d'autres façons ma ieunesse se range.
Mon oncle m'a conté que montrant à Ronsard
Tes vers estincellants & de lumiere, & d'art,
Il ne sçeut que reprendre en ton aprentissage
Sinon qu'il te iugeoit pour vn Poete trop sage.
Et ores au contraire, on m'obiecte à peché

Les humeurs qu'en ta Muſe il euſt bien recherché.
Auſſi ie m'emerueille au feu que tu recelles,
Qu'vn eſprit ſi raſis ait des fougues ſi belles.
Car ie tien comme luy que le chaud element,
Qui donne ceſte pointe au vif entendement,
Dont la verue s'echauffe & s'enflame de ſorte
Que ce feu dans le Ciel ſur des aiſles l'emporte,
Soit le meſme qui rend le Poete ardant & chaud,
Suiect à ſes plaiſirs, de courage ſi haut,
Qu'il mepriſe le peuple, & les choſes communes,
Et brauant les faueurs ſe moque des fortunes.
Qui le fait debauché, frenetique reſuant
Porter la teſte baſſe, & l'eſprit dans le vent,
Egayer ſa fureur parmy des precipices,
Et plus qu'à la raiſon ſuiect à ſes caprices.
Faut il doncq' à preſent s'etonner ſi ie ſuis
Enclin à des humeurs qu'euiter ie ne puis,
Où mon temperament malgré moy me tranſporte,
Et rend la raiſon foible où la nature eſt forte,
Mais que ce mal me dure il eſt bien malaiſé,
L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre touſiours fraiſé,
Chaque age a ſes façons, & change la Nature
De ſept ans en ſept ans noſtre temperature;
Selon que le Soleil ſe loge en ſes maiſons,
Se tournent noz humeurs, ainſi que noz ſaiſons.
Toute choſe en viuant auecq' l'age s'altere,
Le debauché ſe rit des ſermons de ſon pere.
Et dans vingt & cinq ans venant à ſe changer.
Retenu, vigilant, ſoigneux & meſnager,
De ces meſmes diſcours ſes fils il admoneſte,
Qui ne ſont que s'en rire & qu'en hocher la teſte,
Chaque age a ſes humeurs, ſon gouſt, & ſes plaiſirs.
Et comme noſtre poil blanchiſſent noz deſirs.
Nature ne peut pas l'age en l'age confondre :

L'enfant qui ſçait deſia demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurement la terre de ſes pas,
Auecque ſes pareils ſe plaiſt en ſes ébas,
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il ſaute d'aiſe,
Sans raiſon d'heure en heure, il s'émeut & s'apaiſe.
Croiſſant l'age en auant ſans ſoing de gouuerneur
Releué, courageux, & cupide d'honneur,
Il ſe plaiſt aux cheuaux, aux chiens, à la campagne.
Facille au vice il hait les vieux, & les dedagne,
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue, depencier, il ne conſerue rien,
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoy meſme,
Et d'vn cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il aime.
L'age au ſoing ſe tournant homme fait il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le tans le requiert,
Il maſque ſes diſcours, comme ſur vn theatre,
Subtil ambitieux l'honneur il idolatre,
Son eſprit auiſé preuient le repentir,
Et ſe garde d'vn lieu difficille à ſortir.
Maints facheux accidans ſurprennent ſa vielleſſe,
Soit qu'auecq du ſoucy gagnant de la richeſſe,
Il s'en deffend l'vſage, & craint de s'en ſeruir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut aſſouuir,
Ou ſoit qu'auecq' froideur il faſſe toute choſe,
Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe,
Dilayant, qui touſiours a l'œil ſur l'auenir,
De leger il n'eſpere, & croit au ſouuenir,
Il parle de ſon tans, difficille & ſeuere,
Cenſurant la ieuneſſe vſe des droits de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ſes façons,
Et veut que tous ſes mots ſoient autant de leçons.
Voilla doncq' de par Dieu comme tourne la vie,
Ainſi diuerſement aux humeurs aſſeruie,
Que chaque age depart à chaque homme en viuant,

De ſon temperament la qualité ſuiuant :
Et moy qui ieune encor' en mes plaiſirs m'égaye.
Il faudra que ie change, & mal gré que i'en aye
Plus ſoigneux deuenu, plus froid, & plus raſſis,
Que mes ieunes penſers cedent aux vieux ſoucis.
Que i'en paye l'eſcot remply iuſque à la gorge,
Et que i'en rende vn iour les armes à ſainct George.
Mais de ces diſcoureurs il ne s'en trouue point,
Ou pour le moins bien peu qui cognoiſſent ce point.
Effrontez, ignorans, n'ayants rien de ſolide,
Leur eſprit prend l'eſſor où leur langue le guide,
Sans voir le fond du ſac ils prononcent l'areſt,
Et rangent leurs diſcours au point de l'intereſt,
Pour exemple parfaitte ils n'ont que l'aparance,
Et c'eſt ce qui nous porte à ceſte indifferance,
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime vn feſtu.
Auſſi qu'importe-il de mal ou de bien faire.
Si de noz actions vn iuge volontaire,
Selon ſes apetis les decide, & les rend
Dignes de recompenſe, ou d'vn ſuplice grand :
Si touſiours noz amis, en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours noz haineux nous en piquent ?
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qui fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit peruerty :
La vertu n'eſt vertu, l'enuie la deguiſe,
Et de bouche ſans plus le vulgaire la priſe :
Au lieu du iugement regnent les paſſions,
Et donne l'intereſt, le pris, aux actions.
Ainſi ce vieux reſueur qui nagueres à Rome
Gouuernoit vn enfant & faiſant le preud'homme,
Contre-caroit Caton, Critique en ſes diſcours,
Qui touſiours rechinoit & reprenoit touſiours,
Apres que cet enfant s'eſt fait plus grand par l'age

Reuenant à la court d'vn ſi lointain voyage,
Ce Critique changeant d'humeurs & de cerueau,
De ſon pedant qu'il fut, deuient ſon maquereau.
O gentille vertu qu'aiſement tu te changes!
Non non ces actions meritent des loüanges,
Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ferment.
Il dira qu'icy bas l'homme de iugement
Se doit accommoder au tans qui luy commande,
Et que c'eſt à la court vne vertu bien grande.
Donq' la meſme vertu le dreſſant au poulet,
De vertueux qu'il fut le rend Dariolet,
Donq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deguiſe, ſe maſque & deuient courtiſane,
Se transforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.
Peres des ſiecles vieux, exemple de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'vne honorable enuie,
(Si quelque beau deſir viuoit encor' en nous)
Nous voyant de là haut Peres qu'en dittes vous?
Iadis de voſtre tans la vertu ſimple & pure
Sans fard, ſans fiction imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons, ſeuere en ſes propos,
Qui dans vn labeur iuſte egayoit ſon repos,
D'hommes vous faiſant Dieux vous paiſſoit d'ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaſie.
La lampe de ſon front partout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs voz eſpris aſſeuroit,
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix, & voſtre recompenſe,
Où la noſtre auiourd'huy qu'on reuere icy bas.
Va la nuict dans le bal, & dance les cinq pas,
Se parfume, ſe friſe, & de façons nouuelles
Veut auoir par le fard du nom entre les belles,
Fait creuer les courtaux en chaſſant aux foreſts,

Court le faquin, la bague, escrime des fleurets,
Monte vn cheual de bois, fait desus des Pommades,
Talonne le Genet, & le dresse aux passades,
Chante des airs nouueaux, inuente des ballets,
Sçait escrire & porter les vers, & les poulets,
A l'œil tousiours au güet, pour des tours de souplesse,
Glose sur les habits, & sur la gentillesse,
Se plaist à l'entretien, commente les bons mots,
Et met à mesme pris, les sages, & les sots.
Et ce qui plus encor' m'enpoisonne de rage,
Est quand vn Charlatan releue son langage,
Et de coquin faisant le Prince reuestu,
Bastit vn Paranimfe à sa belle vertu,
Et qu'il n'est crocheteur ny courtault de boutique,
Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'aplique,
Et qui paraphrasant sa gloire, & son renom,
Entre les vertueux ne veuille auoir du nom.
Voilla comme à present chacun l'adulterise,
Et forme vne vertu comme il plaist à sa guise :
Elle est comme au marché dans les impressions,
Et s'adiugeant aux taux de noz affections,
Fait que par le caprice, & non par le merite,
Le blasme, & la loüange au hazard se debite :
Et peut vn ieune sot, suiuant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit,
Donner son iugement, en dire ce qu'il pense,
Et mettre sans respec nostre honneur en balance.
Mais puis que c'est le tans, mesprisant les rumeurs
Du peuple, laisson là le monde en ces humeurs,
Et si selon son goust, vn chacun en peut dire,
Mon goust sera Bertault, de n'en faire que rire.



A Monsieur de Bethune estant Ambassadeur pour Sa Maiesté à Rome.

Satyre VI.

Bethune si la charge où ta vertu s'amuse,
Te permet écouter les chansons que la Muse,
Desus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au riuage Latin,
Où comme au grand Hercule, à la poictrine large,
Nostre Atlas de son fais sur ton dos se descharge,
Te commet de l'Estat l'entier gouuernement,
Ecoute ce discours tissu bijarement,
Où ie ne pretens point escrire ton Histoire :
Ie ne veux que mes vers s'honorent en la gloire
De tes nobles ayeux, dont les faits releuez,
Dans les cœurs des Flamens sont encore grauez,
Qui tiennent à grandeur de ce que tes Ancestres
En armes glorieux furent iadis leurs maistres.
Ni moins comme ton frere aidé de ta vertu,
Par force, & par conseil, en France a combatu
Ces auares Oyseaux dont les grifes gourmandes
Du bon Roy des François rauissoient les viandes,

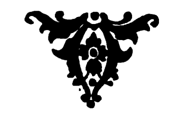
Suget trop haut pour moy, qui doy ſans m'egarer,
Au champ de ſa valeur, la voir & l'admirer.
Auſſi ſelon le corps on doit tailler la robe :
Ie ne veux qu'à mes vers voſtre Honneur ſe derobe,
Ny qu'en tiſſant le fil de voz faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinte il m'eſchape des mains :
On doit ſelon la force entreprendre la paine,
Et ſe donner le ton ſuyuant qu'on a d'halaine,
Non comme vn fou chanter de tort, & de trauers.
Laiſſant doncq' aux ſçauans à vous paindre en leurs vers,
Haut eſleuez en l'air ſur vne aiſle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée,
Tandis qu'à mon pouuoir mes forces meſurant,
Sans prendre ny Phœbus, ny la Muſe à garant,
Ie ſuyuray le caprice en ces pays eſtranges
Et ſans paraphraſer tes faits, & tes loüanges,
Ou me fantaſier le cerueau de ſoucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy,
Ie me deſchargeray d'vn fais que ie dedaigne,
Suffiſant de creuer vn Genet de Sardaigne,
Qui pourroit defaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſoubs le fais que i'ay deſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir, en regne la ſottiſe,
L'Auarice, & le Luxe, entre les gens d'Egliſe,
La Iuſtice à l'ancan, l'Innocent opreſſé,
Le conſeil corrompu ſuiure l'intereſſé,
Les eſtats peruertis toute choſe ſe vendre,
Et n'auoir du credit qu'au pris qu'on peut dependre :
Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu,
Que la nobleſſe coure en poſte à l'hoſtel Dieu,
Que les ieunes oiſifs aux plaiſirs s'abandonnent,
Que les femmes du tans ſoient à qui plus leur donnent,
Que l'vſure ait trouué (bien que ie n'ay dequoy
Tant elle a bonnes dents) que mordre deſus moy.

Quand le mary de Rhée au ſiecle d'innocence,
Gouuernoit doucement le monde en ſon enfance :
Que la terre de ſoy le fourment raportoit,
Que le cheſne de Maſne & de miel degoutoit :
Que tout viuoit en paix, qu'il n'eſtoit point d'vſures :
Que rien ne ſe vendoit, par poix ny par meſures :
Qu'on n'auoit point de peur qu'vn Procureur fiſcal
Formaſt ſur vne eguille vn long proces verbal :
Et ſe iettant d'aguet deſſus voſtre perſonne,
Qu'vn Bariſel vous miſt dedans la Tour de Nonne.
Mais ſi toſt que le Fils le Pere dechaſſa,
Tout ſans deſus deſous icy ſe renuerſa.
Les ſoucis, les ennuis, nous broüillerent la teſte,
Lon ne pria les ſaincts, qu'au fort de la tempeſte,
Lon trompa ſon prochain, la mediſance eut lieu,
Et l'Hipocrite fiſt barbe de paille à Dieu,
L'homme trahit ſa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au ioug les humeurs volontaires.
La fain, & la cherté ſe mirent ſur le rang,
La fiebure, les charbons, le maigre flux de ſang,
Commencerent d'eclore, & tout ce que l'Autonne,
Par le vent de midy, nous aporte & nous donne.
Les ſoldats puis apres, ennemis de la paix,
Qui de l'auoir d'autruy ne ſe ſoulent iamais,
Troublerent la campagne, & ſaccageant noz villes,
Par force en noz maiſons, violerent noz filles,
D'où naquit le Bordeau qui s'eleuant debout,
A l'inſtant comme vn Dieu s'etendit tout par tout,
Et rendit Dieu mercy ces fiebures amoureuſes,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuſes,
Que les perruques ſont & les drogues encor,
(Tant on en a beſoing) auſſi cheres que l'or.
Encore tous ces maux ne ſeroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de ſornettes,

Ce fier ſerpent qui couue vn venin ſoubs des fleurs,
Qui noye iour & nuict noz eſprits en noz pleurs :
Car pour ces autres maux c'eſtoient legeres paines,
Que Dieu donna ſelon les foibleſſes humaines.
Mais ce traiſtre cruël excedant tout pouuoir,
Nous fait ſuër le ſang ſoubs vn peſant deuoir,
De Chimeres nous pipe & nous veut faire acroire
Qu'au trauail ſeulement doibt conſiſter la gloire,
Qu'il faut perdre & ſomeil, & repos, & repas,
Pour tâcher d'aquerir vn ſuget qui n'eſt pas,
Ou s'il eſt, que iamais aux yeux ne ſe decouure,
Et perdu pour vn coup iamais ne ſe recouure,
Qui nous gonfle le cœur de vapeurs & de vent,
Et d'exces par luy meſme il ſe perd bien ſouuent.
Puis on adorera ceſte menteuſe Idolle,
Pour Oracle on tiendra ceſte croyance folle,
Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant,
Qu'au deſpens de ſon ſang, il faut eſtre vaillant,
Mourir d'vn coup de lance, ou du choc d'vne pique,
Comme les Paladins de la ſaiſon antique,
Et reſpendant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit,
Que noſtre Ame s'enuolle en Paradis tout droit.
Ha! que c'eſt choſe belle & fort bien ordonnée,
Dormir dedans vn lict la graſſe matinee,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer vn peu, puis monter en caroſſe,
Aller à Gentilly careſſer vne roſſe,
Pour eſcroquer ſa fille & venant à l'effect,
Luy monſtrer comme Iean, à ſa mere le fait.
Ha! Dieu pourquoy faut-il que mon eſprit ne vaille,
Autant que cil qui miſt les Souris en bataille,
Qui ſceut à la Grenouille aprendre ſon caquet,
Ou que l'autre qui fiſt en vers vn Sopiquet,

Ie ferois esloigné de toute raillerie,
Vn pœme grand, & beau, de la poltronnerie,
En depit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect sous la chemise, ou d'aparance au front,
Et m'asseure pour moy qu'en ayant leu l'Histoire,
Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.
Mais quand ie considere où l'Ingrat nous reduit,
Comme il nous ensorcelle & comme il nous seduit,
Qu'il assemble en festin, au Regnard, la Ciguoigne,
Et que son plus beau ieu ne gist rien qu'en sa troigne :
Celuy le peut bien dire à qui des le berceau,
Ce malheureux Honneur a tint le becq en l'eau,
Qui le traine à tastons, quelque part qu'il puisse estre,
Ainsi que fait vn chien, vn aueugle, son maistre :
Qui s'en va doucement apres luy, pas à pas,
Et librement se fie à ce qu'il ne voit pas.
S'il veut que plus long tans à ces discours ie croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye,
Et qu'on sauoure, affin qu'il se puisse sçauoir
Si le goust dement point ce que l'œil en peut voir.
Autrement quant à moy ie lui fay banqueroute,
Estant imperceptible il est comme la Goutte :
Et le mal qui caché nous oste l'embon-point,
Qui nous tuë à veu'd'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau se charger de telle marchandise,
A peine en auroit on vn Catrin à Venise,
Encor qu'on voye apres, courir certains cerueaux,
Comme apres les raisins, courent les Estourneaux.
Que font tous ces vaillans de leur valeur gueriere,
Qui touchent du penser l'Etoille poussiniere,
Morguent la Destinee & gourmendent la mort,
Contre qui rien ne dure, & rien n'est assez fort,
Et qui tout transparants de claire renommée,
Dressent cent fois le iour, en discours vne armee,

Donnent quelque bataille, & tuant vn chacun,
Font que mourir & viure à leur dire n'eſt qu'vn :
Releuez, emplumez, braues comme ſainct George,
Et Dieu ſçait cependant s'ils mentent par la gorge,
Et bien que de l'honneur, ils facent des leçons,
Enfin au fond du ſac, ce ne ſont que chanſons.
Mais mon Dieu que ce Traiſtre eſt d'vne eſtrange ſorte,
Tandis qu'à le blaſmer la raiſon me tranſporte,
Que de luy ie meſdis, il me flate, & me dit
Que ie veux par ces vers acquerir ſon credit,
Que c'eſt ce que ma Muſe en trauaillant pourchaſſe,
Et mon intention qu'eſtre en ſa bonne grace,
Qu'en mediſant de luy ie le veux requerir,
Et tout ce que ie fay que c'eſt pour l'aquerir.
Si ce n'eſt qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Ie l'irois apeller comme mon aduerſaire,
Auſſi que le duël eſt icy defendu,
Et que d'vne autre part i'ayme l'Indiuidu.
Mais tandis qu'en colere à parler ie m'areſte,
Ie ne m'aperçoy pas, que la viande eſt preſte,
Qu'icy non plus qu'en France on ne s'amuſe pas
A diſcourir d'honneur quand on prend ſon repas,
Le ſommelier en haſte, eſt ſorty de la caue,
Deſia Monſieur le maiſtre, & ſon monde ſe laue,
Treſues auecq' l'honneur, ie m'en vais tout courant,
Decider au Tinel vn autre different.





A Monsieur le Marquis de Cœuures.

SATYRE VII.

Sotte, & facheuse humeur, de la plus part des hommes
Qui suyuant ce qu'ils sont, iugent ce que nous sommes,
Et sucrant d'vn soûris vn discours ruineux,
Acusent vn chacun des maux qui sont en eux,
Nostre Melancolique en sçauoit bien que dire,
Qui nous pique en riant, & nous flate sans rire,
Qui porte vn cœur de sang, desous vn front blemy,
Et duquel il vaut moins estre amy qu'ennemy.
Vous qui tout au contraire auez dans le courage
Les mesmes mouuemens qu'on vous lit au visage,
Et qui parfaict amy voz amis espargnez,
Et de mauuais discours leur vertu n'eborgnez,
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye,
Et qui fort librement, en l'orage s'employe,
Ainsi qu'vn bon patron, qui soigneux, sage, & fort,
Sauue ses compagnons, & les conduit à bord.
Congnoissant doncq' en vous vne vertu facille
A porter les defauts d'vn esprit imbecille,
Qui dit sans aucun fard, ce qu'il sent librement,

Et dont iamais le cœur, la bouche ne dement,
Comme à mon confeſſeur vous ouurant ma penſée,
De ieuneſſe, & d'Amour, follement incenſée,
Ie vous conte le mal, où trop enclin ie ſuis,
Et que preſt à laiſſer ie ne veux & ne puis,
Tant il eſt mal aiſé d'oſter auecq' eſtude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.
Puis la force me manque, & n'ay le iugement
De conduire ma barque en ce rauiſſement,
Au gouffre du plaiſir la courante m'emporte ;
Tout ainſi qu'vn cheual qui a la bouche forte,
I'obeis au caprice, & ſans diſcretion,
La raiſon ne peut rien deſſus ma paſſion.
Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou ſoit par volonté, ou ſoit par Deſtinée
En vn mal euident ie clos l'œil à mon bien :
Ny conſeil, ny raiſon, ne me ſeruent de rien.
Ie choppe par deſſein, ma faute eſt volontaire,
Ie me bande les yeux, quand le Soleil m'éclaire :
Et contant de mon mal ie me tien trop heureux
D'eſtre comme ie ſuis, en tous lieux amoureux,
Et comme à bien aymer mille cauſes m'inuitent,
Auſſi mille beautez mes amours ne limitent,
Et courant çà, & là, ie trouue tous les iours,
En des ſuiets nouueaux de nouuelles amours.
Si de l'œil du deſir, vne femme i'auiſe,
Ou ſoit belle, ou ſoit laide, ou ſage, ou mal apriſe,
Elle aura quelque trait qui de mes ſens vainqueur,
Me paſſant par les yeux me bleçera le cœur :
Et c'eſt comme vn miracle, en ce monde où nous ſommes,
Tant l'aueugle apetit enſorcelle les hommes
Qu'encore qu'vne femme aux amours faſſe peur,
Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur,
Toutesfois eſtant femme, elle aura ſes delices,

Releuera ſa grace auecq' des artifices,
Qui dans l'eſtat d'amour la ſçauront maintenir,
Et par quelques atraits les amans retenir.
Si quelqu'vne eſt difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'Eſprit, embellira ſa face,
Captiuant les Amans des mœurs, ou du diſcours,
Elle aura du credit en l'Empire d'amours.
En cela l'on cognoiſt que la Nature eſt ſage,
Qui voyant les deffaux du fæminin ouurage,
Qu'il ſeroit ſans reſpect, des hommes mepriſé,
L'anima d'vn eſprit, & vif, & deguiſé :
D'vne ſimple innocence elle adoucit ſa face,
Elle luy miſt au ſein, la ruſe, & la falace,
Dans ſa bouche la foy, qu'on donne à ſes diſcours,
Dont ce ſexe trahit les Cieux, & les amours,
Et ſelon plus ou moins qu'elle eſtoit belle, ou laide,
Sage elle ſçeut ſi bien vſer d'vn bon remede,
Diuiſant de l'eſprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les ſepara d'vn & d'autre coſté,
De peur qu'en les ioignant quelqu'vne euſt l'auantage,
Auecq' vn bel eſprit d'auoir vn beau viſage.
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'eſprit rarement à la beauté ſe ioint.
Or affin que la laide autrement inutille,
Deſſous le ioug d'amour rendit l'homme ſeruille,
Elle ombragea l'eſprit d'vn morne aueuglement,
Auecques le deſir troublant le iugement,
De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt belle,
Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.
D'où vient que ſi ſouuent les hommes offuſquez
Sont de leurs apetis ſi lourdement moquez,
Que d'vne laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſent à la laideur d'eux meſmes vn trophée,
Penſent auoir trouué la febue du gaſteau,

Et qu'au ſarail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.
Mais comme les beautez ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'obiect des ſens ſont diuerſes aux Dames,
Auſſi diuerſement les hommes ſont domtez,
Et font diuers effets les diuerſes beautez :
(Eſtrange prouidence, & prudente methode
De Nature qui ſert vn chaſcun à ſa mode.)
Or moy qui ſuis tout flame & de nuit & de iour,
Qui n'haleine que feu, ne reſpire qu'amour,
Ie me laiſſe emporter à mes flames communes,
Et cours ſous diuers vens de diuerſes fortunes,
Rauy de tous obiects, i'ayme ſi viuement,
Que ie n'ay pour l'amour ny chois, ny iugement :
De toute election, mon ame eſt depourueuë,
Et nul obiect certain ne limite ma veuë.
Toute femme m'agrée, & les perfections
Du corps ou de l'eſprit troublent mes paſſions.
I'ayme le port de l'vne, & de l'autre la taille,
L'autre d'vn trait lacif, me liure la bataille,
Et l'autre dedaignant d'vn œil ſeuere, & dous,
Ma peine, & mon amour, me donne mille coups,
Soit qu'vne autre modeſte à l'impourueu m'auiſe,
De vergongne, & d'amour mon ame eſt toute épriſe,
Ie ſens d'vn ſage feu mon eſprit enflamer,
Et ſon honneſteté me contrainct de l'aymer.
Si quelque autre afettée en ſa douce malice,
Gouuerne ſon œillade auecq' de l'artifice,
I'ayme ſa gentilleſſe, & mon nouueau deſir
Se la promet ſçauante en l'amoureux plaiſir.
Que l'autre parle liure, & faſſe des merueilles,
Amour qui prend par tout me prend par les oreilles,
Et iuge par l'eſprit parfaict en ſes acords,
Des points plus acomplis que peut auoir le corps :
Si l'autre eſt au rebours des lettres nonchalante,

Ie croy qu'au fait d'amour elle ſera ſçauante,
Et que nature habille à couurir ſon deffaut
Luy aura mis au lict tout l'eſprit qu'il luy faut.
Ainſi de toute femme à mes yeux oppoſée,
Soit parfaite en beauté, ou ſoit mal compoſée,
De mœurs, ou de façons, quelque choſe m'en plaiſt,
Et ne ſçay point comment, ny pourquoy, ny que c'eſt.
Quelque obiect que l'eſprit, par mes yeux, ſe figure,
Mon cœur tendre à l'amour, en reçoit la pointure :
Comme vn miroir en ſoy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque obiect que ce ſoit,
Autant qu'vne plus blanche, il ayme vne brunette,
Si l'vne a plus d'eſclat, l'autre eſt plus ſadinette,
Et plus viue de feu, d'amour, & de deſir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaiſir.
Mais ſans parler de moy que toute amour emporte,
Voyant vne beauté folatrement acorte,
Dont l'abord ſoit facile, & l'œil plain de douceur,
Que ſemblable à Venus on l'eſtime ſa ſœur,
Que le Ciel ſur ſon front ait poſé ſa richeſſe,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'vne Déeſſe,
Qu'elle ſoit le tourment, & le plaiſir des cœurs,
Que Flore ſous ſes pas faſſe naiſtre des fleurs,
Au ſeul trait de ſes yeux, ſi puiſſans ſur les ames,
Les cœurs les plus glacez ſont tous brulans de flames,
Et fut-il de metail, ou de bronze, ou de roc,
Il n'eſt Moine ſi ſainct qui n'en quittaſt le froc.
Ainſi moy ſeulement ſous l'Amour ie ne plie,
Mais de tous les mortels la nature accomplie
Flechit ſous ceſt Empire, & n'eſt homme icy bas,
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du trepas.
Ce n'eſt doncq' choſe eſtrange (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la ceruelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,

Que i'aimeray, ie croye, encore apres ma mort.
Marquis voilà le vent dont ma nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomtée,
Sans cordes, ſans timon, ſans etoille, ny iour,
Reſte ingrat, & piteux de l'orage d'amour,
Qui contant de mon mal, & ioyeux de ma perte,
Se rit de voir de flots ma poitrine couuerte,
Et comme ſans eſpoir flote ma paſſion,
Digne non de riſée, ains de compaſſion.
Cependant incertain du cours de la tempeſte,
Ie nage ſur les flots, & releuant la teſte,
Ie ſemble depiter naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine, & les Cieux,
M'egayant en mon mal comme vn melancolique
Qui repute à vertu ſon humeur frenetique,
Diſcourt de ſon caprice, en caquete tout haut :
Auſſi comme à vertu i'eſtime ce deffaut,
Et quand tout par malheur iureroit mon dommage,
Ie mourray fort contant mourant en ce voyage.





A Monſieur l'Abé de Beaulieu
nommé par Sa Maieſté à l'Eueſché du Mans.

Satyre VIII.

Charles de mes pechez i'ay bien fait penitence,
Or toy qui te cognois aux cas de conſcience,
Iuge ſi i'ay raiſon, de penſer eſtre abſoubs :
I'oyois vn de ces iours, la Meſſe à deux genoux,
Faiſant mainte oraiſon, l'œil au Ciel, les mains iointes,
Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes
Qu'vn deuot repentir élançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'Enfer, & tout bruſlant de foy,
Quand vn ieune friſé, releué de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'vn ample pennache,
Me vint prendre, & me diſt, penſant dire vn bon mot,
Pour vn Poete du tans, vous eſtes trop deuot,
Moy ciuil, ie me leue, & le bon iour luy donne,
(Qu'heureux eſt le folaſtre, à la teſte griſonne,
Qui bruſquement euſt dit auecq' vne ſambieu,
Ouy-bien pour vous Monſieur qui ne croyez en Dieu.)

Sotte discretion, ie voulus faire acroire,
Qu'vn Poete n'est bisarre, & facheux qu'apres boire,
Ie baisse vn peu la teste, & tout modestement,
Ie luy fis à la mode, vn petit compliment,
Luy comme bien apris, le mesme me sceut rendre,
Et ceste courtoisie à si haut pris me vendre,
Que i'aymerois bien mieux, chargé d'age, & d'ennuys,
Me voir à Rome pauure, entre les mains des Iuys.
Il me prist par la main, apres mainte grimace,
Changeant sur l'vn des pieds, à toute heure de place,
Et dansant tout ainsi qu'vn Barbe encastelé,
Me dist en remachant vn propos aualé,
Que vous estes heureux vous autres belles ames,
Fauoris d'Apolon, qui gouuernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautez, que pour vous seullement,
Mais vous les meritez, voz vertuz non communes
Vous font digne Monsieur de ces bonnes fortunes.
Glorieux de me voir si hautement loué,
Ie deuins aussi fier qu'vn chat amadoüé,
Et sentant au Palais, mon discours se confondre,
D'vn ris de sainct Medard il me fallut rêpondre :
Il poursuyt, mais amy, laissons le discourir,
Dire cent, & cent fois, il en faudroit mourir,
Sa Barbe pinçoter, cageoller la science,
Releuer ses cheueux, dire en ma conscience,
Faire la belle main, mordre vn bout de ses guents,
Rire hors de propos, monstrer ses belles dents,
Se carrer sur vn pied, faire arser son espee,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'vne poupée :
Cependant qu'en trois mots ie te feray sçauoir,
Où premier à mon dam ce facheux me peut voir.
I'estois chez vne Dame, en qui si la Satyre
Permetoit en ces vers que ie le peusse dire,

Reluit, enuironné de la diuinité,
Vn esprit aussi grand, que grande est sa beauté.
Ce Fanfaron chez elle, eut de moy cognoissance,
Et ne fut de parler iamais en ma puissance,
Luy voyant ce iour là, son chapeau de velours,
Rire d'vn facheux conte, & faire vn sot discours,
Bien qu'il m'eust à l'abord doucement fait entendre
Qu'il estoit mon valet, à vendre & à dependre,
Et detournant les yeux, Belle à ce que i'entens,
Comment vous gouuernez les beaux espris du tans,
Et faisant le doucet de parole, & de geste,
Il se met sur vn lict, luy disant, Ie proteste
Que ie me meurs d'amour, quand ie suis pres de vous :
Ie vous ayme si fort que i'en suis tout ialoux,
Puis rechangeant de note, il monstre sa rotonde,
Cest ouurage est-il beau? que vous semble du monde;
L'homme que vous sçauez, m'a dit qu'il n'ayme rien,
Madame à vostre auis, ce iourd'huy suis-ie bien,
Suis-ie pas bien chaussé, ma iambe est-elle belle,
Voyez ce tafetas, la mode en est nouuelle,
C'est œuure de la Chine, à propos on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait vn edit :
Sur le coude il se met, trois boutons se delace,
Madame baisez moy, n'ay-ie pas bonne grace,
Que vous estes facheuse, à la fin on verra,
Rosete le premier qui s'en repentira.
D'assez d'autres propos il me rompit la teste,
Voilà quant & comment ie cogneu ceste beste,
Te iurant mon amy que ie quitté ce lieu,
Sans demander son nom, & sans luy dire adieu.
Ie n'eus depuis ce iour, de luy nouuelle aucune,
Si ce n'est ce matin que de male fortune,
Ie fus en ceste Eglise, où comme i'ay conté,
Pour me persecutter Satan l'auoit porté.

Apres tous ces propos qu'on se dit d'ariuée,
D'vn fardeau si pesant ayant l'ame greuée,
Ie chauuy de l'oreille, & demourant pensif,
L'echine i'alongois comme vn asne retif,
Minutant me sauuer de ceste tirannie,
Il le iuge à respect, ô sans ceremonie,
Ie vous suply (dit-il) viuons en compagnons.
Ayant ainsi qu'vn pot les mains sur les roignons,
Il me pousse en auant, me presente la porte,
Et sans respect des Saincts hors l'Eglise il me porte.
Aussi froid qu'vn ialoux qui voit son corriual,
Sortis, il me demande, estes-vous à cheual,
Auez vous point icy quelqu'vn de vostre troupe,
Ie suis tout seul à pied, luy de m'offrir la croupe,
Moy pour m'en depêtrer, luy dire tout expres,
Ie vous baise les mains, ie m'en vais icy pres,
Chez mon oncle disner, ô Dieu le galand homme,
I'en suis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on assomme,
Ie laisse choir la teste, & bien peu s'en falut,
Remettant par depit en la mort mon salut,
Que ie n'alasse lors la teste la premiere,
Me ietter du pont neuf, à bas en la riuiere.
Insensible il me tresne en la court du Palais,
Où trouuant par hasard quelqu'vn de ses valets,
Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille,
Qu'on ne m'attende point, ie vay disner en ville.
Dieu sçait si ce propos me trauersa l'esprit,
Encor n'est-ce pas tout, il tire vn long escrit,
Que voyant ie fremy, lors sans cageollerie,
Monsieur ie ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-ie, feignant l'auoir veu de trauers,
Aussi n'en est-ce pas, ce sont des meschans vers,
(Ie cogneu qu'il estoit veritable à son dire)
Que pour tuer le tans ie m'efforce d'ecrire,

Et pour vn courtiſan quand vient l'occaſion,
Ie monſtre que i'en ſçay pour ma prouiſion.
Il lit, & ſe tournant bruſquement par la place,
Les banquiers étonnez admiroient ſa grimace,
Et montroient en riant qu'ils ne luy euſſent pas
Preſté ſur ſon minois, quatre doubles ducats,
(Que i'euſſe bien donnez pour ſortir de ſa pate,)
Ie l'ecoute, & durant que l'oreille il me flate,
Le bon Dieu ſçait comment à chaque fin de vers,
Tout expres ie diſois quelque mot de trauers,
Il pourſuit non-obſtant d'vne fureur plus grande,
Et ne ceſſa iamais qu'il n'euſt fait ſa legende.
Me voyant froidement ſes œuures aduouër,
Il les ſerre, & ſe met luy meſme à ſe loüer,
Doncq' pour vn Caualier n'eſt-ce pas quelque choſe :
Mais Monſieur n'auez-vous iamais veu de ma proſe?
Moy de dire que ſi : tant ie craignois qu'il euſt
Quelque proces verbal, qu'entendre il me falluſt.
Encore dittes moy en voſtre conſcience,
Pour vn qui n'a du tout nul acquis de ſcience,
Cecy n'eſt-il pas rare? Il eſt vray ſur ma foy,
Luy dis-ie ſouriant : lors ſe tournant vers moy,
M'acolle à tour de bras, & tout petillant d'aiſe,
Doux comme vne epouſee, à la ioüe il me baiſe :
Puis me flatant l'épaule, il me fiſt librement
L'honneur que d'aprouuer mon petit iugement,
Apres ceſte careſſe, il rentre de plus belle,
Tantoſt il parle à l'vn, tantoſt l'autre l'appelle,
Touſiours noueaux diſcours, & tant fut-il humain
Que touſiours de faueur il me tint par la main.
I'ay peur que ſans cela i'ay l'ame ſi fragille,
Que le laiſſant du guet i'euſſe peu faire gille :
Mais il me fut bien force eſtant bien attaché,
Que ma diſcretion expiaſt mon peché.

Quel heur ce m'euſt eſté, ſi ſortant de l'Egliſe,
Il m'euſt conduit chez luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet à qui ce beau maiſtre parla,
M'euſt donné l'anguillade, & puis m'euſt laiſſé là,
Honorable defaite, heureuſe échapatoire,
Encores de rechef me la fallut-il boire.
Il vint à reparler de ſus le bruit qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court,
Que Paris eſt bien grand, que le Pont neuf s'achéue,
Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'éleue.
Il vint à definir que c'eſtoit qu'Amitié
Et tant d'autres Vertus, que c'en eſtoit pitié.
Mais il ne definit, tant il eſtoit nouice,
Que l'Indiſcretion eſt vn ſi facheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir, de rage, ou de regret,
Que de viure à la geſne auecq' vn indiſcret.
Tandis que ſes diſcours me donnoient la torture,
Ie ſonde tous moyens pour voir ſi d'auanture
Quelque bon accident euſt peu m'en retirer,
Et m'enpeſcher en fin de me deſeſperer.
Voyant vn Preſident, ie luy parle d'affaire,
S'il auoit des proces, qu'il eſtoit neceſſaire
D'eſtre touſiours apres ces Meſſieurs bonneter,
Qu'il ne laiſſaſt pour moy, de les ſoliciter,
Quant à luy qu'il eſtoit homme d'intelligence,
Qui ſçauoit comme on perd ſon bien par negligence,
Où marche l'intereſt, qu'il faut ouurir les yeux.
Ha! non Monſieur (dit-il) i'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que i'ay, que voſtre compagnie,
Et ſe miſt auſſi-toſt ſur la ceremonie.
Moy qui n'ayme à debatre en ces fadeſes là,
Vn tans ſans luy parler, ma langue vacila :
Enfin ie me remets ſur les cageolleries,
Luy dis comme le Roy eſtoit aux Tuilleries,

Ce qu'au Louure on diſoit qu'il feroit ce iourd'huy,
Qu'il deuroit ſe tenir touſiours aupres de luy :
Dieu ſçait combien alors il me diſt de ſottiſes,
Parlant de ſes hauts faicts, & de ſes vaillantiſes,
Qu'il auoit tant ſeruy, tant faict la faction,
Et n'auoit cependant aucune penſion,
Mais qu'il ſe conſoloit, en ce qu'au moins l'Hiſtoire,
Comme on fait ſon trauail, ne derobroit ſa gloire,
Et s'y met ſi auant que ie creu que mes iours
Deuoient pluſtoſt finir, que non pas ſon diſcours.
Mais comme Dieu voulut apres tant de demeures,
L'orloge du Palais, vint à frapper onze heures,
Et luy qui pour la ſouppe auoit l'eſprit ſubtil,
A quelle heure Monſieur, voſtre oncle diſne-til?
Lors bien peu s'en falut, ſans plus longtans attendre,
Que de rage au gibet ie ne m'allaſſe pendre.
Encor l'euſſe-ie fait eſtant deſeſperé,
Mais ie croy que le Ciel, contre moy coniuré,
Voulut que s'acomplit ceſte auanture mienne,
Que me diſt ieune enfant vne Bohemienne.
Ny la peſte, la fain, la verolle, la tous,
La fieure, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront ceſtuy-cy, mais l'importun langage
D'vn facheux, qu'il s'en garde, eſtant grand, s'il eſt ſage.
Comme il continuoit ceſte vieille chanſon,
Voicy venir quelqu'vn d'aſſez pauure façon :
Il ſe porte au deuant, luy parle, le cageolle,
Mais ceſt autre à la fin, ſe monta de parole,
Monſieur c'eſt trop long-tans : tout ce que vous voudrez,
Voicy l'Arreſt ſigné, non Monſieur vous viendrez.
Quand vous ſerez dedans vous ferez à partie,
Et moy qui cependant n'eſtois de la partie,
I'eſquiue doucement, & m'en vais à grand pas,
La queue en loup qui fuit, & les yeux contre bas,

Le cœur ſautant de ioye, & triſte d'aparance :
Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerance,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut
Que ie receuſſe vn iour le bien de mon ſalut.
Mais craignant d'encourir vers toy le meſme vice
Que ie blaſme en autruy, ie ſuis à ton ſeruice,
Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De fain, d'vn importun, de froid, & de ſoucy.





A Monſieur Rapin.

SATYRE IX.

Rapin le fauorit d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier iour & nuit tu t'amuſes,
Et que d'vn vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais vn chemin à l'immortalité,
Moy qui n'ay ny l'eſprit ny l'halaine aſſez forte,
Pour te ſuiure de prez & te ſeruir d'eſcorte,
Ie me contenteray ſans me precipiter,
D'admirer ton labeur ne pouuant l'imiter,
Et pour me ſatisfaire au deſir qui me reſte,
De rendre ceſt hommage à chacun manifeſte :
Par ces vers i'en prens acte, affin que l'auenir,
De moy par ta vertu, ſe puiſſe ſouuenir,
Et que ceſte memoire à iamais s'entretienne,
Que ma Muſe imparfaite eut en honneur la tienne,
Et que ſi i'eus l'eſprit d'ignorance abatu,
Ie l'euz au moins ſi bon, que i'aymay ta vertu,
Contraire à ces reſueurs dont la Muſe inſolente,
Cenſurant les plus vieux, arrogamment ſe vante
De reformer les vers non les tiens ſeulement,
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,

Les Latins, les Hebreux, & toute l'Antiquaille,
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son mestier n'estoit qu'vn aprentif,
Il auoit le cerueau fantastique & rétif,
Desportes n'est pas net, du Bellay trop facille,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & releuez
Qui du peuple auiourd'huy ne sont pas aprouuez.
Comment il nous faut doncq' pour faire vne œuure grande
Qui de la calomnie & du tans se deffende,
Qui trouue quelque place entre les bons autheurs,
Parler comme à sainct Iean parlent les Crocheteurs.
Encore ie le veux pourueu qu'ils puissent faire
Que ce beau sçauoir entre en l'esprit du vulgaire,
Et quand les Crocheteurs seront Pœtes fameux :
Alors sans me facher ie parleray comme eux.
Pensent-ils des plus vieux offenceant la memoire,
Par le mespris d'autruy s'aquerir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot, estrange, ou de trauers,
Prouuer qu'ils ont raison de censurer leurs vers,
(Alors qu'une œuure brille & d'art, & de science,
La verue quelque fois s'egaye en la licence.)
Il semble en leur discours hautain & genereux,
Que le Cheual volant n'ait pissé que pour eux,
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle,
Que la Mouche du Grec leurs leures emmielle,
Qu'ils ont seuls icy bas trouué la Pie au nit,
Et que des hauts esprits le leur est le zenit :
Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance,
Et disent librement que leur experience
A rafiné les vers fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur,
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouué la metode,
Et que rien n'est parfaict s'il n'est fait à leur mode

Cependant leur ſçauoir ne s'eſtend ſeulement,
Qu'à regrater vn mot douteux au iugement,
Prendre garde qu'vn qui ne heurte vne diphtongue,
Epier ſi des vers la rime eſt breue ou longue,
Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'vniſſant,
Ne rend point à l'oreille vn vers trop languiſſant,
Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouurage :
Nul eguillon diuin n'eſleue leur courage,
Ils rampent baſſement foibles d'inuentions,
Et n'oſent peu hardis tanter les fictions,
Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque choſe,
C'eſt proſer de la rime, & rimer de la proſe
Que l'art lime & relime & polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille vn agreable ſon.
Et voyant qu'vn beau feu leur ceruelle n'embraſe,
Ils attifent leurs mots, ageolliuent leur fraſe,
Affectent leur diſcours tout ſi releué d'art,
Et peignent leurs defaux de couleurs & de fard.
Auſſi ie les compare à ces femmes iolies,
Qui par les Affiquets ſe rendent embelies,
Qui gentes en habits & ſades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons,
Dont l'œil rit molement auecque affeterie,
Et de qui le parler n'eſt rien que flaterie :
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement,
Leur viſage reluit de cereuſe & de peautre,
Propres en leur coifure vn poil ne paſſe l'autre.
Où ſes diuins eſprits hautains & releuez,
Qui des eaux d'Helicon ont les ſens abreuuez :
De verue & de fureur leur ouurage etincelle,
De leurs vers tout diuins la grace eſt naturelle,
Et ſont comme lon voit la parfaite beauté,
Qui contante de ſoy, laiſſe la nouueauté

Que l'art trouue au Palais ou dans le blanc d'Eſpagne,
Rien que le naturel ſa grace n'acompagne,
Son front laué d'eau claire, éclaté d'vn beau teint,
De roſes & de lys la Nature l'a peint,
Et, laiſſant là Mercure, & toutes ſes malices,
Les nonchalances ſont les plus grands artifices.
Or Rapin quant à moy qui n'ay point tant d'eſprit,
Ie vay le grand chemin que mon oncle m'aprit,
Laiſſant là ces Docteurs que les Muſes inſtruiſent,
En des arts tout nouueaux, & s'ils ſont comme ils diſent,
De ſes fautes vn liure auſſi gros que le ſien,
Telles ie les croiray quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muſe à mordre ſi cuiſante,
Leur don'ra, comme à luy dix mil eſcus de rente,
De l'honneur, de l'eſtime, & quand par l'Vniuers,
Sur le lut de Dauid on chantera leurs vers,
Qu'ils auront ioint l'vtille auecq' le delectable,
Et qu'ils ſçauront rimer vne auſſi bonne table.
On fait en Italie vn conte aſſez plaiſant,
Qui vient à mon propos, qu'vne fois vn Paiſant,
Homme fort entendu & ſuffiſant de teſte,
Comme on peut aiſement iuger par ſa requeſte,
S'en vint trouuer le Pape & le voulut prier,
Que les Preſtres du tans ſe peuſſent marier,
Affin ce diſoit-il que nous puiſſions nous autres
Leurs femmes careſſer, ainſi qu'ils font les noſtres.
Ainſi ſuis-ie d'auis comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'eſprit ſi bon, & l'intellect ſi haut,
Le iugement ſi clair, qu'ils faſſent vn ouurage,
Riche d'inuentions, de ſens, & de langage,
Que nous puiſſions draper comme ils font nos eſcris,
Et voir comme l'on dit, s'ils ſont ſi bien apris,
Qu'ils monstrent de leur eau, qu'ils entrent en cariere,
Leur age defaudra pluſtoſt que la matiere,

Nous sommes en vn siecle où le Prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend,
Qu'ils fassent par leurs vers, rougir chacun de honte,
Et comme de valeur nostre Prince surmonte
Hercule, Ænée, Achil', qu'ils ostent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers :
Qu'ils composent vne œuure, on verra si leur liure,
Apres mile, & mile ans, sera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie & le Destin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.
Mais Rapin mon amy c'est la vieille querelle,
L'homme le plus parfaict a manque de ceruelle,
Et de ce grand defaut vient l'imbecilité,
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté,
Et selon le suget qu'à l'œil il se propose,
Suiuant son apetit il iuge toute chose.
Aussi selon noz yeux, le Soleil est luysant,
Moy-mesme en ce discours qui fay le suffisant,
Ie me cognoy frappé, sans le pouuoir comprendre,
Et de mon vercoquin ie ne me puis deffendre.
Sans iuger, nous iugeons, estant nostre raison
Là haut dedans la teste, où selon la saison
Qui regne en nostre humeur, les brouillas nous embrouillent
Et de lieures cornus le cerueau nous barbouillent.
Philosophes resueurs discourez hautement,
Sans bouger de la terre allez au firmament,
Faites que tout le Ciel bransle à vostre cadance,
Et pesez vos discours mesme, dans sa Balance,
Congnoissez les humeurs, qu'il verse de sus nous,
Ce qui se fait de sus, ce qui se fait de sous,
Portez vne lanterne aux cachots de Nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceste aymable painture,
Quelle main sus la terre, en broye la couleur,
Leurs secretes vertus, leurs degrez de chaleur,

Voyez germer à l'œil les ſemances du monde,
Allez metre couuer les poiſſons dedans l'onde,
Dechifrez les ſecrets de Nature & des Cieux,
Voſtre raiſon vous trompe, auſſi-bien que vos yeux.
Or ignorant de tout, de tout ie me veus rire,
Faire de mon humeur moy-meſme vne Satyre,
N'eſtimer rien de vray qu'au gouſt il ne ſoit tel,
Viure, & comme Chreſtien adorer l'Immortel,
Où giſt le ſeul repos qui chaſſe l'Ignorance,
Ce qu'on voit hors de luy, n'eſt que ſote aparance,
Piperie, artifice, encore ô cruauté
Des hommes & du tans, noſtre mechanceté
S'en ſert aux paſſions, & de ſous vne aumuſſe,
L'Ambition, l'Amour, l'Auarice ſe muſſe :
L'on ſe couure d'vn frocq pour tromper les ialoux,
Les Temples auiourd'huy ſeruent aux rendez-vous :
Derriere les pilliers, on oit mainte ſornete,
Et comme dans vn bal, tout le monde y caquette :
On doit rendre ſuiuant & le tans, & le lieu,
Ce qu'on doit à Ceſar, & ce qu'on doit à Dieu,
Et quant aux apetis de la ſottiſe humaine,
Comme vn homme ſans gouſt, ie les ayme ſans peine,
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection,
Nous iugeons, nous voyons ſelon la paſſion.
Le Soldat auiourd'huy ne reſue que la guerre,
En paix le Laboureur veut cultiuer ſa terre :
L'Auare n'a plaiſir qu'en ſes doubles ducas,
L'Amant iuge ſa Dame vn chef d'œuure icy bas,
Encore qu'elle n'ait ſur ſoy rien qui ſoit d'elle,
Que le rouge, & le blanc, par art la faſſe belle,
Qu'elle ante en ſon palais ſes dents tous les matins,
Qu'elle doiue ſa taille au bois de ſes patins,
Que ſon poil des le ſoir, friſé dans la boutique,
Comme vn caſque au matin, ſur ſa teſte s'aplique,

Qu'elle ait comme vn piquier le corſelet au dos,
Qu'à grand paine ſa peau puiſſe couurir ſes os,
Et tout ce qui de iour la fait voir ſi doucete,
La nuit comme en depoſt ſoit de ſous la toillette.
Son eſprit vlceré iuge en ſa paſſion,
Que ſon taint fait la nique à la perfection.
Le ſoldat tout-ainſi pour la guerre ſoupire
Iour & nuit il y penſe & touſiours la deſire,
Il ne reſue la nuit, que carnage, & que ſang,
La pique dans le poing, & l'eſtoc ſur le flanc,
Il penſe mettre à chef quelque belle entrepriſe,
Que forçant vn chaſteau tout eſt de bonne priſe,
Il ſe plaiſt aux treſors qu'il cuide rauager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'Auare d'autre part n'ayme que la richeſſe,
C'eſt ſon Roy, ſa faueur, la court & ſa maitreſſe,
Nul obiect ne luy plaiſt, ſinon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a plus il eſt indigent.
Le Paiſant d'autre ſoing ſe ſent l'ame ambraſée,
Ainſi l'humanité ſottement abuſée,
Court à ſes apetis qui l'aueuglent ſi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux ſi ne voit-elle rien.
Nul chois hors de ſon gout ne regle ſon enuie,
Mais s'aheurte où ſans plus quelque apas la conuie,
Selon ſon apetit le monde ſe repaiſt,
Qui fait qu'on trouue bon ſeulement ce qui plaiſt.
O debille raiſon où eſt ores ta bride,
Ou ce flambeau qui ſert aux perſonnes de guide,
Contre les paſſions trop foible eſt ton ſecours,
Et ſouuent courtiſane apres elle tu cours
Et ſauourant l'apas qui ton ame enſorcelle,
Tu ne vis qu'à ſon gouſt, & ne voys que par elle.
De là vient qu'vn chacun meſmes en ſon defaut,
Penſe auoir de l'eſprit autant qu'il luy en faut,

Aussi rien n'est party si bien par la nature
Que le sens, car chacun en a sa fourniture.
Mais pour nous moins hardis à croire à nos raisons,
Qui reglons nos esprits par les comparaisons
D'vne chose auecq' l'autre, épluchons de la vie
L'action qui doit estre, ou blasmée, ou suiuie,
Qui criblons le discours, au chois se variant,
D'auecq' la faucete la verité triant,
(Tant que l'homme le peut) qui formons nos ouurages,
Aux moules si parfaicts de ces grands personnages,
Qui depuis deux mile ans, ont acquis le credit,
Qu'en vers rien n'est parfaict, que ce qu'ils en ont dit,
Deuons nous auiourd'huy, pour vne erreur nouuelle
Que ces clers deuoyez forment en leur ceruelle,
Laisser legerement la vieille opinion,
Et suiuant leurs auis croire à leur passion?
Pour moy les Huguenots pouroient faire miracles,
Ressuciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que ie ne pourois pas croire à leur verité,
En toute opinion ie fuy la nouueauté.
Aussi doit-on plustost imiter nos vieux peres,
Que suiure des nouueaux, les nouuelles Chimeres,
De mesme en l'art diuin de la Muse doit-on
Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon.
Mais Rapin à leur goust, si les vieux sont profanes,
Si Virgille, le Tasse, & Ronsard sont des asnes,
Sans perdre en ces discours le tans que nous perdons,
Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.







Satyre X.



Ce mouuement de temps peu cogneu des humains,
Qui trompe noſtre eſpoir, noſtre eſprit, & nos mains,
Cheuelu ſur le front & chauue par derriere,
N'eſt pas de ces oyſeaux qu'on prend à la pantiere,
Non plus que ce milieu des vieux tant debatu,
Où l'on miſt par deſpit à l'abry la vertu,
N'eſt vn ſiege vaccant au premier qui l'occupe,
Souuent le plus Mattois ne paſſe que pour Dupe :
Ou par le iugement il faut perdre ſon temps
A choiſir dans les mœurs ce Milieu que i'entens.
Or i'excuſe en cecy noſtre foibleſſe humaine,
Qui ne veut, ou ne peut, ſe donner tant de peine,
Que s'exercer l'eſprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par eſtude vn lourdaut plus adroit.
Mais ie n'excuſe pas les Cenſeurs de Socrate,
De qui l'eſprit rongneux de ſoy-meſme ſe grate,
S'idolatre, s'admire, & d'vn parler de miel,
Se va preconiſant confin de Larcanciel :
Qui baillent pour raiſons des chanſons & des bourdes,
Et tous ſages qu'ils ſont font les fautes plus lourdes :
Et pour ſçauoir gloſer ſur le Magnificat,

Tranchent en leurs discours de l'esprit delicat,
Controllent vn chacun, & par apostasie
Veulent paraphraser dessus la fantasie :
Aussi leur bien ne sert qu'à monstrer le deffaut,
Et semblent se baigner quand on chante tout haut,
Qu'ils ont si bon cerueau, qu'il n'est point de sottise
Dont par raison d'estat leur esprit ne s'aduise.
Or il ne me chaudroit insensez ou prudens
Qu'ils fissent à leurs frais Messieurs les intendans,
A chaque bout de champ si sous ombre de chere
Il ne m'en falloit point payer la folle enchere.
Vn de ces iours derniers par des lieux destournez
Ie m'en allois resuant le manteau sur le nez,
L'âme bizarément de vappeurs occupee
Comme vn Poëte qui prend les vers à la pippee :
En ces songes profonds où flottoit mon esprit,
Vn homme par la main hazardement me prit,
Ainsi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuict en sursaut il s'esueille,
Ie passe outre d'aguet sans en faire semblant,
Et m'en vois à grands pas tout froid & tout tremblant :
Craignant de faire encor' auec ma patience
Des sottises d'autruy nouuelle penitence.
Tout courtois il me suit, & d'vn parler remis,
Quoy? Monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis,
Ie m'arreste contraint d'vne façon confuse,
Grondant entre mes dents ie barbotte vne excuse :
De vous dire son nom il ne guarit de rien,
Et vous iure au surplus qu'il est homme de bien,
Que son cœur conuoiteux d'ambition ne créue
Et pour ses factions qu'il n'ira point en Gréue :
Car il aime la France, & ne souffriroit point,
Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mist en pourpoint.
Au compas du deuoir il regle son courage,

Et ne laiſſe en depoſt pourtant ſon auantage,
Selon le temps il met ſes partis en auant,
Alors que le Roy paſſe, il gaigne le deuant,
Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laiſſe au Roy Iean, & s'en court au Roy Charles.
Meſme aux plus auancez demandant le pourquoy
Il ſe met ſur vn pied, & ſur le quant à moy,
Et ſeroit bien faſché le Prince aſſis à table
Qu'vn autre en fuſt plus pres, ou fiſt plus l'agreable,
Qui plus ſuffiſamment entrant ſur le deuis
Fiſt mieux le Philoſophe ou diſt mieux ſon auis,
Qui de chiens ou d'oyſeaux euſt plus d'experience,
Ou qui déuidaſt mieux vn cas de conſcience :
Puis dittes comme vn ſot qu'il eſt ſans paſſion,
Sans gloſer plus auant ſur ſa perfection.
Auec maints hauts diſcours, de chiens, d'oyſeaux, de bottes,
Que les vallets de pied ſont fort ſuiects aux crottes,
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner,
Si Domp-Pedre eſt venu qu'il s'en peut retourner,
Le Ciel nous fiſt ce bien qu'encor' d'aſſez bonne heure,
Nous vinſmes au Logis où ce Monſieur demeure,
Où ſans hiſtorier le tout par le menu,
Il me dict vous ſoyez Monſieur le bien venu.
Apres quelque propos, ſans propos & ſans ſuitte
Auecq' un froid Adieu ie minutte ma fuitte,
Plus de peur d'accident que de diſcretion :
Il commence vn ſermon de ſon affection,
Me rid, me prend, m'embraſſe, auec ceremonie,
Quoy? vous ennuyez-vous en noſtre compagnie?
Non non, ma foy dit-il, il n'ira pas ainſi,
Et puis que ie vous tiens, vous ſouppérez icy.
Ie m'excuſe, il me force, ô Dieux quelle iniuſtice?
Alors, mais las trop tard ie cogneus mon ſupplice·
Mais pour l'auoir cogneu, ie ne peux l'éuiter,

Tant le destin se plaist à me persecuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'estourdi vn sot faict à la fourche,
Qui pour nous saluër laissant choir son chappeau,
Fist comme vn entre-chat auec vn escabeau,
Trebuschant sur le cul, s'en va deuant derriere,
Et grondant se fascha qu'on estoit sans lumiere :
Pour nous faire sans rire aualler ce beau saut
Le Monsieur sur la veuë excuse ce deffaut,
Que les gens de sçauoir ont la visiere tendre :
L'autre se releuant deuers nous se vint rendre,
Moins honteux d'estre cheut, que de s'estre dressé
Et luy demandast-il s'il s'estoit point blessé.
Apres mille discours dignes d'vn grand volume,
On appelle vn vallet, la chandelle s'allume :
On apporte la nappe, & met-on le couuert,
Et suis parmy ces gens comme vn homme sans vert,
Qui fait en rechignant aussi maigre visage
Qu'vn Renard que Martin porte au Louure en sa cage.
Vn long-temps sans parler ie regorgeois d'ennuy
Mais n'estant point garand des sottises d'autruy,
Ie creu qu'il me falloit d'vne mauuaise affaire
En prendre seulement ce qui m'en pouuoit plaire.
Ainsi considerant ces hommes & leurs soings,
Si ie n'en disois mot ie n'en pense pas moings,
Et iugé ce lourdaut à son nez autentique,
Que c'estoit vn Pedant, animal domestique,
De qui la mine rogue & le parler confus,
Les cheueux gras & longs, & les sourcils touffus
Faisoient par leur sçauoir, comme il faisoit entendre,
La figue sur le nez au Pedant d'Alexandre.
Lors ie fus asseuré de ce que i'auois creu,
Qu'il n'est plus Courtisan de la Cour si recreu,
Pour faire l'entendu qu'il n'ait pour quoy qu'il vaille,

Vn Poëte, vn Aſtrologue, ou quelque Pedentaille,
Qui durant ſes Amours auec ſon bel eſprit
Couche de ſes faueurs l'hiſtoire par eſcrit.
Maintenant que l'on voit & que ie vous veux dire,
Tout ce qui ſe fiſt là digne d'vne ſatyre,
Ie croirois faire tort à ce Docteur nouueau,
Si ie ne luy donnois quelques traicts de pinceau;
Mais eſtant mauuais peintre ainſi que mauuais Poëte,
Et que i'ay la ceruelle & la main mal adroitte,
O Muſe ie t'inuoque! emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec,
Laiſſe moy là Phœbus chercher ſon auanture,
Laiſſe moy ſon B. mol, prend la clef de Nature,
Et vien ſimple ſans fard, nuë & ſans ornement,
Pour accorder ma fluſte auec ton inſtrument.
Dy moy comme ſa race autres fois ancienne
Dedans Rome accoucha d'vne Patricienne,
D'où naſquit dix Catons & quatre vingts Preteurs,
Sans les Hiſtoriens & tous les Orateurs :
Mais non, venons à luy, dont la mauſſade mine
Reſſemble vn de ces Dieux des coutaux de la Chine,
Et dont les beaux diſcours plaiſamment eſtourdis
Feroient creuer de rire vn ſainct de Paradis.
Son teint iaune enfumé de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade,
Et n'eſt blanc en Eſpaigne à qui ce Cormoran
Ne faſſe renier la loy de l'Alcoran.
Ses yeux bordez de rouge eſgarez ſembloient eſtre,
L'vn à Mont-marthe, & l'autre au chaſteau de Biceſtre :
Toutesfois redreſſant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la ieuneſſe au chemin de vertu.
Son nez haut releué ſembloit faire la nique
A l'Ouide Naſon, au Scipion Naſique,
Où maints rubiz balez tous rougiſſants de vin

Monſtroient vn HAC ITVR *à la pomme de pin :*
Et preſchant la vendange aſſeuroient en leur trongne,
Qu'vn ieune Medecin vit moins qu'vn vieux yurongne.
Sa bouche eſt groſſe & torte, & ſemble en ſon porfil,
Celle-là d'Alizon qui retordant du fil
Fait la moüe aux paſſans, & ſeconde en grimace,
Baue comme au Prin-temps vne vieille limace.
Vn rateau mal rangé pour ſes dents paroiſſoit,
Où le chancre & la roüille en monceaux s'amaſſoit,
Dont pour lors ie congneus grondant quelques parolles
Qu'expert il en ſçauoit creuer ſes euerolles,
Qui me fiſt bien iuger qu'aux veilles des bons iours
Il en ſouloit roigner ſes ongles de velours.
Sa barbe ſur ſa ioüe eſparſe à l'auanture,
Où l'art eſt en colere auecque la nature,
En Boſquets s'eſleuoit, où certains animaux
Qui des pieds, non des mains, luy faiſoient mille maux.
Quant au reſte du corps il eſt de telle ſorte
Qu'il ſemble que ſes reins & ſon eſpaule torte
Façent guerre à ſa teſte, & par rebellion,
Qu'ils euſſent entaſſé Oſſe ſur Pellion :
Tellement qu'il n'a rien en tout ſon attelage
Qui ne ſuiue au galop la trace du viſage.
Pour ſa robbe elle fut autre qu'elle n'eſtoit
Alors qu'Albert le Grand aux feſtes la portoit ;
Mais touſiours recouſant piece à piece nouuelle,
Depuis trente ans c'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle :
Ainſi que ce vaiſſeau des Grecs tant renommé
Qui ſurueſcut au temps qu'il auoit conſommé :
Vne taigne affamée eſtoit ſur ſes eſpaules,
Qui traçoit en Arabe vne Carte des Gaules :
Les pieces & les trous ſemez de tous coſtez,
Repreſentoient les Bourgs, les monts, & les Citez :
Les filets ſeparez qui ſe tenoient à peine,

Imitoient les ruiſſeaux coulans dans vne pleine.
Les Alpes en iurant luy grimpoient au collet,
Et Sauoy' qui plus bas ne pend qu'à vn fillet.
Les puces & les poux & telle autre quenaille,
Aux plaines d'alentour ſe mettoient en bataille,
Qui les places d'autruy par armes vſurpant
Le titre diſputoient au premier occupant.
Or deſſous ceſte robbe illuſtre & venerable,
Il auoit vn iupon, non celuy de Conſtable :
Mais vn qui pour vn temps ſuiuit l'arriere-ban,
Quand en premiere nopce il ſeruit de caban
Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne :
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin,
Il faut en deuinaille eſtre maiſtre Gonin.
Sa ceinture honorable ainſi que ſes iartieres,
Furent d'vn drap du ſeau, mais i'entends de liʒieres
Qui ſur maint Couſturier iouërent maint rollet,
Mais pour l'heure preſente ils ſangloient le mulet.
Vn mouchoir & des gans auecq' ignominie
Ainſi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au coſté, qui ſembloit en lambeaux,
Crier en ſe mocquant vieux linge, & vieux drapeaux :
De l'autre brimballoit vne clef fort honneſte,
Qui tire à ſa cordelle vne noix d'arbaleſte.
Ainſi ce perſonnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim s'en vint iuſques à moy
Qui ſentis à ſon neʒ, à ſes leures dècloſes,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roſes.
Il me parle latin, il allegue, il diſcourt,
Il reforme à ſon pied les humeurs de la Court :
Qu'il a pour enſeigner vne belle maniere,
Que ſans robe il a veu la matiere premiere,
Qu'Epicure eſt yurongne, Hypocrate vn bourreau,

Que Bartolle & Iaſon ignorent le barreau :
Que Virgille eſt paſſable, encor' qu'en quelques pages,
Il meritaſt au Louure eſtre chifflé des Pages,
Que Pline eſt ineſgal, Terence vn peu ioly,
Mais ſur tout il eſtime vn langage poly.
Ainſi ſur chaſque Autheur il trouue de quoy mordre,
L'vn n'a point de raiſons, & l'autre n'a point d'ordre,
L'autre auorte auant temps des œuures qu'il conçoit,
Or il vous prend Macrobe & luy donne le foit,
Ciceron il s'en taiſt d'autant que l'on le crie
Le pain quotidian de la Pedanterie,
Quant à ſon iugement il eſt plus que parfait
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait,
Par hazard diſputant ſi quelqu'vn luy replique,
Et qu'il ſoit à quia, vous eſtes heretique :
Ou pour le moins fauteur, ou vous ne ſçauez point
Ce qu'en mon manuſcrit i'ay noté ſur ce point.
Comme il n'eſt rien de ſimple auſſi rien n'eſt durable,
De pauure on deuient riche, & d'heureux miſerable,
Tout ſe change qui ſiſt qu'on changea de diſcours,
Apres maint entretien, maints tours, & maints retours,
Vn valet ſe leuant le chapeau de la teſte
Nous vint dire tout haut que la ſouppe eſtoit preſte :
Ie congneu qu'il eſt vray ce qu'Homere en eſcrit,
Qu'il n'eſt rien qui ſi fort nous reſueille l'eſprit,
Car i'eus au ſon des plats l'ame plus alteree
Que ne l'auroit vn chien au ſon de la curee :
Mais comme vn iour d'Eſté où le Soleil reluit,
Ma ioye en moins d'vn rien comme vn éclair s'enfuit,
Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille,
Me bailla gentiment le lieure par l'oreille :
Et comme en vne montre où les paſſe-volans
Pour ſe monſtrer ſoldats ſont les plus inſolens :
Ainſi parmy ces gens vn gros vallet d'eſtable,

Glorieux de porter les plats dessus la table,
D'vn nez de Maiordome, & qui morgue la faim,
Entra seruiette au bras & fricassee en main,
Et sans respect du lieu, du Docteur ny des sausses,
Heurtant table & treteaux, versa tout sur mes chausses :
On le tance, il s'excuse, & moy tout resolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainsi voulu,
Ie tourne en raillerie vn si fascheux mistere
De sorte que Monsieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on se laue, & chacun en son rang,
Se met dans vne chaire ou s'assied sur vn banc :
Suiuant ou son merite, ou sa charge, ou sa race.
Des niais sans prier ie me mets en la place,
Où i'estois resolu faisant autant que trois,
De boire & de manger comme aux veilles des Rois :
Mais à si beau dessein defaillant la matiere,
Ie fus enfin contraint de ronger ma littiere,
Comme vn asne affamé qui n'a chardons ny foing,
N'ayant pour lors dequoy me saouler au besoing.
Or entre tous ceux-là qui se mirent à table,
Il n'en estoit pas vn qui ne fust remarcable,
Et qui sans esplucher n'aualast l'Eperlan :
L'vn en titre d'office exerçoit vn berlan,
L'autre estoit des suiuants de Madame Lipee,
Et l'autre cheualier de la petite espee,
Et le plus sainct d'entr'eux (sauf le droict du cordeau)
Viuoit au Cabaret pour mourir au bordeau.
En forme d'Eschiquier les plats rangez sur table,
N'auoient ny le maintien, ny la grace accostable,
Et bien que nos disneurs mengeassent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens :
Mon Docteur de Menestre en sa mine alteree,
Auoit deux fois autant de mains que Briaree,
Et n'estoit quel qu'il fust morceau dedans le plat,

Qui des yeux & des mains n'euſt vn eſcheq & mat.
D'où i'aprins en la cuitte auſſi bien qu'en la cruë,
Que l'âme ſe laiſſoit piper comme vne Gruë,
Et qu'aux plats comme au lict auec lubricité
Le peché de la chair tentoit l'humanité.
Deuant moy iuſtement on plante vn grand potage,
D'où les mouſches à ieun ſe ſauuoient à la nage :
Le broüet eſtoit maigre, & n'eſt Noſtradamus
Qui l'Aſtrolabe en main ne demeuraſt camus,
Si par galanterie ou par ſottiſe expreſſe
Il y penſoit trouuer vne eſtoille de greſſe :
Pour moy ſi i'euſſe eſté ſur la mer de Leuant,
Où le vieux Louchaly fendit ſi bien le vent,
Quand ſainct Marc s'habilla des enſeignes de Trace,
Ie l'acomparerois au golphe de Patraſſe,
Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts
Les moûches qui flottoient en guiſe de Soldarts,
Qui morts ſembloient encor' dans les ondes ſalees
Embraſſer les charbons des Galeres bruſlees.
I'oy ce ſemble quelqu'vn de ces noueaux Docteurs,
Qui d'eſtoc & de taille eſtrillent les Autheurs,
Dire que ceſte exemple eſt fort mal aſſortie :
Homere, & non pas moy t'en doit la garantie,
Qui dedans ſes eſcrits, en des certains effets
Les compare peut-eſtre auſſi mal que ie faits.
Mais retournons à table où l'eſclanche en ceruelle
Des dents & du chalan ſeparoit la querelle,
Et ſur la nappe allant de quartier en quartier
Plus dru qu'vne nauette au trauers d'vn meſtier,
Gliſſoit de main en main où ſans perdre auantage
Ebrechant le couſteau teſmoignoit ſon courage :
Et durant que Brebis elle fut parmy nous
Elle ſçeut brauement ſe deffendre des loups,
Et de ſe conſeruer elle miſt ſi bon ordre,

Que morte de vieilleſſe elle ne ſçauroit mordre :
A quoy glouton oyſeau du ventre renaiſſant
Du fils du bon Iapet te vas-tu repaiſſant,
Aſſez, & trop long-temps, ſon poulmon tu gourmandes,
La faim ſe renouuelle au change des viandes :
Laiſſant là ce larron, vien icy deſormais
Où la tripaille eſt fritte en cent ſortes de mets.
Or durant ce feſtin Damoyſelle famine
Auec ſon nez etique, & ſa mourante mine,
Ainſi que la charté par Edit l'ordonna,
Faiſoit vn beau diſcours deſſus l'alezina,
Et nous torchant le bec aleguoit Symonide
Qui dict pour eſtre ſain qu'il faut maſcher à vuide.
Au reſte à manger peu, Monſieur beuuoit d'autant,
Du vin qu'à la tauerne on ne payoit contant,
Et ſe faſchoit qu'vn Iean bleçé de la Logique,
Luy barboüilloit l'eſprit d'vn ergo Sophiſtique.
Eſmiant quant à moy du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet ie m'accordois :
Leur voyant de piot la ceruelle eſchauffée,
De peur (comme l'on dict) de courroucer la Fée.
Mais à tant d'accidents l'vn ſur l'autre amaſſez,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez :
De rage ſans parler ie m'en mordois la léure
Et n'eſt Iob de deſpit qui n'en euſt pris la chéure :
Car vn limier boiteux de galles damaſſé
Qu'on auoit d'huile chaude & de ſouffre greſſé,
Ainſi comme vn verrat enueloppé de fange,
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout, de meſme en pareil cas
Ce rongneux las d'aller ſe frottoit à mes bas
Et fuſt pour eſtriller ſes galles ou ſes crottes,
De ſa grace il greſſa mes chauſſes pour mes bottes
En ſi digne façon que le frippier Martin

Auec ſa malle-tache y perdroit ſon Latin.
Ainſi qu'en ce deſpit le ſang m'eſchauffoit l'ame,
Le monſieur ſon Pedant à ſon aide reclame,
Pour ſoudre l'argument, quand d'vn ſçauant parler,
Il eſt, qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
Le Pedant tout fumeux de vin & de doctrine
Reſpond, Dieu ſçait comment le bon Iean ſe mutine
Et ſembloit que la gloire en ce gentil aſſaut
Fuſt à qui parleroit non pas mieux mais plus haut,
Ne croyez en parlant que l'vn ou l'autre dorme,
Comment voſtre argument diſt l'vn n'eſt pas en forme,
L'autre tout hors du ſens, mais c'eſt vous, mal-autru
Qui faites le ſçauant & n'eſtes pas congru.
L'autre, Monſieur le ſot ie vous feray bien taire.
Quoy? comment? eſt-ce ainſi qu'on frape Deſpautere?
Quelle incongruité, vous mentez par les dents,
Mais vous, ainſi ces gens à ſe picquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
Qui caſſe le muſeau, qui ſon riual éborgne,
Qui iette vn pain, vn plat, vne aſſiette, vn couteau,
Qui pour vne rondache empoigne vn eſcabeau,
L'vn faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'oſe,
Et penſe en les voyant voir la Metamorphoſe,
Où les Centaures ſouz au Bourg Athracien,
Voulurent chauds de rains faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere encorner le Lapite,
Qui leur fiſt à la fin enfiler la garitte,
Quand auecque des plats, des treteaux, des tiſons,
Par force les chaſſant my-morts de ſes maiſons,
Il les fiſt gentiment apres la Tragedie,
De Cheuaux deuenir gros Aſnes d'Arcadie :
Noz gens en ce combat n'eſtoient moins inhumains,
Car chacun s'eſcrimoit & des pieds & des mains :
Et comme eux tous ſanglants en ces doctes alarmes,

La fureur aueuglee en main leur mist des armes :
Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur harault,
Le Monsieur dist tout-beau, l'on apelle Girault.
A ce nom voyant l'homme & sa gentille trongne,
En memoire aussi-tost me tomba la Gascongne.
Ie cours à mon manteau, ie descens l'escalier,
Et laisse auec ces gens Monsieur le cheualier
Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille.
Ainsi sans coup ferir ie sors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ny sans faire autre bruit,
Croyez qu'il n'estoit pas, O nuict ialouse nuict,
Car il sembloit qu'on eust aueuglé la nature,
Et faisoit vn noir brun d'aussi bonne teinture,
Que iamais on en vit sortir des Gobelins,
Argus pouuoit passer pour vn des Quinze vingts :
Qui pis-est il pleuuoit d'vne telle maniere,
Que les reins par despit me seruoient de goutiere :
Et du haut des maisons tomboit vn tel degout,
Que les chiens alterez pouuoient boire debout.
Alors me remettant sur ma philosophie,
Ie trouue qu'en ce monde il est sot qui se fie,
Et se laisse conduire, & quant aux Courtisans,
Qui doucets & gentils font tant les suffisans,
Ie trouue les mettant en mesme patenostre,
Que le plus sot d'entr'eux est aussi sot qu'vn autre :
Mais pour ce qu'estant là ie n'estois dans le grain,
Aussi que mon manteau la nuict craint le serain,
Voyant que mon logis estoit loin, & peut estre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maistre,
Pour esuiter la pluye à l'abry de l'auuent,
I'allois doublant le pas, comme vn qui fend le vent.
Quand bronchant lourdement en vn mauuais passage
Le Ciel me fist ioüer vn autre personnage :
Car heurtant vne porte en pensant m'accoter,

Ainſi qu'elle obeit ie viens à culbuter :
Et s'ouurant à mon heurt, ie tombay ſur le ventre,
On demande que c'eſt, ie me releue, i'entre :
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux greſſez ne faiſoient aucun bruit :
Qu'on me rioit au nez, & qu'vne chambriere
Vouloit monſtrer enſemble, & cacher la lumiere :
I'y ſuis, ie le voy bien, ie parle l'on reſpond,
Où ſans fleurs de bien dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombaſmes d'accord, le monde ie contemple,
Et me retrouue en lieu de fort mauuais exemple :
Toutesfois il falloit en ce plaiſant malheur,
Mettre pour me ſauuer en danger mon honneur.
Puis donc que ie ſuis là, & qu'il eſt pres d'vne heure,
N'eſperant pour ce iour de fortune meilleure,
Ie vous laiſſe en repos, iuſques à quelques iours,
Que ſans parler Phœbus ie feray le diſcours
De mon giſte, où penſant repoſer à mon ayſe,
Ie tombé par malheur de la poiſle en la braiſe.





SATYRE XI.

Suitte.

Voyez que c'eſt du monde, & des choſes humaines,
Touſiours à nouueaux maux naiſſent nouuelles peines,
Et ne m'ont les deſtins à mon dam trop conſtans
Iamais apres la pluye enuoyé le beau-temps,
Eſtant né pour ſouffrir ce qui me reconforte,
C'eſt que ſans murmurer la douleur ie ſupporte,
Et tire ce bon-heur du mal-heur où ie ſuis,
Que ie fais en riant bon viſage aux ennuis,
Que le Ciel affrontant ie nazarde la Lune,
Et voy ſans me troubler l'vne & l'autre fortune.
Pour lors bien m'en vallut : car contre ces aſſauts
Qui font lors que i'y penſe encor' que ie treſſauts :
Petrarque & ſon remede y perdant ſa rondache
En euſt de mariſſon ploré comme vne vache.
Outre que de l'obiect la puiſſance s'eſmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'eſtre Iean qui ne peut,
Il n'eſt mal dont le ſens la nature reſueille,
Qui Ribaut ne me priſt ailleurs que par l'oreille.
Entré doncq' que ie fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur,
Et me rendre en Amour d'autant plus aggreable,

La bourſe deſliant ie mis piece ſur table,
Et guariſſant leur mal du premier appareil,
Ie fis dans vn èſcu reluire le Soleil,
De nuict deſſus leur front la ioye eſtincelante
Monſtroit en ſon midy que l'ame eſtoit contente,
Deſlors pour me ſeruir chacun ſe tenoit preſt,
Et murmuroient tout bas, l'honneſte homme que c'eſt.
Toutes à qui mieux mieux s'efforçoient de me plaire,
L'on allume du feu dont i'auois bien affaire,
Ie m'aproche, me ſieds, & m'aidant au beſoing,
Ià tout appriuoiſé ie mangeois ſur le poing,
Quand au flamber du feu trois vieilles rechignees,
Vinrent à pas contez comme des erignees,
Chacune ſur le cul au foyer s'accropit,
Et ſembloient ſe plaignant marmoter par deſpit.
L'vne comme vn fantoſme affreuſement hardie,
Sembloit faire l'entree en quelque Tragedie,
L'autre vne Egyptienne en qui les rides ſont
Contre-eſcarpes, rampards, & foſſez ſur le front.
L'autre qui de ſoy-meſme eſtoit diminutiue,
Reſſembloit tranſparante vne lanterne viue
Dont quelque Paticier amuſe les enfans,
Où des oyſons bridez, Guenuches, Elefans,
Chiens, chats, liéures, renards, & mainte eſtrange beſte
Courent l'vne apres l'autre, ainſi dedans ſa teſte
Voyoit-on clairement au trauers de ſes os,
Ce dont ſa fantaſie animoit ſes propos :
Le regret du paſſé, du preſent la miſere,
La peur de l'auenir, & tout ce qu'elle eſpere
Des biens que l'Hypocondre en ſes vapeurs promet,
Quand l'humeur ou le vin luy barboüillent l'armet.
L'vne ſe pleint des reins, & l'autre d'vn côtaire,
L'autre du mal des dents, & comme en grand miſtere,
Auec trois brins de ſauge, vne figue d'antan,

Vn va-t'en, si tu peux, vn si tu peux va-t'en,
Escrit en peau d'oignon, entouroit sa machoire,
Et toutes pour guarir se reforçoient de boire.
Or i'ignore en quel champ d'honneur & de vertu,
Ou dessous quels drapeaux elles ont combatu,
Si c'estoit mal de Sainct ou de fiéure-quartaine,
Mais ie sçay bien qu'il n'est Soldat ny Capitaine,
Soit de gens de cheual, ou soit de gens de pié,
Qui dans la charité soit plus estropié.
Bien que maistre Denis soit sçauant en Sculture,
Fist-il auec son art quinaude la nature,
Ou comme Michel l'Ange, eust-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire auec tous ses efforts,
De ces trois corps tronquez vne figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art mais la matiere.
En tout elles n'auoient seulement que deux yeux
Encore bien flétris, rouges & chassieux,
Que la moitié d'vn nez, que quatre dents en bouche,
Qui durant qu'il fait vent branlent sans qu'on les touche,
Pour le reste il estoit comme il plaisoit à Dieu,
En elles la santé n'auoit ny feu ny lieu :
Et chacune à par-soy representoit l'idolle
Des fiéures, de la peste, & de l'orde verolle.
A ce piteux spectacle il faut dire le vray
I'euz vne telle horreur que tant que ie viuray,
Ie croiray qu'il n'est rien au monde qui guarisse
Vn homme vicieux comme son propre vice.
Toute chose depuis me fut à contre-cœur,
Bien que d'vn cabinet sortist vn petit cœur,
Auec son chapperon, sa mine de pouppee,
Disant i'ay si grand peur de ces hommes d'espee
Que si ie n'eusse veu qu'esties vn Financier,
Ie me fusse plustost laissé crucifier,
Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire,

Iean mon mary, Monſieur, il eſt Apoticaire.
Sur tout viue l'Amour, & bran pour les Sergens,
Ardez, voire, c'eſt-mon, ie me cognois en gens,
Vous eſtes, ie voy bien, grand abbateur de quilles,
Mais au reſte honneſte homme, & payez bien les filles,
Cognoiſſez-vous, mais non, ie n'oſe le nommer,
Ma foy c'eſt vn braue homme & bien digne d'aymer,
Il ſent touſiours ſi bon, mais quoy vous l'iriez dire.
Cependant de deſpit il ſemble qu'on me tire
Par la queuë vn matou, qui m'eſcrit ſur les reins,
De griffes & de dents mille alibis forains :
Comme vn ſinge faſché i'en dy ma patenoſtre,
De rage ie maugree & le mien & le voſtre,
Et le noble vilain qui m'auoit attrapé :
Mais Monſieur, me diſt-elle, auez-vous point ſoupé.
Ie vous prie notez l'heure, & bien que vous en ſemble,
Eſtes-vous pas d'auis que nous couchions enſemble :
Moy crotté iuſqu'au cul, & moüillé iuſqu'à l'os,
Qui n'auois dans le lict beſoin que de repos,
Ie faillis à me pendre oyant que ceſte lice
Effrontément ainſi me preſentoit la lice.
On parle de dormir, i'y conſens à regret,
La Dame du logis me mene au lieu ſecret,
Allant on m'entretient de Ieanne & de Macette,
Par le vray Dieu que Ieanne eſtoit & claire & nette,
Claire comme vn baſſin, nette comme vn denier,
Au reſte, fors Monſieur, que i'eſtois le premier.
Pour elle qu'elle eſtoit niepce de Dame Auoye,
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye,
Qu'elle euſt fermé ſa porte à tout autre qu'à moy,
Et qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy.
Eſtourdy de cacquet ie feignois de la croire,
Nous montons, & montans d'vn c'eſt-mon & d'vn voire,
Doucement en riant i'apointois noz procez,

La montee eſtoit torte & de faſcheux accez,
Tout branloit deſſous nous iuſqu'au dernier eſtage,
D'eſchelle en eſchelon comme vn linot en cage,
Il falloit ſauteller & des pieds s'approcher
Ainſi comme vne chéure en grimpant vn rocher.
Apres cent ſoubres-ſauts nous vinſmes en la chambre,
Qui n'auoit pas le gouſt de muſc, ciuette, ou d'ambre,
La porte en eſtoit baſſe, & ſembloit vn guichet,
Qui n'auoit pour ſerrure autre engin qu'vn crochet.
Six douues de poinçon ſeruoient d'aix & de barre,
Qui baillant grimaſſoient d'vne façon bizarre,
Et pour ſe reprouuer de mauuais entretien,
Chacune par grandeur ſe tenoit ſur le ſien,
Et loin l'vne de l'autre en leur mine alteree
Monſtroient leur ſainƈte vie eſtroite & retiree.
Or comme il pleut au Ciel en trois doubles plié,
Entrant ie me heurté la caboche & le pié,
Dont ie tombe en arriere eſtourdi de ma cheute.
Et du haut iuſqu'au bas ie fis la cullebutte :
De la teſte & du cul contant chaque degré,
Puis que Dieu le voulut ie prins le tout à gré.
Auſſi qu'au meſme temps voyant choir ceſte Dame,
Par ie ne ſçay quel trou ie luy vis iuſqu'à l'ame,
Qui fiſt en ce beau ſault m'eſclatant comme vn fou,
Que ie prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte,
Car la noſtre en tombant de frayeur eſtoit morte :
Dieu ſçait comme on la vit & derriere & deuant,
Le nez ſur les carreaux & le feſſier au vent,
De quelle charité l'on ſoulagea ſa peine,
Cependant de ſon long ſans poux & ſans haleine,
Le muſeau vermoulu, le nez eſcarboüillé,
Le viſage de poudre & de ſang tout ſoüillé,
Sa teſte deſcouuerte où l'on ne ſçait que tondre,

Et lors qu'on luy parloit qui ne pouuoit reſpondre,
Sans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
Ses mules d'vn coſté de l'autre ſon tocquet.
En ce plaiſant mal-heur ie ne ſçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer ou s'il en falloit rire?
Apres ceſt accident trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend & la met-on debout,
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant en vn rien ſa douleur en furie,
Diſt à Ieanne en mettant la main ſur le roignon,
C'eſt mal-heureuſe toy qui me porte guignon :
A d'autres beaux diſcours la collere la porte,
Tant que Macette peut elle la reconforte :
Cependant ie la laiſſe & la chandelle en main,
Regrimpant l'eſcalier ie ſuy mon vieux deſſein.
I'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'vn ſuperbe Monarque.
Eſtant là ie furette aux recoings plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez,
Ie ſçeuſſe le deſpit dont l'âme eſt forcenee,
Lors que trop curieuſe ou trop endemenee,
Rodant de tous coſtez & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas.
Or en premier item ſouz mes pieds ie rencontre
Vn chaudron ebreché, la bourſe d'vne monſtre,
Quatre boëtes d'vnguents, vne d'alun bruſlé,
Deux gands depariez, vn manchon tout pelé,
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau ſeconde,
La petite ſeringue, vne eſponge, vne ſonde,
Du blanc, vn peu de rouge, vn chifon de rabat,
Vn balet pour bruſler en allant au Sabat,
Vne vieille lanterne, vn tabouret de paille,
Qui s'eſtoit ſur trois pieds ſauué de la bataille,
Vn baril defoncé, deux bouteilles ſur-cu,

Qui disoient sans goulet nous auons trop vescu :
Vn petit sac tout plein de poudre de Mercure,
Vn vieux chapperon gras de mauuaise teinture,
Et dedans vn coffret qui s'ouure auecq' enhan,
Ie trouue des tisons du feu de la sainct Iean,
Du sel, du pain benit, de la feugere, vn cierge,
Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
Vne Chauue-souris, la carcasse d'vn Gay,
De la gresse de loup & du beurre de May.
Sur ce point Ieanne arriue & faisant la doucette,
Qui vit ceans ma foy n'a pas besongne faite :
Tousiours à noueau mal nous vient noueau soucy,
Ie ne sçay quant à moy quel logis c'est icy.
Il n'est par le vray Dieu iour ouurier ny feste,
Que ces carongnes là ne me rompent la teste,
Bien bien, ie m'en iray si tost qu'il sera iour,
On trouue dans Paris d'autres maisons d'amour.
Ie suis là cependant comme vn que l'on nazarde,
Ie demande que c'est? hé! n'y prenez pas garde,
Ce me respondit elle, on n'auroit iamais fait,
Mais bran, bran, i'ay laissé là-bas mon attifet,
Tousiours apres soupper ceste vilaine crie.
Monsieur, n'est-il pas temps, couchons nous ie vous prie.
Cependant elle met sur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle auoit sous le bras :
Elle approche du lict fait d'vne estrange sorte,
Sur deux treteaux boiteux se couchoit vne porte,
Où le lict reposoit, aussi noir qu'vn soüillon,
Vn garderobe gras seruoit de pauillon,
De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
Les deux extremitez, estoit trop court d'vne aune.
Ayant consideré le tout de point en point,
Ie fis vœu ceste nuict de ne me coucher point,
Et de dormir sur pieds comme vn coq sur la perche ;

Mais Ieanne tout en rut, s'aproche & me recherche,
D'amour ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira,
Et moy, maudit ſoit-il, m'amour qui le fera.
Polyenne pour lors me vint en la penſee,
Qui ſçeut que vaut la femme en amour offenſee,
Lors que par impuiſſance, ou par meſpris la nuit,
On fauce compagnie ou qu'on manque au deſduit,
C'eſt pourquoy i'euz grand peur qu'on me trouſſaſt en malle,
Qu'on me foüetaſt pour voir ſi i'auois point la galle,
Qu'on me crachaſt au nez, qu'en perche on me le miſt
Et que l'on me bernaſt ſi fort qu'on m'endormiſt,
Ou me baillant du Iean Ieanne vous remercie,
Qu'on me tabourinaſt le cul d'vne veſſie :
Cela fut bien à craindre & ſi ie l'euité,
Ce fut plus par bon-heur que par dexterité.
Ieanne non moins que Circe entre ſes dents murmure,
Sinon tant de vengeance, aumoins autant d'iniure,
Or pour ſlater enfin ſon mal-heur & le mien,
Ie dis quand ie fais mal, c'eſt quand ie paye bien,
Et faiſant reuerence à ma bonne fortune,
En la remerciant ie le conte pour vne.
Ieanne rongeant ſon frein de mine s'apaiſa
En prenant mon argent en riant me baiſa,
Non pour ce que i'en dis, ie n'en parle pas, voire,
Mon maiſtre penſez-vous i'entends bien le grimoire,
Vous eſtes honneſte homme & ſçauez l'entre-gent,
Mais monſieur crayez vous que ce ſoit pour l'argent,
I'en faits autant d'eſtat comme de chaneuottes,
Non, ma foy i'ay encor vn demy-ceint, deux cottes,
Vne robe de ſarge, vn chapperon, deux bas,
Trois chemiſes de lin, ſix mouchoirs, deux rabats,
Et ma chambre garnie aupres de ſainct Euſtache,
Pourtant ie ne veux pas que mon mary le ſçache :
Diſant cecy touſiours ſon lict elle braſſoit,

Et les linceux trop cours par les pieds tiraſſoit,
Et fiſt à la fin tant par ſa façon adroite,
Qu'elle les fiſt venir à moitié de la coite.
Dieu ſçait quel lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
De quels compartiments & combien de couleurs,
Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïfue,
Blanchie en vn ſiué, non dans vne leſciue.
Comme ſon lict eſt fait, que ne vous couchez-vous,
Monſieur n'eſt-il pas temps, & moy de filer dous,
Sur ce point elle vient, me prend & me détache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme ſi noſtre ieu fuſt au Roy deſpoüillé :
I'y reſiſte pourtant, & d'eſprit embroüillé,
Comme par compliment ie tranchois de l'honneſte,
N'y pouuant rien gaigner ie me gratte la teſte.
A la fin ie pris cœur, reſolu d'endurer
Ce qui pouuoit venir ſans me deſeſperer,
Qui fait vne follie il la doit faire entiere,
Ie détache vn ſoüillé, ie m'oſte vne iartiere
Froidement toutesfois, & ſemble en ce coucher,
Vn enfant qu'vn Pedant contraint ſe détacher.
Que la peur tout enſemble eſperonne & retarde :
A chacune eſguillette il ſe faſche, regarde,
Les yeux couuers de pleurs, le viſage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne deſcend point ſur luy.
L'on heurte ſur ce point, Catherine on appelle,
Ieanne pour ne reſpondre eſtaignit la chandelle,
Perſonne ne dit mot, l'on refrappe plus fort,
Et faiſoit-on du bruit pour réueiller vn mort :
A chaque coup de pied toute la maiſon tremble,
Et ſemble que le feſte à la caue s'aſſemble.
Bagaſſe ouuriras-tu? c'eſt ceſtuy-cy, c'eſt-mon,
Ieanne ce temps-pendant me faiſoit vn ſermon.
Que Diable auſſi, pourquoy? que voulez-vous qu'on face,

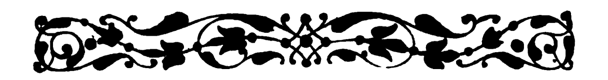
Que ne vous couchiez-vous. Ces gens de la menace
Venant à la priere eſſayoient tout moyen.
Or ilz parlent Soldat & ores Citoyen,
Ilz contrefont le guet & de voix magiſtrale,
Ouurez de par le Roy, au Diable vn qui deuale,
Vn chacun ſans parler ſe tient clos & couuert.
Or comme à coups de pieds l'huis s'eſtoit preſque ouuert,
Tout de bon le Guet vint, la quenaille fait Gille,
Et moy qui iuſques-là demeurois immobile
Attendant eſtonné le ſuccez de l'aſſaut,
Ce penſé-ie il eſt temps que ie gaigne le haut,
Et trouſſant mon pacquet de ſauuer ma perſonne :
Ie me veux r'habiller, ie cherche, ie taſtonne,
Plus eſtourdy de peur que n'eſt vn hanneton :
Mais quoy, plus on ſe haſte & moins auance l'on.
Tout comme par deſpit ſe trouuoit ſouz ma pate,
Au lieu de mon chappeau ie prens vne ſauate,
Pour mon pourpoint ſes bas, pour mes bas ſon collet,
Pour mes gands ſes ſouliers, pour les miens vn ballet,
Il ſembloit que le Diable euſt fait ce tripotage :
Or Ieanne me diſoit pour me donner courage,
Si mon compere Pierre eſt de garde auiourd'huy,
Non, ne vous faſchez point, vous n'aurez point d'ennuy.
Cependant ſans delay Meſſieurs frapent en maiſtre,
On crie patience, on ouure la feneſtre.
Or ſans plus m'amuſer apres le contenu,
Ie deſcends doucement pied chauſſé l'autre nu,
Et me tapis d'aguet derriere vne muraille,
On ouure & bruſquement entra ceſte quenaille,
En humeur de nous faire vn aſſez mauuais tour,
Et moy qui ne leur diſt ny bon ſoir ny bon iour,
Les voyant tous paſſez ie me ſentis alaigre,
Lors diſpos du talon ie vais comme vn chat maigre,
I'enfile la venelle, & tout leger d'effroy,

7

Ie cours vn fort long-temps ſans voir derriere moy :
Iuſqu'à tans que trouuant du mortier, de la terre,
Du bois, des eſtançons, mains plâtras, mainte pierre,
Ie me ſentis pluſtoſt au mortier embourbé,
Que ie ne m'aperçeus que ie fuſſe tombé.
On ne peut eſuiter ce que le Ciel ordonne,
Mon âme cependant de colere friſſonne,
Et prenant s'elle euſt peu le deſtin à party,
De deſpit à ſon nez elle l'euſt dementy,
Et m'aſſeure qu'il euſt reparé mon dommage.
Comme ie fus ſus pieds enduit comme vne image,
I'entendis qu'on parloit, & marchant à grands pas,
Qu'on diſoit haſtons-nous ie l'ay laiſſé fort bas,
Ie m'aproche, ie voy, deſireux de cognoiſtre,
Au lieu d'vn Medecin il lui faudroit vn Preſtre,
Diſt l'autre, puis qu'il eſt ſi proche de ſa fin,
Comment, diſt le valet, eſtes-vous medecin?
Monſieur pardonnez moy, le Curé ie demande,
Il s'encourt, & diſant Adieu me recommande,
Il laiſſe là monſieur faſché d'eſtre deceu.
Or comme allant touſiours de pres ie l'aperceu,
Ie cogneu que c'eſtoit noſtre amy, ie l'aproche,
Il me regarde au nez, & riant me reproche
Sans flambeau l'heure indeuë & de pres me voyant
Fangeux comme vn pourceau, le viſage effroyant,
Le manteau ſous le bras, la façon aſſoupie,
Eſtes-vous trauaillé de la Licantropie,
Diſt-il en me prenant pour me taſter le pous,
Et vous, dy-ie, Monſieur, quelle fiéure auez-vous?
Vous qui tranchez du ſage ainſi parmy la ruë,
Faites vous ſus vn pied toute la nuict la gruë?
Il voulut me conter comme on l'auoit pipé,
Qu'vn valet du ſommeil ou de vin occupé,
Souz couleur d'aller voir vne femme malade

L'auoit galantement payé d'vne caſſade :
Il nous faiſoit bon voir tous deux bien eſtonnez,
Auant iour par la ruë auecq' vn pied de nez,
Luy pour s'eſtre leué eſperant deux piſtoles
Et moy tout las d'auoir receu tant de bricolles.
Il ſe met en diſcours, ie le laiſſe en riant,
Auſſi que ie voyois aux riues d'Oriant
Que l'aurore s'ornant de ſaffran & de roſes,
Se faiſant voir à tous faiſoit voir toutes choſes,
Ne voulant pour mourir qu'vne telle beauté
Me viſt en ſe leuant ſi ſale & ſi crotté,
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte.
Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempeſte,
Et croyez à frapper que ie n'eſtois perclus :
On m'ouure, & mon valet ne me recognoiſt plus,
Monſieur n'eſt pas ici, que Diable à ſi bonne heure,
Vous frappez comme vn ſourd, quelque temps ie demeure,
Ie le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bouru m'auoit point promené,
Dieu, comme eſtes-vous fait, il va, moy de le ſuiure,
Et me parle en riant comme ſi ie fuſſe yure,
Il m'allume du feu, dans mon lict ie me mets,
Auec vœu ſi ie puis de n'y tomber iamais,
Ayant à mes deſpens appris ceſte ſentence,
Qui gay fait vne erreur, la boit à repentance,
Et que quand on ſe frotte auecq' les Courtiſants,
Les branles de ſortie en ſont fort deſplaiſants,
Plus on penetre en eux plus on ſent le remeugle,
Et qui troublé d'ardeur entre au bordel aueugle,
Quand il en ſort il a plus d'yeux & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute ou le ialoux Argus.





A Monſieur Freminet.

Satyre XII.

On dit que le grand Paintre ayant fait vn ouurage,
Des iugemens d'autruy tiroit ceſt auantage,
Que ſelon qu'il iugeoit qu'ils eſtoient vrays, ou faux,
Docile à ſon profit, reformoit ſes defaux,
Or c'eſtoit du bon tans que la hayne & l'enuye,
Par crimes ſupoſez n'attentoient à la vie,
Que le Vray du Propos eſtoit couſin germain,
Et qu'vn chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que ſeruiroit-il maintenant de pretendre
S'amander par ceux là qui nous viennent reprendre,
Si ſelon l'intereſt tout le monde diſcourt :
Et ſi la verité n'eſt plus femme de court :
S'il n'eſt bon Courtiſan, tant friſé peut-il eſtre,
S'il a bon apetit, qu'il ne iure à ſon maiſtre
Des la pointe du iour, qu'il eſt midy ſonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a diſné,
Eſtrange effronterie en ſi peu d'importance.
Mais de ce coſté là ie leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'epargner leurs amys,

Où par raiſon d'eſtat il leur eſt bien permis.
Cecy pourroit ſuffire à refroidir vne ame
Qui n'oſe rien tenter pour la crainte du blaſme,
A qui la peur de perdre enterre le talent :
Non pas moy qui me ry d'vn eſprit nonchalant,
Qui pour ne faillir point retarde de bien faire :
C'eſt pourquoy maintenant ie m'expoſe au vulgaire
Et me donne pour bute aux iugements diuers.
Qu'vn chacun taille, roigne, & gloſe ſur mes vers,
Qu'vn reſueur inſolent d'ignorance m'accuſe
Que ie ne ſuis pas net, que trop ſimple eſt ma Muſe,
Que i'ai l'humeur bizarre, inégual le cerueau,
Et s'il luy plaiſt encor qu'il me relie en veau.
Auant qu'aller ſi vite, au moins ie le ſupplie
Sçauoir que le bon vin ne peut eſtre ſans lie,
Qu'il n'eſt rien de parfait en ce monde auiourd'huy :
Qu'homme ie ſuis ſuget à faillir comme luy :
Et qu'au ſurplus, pour moy, qu'il ſe face paroiſtre
Auſſi vray, que pour luy, ie m'efforce de l'eſtre.
Mais ſçais-tu Freminet ceux qui me blaſmeront,
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouueront,
A qui l'Ambition la nuit tire l'oreille,
De qui l'eſprit auare en repos ne ſomeille,
Touſiours s'alambiquant apres nouueaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs apetis,
Qui rodent toute nuict, troublez de ialouſie,
A qui l'amour laſcif regle la fantaſie,
Qui preferent vilains le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont rauy les terres d'vn myneur
Telles ſortes de gens vont apres les Pœtes,
Comme apres les hiboux vont criant les Chouëttes.
Leurs femmes vous diront, fuyez ce mediſant,
Facheuſe eſt ſon humeur, ſon parler eſt cuiſant,
Quoy Monſieur! n'eſt-ce pas ceſt homme à la Satyre,

Qui perdroit ſon amy, pluſtoſt qu'vn mot pour rire,
Il emporte la piece! & c'eſt là de par-Dieu,
(Ayant peur que ce ſoit celle-là du milieu)
Où le ſoulier les blece, autrement ie n'eſtime
Qu'aucune euſt volonté de m'accuſer de crime.
Car pour elles depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le ſçeut point,
Vn grand contentement mal-aiſement ſe celle:
Puis c'eſt des amoureux la regle vniuerſelle,
De defferer ſi fort à leur affection
Qu'ils eſtiment honneur leur folle paſſion.
Et quand eſt de l'honneur de leurs maris, ie penſe
Qu'aucune à bon eſcient n'en prendroit la deffence,
Sçachant bien qu'on n'eſt pas tenu par charité,
De leur donner vn bien qu'elles leur ont oſté.
Voilà le grand mercy que i'auray de mes paines,
C'eſt le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'vn chacun vaille icy bas ſon pris
Le plus cher toutesfois eſt ſouuent à mépris.
Or amy ce n'eſt point vne humeur de médire
Qui m'ayt fait rechercher ceſte façon d'écrire,
Mais mon Pere m'apriſt que des enſeignemens
Les humains aprentifs formoient leurs iugemens,
Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme ſage,
Et guettant à propos les fautes au paſſage,
Me diſoit, conſidere où ceſt homme eſt reduict
Par ſon ambition, ceſt autre toute nuict
Boit auec des Putains, engage ſon domaine,
L'autre ſans trauailler, tout le iour ſe promeyne,
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu,
Claude ayme ſa voiſine, & tout ſon bien luy donne:
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne
Qui valoit quelque choſe, ou qui ne valoit rien,

M'aprenoit doucement & le mal & le bien,
Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchasse,
Et qu'aux despens d'autruy sage ie m'enseignasse.
Sçays tu si ces propos me sçeurent esmouuoir,
Et contenir mon ame en vn iuste deuoir,
S'ils me firent penser à ce que l'on doit suiure,
Pour bien & iustement en ce bas monde viure.
Ainsi que d'vn voisin le trespas suruenu
Fait resoudre vn malade en son lict detenu
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui pour ne mourir point de crainte se pardonne,
De mesmes les espris debonnaires & doux
Se façonnent prudens, par l'exemple des foux,
Et le blasme d'autruy leur fait ces bons offices,
Qu'il leur aprend que c'est de vertus, & de vices.
Or quoy que i'aye fait, si m'en sont-ils restez,
Qui me pouront par l'age, à la fin estre ostez,
Ou bien de mes amis auec la remonstrance,
Ou de mon bon Demon suyuant l'intelligence :
Car quoy qu'on puisse faire estant homme, on ne peut
Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut.
En la terre icy bas il n'habitte point d'Anges :
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui sans prendre l'autruy, viuent en bon Chrestien,
Et sont ceux qu'on peut dire & saincts & gens de bien.
Quand ie suis à par moy souuent ie m'estudie,
(Tant que faire se peut) apres la maladie
Dont chacun est blecé, ie pense à mon deuoir,
I'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir
Au trauers d'vn chacun, de l'esprit ie m'escrime,
Puis dessus le papier mes caprices ie rime,
Dedans vne Satyre, où d'vn œil doux amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y sent nommer.
Voilà l'vn des pechez, où mon ame est encline,

On dit que pardonner eſt vne œuure diuine,
Celuy m'obligera qui voudra m'excuſer,
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut vſer :
Quant à ceux du meſtier, ils ont de quoy s'ebatre,
Sans aller ſur le pré nous nous pouuons combatre,
Nous montrant ſeulement de la plume ennemis,
En ce cas là du Roy les duëls ſont permis :
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entre eux s'en vont ſans repartie.
Mais c'eſt vn Satyrique il le faut laiſſer là :
Pour moi i'en ſuis d'auis, & cognois à cela
Qu'ils ont vn bon eſprit, Corſaires à Corſaires,
L'vn l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.





Macette

Satyre XIII.

La fameuſe Macette à la Cour ſi connuë,
Qui s'eſt aux lieux d'honneur en credit maintenuë,
Et qui depuis dix ans, iuſqu'en ſes derniers iours,
A ſouſtenu le prix en l'eſcrime d'amours,
Laſſe en fin de ſeruir au peuple de quintaine,
N'eſtant paſſe-volant, ſoldat ny capitaine,
Depuis les plus chetifs iuſques aux plus fendants,
Qu'elle n'ait deſconfit & mis deſſus les dents,
Laſſe, di-ie, & non ſoule enfin s'eſt retiree
Et n'a plus autre obiet que la voute Etheree,
Elle qui n'euſt auant que plorer ſon delit
Autre ciel pour obiet que le ciel de ſon lict,
A changé de courage, & confitte en deſtreſſe
Imite auec ſes pleurs la ſaincte pechereſſe,
Donnant des ſainctes loix à ſon affection,
Elle a mis ſon amour à la deuotion.
Sans art elle s'habille & ſimple en contenance,
Son teint mortifié preſche la continence,
Clergeſſe elle fait ià la leçon aux preſcheurs,

Elle lit sainct Bernard, la Guide des Pecheurs,
Les Meditations de la mere Therese,
Sçait que c'est qu'hypostase, auecque synderese,
Iour & nuict elle va de conuent en conuent,
Visite les saincts lieux, se confesse souuent,
A des cas reseruez grandes intelligences,
Sçait du nom de Iesus toutes les Indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des peres recollez.
Loin du monde elle fait sa demeure & son giste,
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniste,
En fin c'est vn exemple en ce siecle tortu
D'amour, de charité, d'honneur & de vertu.
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette mesme a des-jà dit à Rome
La voyant aymer Dieu & la chair maistriser
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moy mesme qui ne croy de leger aux merueilles,
Qui reproche souuent mes yeux & mes oreilles,
La voyant si changée en vn temps si subit,
Ie creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'vne faute si grande,
Et disois à par moy, mal vit qui ne s'amende,
Ià des-jà tout deuot contrit & penitent,
Ie fus à son exemple esmeu d'en faire autant,
Quand par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'vne fille où i'ay ma fantaisie,
N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours,
La vieille me rendit tesmoin de ses discours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte
I'entendy son propos, qui fut de ceste sorte,
Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir,
Si ie vous veux du mal, qu'il me puisse aduenir,
Qu'eussiez vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche,

L'ayant ie n'en ſeroy plus pauure ny plus riche :
Car n'eſtant plus du monde au bien ie ne pretens,
Ou bien ſi i'en deſire, en l'autre ie l'attens,
D'autre choſe icy bas, le bon Dieu ie ne prie :
A propos, ſçauez-vous? on dit qu'on vous marie;
Ie ſçay bien voſtre cas, vn homme grand, adroit,
Riche & Dieu ſçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit,
Il vous ayme ſi fort, auſſi pourquoy ma fille
Ne vous aimeroit-il, vous eſtes ſi gentille,
Si mignonne & ſi belle, & d'vn regard ſi doux,
Que la beauté plus grande eſt laide aupres de vous :
Mais tout ne reſpond pas au traict de ce viſage,
Plus vermeil qu'vne roſe & plus beau qu'vn riuage,
Vous deuriez eſtant belle auoir de beaux habits,
Eſclater de ſatin, de perles, de rubis.
Le grand regret que i'ay, non pas à Dieu ne plaiſe,
Que i'en ay' de vous voir belle & bien à voſtre aiſe :
Mais pour moy ie voudrois que vous euſſiez au moins
Ce qui peut en amour ſatisfaire à vos ſoins,
Que cecy fuſt de ſoye & non pas d'eſtamine.
Ma foy les beaux habits ſeruent bien à la mine,
On a beau s'agencer & faire les doux yeux,
Quand on eſt bien paré on en eſt touſiours mieux :
Mais ſans auoir du bien, que ſert la renommee?
C'eſt vne vanité confuſement ſemee,
Dans l'eſprit des humains vn mal d'opinion,
Vn faux germe auorté dans noſtre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaiſt les Dames
Ne ſont que des appas pour les debiles ames
Qui ſans chois de raiſon ont le cerueau perclus.
L'honneur eſt vn vieux ſainct que l'on ne chomme plus.
Il ne ſert plus de rien, ſinon d'vn peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux là qu'on amuſe,
Ou d'honneſte refus quand on ne veut aymer,

Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer :
Mais au fonds c'eſt abus ſans excepter perſonne,
La ſage le ſçait vendre où la ſotte le donne.
Ma fille c'eſt par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens comme nos maux ſont en noſtre pouuoir,
Fille qui ſçait ſon monde a ſaiſon oportune,
Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune,
Le mal-heur par conduite au bonheur cedera.
Aydez vous ſeulement & Dieu vous aydera.
Combien pour auoir mis leur honneur en ſequeſtre,
Ont elles aux atours eſchangé le limeſtre,
Et dans les plus hauts rangs eſleué leurs maris :
Ma fille c'eſt ainſi que l'on vit à Paris,
Et la vefue auſſi bien comme la mariee,
Celle eſt chaſte ſans plus qui n'en eſt point priee.
Toutes au fait d'amour ſe chauſſent en vn poinct
Et Ieanne, que tu vois dont on ne parle point,
Qui fait ſi doucement la ſimple & la diſcrete
Elle n'eſt pas plus chaſte, ains elle eſt plus ſecrete,
Elle a plus de reſpect non moins de paſſion
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion.
Moy meſme croiriez vous pour eſtre plus âgee
Que ma part comme on dit en fuſt deſià mangee,
Non ma foy ie me ſents & dedans & dehors
Et mon bas peut encor vſer deux ou trois corps.
Mais chaſque âge a ſon temps, ſelon le drap la robe,
Ce qu'vn temps on a trop en l'autre on le deſrobe :
Eſtant ieune i'ay ſceu bien vſer des plaiſirs,
Ores i'ay d'autres ſoins en ſemblables deſirs,
Ie veux paſſer mon temps & couurir le myſtere,
On trouue bien la cour dedans vn monaſtere,
Et apres maint eſſay en fin i'ay reconnu
Qu'vn homme comme vn autre eſt vn moine tout nu,
Puis outre le ſainct vœu qui ſert de couuerture,

Ils ſont trop obligez au ſecret de nature
Et ſçauent plus diſcrets apporter en aymant,
Auecque moins d'eſclat plus de contentement.
C'eſt pourquoy deſguiſant les boüillons de mon ame,
D'vn long habit de cendre enuelopant ma flame,
Ie cache mon deſſein aux plaiſirs adonné,
Le peché que l'on cache eſt demi pardonné,
La faute ſeullement ne giſt en la deffence,
Le ſcandale & l'opprobre eſt cauſe de l'offence,
Pourueu qu'on ne le ſçache il n'importe comment,
Qui peut dire que non ne peche nullement,
Puis la bonté du Ciel nos offences ſurpaſſe,
Pourueu qu'on ſe confeſſe on a touſiours ſa grace,
Il donne quelque choſe à noſtre paſſion,
Et qui ieune n'a pas grande deuotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce :
« C'eſt entre les deuots vn eſtrange commerce,
« Vn trafic par lequel au ioly temps qui court,
« Toute affaire faſcheuſe eſt facile à la Cour.»
Ie ſçay bien que voſtre âge encore ieune & tendre,
Ne peut ainſi que moy ces myſteres comprendre :
Mais vous deuriez ma fille en l'âge où ie vous voy,
Eſtre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
Et pompeuſe en habits, fine, accorte & ruſee,
Reluire de ioyaux ainſi qu'vne eſpouſée :
Il faut faire vertu de la neceſſité,
Qui ſçait viure icy bas n'a iamais pauureté,
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'vſage,
Il faut que les brillants ſoient en voſtre viſage,
Que voſtre bonne grace en acquiere pour vous :
« Se voir du bien, ma fille, il n'eſt rien de ſi doux,
« S'enrichir de bonne heure eſt vne grand' ſageſſe,
« Tout chemin d'acquerir ſe ferme à la vieilleſſe
« A qui ne reſte rien auec la pauureté,

Qu'vn regret espineux d'auoir iadis esté,
Où lors qu'on a du bien, il n'est si decrepite
Qui ne trouue (en donnant) couuercle à sa marmite.
Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baisers & vos embrassemens,
C'est gloire & non pas honte en ceste douce peine
Des acquests de son lict accroistre son domaine,
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas,
Vous mesme vendez vous, mais ne vous liurez pas,
Conseruez vous l'esprit, gardez vostre franchise,
Prenez tout s'il se peut, ne soyez iamais prise.
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour vn petit plaisir, a cent mille douleurs,
Puis vn homme au desduit ne vous peut satisfaire,
Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire,
Il faut tondre sur tout & changer à l'instant,
L'enuie en est bien moindre & le gain plus contant.
Sur tout soyez de vous la maistresse & la dame,
Faites s'il est possible, vn miroir de vostre ame,
Qui reçoit tous obiects & tout content les pert,
Fuyez ce qui vous nuist, aymez ce qui vous sert.
Faites profit de tout, & mesme de vos pertes,
A prendre sagement ayez les mains ouuertes,
Ne faites s'il se peut iamais present ny don,
Si ce n'est d'vn chabot pour auoir vn gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire,
A ces petits presents ie ne suis pas contraire,
Pourueu que ce ne soit que pour les amorcer :
Les fines en donnant se doiuent efforcer
A faire que l'esprit & que la gentillesse
Face estimer les dons & non pas la richesse.
Pour vous estimez plus qui plus vous donnera,
Vous gouuernant ainsi Dieu vous assistera,
Au reste n'espargnez ny Gaultier ni Garguille,

Qui se trouuera pris ie vous pri' qu'on l'estrille,
Il n'est que d'en auoir, le bien est tousiours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien.
Prenez à toutes mains, ma fille & vous souuienne,
Que le gain a bon goust de quelque endroit qu'il vienne.
Estimez vos amans selon le reuenu :
Qui donnera le plus qu'il soit le mieux venu,
Laissez la mine à part, prenez garde à la somme,
Riche vilain vaut mieux que pauure Gentil-homme :
Ie ne iuge pour moy les gens sur ce qu'ils sont,
Mais selon le profit & le bien qu'ils me font.
Quand l'argent est meslé l'on ne peut reconnoistre
Celuy du seruiteur d'auec celuy du maistre,
L'argent d'vn cordon bleu n'est pas d'autre façon
Que celuy d'vn fripier ou d'vn aide à maçon,
Que le plus & le moins y mette difference
Et tienne seullement la partie en souffrance,
Que vous restablirez du iour au lendemain
Et tousiours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne destruise l'affaire,
Il faut suiure de pres le bien que l'on differe
Et ne le differer qu'entant que l'on le peut,
Ou se puisse aisement restablir quand on veut.
Tous ces beaux suffisans, dont la cour est semee,
Ne sont que triacleurs & vendeurs de fumee,
Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton :
Mais quand il faut payer, au diantre le teston,
Et faisant des mouuans & de l'ame saisie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie,
Mais c'est pour leur beau nez : le puits n'est pas commun,
Si i'en auois vn cent, ils n'en auroient pas vn.
Et le Poëte croté auec sa mine austere
Vous diriez à le voir que c'est vn secretaire,
Il va melancolique & les yeux abaissez,

Comme vn Sire qui plaint ses parens trespassez,
Mais Dieu sçait, c'est vn homme aussi bien que les autres.
Iamais on ne luy voit aux mains des patenostres,
Il hante en mauuais lieux, gardez vous de cela,
Non, si i'estoy de vous, ie le planteroy là.
Et bien il parle liure, il a le mot pour rire :
Mais au reste apres tout, c'est vn homme à Satyre,
Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer.
Ces hommes mesdisans ont le feu sous la leure,
Ils sont matelineurs, prompts à prendre la cheure,
Et tournent leurs humeurs en bijarres façons,
Puis ils ne donnent rien si ce n'est des chansons :
Mais non, ma fille non, qui veut viure à son aise,
Il ne faut simplement vn amy qui vous plaise,
Mais qui puisse au plaisir ioindre l'vtilité,
En amour autrement c'est imbecilité,
Qui le fait à credit n'a pas grande resource,
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse.
Prenez moy ces Abbez, ces fils de financiers
Dont depuis cinquante ans les peres vsuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille,
C'est là que vostre main peut faire de beaux cous,
Ie sçay de ces gens là qui languissent pour vous :
Car estant ainsi ieune en vos beautez parfaites,
Vous ne pouuez sçauoir tous les coups que vous faites,
Et les traicts de vos yeux haut & bas eslancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez,
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'ose le vous dire,
Et tel vous rit de iour qui toute nuict souspire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus vehement,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment.
En amour l'innocence est vn sçauant mystere,

Pourueu' que ce ne soit vne innocence austere,
Mais qui sçache par art donnant vie & trespas,
Feindre auecques douceur qu'elle ne le sçait pas :
Il faut aider ainsi la beauté naturelle,
L'innocence autrement est vertu criminelle,
Auec elle il nous faut & blesser & garir,
Et parmy les plaisirs faire viure & mourir.
Formez vous des desseins dignes de vos merites,
Toutes basses amours sont pour vous trop petites,
Ayez dessein aux dieux, pour de moindres beautez
Ils ont laissé iadis les cieux des-habitez.
Durant tous ces discours, Dieu sçait l'impatience :
Mais comme elle a tousiours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà vers la porte où i'estois,
Elle vist en sursaut comme ie l'escoutois,
Elle trousse bagage, & faisant la gentille,
Ie vous verray demain, à Dieu, bon soir ma fille.
Ha vieille, dy-ie lors, qu'en mon cœur ie maudis,
Est-ce là le chemin pour gaigner Paradis,
Dieu te doint pour guerdon de tes œuures si sainctes,
Que soient auant ta mort tes prunelles esteintes,
Ta maison descouuerte & sans feu tout l'Hyuer,
Auecque tes voisins iour & nuict estriuer
Et trainer sans confort triste & desesperee,
Vne pauure vieillesse & tousiours alteree.





Satyre XIIII.

I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main
Cherchant en plain midy parmy le genre humain,
Vn homme qui fust homme & de faict & de mine
Et qui peust des vertus passer par l'estamine :
Il n'est coing & recoing que ie n'aye tanté
Depuis que la nature icy bas m'a planté.
Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il a la teste vuide & sans dessus dessous
Ou qu'il faut qu'au rebours ie sois l'vn des plus fous.
C'est de nostre folie vn plaisant stratagesme,
Se flattant de iuger les autres par soy-mesme.
Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau,
Voyent aller la terre & non pas leur vaisseau,
Peut estre ainsi trompé que faucement ie iuge,
Toutesfois si les fous ont leur sens pour refuge,
Ie ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autruy.
Puis, i'en sçay pour le moins autant ou plus que luy.
Voylà fort bien parlé si l'on me vouloit croire,
Sotte presomption vous m'enyurez sans boire.

Mais apres en cherchant auoir autant couru
Qu'aux Auans de Noel fait le Moyne Bourru,
Pour retrouuer vn homme enuers qui la Satyre
Sans flater, ne trouuast que mordre & que redire.
Qui sceust d'vn chois prudent toute chose éplucher,
Ma foy si ce n'est vous ie n'en veux plus chercher.
Or ce n'est point pour estre esleué de fortune,
Aux sages comme aux fous c'est chose assez commune,
Elle auance vn chacun sans raison & sans chois,
Les fous sont aux echets les plus proches des Roys.
Aussi mon iugement sur cela ne se fonde,
Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde,
L'esclat de ces clinquans ne m'esblouit les yeux,
Pour estre dans le Ciel ie n'estime les Dieux,
Mais pour s'y maintenir & gouuerner de sorte
Que ce tout en deuoir reglement se comporte,
Et que leur prouidence egallement conduit
Tout ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes tout ainsi ie ne puis recognoistre
Les grans : mais bien ceux là qui meritent de l'estre,
Et de qui le merite indomtable en vertu,
Force les accidens & n'est point abatu,
Non plus que de farceurs ie n'en puis faire conte.
Ainsi que l'vn descend on voit que l'autre monte,
Selon ou plus ou moins que dure le roollet,
Et l'habit faict sans plus le maistre ou le vallet.
De mesme est de ces gens dont la grandeur se ioüe,
Auiourd'huy gros, enflez sur le haut de la roüe,
Ilz font vn personnage, & demain renuersez,
Chacun les met au rang des pechez effacez.
La faueur est bizarre, à traitter indocille,
Sans arrest, inconstante, & d'humeur difficille,
Auecq' discretion il la faut carasser :
L'vn la perd bien souuent pour la trop embrasser,

Ou pour s'y fier trop, l'autre par insolence,
Ou pour auoir trop peu ou trop de violence,
Ou pour se la promettre ou se la desnier,
En fin c'est vn caprice estrange à manier,
Son Amour est fragile & se rompt comme verre,
Et faict aux plus Matois donner du nez en terre.
Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'auancez,
Soit de ces temps icy, soit des siecles passez,
Homme que la fortune ayt tasché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait sceu se bien conduire.
Or d'estre cinquante ans aux honneurs esleué,
Des grands & des petits dignement approuué,
Et de sa vertu propre aux malheurs faire obstacle,
Ie n'ay point veu de sots auoir faict ce miracle.
Aussi pour discerner & le bien & le mal,
Voir tout, congnoistre tout, d'vn œil tousiours égal,
Manier dextrement les desseins de nos Princes,
Respondre à tant de gens de diuerses Prouinces,
Estre des estrangers pour Oracle tenu,
Preuoir tout accident auant qu'estre aduenu,
Destourner par prudence vne mauuaise affaire,
Ce n'est pas chose aysée ou trop facille à faire.
Voilà comme on conserue auecq' le iugement
Ce qu'vn autre dissipe & perd imprudemment :
Quand on se brusle au feu que soi mesme on attise,
Ce n'est point accident, mais c'est vne sottise.
Nous sommes du bon-heur de nous mesme artisans
Et fabriquons nos iours ou fascheux ou plaisans,
La fortune est à nous & n'est mauuaise ou bonne
Que selon qu'on la forme ou bien qu'on se la donne.
A ce point le mal-heur amy comme ennemy,
Trouuant au bord d'vn puis vn enfant endormy,
En risque d'y tomber à son ayde s'auance
Et luy parlant ainsi, le resueille & le tance :

Sus badin leuez-vous : ſi vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens,
Croyant en leur eſprit que de tout ie diſpoſe,
Diroient en me blaſmant que i'en ſerois la cauſe.
Ainſi nous ſeduiſant d'vne fauce couleur,
Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur
Qui n'en peut mais, mais quoy! l'on le prend à partie,
Et chacun de ſon tort cherche la garantie.
Et nous penſons bien fins, ſoit veritable ou faux,
Quand nous pouuons couurir d'excuſes nos defaux :
Mais ainſi qu'aux petis aux plus grands perſonnages
Sondez tout iuſqu'au fond, les fous ne ſont pas ſages.
Or c'eſt vn grand chemin iadis aſſez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut oncq' eſſayé,
Suiuant les pas d'Horace entrant en la carriere,
Ie trouue des humeurs de diuerſe maniere,
Qui me pourroient donner ſubiect de me mocquer,
Mais qu'eſt-il de beſoin de les aller chocquer ?
Chacun ainſi que moy ſa raiſon fortifie,
Et ſe forme à ſon gouſt vne philoſophie,
Ils ont droit de leur cauſe & de la conteſter,
Ie ne ſuis chicanneur & n'aime à diſputer.
Gallet a ſa raiſon, & qui croira ſon dire,
Le hazard pour le moins luy promet vn Empire,
Toutesfois au contraire, eſtant leger & net,
N'ayant que l'eſperance & trois dez au cornet,
Comme ſur vn bon fond de rente ou de receptes
Deſſus ſept ou quatorze il aſſigne ſes debtes,
Et trouue ſur cela qui luy fournit dequoy :
Ils ont vne raiſon qui n'eſt raiſon pour moy,
Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine :
Eſt-ce vice ou vertu qui leur fureur domine?
L'vn alleché d'eſpoir de gaigner vingt pour cent,
Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent

Que l'autre le deſpouille & ſes meubles engage,
Meſmes ſ'il eſt beſoin baille ſon heritage.
Or le plus ſot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy,
Pour l'vn il perd ſon bien, l'autre celuy d'autruy,
Pourtant c'eſt vn traficq qui ſuit touſiours ſa route,
Où bien moins qu'à la place on a fait banqueroute,
Et qui dans le brelan ſe maintient brauement,
N'en deſplaiſe aux arreſts de noſtre Parlement.
Penſez vous ſans auoir ces raiſons toutes preſtes,
Que le Sieur de Prouins perſiſte en ſes requeſtes,
Et qu'il ait ſans eſpoir d'eſtre mieux à la Court,
A ſon long balandran changé ſon manteau court,
Bien que depuis vingt ans ſa grimace importune
Ayt à ſa desfaueur obſtiné la fortune.
Il n'eſt pas le Couſin qui n'ait quelque raiſon,
De peur de reparer, il laiſſe ſa maiſon,
Que ſon lict ne defonce, il dort deſſus la dure,
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couuerture :
Ne ſe pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas & la pluye,
Et mil autres accidens, bourreaux de noſtre vie,
Luy ſelon ſa raiſon ſouz eux il ſ'eſt ſouſmis,
Et forçant la Nature il les a pour amis.
Il n'eſt point enreumé pour dormir ſur la terre,
Son poulmon enflammé ne touſſe le caterre,
Il ne craint ny les dents ny les deſluctions
Et ſon corps a tout ſain libres ſes fonctions,
En tout indifferent tout eſt à ſon vſage,
On dira qu'il eſt foux ie croy qu'il n'eſt pas ſage,
Que Diogene auſſi fuſt vn foux de tout point,
C'eſt ce que le Couſin comme moy ne croit point.
Ainſi ceſte raiſon eſt vne eſtrange beſte,
On l'a bonne ſelon qu'on a bonne la teſte,

Qu'on imagine bien du sens comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or suiuant ma raison & mon intelligence,
Mettant tout en auant & soin & diligence,
Et criblant mes raisons pour en faire vn bon chois,
Vous estes à mon gré l'homme que ie cherchois:
Afin doncq' qu'en discours le temps ie ne consomme,
Ou vous estes le mien, ou ie ne veux point d'homme.
Qu'vn chacun en ait vn ainsi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira.
Vn chacun en son sens selon son chois abonde,
Or m'ayant mis en goust des hommes & du monde,
Reduisant brusquement le tout en son entier
Encor faut il finir par vn tour du mestier.
On dit que Iupiter Roy des Dieux & des hommes,
Se promenant vn iour en la terre où nous sommes,
Receut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'age pareils, mais de mœurs differens,
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale:
Il les esleue au Ciel, & d'abord leur estale
Parmy les bons propos, les graces & les ris,
Tout ce que la faueur depart aux fauoris,
Ils mangeoient à sa table, aualoient l'ambrosie,
Et des plaisirs du Ciel souloient leur fantasie;
Ils estoient comme chefs de son Conseil priué:
Et rien n'estoit bien fait qu'ils n'eussent approuué.
Minos eut bon esprit, prudent, accord & sage,
Et sceut iusqu'à la fin iouer son personnage,
L'autre fut vn langard, reuelant les secrets
Du Ciel & de son Maistre aux hommes indiscrets,
L'vn auecque prudence au Ciel s'impatronise,
Et l'autre en fut chassé comme vn peteux d'Eglise.

Que ie me reſoudois loing du bruit de Paris
Et du ſoing de la Cour ou de ſes fauoris,
M'eſgayer au repos que la campagne donne,
Et ſans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne,
D'vn bon mot faire rire en ſi belle ſaiſon,
Vous, vos chiens & vos chats, & toute la maiſon,
Et là dedans ces champs que la riuiere d'Oyſe,
Sur des arenes d'or en ſes bors ſe degoyſe,
(Seiour iadis ſi doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sydon en proye à ſes peuples François)
Faire meint ſoubre-ſaut, libre de corps & d'ame.
Et froid aux appetis d'vne amoureuſe flame,
Eſtre vuide d'amour comme d'ambition,
Des gallands de ce temps horrible paſſion.
Mais à d'autres reuers ma fortune eſt tournee,
Dés le iour que Phœbus nous monſtre la iournee,
Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour,
Ie me leue & m'en vay dans le plus creux ſeiour
Que Royaumont recelle en ſes foreſts ſecrettes,
Des renards & des loups les ombreuſes retraittes.
Et là malgré mes dents rongeant & rauaſſant,
Poliſſant les nouueaux, les vieux rapetaſſant,
Ie fay des vers, qu'encor qu'Apollon les aduouë,
Dedans la Cour, peut eſtre, on leur fera la mouë.
Ou s'ils ſont à leur gré bien faicts & bien polis,
I'auray pour recompence, ils ſont vrayment iolis :
Mais moy qui ne me reigle aux iugemens des hommes,
Qui dedans & dehors cognoy ce que nous ſommes,
Comme le plus ſouuent ceux qui ſçauent le moings,
Sont temerairement & iuges & teſmoings,
Pour blaſme ou pour louange ou pour froide parole.
Ie ne fay de leger banqueroute à l'eſcolle
Du bon homme Empedocle, où ſon diſcours m'apprend
Qu'en ce monde il n'eſt rien d'admirable & de grand

Que l'eſprit deſdaignant vne choſe bien grande,
Et qui Roy de ſoy-meſme à ſoy-meſme commande.
Pour ceux qui n'ont l'eſprit ſi fort ny ſi trempé,
Afin de n'eſtre point de ſoy-meſme trompé,
Chacun ſe doibt cognoiſtre, & par vn exercice
Cultiuant ſa vertu deſraciner ſon vice,
Et cenſeur de ſoy-meſme auec ſoing corriger
Le mal qui croiſt en nous, & non le negliger,
Eſueiller ſon eſprit troublé de reſuerie;
Comme doncq' ie me plains de ma forcenerie,
Que par art ie m'efforce à regler ſes accés,
Et contre mes deffaux que i'intente vn procés,
Comme on voit par exemple en ces vers où i'accuſe
Librement le caprice où me porte la Muſe,
Qui me repaiſt de baye en ſes foux paſſe-temps,
Et malgré moy me faict aux vers perdre le temps,
Ils deuoient à propos taſcher d'ouurir la bouche,
Mettant leur iugement ſur la pierre de touche,
S'eſtudier de n'eſtre en leurs diſcours trenchans
Par eux meſmes iugez ignares ou meſchans,
Et ne mettre ſans choix en égalle balance
Le vice, la vertu, le crime, l'inſolence.
Qui me blaſme auiourd'hui, demain il me louera,
Et peut eſtre auſſi toſt il ſe deſaduouera.
La louange eſt à prix, le hazard la debite,
Où le vice ſouuent vaut mieux que le merite:
Pour moy ie ne fay cas ny ne me puis vanter
N'y d'vn mal ny d'vn bien que l'on me peut oſter.
Auecq' proportion ſe depart la louange,
Autrement c'eſt pour moy du baragouyn eſtrange,
Le vrai me faict dans moy recognoiſtre le faux,
Au poix de la vertu ie iuge les deffaux,
I'affine l'enuieux cent ans apres la vie,
Où l'on dit qu'en Amour ſe conuertit l'Enuie:

Le Iuge sans reproche est la Posterité,
Le temps qui tout descouure en fait la verité,
Puis la monstre à nos yeux, ainsi dehors la terre
Il tire les tresors, & puis les y reserre.
Doncq' moy qui ne m'amuse à ce qu'on dit icy,
Ie n'ay de leurs discours ny plaisir ny soucy,
Et ne m'esmeus non plus quand leur discours fouruoye,
Que d'vn conte d'Vrgande & de ma mere l'Oye.
Mais puis que tout le monde est aueugle en son fait
Et que dessous la Lune il n'est rien de parfait,
Sans plus se controller quand à moy ie conseille
Qu'vn chacun doucement s'excuse à la pareille,
Laissons ce qu'en resuant ces vieux foux ont escrit,
Tant de philosophie embarasse l'esprit,
Qui se contraint au monde il ne vit qu'en torture.
Nous ne pouuons faillir suiuant nostre nature.
Ie t'excuse Pierrot, de mesme excuse moy,
Ton vice est de n'auoir ny Dieu, ny foy, ny loy,
Tu couures tes plaisirs auec l'hypocrisie,
Chupin se taisant veut couurir sa ialousie,
Rison accroist son bien d'vsure & d'interests,
Selon ou plus ou moins Ian donne ses arrests,
Et comme au plus offrant debite la Iustice.
Ainsi sans rien laisser vn chacun a son vice,
Le mien est d'estre libre & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par vne indifference,
Et vaincre le mal-heur auecq' la patience,
Estimer peu de gens, suyure mon vercoquin,
Et mettre à mesme taux le noble & le coquin.
D'autre part ie ne puis voir vn mal sans m'en plaindre,
Quelque part que ce soit ie ne me puis contraindre.
Voyant vn chicaneur riche d'auoir vendu
Son deuoir à celuy qui deust estre pendu,

Vn Aduocat inſtruire en l'vne & l'autre cauſe,
Vn Lopet qui partis deſſus partis propoſe,
Vn Medecin remplir les limbes d'auortons,
Vn Banquier qui fait Rome icy pour ſix teſtons,
Vn Prelat enrichy d'intereſt & d'vſure,
Plaindre ſon bois ſaiſy pour n'eſtre de meſure,
Vn Ian abandonnant femme, filles, & ſœurs,
Payer meſmes en chair iuſques aux rotiſſeurs,
Rouſſet faire le Prince, & tant d'autre myſtere,
Mon vice eſt, mon amy, de ne m'en pouuoir taire.
Or des vices où ſont les hommes attachez,
Comme des petits maux ſont les petits pechez,
Ainſi les moins mauuais ſont ceux dont tu retires
Du bien, comme il aduient le plus ſouuent des pires,
Au moins eſtimez tels : c'eſt pourquoi ſans errer,
Au ſage bien ſouuent on les peut deſirer,
Comme aux Preſcheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Iuges l'iniuſtice.
Vien doncq' & regardans ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuues ny teſmoins,
Informans de nos faits ſans haine & ſans enuie,
Et iuſqu'au fond du ſac eſpluchons noſtre vie.
De tous ces vices là, dont ton cœur entaché
N'eſt veu par mes eſcris ſi librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage.
En vendant la Iuſtice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauure tu deſtruis, la veufue & l'orphelin,
Et ruines chacun auecq' ton patelin.
Ainſi conſequemment de tout dont ie t'offence,
Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence :
Car parlant librement ie pretens t'obliger
A purger les deffaux, tes vices corriger,
Si tu le fais en fin, en ce cas ie merite,
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.



A Monsieur de Forqueuaus.

SATYRE XVI.

Puisque le iugement nous croist par le dommage,
Il est temps Forqueuaus, que ie deuienne sage.
Et que par mes trauaux i'apprenne à l'auenir
Comme en faisant l'amour on se doit maintenir:
Apres auoir passé tant & tant de trauerses,
Auoir porté le ioug de cent beautez diuerses,
Auoir en bon soldat combatu nuict & iour,
Ie dois estre routier en la guerre d'Amour,
Et comme vn vieux guerrier blanchi dessous les armes
Sçauoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Destourner la fortune, & plus fin que vaillant.
Faire perdre le coup au premier assaillant,
Et sçauant deuenu par vn long exercice,
Conduire mon bonheur auec de l'artifice,
Sans courir comm' vn fou saizy d'aueuglement,
Que le caprice emporte, & non le iugement:
Car l'esprit en amour sert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on auance.
Il n'est que d'estre fin & de soir, ou de nuit,
Surprendre si l'on peut l'ennemy dans le lit.

Du temps que ma ieuneſſe à l'amour trop ardente
Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous coſtés ſans chois ou ſans raiſon
I'allois comme vn limier apres la venaiſon,
Souuent de trop de cœur i'ay perdu le courage,
Et piqué des douceurs d'vn amoureux viſage
I'ay ſi bien combatu, ſerré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en eſt reſté vne goutte de ſang :
Or ſage à mes deſpens i'eſquiue la bataille,
Sans entrer dans le champ i'attens que l'on m'aſſaille,
Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu,
D'vn bon mot du vieux temps ie couure tout mon ieu,
Et ſans eſtre vaillant ie veux que l'on m'eſtime,
Ou ſi parfois encor i'entre en [la] vieille eſcrime,
Ie gouſte le plaiſir ſans en eſtre emporté,
Et prens de l'exercice au pris de ma ſanté :
Ie reſigne aux plus forts ces grands coups de maitriſe,
Accablé ſous le fais ie fuy toute entrepriſe,
Et ſans plus m'amuſer aux places de renom
Qu'on ne peut emporter qu'à force de Canon,
I'ayme vne amour facile & de peu de defenſe,
Si ie voi qu'on me rit, c'eſt là que ie m'auance,
Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit,
La viande ne plaiſt que ſelon l'appetit.
Toute amour a bon gouſt pourueu qu'elle recrée
Et s'elle eſt moins louable, elle eſt plus aſſeurée :
Car quand le ieu déplait ſans ſoupçon, ou danger
De coups, ou de poiſon, il eſt permis changer.
Aymer en trop haut lieu vne Dame hautaine
C'eſt aimer en ſoucy le trauail, & la peine,
C'eſt nourrir ſon amour de reſpect, & de ſoin,
Ie ſuis ſaoul de ſeruir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'vne grand Dame,
Touſiours comme vn forçat il faut eſtre à la rame,

Nauiger iour, & nuit, & ſans profit aucun
Porter tout ſeul le fais de ce plaiſir commun :
Ce n'eſt pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car ſi ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende,
Et que les combatans à l'egal collerez,
Se donnent l'vn à l'autre autant de coups fourez :
C'eſt pourquoy ie recherche vne ieune fillette
Experte des longtemps à courir l'eguillette,
Qui ſoit viue & ardente au combat amoureux,
Et pour vn coup receu qui vous en rende deux.
La grandeur en amour eſt vice inſupportable,
Et qui ſert hautement eſt touſiours miſerable,
Il n'eſt que d'eſtre libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choiſir ſa marchandiſe,
Ou ſi l'on n'en veut prendre au moins on en deuiſe,
L'on taſte, l'on manie & ſans dire combien,
On ſe peut retirer, l'obiect n'en couſte rien :
Au ſauoureux traffic de ceſte mercerie,
I'ay conſumé les iours les plus beaux de ma vie,
Marchant des plus ruſez & qui le plus ſouuent,
Payoit ſes creanciers de promeſſe & de vent,
Et encore n'eſtoit le hazard, & la perte,
I'en voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte,
Mais la riſque m'en faſche & ſi fort m'en deplaiſt
Qu'au malheur que ie crains ie poſtpoſe l'acqueſt,
Si bien que redoutant la verolle & la goutte,
Ie banny ces plaiſirs & leur fais banqueroutte,
Et reſigne aux mignons, aueuglez en ce ieu,
Auecques les plaiſirs tous les maux que i'ay eu,
Les boutons du printemps, & les autres fleurettes
Que l'on cueille au iardin des douces amourettes,
Le Mercure, & l'eau fort me ſont à contre-cœur,
Ie hay l'eau de Gaiac, & l'eſtoufante ardeur

Des fourneaux enfumez où l'on perd ſa ſubſtance
Et où lon va tirant vn homme en quinteſſence.
C'eſt pourquoy tout à coup ie me ſuis retiré,
Voulant d'oreſnauant demeurer aſſeuré,
Et comme vn marinier eſchappé de l'orage,
Du haure ſeurement contempler le naufrage,
Ou ſi par fois encor ie me remets en mer,
Et qu'vn œil enchanteur me contraigne d'aymer,
Combattant mes eſprits par vne douce guerre
Ie veux en ſeureté nauiger terre à terre :
Ayant premierement viſité le vaiſſeau,
S'il eſt bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'eſt pas peu de cas de faire vn long voyage,
Ie tiens vn homme fous qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop preſumer
Se commet aux hazards de l'amoureuſe mer :
Expert en ſes trauaux pour moy ie la deteſte,
Et la fuy tout ainſi comme ie fuy la peſte.
  Mais auſſi, Forqueuaus, comme il eſt mal-aiſé
Que noſtre eſprit ne ſoit quelquefois abuſé
Des appas enchanteurs de ceſt enfant volage,
Il faut vn peu baiſſer le col ſous le ſeruage,
Et donner quelque place aux plaiſirs ſauoureux :
Car c'eſt honte de viure & de n'eſtre amoureux :
Mais il faut en aymant s'aider de la fineſſe,
Et ſçauoir rechercher vne ſimple maiſtreſſe,
Qui ſans vous aſſeruir vous laiſſe en liberté,
Et ioigne le plaiſir auecq la ſeureté,
Qui ne ſache que c'eſt que d'eſtre courtiſee,
Qui n'ait de maint amour la poitrine embraſee,
Qui ſoit douce & nicette, & qui ne ſache pas,
Apprentiue au meſtier, que vallent les appas,
Que ſon œil, & ſon cœur, parlent de meſme ſorte,
Qu'aucune affection hors de ſoy ne l'emporte,

Bref qui ſoit toute à nous, tant que la paſſion
Entretiendra nos ſens en ceſte affection:
Si parfois ſon eſprit ou le noſtre ſe laſſe
Pour moy ie ſuis d'auis que l'on change de place,
Qu'on ſe range autre part, & ſans regret aucun
D'abſence ou de meſpris que l'on ayme vn chacun:
Car il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame,
Ains changer par le temps & d'amour & de flame.
C'eſt le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui iuſqu'au tombeau le faict eſtre amoureux:
Nature ſe maintient pour eſtre variable,
Et pour changer ſouuent ſon eſtat eſt durable:
Auſſi l'affection dure eternellement,
Pourueu ſans ſe laſſer qu'on change à tout moment,
De la fin d'vne amour l'autre naiſt plus parfaitte,
Comme on voit vn grand feu naiſtre d'vne bluette.





Satyre XVII.



on non i'ay trop de cœur pour laſchement me rendre,
L'amour n'eſt qu'vn enfant dont l'on ſe peut deffendre,
Et l'homme qui flechit ſous ſa ieune valleur,
Rend par ſes laſchetez coulpable ſon malheur,
Il ſe defait ſoy-meſme & ſoy-meſme s'outrage,
Et doibt ſon infortune à ſon peu de courage:
Or moy pour tout l'effort qu'il faſſe à me domter,
Rebelle à ſa grandeur ie le veux effronter,
Et bien qu'auec les Dieux on ne doiue debattre,
Comme vn noueau Toitan ſi le veux-ie combatre,
Auecq' le deſeſpoir ie me veux aſſeurer,
C'eſt ſalut aux vaincuz de ne rien eſperer.
Mais helas! c'en eſt faict quand les places ſont priſes,
Il n'eſt plus temps d'auoir recours aux entrepriſes,
Et les noueaux deſſeins d'vn ſalut pretendu
Ne ſeruent plus de rien lors que tout eſt perdu.
Ma raiſon eſt captiue en triomphe menee,
Mon ame déconfite au pillage eſt donnee,
Tous mes ſens m'ont laiſſé ſeul & mal aduerty,
Et chacun s'eſt rangé du contraire party,

Et ne me reſte plus de la fureur des armes,
Que des cris, des ſanglots, des ſouſpirs & des larmes :
Dont ie ſuis ſi troublé qu'encor ne ſçay-je pas,
Où pour trouuer ſecours ie tourneray mes pas.
Auſſi pour mon ſalut que doi-ie plus attendre,
Et quel ſage conſeil en mon mal puis-ie prendre,
S'il n'eſt rien icy bas de doux & de clement,
Qui ne tourne viſage à mon contentement?
S'il n'eſt aſtre eſclairant en la nuict ſolitaire,
Ennemy de mon bien qui ne me ſoit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux :
Il n'eſt pour moy là haut ny clemence, ny Dieux,
Au Ciel comme en la terre il ne faut que i'attende
Ny pitié ny faueur au mal qui me commande,
Car encor' que la dame en qui ſeule ie vy,
M'ait auecque douceur ſous ſes loix aſſeruy,
Que ie ne puiſſe croire en voyant ſon viſage,
Que le Ciel l'ait formé ſi beau pour mon dommage,
Ny moins qu'il ſoit poſſible en ſi grande beauté
Qu'auecque la douceur loge la cruauté,
Pourtant toute eſperance en mon ame chancelle,
Il ſuffit pour mon mal que ie la trouue belle.
Amour qui pour obiect n'a que mes deſplaiſirs,
Rend tout ce que i'adore ingrat à mes deſirs,
Toute choſe en aymant eſt pour moy difficile,
Et comme mes ſouſpirs ma peine eſt infertile.
D'autre part ſçachant bien qu'on n'y doit aſpirer,
Aux cris i'ouure la bouche & n'oſe ſouſpirer,
Et ma peine eſtouffee auecques le ſilence,
Eſtant plus retenue a plus de violence.
Trop heureux ſi i'auois en ce cruel tourment,
Moins de diſcretion & moins de ſentiment,
Ou ſans me relaſcher à l'effort du martyre,
Que mes yeux, ou ma mort, mon amour peuſſent dire.

Mais ce cruel enfant inſolent deuenu,
Ne peut eſtre à mon mal plus longtemps retenu,
Il me contrainct aux pleurs, & par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache.
Puis doncq' que mon reſpect peut moins que ſa douleur
Ie laſche mon diſcours à l'effort du mal-heur,
Et pouſſé des ennuis dont mon ame eſt atteinte,
Par force ie vous fais ceſte piteuſe plainte,
Qu'encore ne rendrois je en ces derniers efforts,
Si mon dernier ſouſpir ne la iette dehors.
Ce n'eſt pas toutesfois que pour m'eſcouter plaindre,
Ie taſche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs voſtre œil moins rigoureux,
La plainte eſt inutile à l'homme mal-heureux :
Mais puis qu'il plaiſt au Ciel par vos yeux que ie meure,
Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure,
Et que d'aucun regret mon treſpas n'eſt ſuiuy,
Sinon de n'eſtre mort le iour que ie vous vy,
Si diuine & ſi belle, & d'attrais ſi pourueuë.
Ouy ie deuois mourir des trais de voſtre veuë,
Auec mes triſtes iours mes miſeres finir,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir.
I'euſſe bruſlant là haut en des flammes ſi claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui ſeruant comme moy de trophee à vos yeux,
Pour vous aymer en terre euſſent quitté les Cieux.
Eterniſant par tout ceſte haute victoire,
I'euſſe engraué là haut leur honte & voſtre gloire,
Et comme en vous ſeruant aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir n'eſtre point immortels.
Heureuſement ainſi i'euſſe peu rendre l'ame,
Apres ſi bel effect d'vne ſi belle flamme.
Auſſi bien tout le temps que i'ay veſcu depuis,
Mon cœur geſné d'amour n'a veſcu qu'aux ennuis,

Depuis de iour en iour s'eſt mon ame enflammee,
Qui n'eſt plus que d'ardeur & de peine animee,
Sur mes yeux eſgarez ma triſteſſe ſe lit,
Mon age auant le temps par mes maux s'enuieillit,
Au gré des paſſions mes amours ſont contraintes,
Mes vers bruſlans d'amour ne reſonnent que plaintes,
De mon cœur tout fletry l'alegreſſe s'enfuit,
Et mes triſtes penſers comme oyſeaux de la nuict,
Volant dans mon eſprit à mes yeux ſe preſentent,
Et comme ils ſont du vray du faux ils m'eſpouuantent,
Et tout ce qui repaſſe en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'eſtonnement:
Car ſoit que ie vous penſe ingrate ou ſecourable,
La playe de vos yeux eſt touſiours incurable,
Touſiours faut il perdant la lumiere & le iour,
Mourir dans les douleurs ou les plaiſirs d'amour.
Mais tandis que ma mort eſt encore incertaine
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien voſtre rigueur,
Ie veux ſans fin tirer les ſouſpirs de mon cœur,
Et deuant que mourir ou d'vne ou d'autre ſorte,
Rendre en ma paſſion ſi diuine & ſi forte,
Vn viuant teſmoignage à la poſterité,
De mon amour extreſme, & de voſtre beauté,
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inſpirent,
Pour voſtre gloire atteindre où les ſçauans aſpirent,
Et rendre memorable aux ſiecles à venir,
De vos rares vertus le noble ſouuenir.





Elegie Zelotipiqve.



ien que ie sçache au vray tes façons & tes ruses,
I'ay tant & si long temps excusé tes excuses,
Moy-mesme ie me suis mille fois démenty,
Estimant que ton cœur par douceur diuerty,
Tiendroit ses laschetez à quelque conscience :
Mais en fin ton humeur force ma patience.
I'accuse ma foiblesse, & sage à mes despens,
Si ie t'aymay iadis ores ie m'en repens,
Et brisant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur m'est ores vne honte.
Pensant m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu,
I'ay regaigné sur moy ce que i'auois perdu,
Ie tire vn double gain d'vn si petit dommage,
Si ce n'est que trop tard ie suis deuenu sage.
Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans,
Et pourueu qu'il nous vienne il vient tousiours à temps.
Mais i'ay doncq' supporté de si lourdes iniures,
I'ay doncq' creu de ses yeux les lumieres pariures,
Qui me naurant le cœur me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut iamais!

I'ay doncq' leu d'autre main ſes lettres contre-faites,
I'ay doncq' ſçeu ſes façons, recogneu ſes deffaites,
Et comment elle endort de douceur ſa maiſon,
Et trouue à s'excuſer quelque fauce raiſon,
Vn procés, vn accord, quelque achapt, quelques ventes,
Viſites de couſins, de freres, & de tantes,
Pendant qu'en autre lieu ſans femmes & ſans bruict,
Sous pretexte d'affaire elle paſſe la nuict :
Et cependant aueugle en ma peine enflammee,
Ayant ſçeu tout cecy ie l'ay touſiours aymee :
Pauure ſot que ie ſuis, ne deuoy-ie à l'inſtant
Laiſſer là ceſte ingrate & ſon cœur inconſtant?
Encor' ſeroit ce peu ſi d'amour emportee,
Ie n'auois à ſon teint, & ſa mine affettee,
Leu de ſa paſſion les ſignes euidans,
Que l'amour imprimoit en ſes yeux trop ardans.
Mais qu'eſt il de beſoin d'en dire d'auantage,
Iray-ie rafraichir ſa honte & mon dommage?
A quoy de ſes diſcours diray-ie le deffaut,
Comme pour me piper elle parle vn peu haut,
Et comme baſſement à ſecretes volees,
Elle ouure de ſon cœur les flames recelees,
Puis ſa voix rehauſſant en quelques mots ioyeux,
Elle cuide charmer les ialoux curieux,
Faict vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure,
Quand malgré que i'en aye amour me le découure,
Me déchifre auſſi-toſt ſon diſcours indiſcret,
(Helas! rien aux ialoux ne peut eſtre ſecret)
Me fait veoir de ſes traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux ſoupçons d'amour trop ſimple eſt ſa malice,
Ces heurtemens de pieds en feignant de s'aſſeoir,
Faire ſentir ſes gands, ſes cheueux, ſon mouchoir,
Ces rencontres de mains, & mille autres careſſes,
Qu'vſent à leurs amans les plus douces maiſtreſſes,

Que ie tais par honneur craignant qu'auecq' le ſien
En vn diſcours plus grand i'engageaſſe le mien?
Cherche doncq' quelque ſot au tourment inſenſible
Qui ſouffre ce qui m'eſt de ſouffrir impoſſible,
Car pour moy i'en ſuis las (ingrate) & ie ne puis
Durer plus longuement en la peine où ie ſuis,
Ma bouche inceſſamment aux plaintes eſt ouuerte,
Tout ce que i'apperçoy ſemble iurer ma perte,
Mes yeux touſiours pleurans de tourment éueillez,
Depuis d'vn bon ſommeil ne ſe ſont veuz ſillez,
Mon eſprit agité fait guerre à mes penſees,
Sans auoir repoſé vingt nuicts ſe ſont paſſees,
Ie vais comme vn Lutin deça delà courant,
Et ainſi que mon corps mon eſprit eſt errant.
Mais tandis qu'en parlant du feu qui me ſurmonte,
Ie deſpeins en mes vers ma douleur & ta honte,
Amour dedans le cœur m'aſſaut ſi viuement,
Qu'auecque tout deſdain ie perds tout iugement.
Vous autres que i'emploie à l'eſpier ſans ceſſe,
Au logis, en viſite, au ſermon, à la Meſſe,
Cognoiſſant que ie ſuis amoureux & ialoux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez vous?
Ha pourquoy m'eſtes vous, à mon dam, ſi fidelles?
Le porteur eſt faſcheux de faſcheuſes nouuelles,
Defferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux.
Si dans quelque maiſon ſans femme elle s'arreſte,
S'on luy fait au Palais quelque ſigne de teſte,
S'elle rit à quelqu'vn, s'elle appelle vn valet,
S'elle baille en cachete ou reçoyue vn poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incogneue,
Marmotant vn Pater luy parle ou la ſaluë,
Déguiſez en le fait, parlez m'en autrement,
Trompant ma ialouſie & voſtre iugement,

Dites moy qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire,
Car bien qu'il ne ſoit vray ſi ne le puis-ie croire,
De contraires efforts mon eſprit agité,
Douteux s'en court de l'vne à l'autre extremité,
La rage de la hayne & l'amour me tranſporte,
Mais i'ay grand peur enfin que l'amour ſoit plus forte.
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret,
Au moins s'il ne ſe peut l'aymeray-ie à regret,
Le bœuf n'ayme le ioug que toutesfois il traine,
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons luy ce que peut ou que doit receuoir
Son merite égallé iuſtement au deuoir.
En Conſeiller d'Eſtat de diſcours ie m'abuſe,
Vn Amour violent aux raiſons ne s'amuſe,
Ne ſçay ie que ſon œil ingrat à mon tourment,
Me donnant ce deſir m'oſta le iugement?
Que mon eſprit bleſſé nul bien ne ſe propoſe,
Qu'aueugle & ſans raiſon ie confonds toute choſe,
Comme vn homme inſenſé qui s'emporte au parler,
Et deſſigne auec l'œil mille chaſteaux en l'air.
C'en eſt fait pour iamais la chance en eſt iettee,
D'vn feu ſi violent mon ame eſt agittee,
Qu'il faut bon-gré, mal-gré laiſſer faire au deſtin,
Heureux ſi par la mort i'en puis eſtre à la fin,
Et ſi ie puis mourant en ceſte freneſie,
Voir mourir mon amour auecq' ma ialouſie.
Mais Dieu que me ſert il en pleurs me conſommer,
Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer?
Où le Ciel nous incline à quoy ſert la menace?
Sa beauté me rappelle où ſon deffaut me chaſſe,
Aymant & deſdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'eſprit & les beautez du corps :
Ainſi ie ne puis viure auec elle, & ſans elle.
Ha Dieu que fuſſes-tu ou plus chaſte ou moins belle,

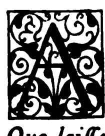
Ou peuſſes-tu congnoiſtre, & voir par mon treſpas,
Qu'auecque ta beauté ton humeur ne ſied pas :
Mais ſi ta paſſion eſt ſi forte & ſi viue,
Que des plaiſirs des ſens ta raiſon ſoit captiue,
Que ton eſprit bleſſé ne ſoit maiſtre de ſoy,
Ie n'entends en cela te preſcrire vne loy,
Te pardonnant par moy ceſte fureur extreſme,
Ainſi comme par toy ie l'excuſe en moy meſme :
Car nous ſommes tous deux en noſtre paſſion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encor en ce mal-heur où tu te precipites,
Doibs-tu par quelque ſoin t'obliger tes merites,
Cognoiſtre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
Auecques ton Amour eſgard à ton deuoir.
Mais ſans diſcretion tu vas à guerre ouuerte,
Et par ſa vanité triumphant de ta perte,
Il monſtre tes faueurs, tout haut il en diſcourt,
Et ta honte & ſa gloire entretiennent la Court.
Cependant me iurant tu m'en dis des iniures,
O Dieux! qui ſans pitié puniſſez les pariures,
Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects,
Vengez pluſtoſt ſur moy les pechez qu'elle a faicts.
S'il eſt vray ſans faueur que tu l'eſcoutes plaindre,
D'où vient pour ſon reſpect que l'on te voit contraindre,
Que tu permets aux ſiens lire en tes paſſions,
De veiller iour & nuict deſſus tes actions,
Que touſiours d'vn vallet ta carroſſe eſt ſuiuie,
Qui rend comme eſpion compte exact de ta vie,
Que tu laiſſe vn chacun pour plaire à ſes ſoupçons,
Et que parlant de Dieu tu nous faits des leçons,
Nouuelle Magdelaine au deſert conuertie,
Et iurant que ta flamme eſt du tout amortie,
Tu pretends finement par ceſte mauuaitié,
Luy donner plus d'Amour, à moy plus d'amitié,

Et me cuidant tromper tu voudrois faire accroire,
Auecque faux ferments que la neige fuſt noire.
Mais comme tes propos, ton art eſt deſcouuert,
Et chaqun en riant en parle à cœur ouuert,
Dont ie creue de rage, & voyant qu'on te blaſme,
Trop ſenſible en ton mal de regret ie me paſme,
Ie me ronge le cœur, ie n'ay point de repos,
Et voudrois eſtre ſourd pour l'eſtre à ces propos,
Ie me hay de te voir ainſi meſeſtimee,
T'aymant ſi dignement i'ayme ta renommee,
Et ſi ie ſuis ialoux ie le ſuis ſeulement
De ton honneur, & non de ton contentement.
Fay tout ce que tu fais, & plus s'il ſe peut faire,
Mais choiſi pour le moins ceux qui ſe peuuent taire.
Quel beſoin peut-il eſtre, inſenſee en Amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le iour?
Ce que fait vn tout ſeul, tout vn chacun le ſçache?
Et monſtres en Amour ce que le monde cache?
Mais puis que le Deſtin à toy m'a ſçeu lier,
Et qu'oubliant ton mal ie ne puis t'oublier,
Par ces plaiſirs d'Amour tous confits en delices,
Par tes apas iadis à mes vœuz ſi propices,
Par ces pleurs que mes yeux & les tiens ont verſez,
Par mes ſouſpirs, au vent ſans profit diſperſez,
Par les Dieux qu'en pleurant tes ſermens appellerent,
Par tes yeux qui l'eſprit par les miens me volerent,
Et par leurs feux ſi clairs & ſi beaux à mon cœur,
Excuſe par pitié ma ialouſe rancœur,
Pardonne par mes pleurs au feu qui me commande :
Si mon peché fut grand ma repentance eſt grande,
Et voy dans le regret dont ie ſuis conſommé,
Que i'euſſe moins failly, ſi i'euſſe moins aymé.

[redacted]



AVTRE.


ymant comme i'aymois que ne deuois ie craindre?
Pouuois ie eſtre aſſeuré qu'elle ſe deuſt contraindre?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,
Elle euſt pour moy ceſſé d'eſtre ce qu'elle eſtoit?
Que laiſſant d'eſtre femme inconſtante & legere,
Son cœur traiſtre à l'Amour, & ſa foy menſongere,
Se rendant en vn lieu l'eſprit plus arreſté,
Peuſt au lieu du menſonge aymer la verité?
Non, ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die,
Et tout m'eſtoit ſuſpect horſmis la perfidie,
Ie craignois tous ſes traits que i'ay ſçeu du depuis,
Ses iours de mal de teſte, & ſes ſecrettes nuicts,
Quand ſe diſant malade & de fieure enflammee
Pour moy tant ſeullement ſa porte eſtoit fermée,
Ie craignois ſes attrais, ſes ris, & ſes couroux,
Et tout ce dont Amour allarme les ialoux.
Mais la voyant iurer auecq' tant d'aſſeurance,
Ie l'aduoüe, il eſt vray, i'eſtois ſans deffiance :
Auſſi qui pouuoit croire apres tant de ſerments,
De larmes, de ſouſpirs, de propos ve hements

Dont elle me iuroit que iamais de ſa vie,
Elle ne permettroit d'vn autre eſtre ſeruie,
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
Ie m'en deuois promettre vne ferme amitié;
Seulement pour tromper le ialoux populaire,
Que ie deuois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre touſiours libre, ou bien me captiuer,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſeruer.
Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dict; ſa parolle eſtoit feinte,
Et le Ciel luy ſeruit en ceſte trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon:
Et puis il eſt des Dieux teſmoins de nos parolles,
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes friuolles,
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'antiquité
Se ſeruit pour tromper noſtre imbecilité:
S'il y auoit des Dieux ils ſe vengeroient d'elle,
Et ne la voiroit on ſi fiere ny ſi belle,
Ses yeux s'obſcurciroient qu'elle a tant pariurez,
Son teint ſeroit moins clair, ſes cheueux moins dorez
Et le Ciel pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit ſur ſon front ſon crime & leur vengeance.
Ou s'il y a des Dieux ils ont vn cœur de chair,
Ainſi que nous d'amour ils ſe laiſſent toucher,
Et de ce ſexe ingrat excuſant la malice,
Pour vne belle femme ils n'ont point de Iuſtice.





IMPVISSANCE.

Imitation d'Ouide.

Quoy? ne l'auois-ie assez en mes vœux desiree,
N'estoit elle assez belle, ou assez bien paree?
Estoit elle à mes yeux sans grace & sans appas?
Son sang estoit il point issu d'vn lieu trop bas?
Sa race, sa maison n'estoit elle estimee,
Ne valoit elle point la peine d'estre aymee?
Inhabile au plaisir n'auoit elle dequoy?
Estoit elle trop laide, ou trop belle pour moy?
Ha! cruel souuenir, cependant ie l'ay euë,
Impuissant que ie suis en mes bras toute nuë,
Et n'ay peu le voulans tous deux esgallement,
Contenter nos desirs en ce contentement:
Au surplus à ma honte, Amour, que te diray-ie?
Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,
. . . .
Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa,
Me suggerant la manne en sa leure amassee,
Sa cuisse se tenoit en la mienne enlassee,
Les yeux luy petilloient d'vn desir langoureux,
Et son ame exiloit maint souspir amoureux,

Sa langue en begayant d'vne façon mignarde,
Me disoit : mais mon cœur qu'est ce qui vous retarde?
N'auroy-ie point en moy quelque chose qui peust
Offencer vos desirs, ou bien qui vous depleust?
Ma grace, ma façon, ha Dieu! ne vous plaist elle?
Quoy? n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis-ie assez belle?
Cependant de la main animant ses discours,
Ie trompois impuissant sa flamme & mes amours,
Et comme vn tronc de bois, charge lourde & pesante,
Ie n'auois rien en moy de personne viuante :
Mes membres languissans perclus & refroidis,
Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis.
Mais quoy? que deuiendray ie en l'extresme vieillesse,
[Puis que ie suis rectif au fort de ma ieunesse.]
Et si las! ie ne puis & ieune & vigoureux,
Sauourer la douceur du plaisir amoureux.
Ha! i'en rougis de honte & dépite mon âge,
Age de peu de force & de peu de courage,
Qui ne me permet pas en cest accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner vn amant :
Car, Dieu! ceste beauté par mon deffaut trompee,
Se leua le matin de ses larmes trempee,
Que l'amour de despit escouloit par ses yeux,
Ressemblant à l'Aurore alors qu'ouurant les Cieux,
Elle sort de son lict hargneuse & depitee,
D'auoir sans vn baiser consommé la nuictee,
Quand baignant tendrement la terre de ses pleurs,
De chagrain & d'amour elle en iette ses fleurs.
Pour flater mon deffaut : Mais que me sert la gloire,
De mon amour passee, inutile memoire,
Quand aymant ardemment, & ardemment aymé,
Tant plus ie combatois, plus i'estois animé :
Guerrier infatigable, en ce doux exercice,
Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice,

Où vaillant & adroit apres auoir brisé,
Des Cheualiers d'amour, i'estois le plus prisé.
Mais de cest accident ie fais vn mauuais conte,
Si mon honneur passé m'est ores vne honte,
Et si le souuenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaisir receu ne me peut soulager.
O ciel! il falloit bien qu'enforcelé ie fusse,
Ou trop ardent d'Amour que ie ne m'apperceusse
Que l'œil d'vn enuyeux nos desseins empeschoit,
Et sur mon corps perclus son venim espandoit :
Mais qui pourroit atteindre au point de son merite,
Veu que toute grandeur pour elle est trop petite?
Si par l'egal ce charme a force contre nous,
Autre que Iupiter n'en peut estre ialoux,
Luy seul comme enuyeux d'vne chose si belle,
Par l'emulation seroit seul digne d'elle.
Hé! quoy? là haut au Ciel mets tu les armes bas,
Amoureux Iupiter, que ne viens tu ça bas,
Iouir d'vne beauté sur les autres aymable?
Assez de tes Amours n'a caqueté la fable :
C'est ores que tu dois en amour vif & pront,
Te mettre encore vn coup les armes sur le front,
Cacher ta deité dessous vn blanc plumage,
Prendre le feint semblant d'vn Satyre sauuage,
D'vn serpent, d'vn cocu, & te répendre encor,
Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or,
Et puis que sa faueur à moy seul octroyee,
Indigne que ie suis fust si mal employee,
Faueur qui de mortel m'eust fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'eust esté sur mon bien enuieux.
Mais encor tout bouillant en mes flames premieres,
De quels vœuz redoublez & de quelles prieres,
Iray-ie derechef les Dieux sollicitant,
Si d'vn bienfait nouueau i'en attendois autant?

Si mes deffauts paſſez leurs beautez meſcontentent,
Et ſi de leurs bien-faicts ie croy qu'ils s'en repentent?
Or quand ie penſe! ô Dieu quel bien m'eſt aduenu,
Auoir veu dans vn lict ſes beaux membres à nu,
La tenir languiſſante entre mes bras couchee,
De meſme affection la voir eſtre touchee,
Me baiſer haletant d'amour & de deſir,
Par ſes chatouillemens reſueiller le plaiſir,
Ha! Dieux, ce ſont des traicts ſi ſenſibles aux ames,
Qu'ils pourroient l'amour meſme eſchauffer de leurs flames,
Si plus froid que la mort ils ne m'euſſent trouué,
Des myſteres d'amour, amant trop reprouué.
Ie l'auois cependant viue d'amour extreſme,
Mais ſi ie l'eus ainſi elle ne m'euſt de meſme,
O mal heur! & de moy elle n'euſt ſeulement
Que des baiſers d'vn frere, & non pas d'vn amant.
En vain cent & cent fois, ie m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon deſir ie n'y puis ſatisfaire,
Et la honte pour lors qui me ſaiſit le cœur,
Pour m'acheuer de peindre eſteigniſt ma vigueur.
Comme elle recognuſt, femme mal ſatisfaite,
Qu'elle perdoit ſon temps, du lict elle ſe iette,
Prend ſa iupe, ſe lace, & puis en ſe mocquant,
D'vn ris, & de ces motz, elle m'alla picquant,
Non! ſi i'eſtois laſciue, ou d'Amour occupée,
Ie me pourrois faſcher d'auoir eſté trompée,
Mais puis que mon deſir n'eſt ſi vif, ne ſi chaud,
Mon tiede naturel m'oblige à ton defaut,
Mon Amour ſatis-faicte ayme ton impuiſſance,
Et tire de ta faute aſſez de recompence,
Qui touſiours dilayant m'a faict par le deſir,
Esbatre plus long temps à l'ombre du plaiſir.
Mais eſtant la douceur par l'effort diuertie,
La fureur à la fin rompit ſa modeſtie,

Et dit en esclatant, pourquoy me trompes-tu?
A quoy ton impudence a venté ta vertu?
Si en d'autres Amours ta vigueur s'est vsée?
Quel honneur reçois tu de m'auoir abusée?
Assez d'autres propos le despit luy dictoit,
Le feu de son desdain par sa bouche sortoit.
En fin voulant cacher ma honte & sa colere,
Elle couurit son front d'vne meilleure chere,
Se conseille au miroir, ses femmes appella,
Et se lauant les mains, le faict dissimula.
Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée
Eust rendu des plus mortz la froideur enflamée;
Ie confesse ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que i'espands i'accuse mon peché,
Peché d'autant plus grand que grand' est ma ieunesse,
Si homme i'ay failly, pardonnez moy, Deesse,
I'auouë estre fort grand le crime que i'ay fait,
Pourtant iusqu'à la mort, si n'auoy-ie forfait,
Si ce n'est qu'à present qu'à vos pieds ie me iette,
Que ma confession vous rende satisfaicte,
Ie suis digne des maux que vous me prescrirez,
I'ay meurtry, i'ay vollé, i'ay des vœuz pariurez,
Trahy les Dieux benins : inuentez à ces vices,
Comme estranges forfaicts, des estranges supplices.
O beauté faictes en tout ainsi qu'il vous plaist,
Si vous me condamnez à mourir ie suis prest,
La mort me sera douce, & d'autant plus encore,
Si ie meurs de la main de celle que i'adore.
Auant qu'en venir là, au moins souuenez vous,
Que mes armes, non moy causent vostre courrouz,
Que Champion d'Amour entré dedans la lice,
Ie n'eus assez d'haleine à si grand exercice,
Que ie ne suis chasseur iadis tant approuué,
Ne pouuant redresser vn deffaut retrouué.

Mais d'où viendroit cecy, ſeroit-ce point maiſtreſſe,
Que mon eſprit du corps precedaſt la pareſſe,
Ou que par le deſir trop prompt & vehement,
I'allaſſe auec le temps le plaiſir conſommant?
Pour moy, ie n'en ſçay rien, en ce fait tout m'abuſe,
Mais enfin, ô beauté, receuez pour excuſe,
S'il vous plaiſt, de rechef que ie r'entre en l'aſſaut,
I'eſpere auec vſure amender mon deffaut.







Sur le trespas de Monsieur Passerat.



asserat le seiour & l'honneur des Charites,
Les delices de Pinde & son cher ornement,
Qui loin du monde ingrat que bien heureux tu quittes,
Comme vn autre Apollon reluis au firmament.

A fin que mon deuoir s'honore en tes merites,
Que mon nom par le tien viue eternellement,
Que dans l'Eternité ces parolles escrites
Seruent à nos neueuz comme d'vn testament.

Passerat fut vn Dieu sous humaine semblance,
Qui vit naistre & mourir les Muses en la France,
Qui de ses doux accords leurs chansons anima.

Dans le champ de ses vers fut leur gloire semée,
Et comme vn mesme sort leur fortune enferma,
Ils ont à vie esgale esgale renommée.





STANSES.



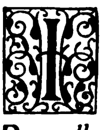
Le tres puissant Iupiter
Se sert de l'Aigle à porter
Son foudre parmi la nuë ;
Et Iunon du haut des Cieux,
Sur les Paons audacieux,
Est souuent icy venuë.

Saturne a pris le Corbeau,
Noir messager du tombeau,
Mars l'Esperuier se reserue,
Phebus les Cygnes a pris,
Les Pigeons sont à Cipris,
Et la Cheuesche à Minerue.

Ainsi les Dieux ont esleu
Tel oyseau qui leur a pleu;
Priape qui ne veoid goute,
Haussant son rouge museau,
A tatons au lieu d'oyseau,
Print vn Aze qui vous f.....



LA C. P.



nfame baſtard de Cythere,
Fils ingrat d'vne ingrate mere,
Auorton, traiſtre & deguiſé,
Si ie t'ay ſuiuy des l'enfance,
De quelle ingrate recompence
As tu mon ſeruice abuſé?

Mon cas fier de mainte conqueſte
En Eſpagnol portoit la teſte,
Triomphant, ſuperbe & vainqueur,
Que nul effort n'euſt ſceu rabattre,
Maintenant laſche & ſans combatre
Faict la cane, & n'a plus de cœur.

De tes Autels vne Preſtreſſe
L'a reduict en telle detreſſe
Le voyant au choc obſtiné,
Qu'entouré d'onguent & de linge,
Il m'eſt auis de voir vn ſinge
Comme vn enfant embeguiné.

Sa façon robuſte & raillarde
Pend l'aureille & n'eſt plus gaillarde,
Son teint vermeil n'a point d'eſclat,
De pleurs il ſe noye la face,
Et faict auſſi laide grimace
Qu'vn boudin creué dans vn plat.

Auſſy penaud qu'vn chat qu'on chaſtre,
Il demeure dans ſon emplaſtre,
Comme en ſa coque vn limaçon,
En vain d'arraſſer il eſſaye,
Encordé comme vne lamproye
Il obeyt au caueçon.

Vne ſaliue mordicante
De ſa narine diſtillante
L'vlcere ſi fort par dedans,
Que crachant l'humeur qui le pique
Il baue comme vn pulmonique
Qui tient la mort entre ſes dents.

Apollon, dés mon âge tendre
Pouſſé d'vn courage d'apprendre
Aupres du ruiſſeau Parnaſſin,
Si ie t'inuocqué pour Poëte,
Ores en ma douleur ſecrete
Ie t'inuocque pour medecin.

Seuere Roy des deſtinées,
Meſureur des viſtes années,
Cœur du monde, œil du firmament,
Toy qui preſides à la vie,
Garis mon cas ie te ſupplie
Et le conduis à ſauuement.

Pour recompenſe dans ton Temple,
Seruant de memorable exemple
Aux ioüeurs qui viendront apres,
I'appendray la meſme figure
De mon cas malade en peinture
Ombragé d'ache & de cyprés.





Sur le portraict d'vn Poëte couronné.



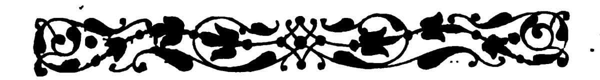
raueur vous deuiez auoir ſoin
De mettre deſſus ceſte teſte,
Voyant qu'elle eſtoit d'vne beſte
Le lien d'vn botteau de ſoin.

RESPONSE.

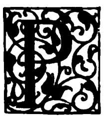
Ceux qui m'ont de ſoin couronné
M'ont fait plus d'honneur que d'iniure.
Sur du ſoin Ieſus-Criſt fuſt né,
Mais ils ignorent l'eſcripture.

REPLIQVE.

Tu as vne mauuaiſe grace,
Le ſoin dont tu fais ſi grand cas,
Pour Dieu n'eſtoit en ceſte place,
Car Ieſus-Criſt n'en mangeoit pas :
Mais bien pour ſeruir de repas
Au premier aſne de ta race.



Contre vn amoureux transy.



Pourquoy perdez vous la parole,
Aussi tost que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez?
Deuenant vous mesme vne idole,
Vous estes là sans dire mot,
Et ne faictes rien que le sot.

Par la voix Amour vous suffoque,
Si vos souspirs vont au deuant,
Autant en emporte le vent :
Et vostre Deesse s'en mocque
Vous iugeant de mesme imparfaict
De la parole & de l'effect.

Pensez vous la rendre abatuë
Sans vostre faict luy déceler?
Faire les doux yeux sans parler,
C'est faire l'Amour en tortuë :
La belle faict bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.





Voulez vous en la violence
De vostre longue affection
Monstrer vne discretion?
Si on la voit par le silence,
Vn tableau d'Amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrir mille & mille trauerses,
N'en dire mot, pretendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes ses peines diuerses,
Des coups n'estre point abbatu,
C'est d'vn asne auoir la vertu.





QVATRAINS.



Si des maux qui vous font la guerre
Vous voulez guerir desormais,
Il faut aller en Angleterre
Où les loups ne viennent iamais.

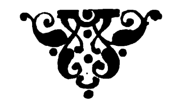
Ie n'ay peu rien voir qui me plaise
Dedans les Psalmes de Marot :
Mais i'ayme bien ceux là de Beze,
En les chantant sans dire mot.

Ie croy que vous auez faict vœu
D'aymer & parent & parente ;
Mais puis que vous aymez la Tante,
Espargnez au moins le nepueu.

Le Dieu d'Amour se deuoit peindre
Aussy grand comme vn autre Dieu,
Mais il suffit qu'il puisse atteindre
Iusqu'à la piece du milieu.



Ceste femme à couleur de bois
En tout temps peut faire potage :
Car dans sa manche ell' a des poix,
Et du beure sur son visage.





DISCOVRS

Au Roy.

Il eſtoit preſque iour, & le ciel ſouriant
Blanchiſſoit de clairté les peuples d'Oriant,
L'Aurore aux cheueux d'or, au viſage de roſes,
Deſia comme à demy decouuroit toutes choſes,
Et les oyſeaux, perchez en leur feuilleux ſeiour,
Commençoient s'eueillant à ſe plaindre d'amour :
Quand ie vis en ſurſaut, vne beſte effroyable,
Choſe eſtrange à conter, toutesfois veritable,
Qui plus qu'vne Hydre affreuſe à ſept gueulles meuglant,
Auoit les dens d'acier, l'œil horible, & ſanglant,
Et preſſoit à pas torts vne Nimphe fuyante,
Qui reduite aux abois, plus morte que viuante,
Halétante de peine, en ſon dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le ſecours,
Embraſſoit ſes genoux, & l'appellant aux armes,
N'auoit autre diſcours que celuy de ſes larmes.
Ceſte Nimphe eſtoit d'âge, & ſes cheueux meſlez
Flotoient au gré du vent, ſur ſon dos aualez.
Sa robe eſtoit d'azur, où cent fameuſes villes
Eleuoient leurs clochers ſur des plaines fertilles,
Que Neptune aroſoit de cent fleuues épars,

Qui diſperſoient le viure aux gens de toutes pars.
Les vilages epais fourmilloient par la plaine ;
De peuple, & de betail, la campaigne eſtoit plaine :
Qui s'employant aux ars meloient diuerſement,
La fertile abondance auecque l'ornement :
Tout y reluiſoit d'or, & ſur la broderie
Eclatoit le brillant de mainte piererie.
La mer aux deux coſtés ceſte ouurage bordoit :
L'Alpe de la main gauche en biais s'epandoit
Du Rhain iuſqu'en Prouence, & le mont qui partage
D'auecque l'Eſpagnol le François heritage,
De l'Aucate à Bayonne en cornes ſe hauſſant,
Monſtroit ſon front pointu de neges blanchiſſant.
Le tout eſtoit formé d'vne telle maniere,
Que l'art ingenieux excedoit la matiere.
Sa taille eſtoit auguſte, & ſon front couronné,
De cent fleurs de lis d'or eſtoit enuironné.
Ce grand Prince voyant le ſoucy qui la greue,
Touché de pieté, la prend & la releue,
Et de feux eſtouſant ce funeſte animal,
La deliura de peur auſſi-toſt que de mal,
Et purgeant le venin dont elle eſtoit ſi plaine,
Rendit en vn inſtant la Nimphe toute ſaine.
Ce Prince ainſi qu'vn Mars en armes glorieux,
De palmes ombrageoit ſon chef victorieux,
Et ſembloit de ſes mains au combat animées,
Comme foudre ietter la peur dans les armées.
Ses exploits acheuez en ſes armes viuoient :
Là les camps de Poytou d'vne part s'éleuoient,
Qui ſuperbes ſembloient s'honorer en la gloire,
D'auoir premiers chanté ſa premiere victoire.
Diepe de l'autre part ſur la mer s'alongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'aſſiegeoit,
Et pouſſant plus auant ſes troupes epanchées

Le matin en chemiſe il ſurprit les tranchées.
Là Paris deliuré de l'Eſpagnolle main,
Se dechargeoit le col de ſon ioug inhumain.
La campagne d'Iury ſur le flanc ciʒellée,
Fauoriſoit ſon prince au fort de la meſlée,
Et de tant de Ligueurs par ſa dextre vaincus
Au Dieu de la bataille apendoit les eſcus.
Plus haut eſtoit Vandome, & Chartres, & Pontoiſe,
Et l'Eſpagnol defait à Fontaine Françoiſe,
Où la valeur du foible emportant le plus fort
Fiſt voir que la vertu ne craint aucun effort.
Plus bas deſſus le ventre au naïf contrefaite
Eſtoit pres d'Amiens la honteuſe retraite
Du puiſſant Archiduc, qui creignant ſon pouuoir,
Creut que c'eſtoit en guerre aſſeʒ que de le voir.
Deçà delà luitoit mainte troupe rangée,
Mainte grande cité gemiſſoit aſſiegée,
Où ſi toſt que le fer l'en rendoit poſſeſſeur,
Aux rebelles vaincus il vſoit de douceur,
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extreme
N'a gloire en la fureur que ſe vaincre ſoy-meſme.
Le cheſne, & le laurier ceſt ouurage ombrageoit,
Où le peuple deuot ſous ſes loys ſe rangeoit,
Et de væus, & d'ençens, au ciel faiſoit priere
De conſeruer ſon Prince en ſa vigueur entiere.
Maint puiſſant ennemy domté par ſa vertu,
Languiſſoit dans les fers ſous ſes pieds abatu,
Tout ſemblable à l'enuie à qui l'eſtrange rage
De l'heur de ſon voiſin enfielle le courage,
Hideuſe, baʒanée, & chaude de rancæur,
Qui ronge ſes poulmons, & ſe mache le cæur.
Apres quelque priere en ſon cæur prononcée,
La Nimphe en le quittant au ciel s'eſt elancée,
Et ſon corps dedans l'air demourant ſuſpendu :

Ainſi comme vn Milan ſur ſes aiſles tendu,
S'areſte en vne place, où changeant de viſage,
Vn brullant eguillon luy pique le courage;
Son regard eſtincelle, & ſon cerueau tremblant
Ainſi comme ſon ſang d'horreur ſe va troublant :
Son eſtommac pantois ſous la chaleur friſſonne,
Et chaude de l'ardeur qui ſon cœur epoinçonne,
Tandis que la fureur precipitoit ſon cours,
Veritable Prophéte elle fait ce diſcours.
Peuple, l'obiet piteux du reſte de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fecond en partis, & leger en deſſeins,
Dedans ton propre ſang ſouilles tes propres mains,
Entens ce que ie dis, atentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parolle te touche.
Depuis qu'irreuerent enuers les Immortels,
Tu taches de mépris l'Egliſe & ſes autels,
Qu'au lieu de la raiſon gouuerne l'inſolence,
Que le droit alteré n'eſt qu'vne violence,
Que par force le foible eſt foullé du puiſſant,
Que la ruſe rauit le bien à l'innocent,
Et que la vertu ſainćte en public mépriſée,
Sert aux ieunes de maſque, aux plus vieux de riſée.
(Prodige monſtrueux) & ſans reſpećt de foy,
Qu'on s'arme ingratement au mépris de ſon Roy,
La Iuſtice, & la Paix, triſtes & deſolées,
D'horreur ſe retirant au ciel s'en ſont volées :
Le bon-heur auſſi toſt à grand pas les ſuiuit,
Et depuis de bon œil le Soleil ne te vit.
Quelque orage touſiours qui s'éleue à ta perte,
A comme d'vn broüillas ta perſonne couuerte,
Qui touſiours preſt à fondre en échec te retient,
Et mal-heur ſur mal-heur à chaque heure te vient.
On a veu tant de fois la ieuneſſe trompée,

De tes enfans passez au tranchant de l'espée,
Tes filles sans honneur errer de toutes pars,
Ta maison, & tes biens saccagez des Soldars,
Ta femme insolemment d'entre tes bras rauie,
Et le fer tous les iours s'atacher à ta vie.
Et cependant aueugle en tes propres effets,
Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le faits;
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'estoc dont furieux tu te coupes la gorge.
Mais quoy tant de mal-heurs te suffisent-ils pas?
Ton Prince comme vn Dieu, te tirant du trespas,
Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes,
Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ses palmes :
Astrée en sa faueur demeure en tes citez,
D'hommes, & de betail les champs sont habitez :
Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges,
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vandanges,
Et le Berger guidant son troupeau bien noury
Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henry.
Et toy seul cependant, oubliant tant de graces,
Ton aise trahissant de ses biens tu te lasses.
Vien ingrat respon-moy, quel bien esperes tu,
Apres auoir ton Prince en ses murs combatu?
Apres auoir trahy pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Apres auoir cruel tout respect violé,
Et mis à l'abandon ton pays desolé?
Atten tu que l'Espaigne, auecq' son ieune Prince,
Dans son monde nouueau te donne vne Prouince?
Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenu,
Vers toy par ton exemple il ne soit retenu?
Et qu'ayant dementy ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle?
Peut estre que ta race, & ton sang violent,

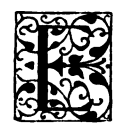
Issu comme tu dis d'Oger, ou de Roland,
Ne te veut pas permetre encore ieune d'age,
Qu'oysif en ta maison se rouille ton courage,
Et rehaussant ton cœur que rien ne peut ployer,
Te fait chercher vn Roy qui te puisse employer,
Qui la gloire du ciel, & l'effroy de la terre,
Soit comme vn nouueau Mars indomtable à la guerre,
Qui sçache en pardonnant les discords étoufer,
Par clemence aussi grand, comme il est par le fer.
Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince,
Ce que tu cherches loing habite en nostre Prince.
Mais quels exploits si beaux a fait ce ieune Roy,
Qu'il faille pour son bien que tu fauces ta foy,
Trahisses ta patrie, & que d'iniustes armes,
Tu la combles de sang, de meurtres & de larmes?
Si ton cœur conuoiteux est si vif, & si chaud,
Cours la Flandre, où iamais la guerre ne defaut,
Et plus loing sur les flancs d'Autriche & d'Alemagne,
De Turcs, & de turbans enionche la campagne,
Puis tout chargé de coups, de viellesse, & de biens,
Reuien en ta maison mourir entre les tiens.
Tes fils se mireront en si belles depouilles,
Les vieilles au foyer en fillant leurs quenouilles,
En chanteront le conte, & braue en argumens,
Quelque autre Iean de Mun en fera des Romans.
Ou si trompant ton Roy tu cours autre fortune,
Tu trouueras ingrat toute chose importune,
A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux,
Où l'on t'assignera, tu seras odieux,
Et l'on te fera voir auecq' ta conuoitise,
Qu'apres les trahisons les traistres on meprise.
Les enfans étonnez s'enfuiront te voiant,
Et l'Artisan mocqueur, aux places t'efroyant,
Rendant par ses brocards ton audace flétrie,

Dira, ce traistre icy nous vendit sa patrie,
Pour l'espoir d'vn Royaume en Chimeres conçeu,
Et pour tous ses desseins du vent il a reçeu.
Ha! que ces Paladins viuans dans mon Histoire,
Non comme toy touchez d'vne batarde gloire
Te furent differens, qui courageux par tout,
Tindrent fidellement mon enseigne debout,
Et qui se repandants ainsi comme vn tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre,
Et tant de Roys Payens sous la Croix deconfis,
Asseruirent vaincus aux pieds du Crucifis,
Dont les bras retroussez, & la teste panchée,
De fers honteusement au triumphe atachée
Furent de leur valeur tesmoins si glorieux,
Que les noms de ces preux en sont escris aux Cieux.
Mais si la pieté, de ton cœur diuertie,
En toy pauure insensé n'est du tout amortie,
Si tu n'as tout à fait reietté loing de toy
L'amour, la charité, le deuoir, & la foy,
Ouure tes yeux sillez, & voy de quelle sorte
D'ardeur precipité la rage te transporte,
T'enuelope l'esprit, t'esgarant insensé,
Et iuge l'auenir par le siecle passé.
Si tost que ceste Nimphe en son dire enflamée,
Pour finir son propos eut la bouche fermée,
Plus haute s'eleuant dans le vague des Cieux,
Ainsi comme vn éclair disparut à nos yeux,
Et se monstrant Déesse en sa fuite soudaine,
La place elle laissa de parfun toute plaine,
Qui tombant en rosée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'esprit des humains.
HENRY le cher suget de nos sainctes prieres,
Que le Ciel reseruoit à nos peines dernieres,
Pour rétablir la France au bien non limité

Que le Destin promet à son eternité,
Apres tant de combats, & d'heureuses victoires,
Miracles de noz tans, honneur de noz Histoires,
Dans le port de la paix, Grand Prince puisses-tu,
Mal-gré tes ennemis exercer ta vertu :
Puisse estre à ta grandeur le Destin si propice,
Que ton cœur de leurs trets rebouche la malice,
Et s'armant contre toy puisse-tu dautant plus
De leurs efforts domter le flus, & le reflus,
Et comme vn saint rocher opposant ton courage,
En écume venteuse en dissiper l'orage,
Et braue t'éleuant par dessus les dangers
Estre l'amour des tiens, l'effroy des estrangers.
Attendant que ton fils instruit par ta vaillance,
De sous tes étendars sortant de son enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans iusqu'au Caire assaillant,
Et que semblable à toy foudroyant les armées
Il ceuille auecq' le fer les Palmes idumées,
Puis tout flambant de gloire en France reuenant,
Le Ciel mesme là haut de ses faits s'etonnant,
Qu'il epande à tes pieds les depouilles conquises,
Et que de leurs drapeaux il pare noz Eglises.
Alors raieunissant au recit de ses faits,
Tes desirs, & tes vœus en ses œuures parfaits,
Tu ressentes d'ardeur ta vielleſſe eschauffée,
Voyant tout l'Vniuers nous seruir de trophée.
Puis n'estant plus icy chose digne de toy,
Ton fils du monde entier restant paisible Roy,
Sous tes modelles saincts & de paix, & de guerre,
Il regisse puissant en Iustice la terre,
Quand apres vn long-tans ton Esprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.



PLAINTE.



En quel obſcur ſeiour le Ciel m'a-il reduit,
Mes beaux iours ſont voilez d'vne effroyable nuit,
Et dans vn meſme inſtant comme l'herbe fauchee,
Ma ieuneſſe eſt ſeichee.

Mes diſcours ſont changez en funebres regrets,
Et mon ame d'ennuis eſt ſi fort eſperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces triſtes foreſts,
Ie crie, & ne ſçay point ce qu'elle eſt deuenuë.

O bois! ô prez! ô monts! qui me fuſtes iadis
En l'Auril de mes iours vn heureux Paradis,
Quand de mille douceurs la faueur de Madame
Entretenoit mon ame,

Or que la triſte abſence en l'Enfer où ie ſuis,
D'vn piteux ſouuenir me tourmente & me tuë,
Pour conſoler mon mal & flater mes ennuis,
Helas! reſpondez-moi, qu'eſt-elle deuenuë?

Où ſont ces deux beaux yeux? que ſont-ils deuenus?
Où ſont tant de beautez, d'Amours & de Venus,
Qui regnoient dans ſa veuë, ainſi que dans mes veines,
Les ſoucis & les peines?

Helas! fille de l'air qui ſens ainſi que moy,
Dans les priſons d'Amour, ton ame detenuë,
Compagne de mon mal aſſiſte mon émoy,
Et reſponds à mes cris, qu'eſt-elle deuenuë?

Ie voy bien en ce lieu triſte & deſeſperé
Du naufrage d'amour ce qui m'eſt demeuré,
Et bien que loin d'icy le deſtin l'ait guidee,
Ie m'en forme l'idee.

Ie voy dedans ces fleurs les treſors de ſon teint,
La fierté de ſon ame en la mer toute eſmeuë,
Tout ce qu'on voit icy viuement me la peint,
Mais il ne me peint pas ce qu'elle eſt deuenuë.

Las voicy bien l'endroit où premier ie la vy,
Où mon cœur de ſes yeux ſi doucement rauy,
Reiettant tout reſpect deſcouurit à la belle,
Son amitié fidelle.

Ie reuoy bien le lieu : mais ie ne reuoy pas
La Reyne de mon cœur qu'en ce lieu i'ai perduë.
O bois! ô prez! ô monts! ſes fidelles esbats,
Helas! reſpondez-moy, qu'eſt-elle deuenuë?

Durant que ſon bel œil ces lieux embelliſſoit,
L'agreable Printemps ſous ſes pieds floriſſoit,
Tout rioit aupres d'elle, & la terre paree
Eſtoit énamouree.

Ores que le malheur nous en a ſçeu priuer,
Mes yeux touſiours moüillez d'vne humeur continuë
Ont changé leurs ſaiſons en la ſaiſon d'hyuer
N'ayant ſçeu découurir ce qu'elle eſt deuenuë.

Mais quel lieu fortuné ſi long temps la retient?
Le Soleil qui s'abſente au matin nous reuient,
Et par vn tour reglé ſa cheuelure blonde
Eſclaire tout le monde.

Si toſt que ſa lumiere à mes yeux ſe perdit,
Elle eſt comme vn éclair pour iamais diſparuë,
Et quoy que i'aye faict malheureux & maudit
Ie n'ay peu deſcouurir ce qu'elle eſt deuenuë.

Mais Dieu, i'ay beau me plaindre, & touſiours ſoupirer
I'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
I'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle,
Chacun me la recelle.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez!
Et qui contre mon gré l'auez tant retenuë,
Si iamais de pitié vous vous viſtes touchez,
Helas! reſpondez-moi, qu'eſt-elle deuenuë?

Fut-il iamais mortel ſi malheureux que moy?
Ie ly mon infortune en tout ce que ie voy,
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'enuy me font guerre.

Le regret du paſſé cruellement me point,
Et rend, l'obiet preſent, ma douleur plus aiguë,
Mais las! mon plus grand mal eſt de ne ſçauoir point,
Entre tant de mal-heurs, ce qu'elle eſt deuenuë.

Ainſi de toutes parts ie me ſens aſſaillir,
Et voyant que l'eſpoir commence à me faillir,
Ma douleur ſe rengrege, & mon cruel martyre
S'augmente & deuient pire.

Et ſi quelque plaiſir s'offre deuant mes yeux,
Qui penſe conſoler ma raiſon abattuë,
Il m'afflige, & le Ciel me ſeroit odieux,
Si là haut i'ignorois ce qu'elle eſt deuenuë.

Geſné de tant d'ennuis, ie m'eſtonne comment
Enuironné d'Amour & du faſcheux tourment,
Qu'entre tant de regrets ſon abſence me liure,
Mon eſprit a peu viure.

Le bien que i'ay perdu me va tyranniſant,
De mes plaiſirs paſſez mon ame eſt combatuë,
Et ce qui rend mon mal plus aigre & plus cuiſant,
C'eſt qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë.

Et ce cruel penſer qui ſans ceſſe me ſuit,
Du traict de ſa beauté me pique iour & nuict,
Me grauant en l'eſprit la miſerable hiſtoire
D'vne ſi courte gloire.

Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut voir
Rendroient d'vn peu d'eſpoir mon ame entretenuë,
Et m'y conſolerois ſi ie pouuois ſçauoir
Ce qu'ils ſont deuenus & qu'elle eſt deuenuë.

Plaiſirs ſi toſt perdus, helas ! où eſtes vous?
Et vous chers entretiens qui me ſembliez ſi doux,
Où eſtes-vous allez? & où s'eſt retiree
Ma belle Cytheree?

Ha triſte ſouuenir d'vn bien ſi toſt paſſé,
Las! pourquoy ne la voy-ie? ou pourquoy l'ay-ie veuë?
Ou pourquoy mon eſprit d'angoiſſes oppreſſé,
Ne peut-il deſcouurir ce qu'elle eſt deuenuë.

En vain, helas! en vain, la vas-tu dépaignant
Pour flatter ma douleur, ſi le regret poignant
De m'en voir ſeparé, d'autant plus me tourmente
Qu'on me la repreſente.

Seulement au ſommeil i'ay du contentement,
Qui la fait voir preſente à mes yeux toute nuë,
Et chatouïlle mon mal d'vn faux reſſentiment,
Mais il ne me dit pas ce qu'elle eſt deuenuë.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus ſonger,
C'eſt ſe paiſtre de vent que la nuict s'alleger
D'vn mal qui tout le iour me pourſuit & m'outrage
D'vne impiteuſe rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deſlier,
Il faut priué d'eſpoir que mon cœur s'eſuertuë
Ou de mourir bien toſt, ou bien de l'oublier,
Puis qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë.

Comment! que ie l'oublie? Hà Dieu ie ne le puis,
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis
Que ce cruel tyran a graué dans mon ame
En des lettres de flame.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs,
Ayons donc à ce point l'ame bien reſoluë,
Et finiſſant nos iours finiſſons nos mal-heurs,
Puis qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë.

Adieu donc clairs Soleils, ſi diuins & ſi beaux,
Adieu l'honneur ſacré des foreſts & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte
De vos beautez deſerte.

Las! receuez mon ame en ce dernier adieu,
Puis que de mon mal-heur ma fortune eſt vaincuë,
Miſerable amoureux ie vay quiter ce lieu,
Pour ſçauoir aux Enfers ce qu'elle eſt deuenuë.

Ainſi dit Amiante alors que de ſa voix
Il entama les cœurs des roches & des bois,
Plorant & ſouſpirant la perte d'Iacee,
L'obiet de ſa penſee.

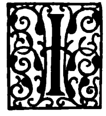
Affin de la trouuer, il s'encourt au treſpas,
Et comme ſa vigueur peu à peu diminuë,
Son ombre plore & crie en deſcendant là bas,
Eſprits, hé! dites-moy, qu'eſt-elle deuenuë?



[redacted]



ODE.



amais ne pourray-ie bannir
Hors de moy l'ingrat ſouuenir
De ma gloire ſi toſt paſſee?
Touſiours pour nourrir mon ſoucy,
Amour cet enfant ſans mercy,
L'offrira-il à ma penſee?

Tiran implacable des cœurs,
De combien d'ameres langueurs
As-tu touché ma fantaſie?
De quels maux m'as-tu tourmenté,
Et dans mon eſprit agité,
Que n'a point fait la ialouſie?

Mes yeux aux pleurs accouſtumez,
Du ſommeil n'eſtoient plus fermez,
Mon cœur fremiſſoit ſous la peine,
A veu d'œil mon teint iauniſſoit,
Et ma bouche qui gemiſſoit,
De ſouſpirs eſtoit touſiours pleine.

Aux caprices abandonné,
I'errois d'vn eſprit forcené,
La raiſon cedant à la rage,
Mes ſens des deſirs emportez
Flottoient confus de tous coſtez,
Comme vn vaiſſeau parmy l'orage.

Blaſphemant la terre & les Cieux,
Meſmes ie m'eſtois odieux
Tant la fureur troubloit mon ame,
Et bien que mon ſang amaſſé
Autour de mon cœur fuſt glaſſé
Mes propos n'eſtoient que de flame.

Penſif, frenetique, & reſuant,
L'eſprit troublé, la teſte au vent,
L'œil hagard, le viſage bleſme,
Tu me fis tous maux eſprouuer
Et ſans iamais me retrouuer
Ie m'allois cherchant en moy meſme.

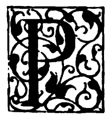
Cependant lors que ie voulois
Par raiſon enfreindre tes loix
Rendant ma flame refroidie,
Pleurant i'accuſay ma raiſon,
Et trouuay que la gueriſon
Eſt pire que la maladie.

Vn regret penſif & confus
D'auoir eſté & n'eſtre plus
Rend mon ame aux douleurs ouuerte,
A mes deſpens las! ie voy bien,
Qu'vn bonheur comme eſtoit le mien
Ne ſe cognoiſt que par la perte.



SONNET

Sur la mort de M. Rapin.



Paſſant, cy giſt RAPIN, la gloire de ſon âge,
Superbe honneur de Pinde & de ſes beaux ſecrets,
Qui viuant ſurpaſſa les Latins & les Grecs,
Soit en profond ſçauoir, ou douceur de langage.

Eterniſant ſon nom auecq' maint haut ouurage,
Au futur il laiſſa mile poignants regrets,
De ne pouuoir attaindre, ou de loin, ou de pres.
Au but où le porta l'eſtude & le courage.

On dit, & ie le croy, qu'Apollon fut ialoux,
Le voyant comme vn dieu reueré parmy nous,
Et qu'il miſt de rancœur ſi toſt fin à ſa vie.

Conſidere, paſſant, quel il fut icy bas,
Puiſque ſur ſa Vertu les dieux eurent enuie,
Et que tous les humains y pleurent ſon treſpas.





Discovrs

D'vne Maquerelle.

Depuis que ie vous ay quitté
Ie m'en suis allé depité,
Voire aussi remply de colere
Qu'vn voleur qu'on meine en gallere,
Dans vn lieu de mauuais renom
Où iamais femme n'a dit non,
Et là ie ne vis que l'hosteſſe,
Ce qui redoubla ma triſteſſe,
Mon amy, car i'auois pour lors
Beaucoup de graine dans le corps.
Ceſte vieille branſlant la teſte,
Me dit excuſez, c'eſt la feſte
Qui fait que l'on ne trouue rien,
Car tout le monde eſt Ian de bien,
Et ſi i'ay promis en mon ame
Qu'à ce iour pour euiter blaſme,
Ce peché ne ſeroit commis.
Mais vous eſtes de nos amis,
Parmanenda ie vous le iure,
Il faut pour ne vous faire iniure,

Apres mesme auoir eu le soing
De venir chez nous de si loing,
Que ma chambriere i'enuoye
Iusques à l'escu de Sauoye :
Là mon amy tout d'vn plain saut
On trouuera ce qu'il vous faut.
Que i'ayme les hommes de plume,
Quand ie les voy mon cœur s'allume,
Autresfois i'ay parlé Latin,
Discourons vn peu du destin,
Peut-il forcer les professies,
Les pourceaux ont-ils des vessies,
Dites nous quel autheur escrit
La naissance de l'Antechrist.
O le grand homme que Virgille,
Il me souuient de l'Euangile
Que le prestre a dit auiourd'huy :
Mais vous prenez beaucoup d'ennuy :
Ma seruante est vn peu tardiue,
Si faut-il vrayment qu'elle arriue
Dans vn bon quart d'heure d'icy,
Elle m'en fait tousiours ainsi.
En attendant prenez vn siege
Vos escarpins n'ont point de liege,
Vostre collet fait vn beau tour.
A la guerre de Montcontour
On ne portoit point de rotonde :
Vous ne voulez pas qu'on vous tonde,
Les choses grands sont de saison,
Ie fus autresfois de maison
Docte, bien parlante, & habille
Autant que fille de la ville,
Ie me faisois bien decroter,
Et nul ne m'entendoit peter

Que ce ne fuſt dedans ma chambre.
I'auoy touſiours vn collier d'ambre,
Des gands neufs, mes ſoulliers noircis,
I'euſſe peu captiuer Narcis,
Mais hélas! eſtant ainſi belle
Ie ne fus pas long temps pucelle,
Vn cheualier d'authorité
Achepta ma virginité,
Et depuis auec vne drogue,
Ma mere qui faiſoit la rogue
Quand on me parloit de cela
En trois iours me repucela.
I'eſtois faicte à ſon badinage :
Apres pour ſeruir au meſnage,
Vn prelat me voulant auoir,
Son argent me miſt en deuoir
De le ſeruir, & de luy plaire,
Toute choſe requiert ſallaire :
Puis apres voyant en effect
Mon pucelage tout refait,
Ma mere en ſon meſtier ſçauante,
Me mit vne autresfois en vente,
Si bien qu'vn ieune treſorier,
Fuſt le troiſieſme aduenturier
Qui fit boüillir noſtre marmite :
I'apris autresfois d'vn Hermite
Tenu pour vn ſçauant parleur,
Qu'on peut deſrober vn voleur,
Sans ſe charger la conſcience,
Dieu m'a donné ceſte ſcience.
Ceſt homme auſſi riche que lait,
Me fiſt eſpouſer ſon valet,
Vn homme qui ſe nommoit Blaiſe.
Ie ne fus onc tant à mon aiſe

Qu'à l'heure que ce gros manant
Alloit les reſtes butinant,
Non pas ſeullement de ſon maiſtre,
Mais du cheualier & du preſtre.
De ce coſté i'eus mille frans,
Et i'auois ià depuis deux ans
Auec ma petite pratique,
Gaigné de quoy leuer boutique
De tauernier à Mont-lhery
Où naquiſt mon pauure mary,
Helas! que c'eſtoit vn bon homme,
Il auoit eſté iuſqu'à Rome,
Il chantoit comme vn roſſignol,
Il ſçauoit parler Eſpagnol
Il ne receuoit point d'eſcornes
Car il ne porta pas les cornes,
Depuis qu'auecques luy ie fus.
Il auoit les membres touffus,
Le poil eſt vn ſigne de force,
Et ce ſigne a beaucoup d'amorce,
Parmy les femmes du meſtier.
Il eſtoit bon arbaleſtrier,
Sa cuiſſe eſtoit de belle marge.
Il auoit l'eſpaule bien large,
Il eſtoit ferme de roignons,
Non comme ces petits mignons,
Qui font de la ſaincte nitouche,
Auſſi toſt que leur doigt vous touche,
Ils n'oſent pouſſer qu'à demy,
Celuy-là pouſſoit en amy,
Et n'auoit ny muſcle ny veine
Qu'il ne pouſſaſt ſans perdre haleine :
Mais tant & tant il a pouſſé,
Qu'en pouſſant il eſt treſpaſſé.

Soudain que son corps fust en terre,
L'enfant amour me fist la guerre,
De façon que pour mon amant,
Ie prins vn bateleur Normant,
Lequel me donna la verolle,
Puis luy pretay sur sa parole,
Auant que ie cogneusse rien
A son mal, presque tout mon bien.
Maintenant nul de moy n'a cure,
Ie fleschy aux loix de nature,
Ie suis aussi seiche qu'vn os,
Ie ferois peur aux huguenos
En me voyant ainsi ridee,
Sans dents & la gorge bridee,
S'ils ne mettoient nos visions
Au rang de leurs derisions.
Ie suis vendeuse de chandelle
Il ne s'en voit point de fidelle,
En leur estat, comme ie suis,
Ie cognois bien ce que ie puis,
Ie ne puis aimer la ieunesse
Qui veut auoir trop de finesse,
Car les plus fines de la Cour
Ne me cachent point leur amour.
Telle va souuant à l'Eglise
De qui ie cognois la feintise,
Telle qui veut son fait nier
Dit que c'est pour communier,
Mais la chose m'est indiquee,
C'est pour estre communiquee
A ses amys par mon moyen,
Comme Heleine fust au Troyen.
Quand la vieille sans nulle honte,
M'eust acheué son petit conte,

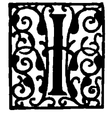
Vn Commiſſaire illec paſſa,
Vn ſergent la porte pouſſa,
Sans attendre la chambriere
Ie ſortis par l'huis de derriere,
Et m'en allay chez le voiſin
Moitié figue & moitié raiſin,
N'ayant ny triſteſſe ny ioye
De n'auoir point trouué la proye.







EPITAPHE DE REGNIER.


'ay veſcu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et ne ſçaurois dire pourquoy
La mort daigna penſer à moy,
Qui n'ay daigné penſer en elle.





ŒVVRES POSTHVMES



DIALOGUE.

Cloris & Phylis.

CLORIS.

*hylis œil de mon cœur & moitié de moy mesme,*
Mon amour, qui te rend le visage si blesme?
Quels sanglots, quels souspirs, quelles nouuelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs?

PHYLIS.

Ma douleur est si grande & si grand mon martyre
Qu'il ne se peut Cloris, ny comprendre ny dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarez, ces pensers esperdus,
Ces regrets & ces cris par ces bois espandus:
Ces regards languissans en leurs flammes discrettes,
Me sont de ton Amour les parolles secrettes.



DIALOGUE.

PHYLIS.

Hà Dieu qu'vn diuers mal diuersement me point!
I'ayme! hélas non, Cloris, non non, ie n'ayme point.

CLORIS.

La honte ainsi dément ce que l'Amour decelle,
La flamme de ton cœur par tes yeux étincelle :
Et ton silence mesme en ce profond malheur,
N'est que trop eloquent à dire ta douleur :
Tout parle en ton visage, & te voulant contraindre,
L'Amour vient malgré toy sur ta léure à se plaindre :
Pourquoy veux-tu Phylis, aymant comme tu fais,
Que l'Amour se demente en ses propres effets?
Ne sçay-tu que ces pleurs, que ces douces œillades,
Ces yeux qui se mourant font les autres malades,
Sont theatres du cœur où l'Amour vient iouër
Les pensers que la bouche a honte d'auouër?
N'en fay doncq' point la fine & vainement ne cache
Ce qu'il faut malgré toy que tout le monde sçache,
Puis que le feu d'Amour dont tu veux triompher,
Se monstre d'autant plus qu'on le pense estouffer.
L'Amour est vn enfant nud, sans fard & sans crainte,
Qui se plaist qu'on le voye & qui fuit la contrainte :
Force doncq tout respect, & ma fillete croy
Qu'vn chacun est suiet à l'Amour comme toy.
En ieunesse i'aymé, ta mere fit de mesme :
Lycandre aima Lisis, & Felisque Philesme :
Et si l'aage esteignit leur vie & leurs souspirs,
Par ces plaines encor' on en sent les Zephirs;
Ces fleuues sont encor' tout enflez de leurs larmes,
Et ces prez tout rauis de tant d'amoureux charmes,
Encor voit-on l'Echo redire leurs chansons,
Et leurs noms sur ces bois grauez en cent façons.

Meſmes que penſes-tu Hermione la belle
Qui ſemble contre Amour ſi fiere & ſi cruelle,
Me dit tout franchement en plorant l'autre iour,
Qu'elle eſtoit ſans amant mais non pas ſans Amour :
Telle encor qu'on me voit i'aime de telle ſorte,
Que l'effet en eſt vif ſi la cauſe en eſt morte,
Es cendres d'Amyante Amour nourrit ce feu
Que iamais par mes pleurs eſtaindre ie n'ay peu :
Mais comme d'vn ſeul trait fut noſtre ame entamée,
Par ſa mort mon amour n'en eſt moins enflammée.

PHYLIS.

Hà n'en dy dauantage & de grace ne rends
Mes maux plus douloureux ny mes ennuys plus grands.

CLORIS.

D'où te vient le regret dont ton ame eſt ſaiſie,
Eſt ce infidélité, mépris ou ialouſie?

PHYLIS.

Ce n'eſt ny l'vn ny l'autre, & mon mal rigoureux
Excede doublement le tourment amoureux.

CLORIS.

Mais ne peut-on ſçauoir le mal qui te poſſede?

PHYLIS.

A quoy ſeruiroit-il puis qu'il eſt ſans remede?

CLORIS.

Volontiers les ennuis s'alegent aux diſcours.

PHYLIS.

Las! ie ne veux aux miens ny pitié ny ſecours.

CLORIS.

La douleur que lon cache eſt la plus inhumaine.

PHYLIS.

Qui meurt en ſe taiſant ſemble mourir ſans peine.

CLORIS.

Peut-eſtre la diſant te pourray-ie guarir.

PHYLIS.

Tout remede eſt faſcheux alors qu'on veut mourir.

CLORIS.

Au moins auant ta mort dy où le mal te touche.

PHYLIS.

Le ſecret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLORIS.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux.

PHYLIS.

Mon cœur eſt vn ſepulchre honorable pour eux.

CLORIS.

Ie voy bien en tes yeux quelle eſt ta maladie.

PHYLIS.

Si tu la voy, pourquoy veux-tu que ie la die?

CLORIS.

Si ie ne me deçoy ce mal te vient d'aimer.

PHYLIS.

Cloris, d'vn double feu ie me sens consommer.

CLORIS.

La douleur malgré-toy la langue te desnouë.

PHYLIS.

Mais faut-il à ma honte helas que ie l'aduouë?
Et que ie die vn mal pour qui iusques icy,
I'eus la bouche fermée & le cœur si transi,
Qu'estouffant mes souspirs, aux bois, aux prez, aux pleines,
Ie ne peux, & n'osé discourir de mes peines?
Auray-ie assez d'audace à dire ma langueur?
Ha perdons le respect où i'ay perdu le cœur.
I'aime, i'aime, Cloris, & cét enfant d'Eryce
Qui croit que c'est pour moy trop peu que d'vn supplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amãns,
Cause en moy ces douleurs & ces gemissemens :
Chose encore inouye & toutesfois non fainte,
Et dont iamais Bergere à ces bois ne s'est plainte.

CLORIS.

Seroit-il bien possible?

PHYLIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment qu'on puisse aimer deux hommes à la fois?

PHYLIS.

Mon malheur en cecy n'eſt que trop veritable :
Mais las! il eſt bien grand puis qu'il n'eſt pas croyable.

CLORIS.

Qui ſont ces deux Bergers dont ton cœur eſt époint?

PHYLIS.

Aminte, & Philemon, ne les cognoy-tu point?

CLORIS.

Ceux qui furent bleſſez lors que tu fus rauie.

PHYLIS.

Ouy ces deux, dont ie tiens & l'honneur & la vie.

CLORIS.

I'en ſçay tout le diſcours, mais dy moy ſeulement
Comme amour par leurs yeux charma ton iugement.

PHYLIS.

Amour tout deſpité de n'auoir point de fleſche
Aſſez forte pour faire en mon cœur vne breſche,
Voulant qu'il ne fuſt rien dont il ne fuſt vainqueur,
Fit par les coups d'autruy cette plaie en mon cœur,
Quand ces Bergers naurés, ſans vigueur & ſans armes,
Tout moites de leur ſang, comme moy de mes larmes.
Prés du Satyre mort & de moy que l'ennuy
Rendoit en apparence auſſi morte que luy,

Firent voir à mes yeux d'vne piteuse sorte
Qu'autant que leur amour leur valeur estoit forte.
Ce traistre tout couuert de sang & de pitié,
Entra dedans mon cœur, sous couleur d'amitié,
Et n'y fut pas plustost que morte, froide, & blesme,
Ie cessé tout en pleurs d'estre plus à moy-mesme,
I'oublié pere & mere, & troupeaux, & maison,
Mille noueaux desirs saisirent ma raison :
I'erré deçà delà, furieuse insensee,
De pensers, en pensers, s'esgara ma pensee,
Et comme la fureur estoit plus douce en moy,
Reformant mes façons, ie leur donnois la loy,
I'accommodois ma grace, agençois mon visage,
Vn ialoux soin de plaire excitoit mon courage :
I'allois plus retenuë & composois mes pas,
I'apprenois à mes yeux à former des appas,
Ie voulois sembler belle, & m'efforçois à faire
Vn visage qui peust également leur plaire,
Et lors qu'ils me voyoient par hasard tant soit peu,
Ie frissonnois de peur, craignant qu'ils eussent veu
Tant i'estois en amour innocemment coupable,
Quelque façon en moy qui ne fust agreable.
Ainsi tousiours en trance en ce noueau soucy
Ie disois à par-moy, las mon Dieu qu'est-cecy !
Quel soin qui de mon cœur s'estant rendu le maistre,
Fait que ie ne suis plus ce que ie soulois estre :
D'où vient que iour & nuict ie n'ay point de repos ?
Que mes souspirs ardens trauersent mes propos,
Que loin de la raison tout conseil ie reiette,
Que ie sois sans suiet aux larmes si suiette !
Ha ! sotte respondoy-ie apres en me tançant,
Non ce n'est que pitié que ton ame ressant
De ces Bergers blessez, te fasche-tu cruelle,
Aux doux ressentimens d'vn acte si fidelle ?

Serois-tu pas ingrate en faisant autrement?
Ainsi ie me flattois en ce faux iugement,
Estimant en ma peine aueugle & langoureuse,
Estre bien pitoyable, & non pas amoureuse.
Mais las! en peu de temps ie cogneu mon erreur,
Tardiue cognoissance à si prompte fureur!
I'apperceu, mais trop tard, mon amour vehemente,
Les cognoissant amans, ie me cogneus amante,
Aux rayons de leur feu qui luit si clairement,
Helas! ie vy leur flame & mon embrasement,
Qui croissant par le temps s'augmenta d'heure en heure,
Et croistra, s'ay-ie peur iusqu'à tant que ie meure.
Depuis de mes deux yeux le sommeil se bannit,
La douleur de mon cœur mon visage fannit,
Du Soleil à regret la lumiere m'esclaire,
Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
Mes flesches & mon arc me viennent à mespris,
Vn choc continuël fait guerre à mes esprits,
Ie suis du tout en proye à ma peine enragee,
Et pour moy comme moy toute chose est changee:
Nos champs ne sont plus beaux, ces prés ne sont plus verts,
Ces arbres ne sont plus de feuillages couuerts,
Ces ruisseaux sont troublez des larmes que ie verse,
Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diuerse,
Leurs attraits si plaisans sont changez en horreur,
Et tous ces lieux maudits n'inspirent que fureur.
Icy comme autresfois, ces pâtiz ne fleurissent,
Comme moy de mon mal mes troupeaux s'amaigrissent,
Et mon chien m'abayant semble me reprocher,
Que i'aye ore à mespris ce qui me fut si cher:
Tout m'est à contre-cœur horsmis leur souuenance:
Hélas! ie ne vy point sinon lors que i'y pense,
Ou lors que ie les vois, & que viuante en eux,
Ie puize dans leurs yeux vn venin amoureux.

Amour qui pour mon mal me rend ingenieuse,
Donnant tréue à ma peine ingrate & furieuse,
Les voyant me permet l'vsage de raison,
Afin que ie m'efforce apres leur guarison,
Me fait penser leurs maux, mais las! en vain i'essaye
Par vn mesme appareil pouuoir guarir ma playe:
Ie sonde de leurs coups l'estrange profondeur,
Et ne m'estonne point pour en voir la grandeur :
I'estuue de mes pleurs leurs blessеures sanglantes,
Helas à mon malheur blesseures trop blessantes!
Puisque vous me tuez, & que mourant par vous,
Ie souffre en vos douleurs, & languis en vos coups.

CLORIS.

Bruslent ils comme toy d'amour demesuree?

PHYLIS.

Ie ne sçay, toutesfois, i'en pense estre asseuree.

CLORIS.

L'amour se persuade assez legerement.

PHYLIS.

Mais ce que lon desire on le croit aisément.

CLORIS.

Le bon amour pourtant n'est point sans desfiance.

PHYLIS.

Ie te diray sur quoy i'ay fondé ma croyance :
Vn iour comme il aduint qu'Aminte estant blecé,
Et qu'estant de sa playe & d'amour oppressé,

Ne pouvant clorre l'œil eſueillé du martyre,
Se plaignoit en plorant d'vn mal qu'il n'oſoit dire:
Mon cœur qui du paſſé le voyant, ſe ſouuint,
A ce piteux obiect toute pitié deuint,
Et ne pouuant ſouffrir de ſi dures alarmes,
S'ouurit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes.
En fin comme ma voix ondoyante à grans flots,
Euſt trouué le paſſage entre mille ſanglots,
Me forçant en l'accez du tourment qui me gréue,
I'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque tréue,
Ie me mis à chanter, & le voyant gemir,
En chantant i'inuitois ſes beaux yeux à dormir:
Quand luy tout languiſſant tournant vers moy ſa teſte,
Qui ſembloit vn beau lys battu de la tempeſte,
Me lançant vn regard qui le cœur me fendit,
D'vne voix rauque & caſſe ainſi me reſpondit:
Phylis comment veux-tu qu'abſent de toy ie viue,
Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captiue,
Trouue pour endormir ſon tourment furieux,
Vne nuit de repos au iour de tes beaux yeux?
Alors toute ſurpriſe en ſi prompte nouuelle,
Ie m'enfuy de vergongne où Filemon m'appelle,
Qui nauré comme luy de pareils accidens,
Languiſſoit en ces maux trop vifs & trop ardans.
Moy qu'vn deuoir eſgal à meſme ſoing inuite,
Ie m'approche de luy, ſes playes ie viſite,
Mais las en m'appreſtant à ce piteux deſſein,
Son beau ſang qui s'eſmeut iallit deſſus mon ſein;
Tombant eſuanouy toutes ſes playes s'ouurent,
Et ſes yeux comme morts de nuages ſe couurent.
Comme auecque mes pleurs ie l'eus fait reuenir,
Et me voyant ſanglante en mes bras le tenir,
Me dit, Belle Phylis, ſi l'amour n'eſt vn crime,
Ne meſpriſez le ſang qu'eſpand cette victime.

On dit qu'eſtant touché de mortelle langueur
Tout le ſang ſe reſſerre & ſe retire au cœur,
Las! vous eſtes mon cœur, où pendant que i'expire,
Mon ſang bruſlé d'amour, s'vnit & ſe retire.
Ainſi de leurs deſſeins ie ne puis plus douter,
Et lors moy que l'amour oncques ne ſceut dompter,
Ie me ſentis vaincuë, & gliſſer en mon ame,
De ces propos ſi chauds & ſi bruſlans de flame,
Vn rayon amoureux qui m'enflamma ſi bien,
Que tous mes froids dédains n'y ſeruirent de rien.
Lors ie m'en cours de honte où la fureur m'emporte,
N'ayant que la penſée & l'amour pour eſcorte,
Et ſuis comme la Biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'vn garrot trauerſé,
Qui fuit dans les foreſts, & touſiours auec elle
Porte ſans nul eſpoir ſa bleſſeure mortelle :
Las! ie vais tout de meſme, & ne m'apperçoy pas,
O malheur! qu'auec moy, ie porte mon treſpas,
Ie porte le tyran qui de poiſon m'enyure,
Et qui ſans me tuer en ma mort me fait viure,
Heureuſe ſans languir ſi long temps aux abois,
I'en pouuois eſchaper pour mourir vne fois.

CLORIS.

Si d'vne meſme ardeur leur ame eſt enflammée,
Te plains-tu d'aimer bien & d'eſtre bien aimée?
Tu les peux voir tous deux, & les fauoriſer.

PHYLIS.

Vn cœur ſe pourroit-il en deux parts diuiſer?

CLORIS.

Pourquoy non! c'eſt erreur de la ſimpleſſe humaine.
La foy n'eſt plus aux cœurs qu'vne Chimere vaine,

Tu dois ſans t'arreſter à la fidelité,
Te ſeruir des amans comme des fleurs d'Eſté,
Qui ne plaiſent aux yeux qu'eſtant toutes nouuelles:
Nous auons de nature au ſein doubles mammelles,
Deux oreilles, deux yeux, & diuers ſentimens,
Pourquoy ne pourrions-nous auoir diuers amans?
Combien en cognoiſſai-ie à qui tout eſt de miſe?
Qui changent plus ſouuent d'amans que de chemiſe;
La grace, la beauté, la ieuneſſe & l'amour,
Pour les femmes ne ſont qu'vn empire d'vn iour :
Encor que d'vn matin (car à qui bien y penſe)
Le midy n'eſt que ſoin, le ſoir que repentance;
Puis donc qu'amour te fait d'amans prouiſion,
Vſes de ta ieuneſſe, & de l'occaſion,
Toutes deux comme vn trait de qui lon perd la trace,
S'enuolent, ne laiſſant qu'vn regret en leur place :
Mais ſi ce proceder encore t'eſt nouueau,
Choiſi lequel des deux te ſemble le plus beau.

PHYLIS.

Ce remede ne peut à mon mal ſatisfaire,
Puis nature & l'amour me deffend de le faire,
En vn choix ſi douteux s'eſgare mon deſir,
Ils ſont tous deux ſi beaux qu'on n'y peut que choiſir,
Comment beaux, ha! Nature admirable en ouurages,
Ne fiſt iamais deux yeux, ny deux ſi beaux viſages!
Vn doux aſpect qui ſemble aux amours conuier;
L'vn n'a rien qu'en beauté l'autre puiſſe enuier,
L'vn eſt brun, l'autre blond & ſon poil qui ſe dore,
En filets blondiſſans, eſt ſemblable à l'Aurore,
Quand toute écheuelée, à nos yeux ſouſriant,
Elle émaille de fleurs les portes d'Oriant :
Ce taint blanc & vermeil où l'amour rit aux graces,
Cét œil qui fond des cœurs les rigueurs & les glaces,

Qui foudroye en regards, éblouyt la raison,
Et tuë en Basilic d'amoureuse poison ;
Cette bouche si belle & si pleine de charmes,
Où l'amour prend le miel dont il trempe ses armes,
Ces beaux traits de discours si doux & si puissans,
Dont amour par l'oreille assuietit mes sens,
A ma foible raison font telle violence,
Qu'ils tiennent mes desirs en égale balance :
Car si de l'vn des deux ie me veux departir,
Le Ciel non plus que moy.ne le peut consentir :
L'autre pour estre brun aux yeux n'a moins de flammes,
Il seme en regardant du soufre dans les ames,
Donne aux cœurs aueuglez la lumiere & le iour,
Ils semblent deux Soleils en la Sphere d'amour :
Car si l'vn est pareil à l'Aurore vermeille,
L'autre en son taint plus brun a la grace pareille
A l'Astre de Venus qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit :
Sa taille haute & droite & d'vn iuste corsage,
Semble vn pin qui s'esleue au milieu d'vn bocage ;
Sa bouche est de corail, où lon voit au dedans,
Entre vn plaisant sousris les perles de ses dents,
Qui respirent vn air embaumé d'vne haleine
Plus douce que l'œillet ny que la mariolaine,
D'vn brun meslé de sang son visage se paint,
Il a le iour aux yeux & la nuit en son taint :
Où l'amour flamboyant entre mille estincelles,
Semble vn amas brillant des estoiles plus belles,
Quand vne nuit seraine avec ses bruns flambeaux,
Rend le Soleil ialoux en ses iours les plus beaux,
Son poil noir & retors en gros floccons ondoye,
Et crespelu ressemble vne toison de soye :
C'est en fin comme l'autre vn miracle des Cieux :
Mon ame pour les voir vient toute dans mes yeux,

Et rauie en l'obiet de leurs beautés extrémes,
Se retrouuant en eux, se perd toute en soy-mesmes.
Las ainsi ie ne sçay que dire ou que penser,
De les aimer tous deux n'est-ce les offencer?
Laisser l'vn, prendre l'autre, ô Dieux est-il possible!
Ce seroit les aimant vn crime irremissible;
Ils sont tous deux égaux de merite, & de foy;
Las je n'aime rien qu'eux, ils n'aiment rien que moy;
Tous deux pour me sauuer hazarderent la vie,
Ils ont mesme dessein, mesme amour, mesme enuie.
De quelles passions me sentay-ie émouuoir!
L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le deuoir,
De diuers sentimens également me troublent,
Et me pensant aider mes angoisses redoublent:
Car si pour essayer à mes maux quelque paix,
Parfois oubliant l'vn, en l'autre ie me plais,
L'autre tout en colere à mes yeux se presente,
Et me monstrant ses coups, sa chemise sanglante,
Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié,
Mon cœur se fend d'amour & s'ouure à la pitié.
Las ainsi combatuë en ceste estrange guerre,
Il n'est grace pour moy au Ciel ny sur la terre,
Contre ce double effort debile est ma vertu,
De deux vents opposez mon cœur est combatu,
Et reste ma pauure ame entre deux estouffée,
Miserable despouille & funeste trophée.





Satyre.

*'avoir crainte de rien, & ne rien espérer,*
Amy, c'est ce qui peut les hommes bien-heurer;
I'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune,
Morgant les accidens, fait teste à la fortune,
Et voyant le soleil de flamme reluisant,
La nuit au manteau noir les Astres conduisant,
La Lune se masquant de formes differentes,
Faire naître les mois en ses courses errantes,
Et les Cieux se mouvoir par ressorts discordans,
Les vns chauds témpérez, & les autres ardens,
Qui ne s'emouvant point, de rien n'ont l'ame attainte,
Et n'ont en les voyant, esperance ni crainte.
Mesme si peste mesle avec les Elemens,
Le Ciel d'airain tomboit iusques aux fondemens,
Et que tout se froissast d'vne étrange tempeste,
Les esclats sans frayeur leur frapperoyent la teste,
Combien moins les assauts de quelque passion
Dont le bien & le mal n'est qu'vne opinion?
Ni les honneurs perdus, ni la richesse acquise,
N'auront sur son esprit, ni puissance, ni prise.

Dy moy, qu'eſt-ce qu'on doit plus cherement aymer
De tout ce que nous donne ou la Terre ou la Mer?
Ou ces grans Diamans, ſi brillans à la veuë,
Dont la France ſe voit à mon gré trop pourveuë,
Ou ces honneurs cuiſans, que la faveur depart
Souvent moins par raiſon, que non pas par hazard,
Ou toutes ces grandeurs apres qui l'on abbaye,
Qui font qu'vn Preſident dans les procés s'égaye.
De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir,
Et de quel appetit au cœur les recevoir?
Ie trouue, quant à moy, bien peu de difference
Entre la froide peur, & la chaude eſpérance,
D'autant que meſme doute également aſſaut
Noſtre eſprit qui ne ſçait au vray ce qu'il luy faut.
Car eſtant la Fortune en ſes fins incertaine,
L'accident non prévû nous donne de la peine;
Le bien ineſperé nous ſaiſit tellement,
Qu'il nous gele le ſang, l'ame & le jugement,
Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-meſmes;
Ainſi diverſement ſaiſis des deux extremes,
Quand le ſuccés du bien au deſir n'eſt égal,
Nous nous ſentons troublez du bien comme du mal,
Et trouvant meſme effet en vn ſujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.
Or donc, que gagne-t-on de rire, ou de pleurer?
Craindre confuſement, bien, ou mal eſperer?
Puiſque meſme le bien excedant notre attente,
Nous ſaiſiſſant le cœur, nous trouble, & nous tourmente,
Et nous deſobligeant nous meſme en ce bon-heur,
La ioie & le plaiſir nous tient lieu de douleur.
Selon ſon roolle, on doit iouër ſon perſonnage,
Le bon ſera méchant, inſenſé l'homme ſage,
Et le prudent ſera de raiſon deveſtu,
S'il ſe monſtre trop chaud à ſuivre la vertu;

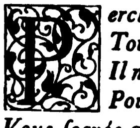
Combien plus celuy-la dont l'ardeur non commune
Eléve ses desseins jusqu'au Ciel de la Lune,
Et se privant l'esprit de ses plus doux plaisirs,
A plus qu'il ne se doit, laisse aller ses desirs?
Va donc, & d'vn cœur sain voyant le Pont-au-change,
Desire l'or brillant sous mainte pierre étrange;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grans coups de marteaux,
L'art forme en cent façons de plats, & de vaisseaux;
Et deuant que le iour aux gardes se découvre,
Va, d'vn pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre;
Talonne vn President, suy-le comme vn valet,
Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet,
Suy jusques au Conseil les Maistres des Requestes,
Ne t'enquiers curieux s'ils sont hommes ou bestes,
Et les distingues bien, les vns ont le pouvoir
De iuger finement vn proces sans le voir;
Les autres comme Dieux pres le soleil résident,
Et Demons de Plutus, aux finances president,
Car leurs seules faveurs peuuent, en moins d'vn an,
Te faire devenir Chalange, ou Montauban.
Ie veux encore plus, démembrant ta Province,
Ie veux, de partisan que tu deviennes Prince.
Tu seras des Badauts en passant adoré,
Et sera iusqu'au cuir ton carosse doré;
Chacun en ta faveur mettra son espérance,
Mille valets sous toy desoleront la France,
Tes logis tapissés en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-la mesmes du Roy.
Mais si faut-il, enfin, que tout vienne à son conte,
Et soit auec l'honneur, ou soit auec la honte,
Il faut, perdant le jour, esprit, sens, & vigueur,
Mourir comme Enguerand, ou comme Iacques Cœur,
Et descendre la-bas, où, sans choix de personnes,
Les escuelles de bois s'égalent aux Couronnes.

En courtiſant pourquoy perdrois-ie tout mon temps,
Si de bien & d'honneur mes eſprits ſont contens?
Pourquoy d'ame & de corps, faut-il que ie me peine,
Et qu'eſtant hors du ſens, auſſi bien que d'haleine,
Ie ſuiue vn financier, ſoir, matin, froid, & chaud,
Si i'ay du bien pour viure autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procés, au Palais n'a que faire,
Vn Preſident pour moy n'eſt non plus qu'vn notaire,
Ie fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faueur, & ma Court.
Voilà le vray chemin, franc de crainte & d'enuie,
Qui doucement nous meine à cette heureuſe vie,
Que parmy les rochers & les bois deſertez,
Ieuſne, veillé, oraiſon, & tant d'auſteritez,
Les Hermites iadis, ayant l'Eſprit pour guide,
Chercherent ſi longtemps dedans la Thebaïde.
Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher ſi loin, chacun l'a dedans ſoy,
Et peut, comme il luy plaiſt, luy donner la teinture,
Artiſan de ſa bonne ou mauuaiſe auenture.





SATYRE.



erclus d'vne jambe, & des bras,
Tout de mon long entre deux dras,
Il ne me reste que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous sçavés que i'ay pension,
Et que l'on a pretention,
Soit par sotise, ou par malice,
Embarrassant le Benefice,
Me rendre, en me torchant le bec,
Le ventre creux comme vn rebec.
On m'en baille en discours de belles,
Mais de l'argent point de nouvelles;
Encore au lieu de payement,
On parle d'vn retranchement,
Me faisant au nez grise mine,
Que l'Abbaye est en ruine,
Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut;
Si bien que ie juge, à son dire,
Malgré le feu Roy nostre Sire,

Qu'il déſireroit volontiers
Lâchement me reduire au tiers.
Ie laiſſe à part ce facheux conte;
Au Primtemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on ſent au renouveau,
Son Eſprit fécond en ſornettes,
Il fait mauvais ſe prendre aux Poëtes;
Toutesfois, ie ſuis de ces Gens
De toutes choſes négligens,
Qui vivant au iour la iournée,
Ne contrôllent leur deſtinée,
Oubliant, pour ſe mettre en paix,
Les injures & les bien-faits,
Et s'arment de Philoſophie;
Il eſt pourtant fou qui s'y fie;
Car la Dame indignation
Eſt vne forte paſſion.
Eſtant donc en mon lit malade,
Les yeux creux, & la bouche fade,
Le teint iaune comme vn eſpy,
Et non pas l'eſprit aſſoupy,
Qui dans ſes caprices s'égaye,
Et ſouvent ſe donne la baye,
Se feignant, pour paſſer le temps,
Avoir cent mille eſcus contans,
Avec cela large campagne;
Ie fais des chaſteaux en Eſpagne,
I'entreprens partis ſur partis,
Toutesfois, je vous avertis,
Pour le Sel, que ie m'en deporte,
Que ie n'en ſuis en nulle ſorte,
Non plus que du droit Annuël,
Ie n'ayme point le Caſuël,

I'ay bien vn avis d'autre eſtoffe,
Dont du Luat le Philoſophe,
Déſigne rendre au Conſulat
Le nez fait comme vn cervelat :
Si le Conſeil ne s'y oppoſe,
Vous verrez vne belle choſe.
Mais laiſſant-là tous ces proiets,
Ie ne manque d'autres ſuiets,
Pour entretenir mon caprice
En vn fantaſtique exercice ;
Ie diſcours des neiges d'antan,
Ie prens au nid le vent d'autan,
Ie pete contre le Tonnerre,
Aux papillons ie fais la guerre,
Ie compoſe Almanachs nouveaux,
De rien ie fais brides à Veaux,
A la S. Iean ie tends aux Gruës,
Ie plante des pois par les ruës,
D'vn baſton ie fais vn cheval,
Ie voy courir la Seine à val,
Et beaucoup de choſes, beau ſire,
Que ie ne veux, & n'oſe dire.
Apres cela, ie peinds en l'air,
I'apprens aux aſnes à voler,
Du Bordel ie fais la Chronique,
Aux chiens j'apprens la Rhetorique ;
Car, enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du iugement.
Ce n'eſt pas tout, ie dis ſornettes,
Ie dégoiſe des Chanſonnettes,
Et vous dis, qu'auec grand effort,
La Nature pâtit tres-fort.
Ie ſuis ſi plein que ie regorge,
Si vne fois ie rens ma gorge,

Eclatant ainſi qu'vn petard,
On dira, le Diable y ayt part.
Voila comme le temps ie paſſe,
Si ie ſuis las, ie me délaſſe,
I'écris, ie lis, ie mange & boy,
Plus heureux cent fois que le Roy,
(Ie ne dis pas le Roy de France,)
Si ie n'eſtois court de finance.
Or, pour finir, voila comment
Ie m'entretiens biſarrement,
Et prenez-moy les plus extremes
En ſageſſe, ils vivent de meſmes,
N'eſtant l'humain entendement
Qu'vne groteſque ſeulement.
Vuidant des bouteilles caſſées,
Ie m'embaraſſe en mes penſées,
Et quand i'y ſuis bien embroüillé,
Ie me couvre d'vn ſac mouillé.
Faute de papier, bona ſere,
Qui a de l'argent, ſi le ſerre.
Votre Serviteur à iamais,
Maiſtre Ianin du Pontalais.





ELEGIE.

L'homme s'oppose en vain contre la destinée,
Tel a domté sur mer la tempeste obstinée,
Qui deceu dans le port, esprouue en vn instant
Des accidens humains le reuers inconstant,
Qui le jette au danger, lors que moins il y pense.
Ores, à mes depens i'en fais l'experience,
Moy, qui tremblant encor du naufrage passé,
Du bris de mon navire au rivage amassé,
Bâtissois vn autel aux Dieux legers des Ondes,
Iurant mesme la mer, & ses vagues profondes,
Instruit à mes dépens, & prudent au danger,
Que je me garderois de croire de leger,
Sçachant qu'injustement il se plaint de l'orage,
Qui remontant sur mer fait vn second naufrage.
Cependant ay-ie à peine essuyé mes cheveux,
Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
Que d'vn nouveau desir le courant me transporte,
Et n'ay pour l'arrester la raison assez forte.
Par vn destin secret mon cœur s'y voit contraint,
Et par vn si doux nœud si doucement estreint,

Que me trouvant eſpris d'vne ardeur ſi parfaite,
Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite,
Et me ſens glorieux, en vn ſi beau tourment,
De voir que ma grandeur ſerve ſi dignement;
Changement bien étrange en vne amour ſi belle!
Moy, qui rangeois au joug la terre vniuerſelle,
Dont le nom glorieux aux Aſtres eſlevé,
Dans le cœur des mortels par vertu s'eſt gravé,
Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
A qui rien, fors l'Amour, ne put eſtre contraire,
Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
Qui ſçay donner des loix, & non les recevoir;
Ie me voy priſonnier aux fers d'vn ieune Maiſtre,
Où ie languis eſclave, & fais gloire de l'eſtre,
Et ſont à le ſervir tous mes vœux obligez;
Mes palmes, mes lauriers en myrthes ſont changez,
Qui ſervant de trophée aux beautez que i'adore,
Font en ſi beau ſuiet que ma perte m'honnore.
Vous, qui dés le berceau de bon œil me voyez,
Qui du troiſiéme Ciel mes deſtins envoyez,
Belle & ſainte planete, Aſtre de ma naiſſance,
Mon bon-heur plus parfait, mon heureuſe influënce,
Dont la douceur preſide aux douces paſſions,
Venus, prenez pitié de mes affections,
Soyez-moy favorable, & faites à cette heure,
Pluſtoſt que découvrir mon amour, que ie meure:
Et que ma fin témoigne, en mon tourment ſecret,
Qu'il ne veſcut iamais vn amant ſi diſcret,
Et qu'amoureux conſtant, en vn ſi beau martyre,
Mon trépas ſeulement mon amour puiſſe dire.
Ha! que la paſſion me fait bien diſcourir!
Non, non, vn mal qui plaiſt, ne fait jamais mourir.
Dieux! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente!
La patience eſt foible, & l'amour violente,

Et me voulant contraindre en si grande rigueur,
Ma plainte se dérobbe, & m'échappe du cœur,
Semblable à cet enfant, que la Mere en colere,
Apres vn châtiment veut forcer à se taire,
Il s'efforce de crainte à ne point soupirer,
A grand peine ose-t-il son haleine tirer;
Mais nonobstant l'effort, dolent en son courage,
Les sanglots, à la fin, debouchent le passage,
S'abandonnant aux cris, ses yeux fondent en pleurs,
Et faut que son respect défere à ses douleurs.
De mesme, ie m'efforce au tourment qui me tuë,
En vain de le cacher mon respect s'evertuë,
Mon mal, comme vn torrent, pour vn temps retenu,
Renversant tout obstacle, est plus fier devenu.
Or puis-que ma douleur n'a pouvoir de se taire,
Et qu'il n'est ni desert, ni rocher solitaire,
A qui de mon secret ie m'osasse fier,
Et que jusqu'à ce point ie me dois oublier,
Que de dire ma peine en mon cœur si contrainte,
A vous seule, en pleurant, j'addresse ma complainte;
Aussi puis-que vostre œil m'a tout seul asservy,
C'est raison que luy seul voye comme ie vy,
Qu'il voye que ma peine est d'autant plus cruelle,
Que seule en l'Vnivers, ie vous estime belle;
Et si de mes discours vous entrez en courroux,
Songez qu'ils sont en moy, mais qu'ils naissent de vous,
Et que ce seroit estre ingrate en vos defaites,
Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.
Donc, Beauté plus qu'humaine, objet de mes plaisirs,
Delices de mes yeux, & de tous mes desirs,
Qui regnez sur les cœurs d'vne contrainte aimable,
Pardonnez à mon mal, hélas! trop veritable,
Et lisant dans mon cœur que valent vos attraits,
Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits,

La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre,
Pardonnez à mes cris de l'avoir oſé dire,
Ne vous offencez point de mes juſtes clameurs,
Et ſi mourant d'amour, ie vous dis que ie meurs.



[redacted]



VERS SPIRITUELS.

Stances.

*uand ſur moy je jette les yeux,*
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminuë,
Eſtant vieilly dans vn moment,
Ie ne puis dire ſeulement
Que ma jeuneſſe eſt devenuë.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour ſe dérobe à mon œil,
Mes ſens troublez s'évanouiſſent,
Les hommes ſont comme des fleurs,
Qui naiſſent & vivent en pleurs,
Et d'heure en heure ſe faniſſent.

Leur âge à l'inſtant écoulé,
Comme vn trait qui s'eſt envolé,
Ne laiſſe apres ſoy nulle marque,
Et leur nom ſi fameux icy,
Si toſt qu'ils ſont morts, meurt auſſi,
Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres verd, ſain, & puiſſant,
Comme vn Aubeſpin floriſſant,
Mon printemps eſtoit délectable,
Les plaiſirs logeoient en mon ſein,
Et lors eſtoit tout mon deſſein
Du jeu d'amour, & de la table.

Mais las! mon ſort eſt bien tourné;
Mon âge en vn rien s'eſt borné,
Foible languit mon eſperance,
En vne nuit, à mon malheur,
De la joye & de la douleur
I'ay bien appris la difference!

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'vn habit epineux
Me ceint d'vne horrible torture,
Mes beaux jours ſont changés en nuits,
Et mon cœur tout fleſtry d'ennuys,
N'attend plus que la ſepulture.

Enyvré de cent maux divers,
Ie chancelle, & vay de travers,
Tant mon ame en regorge pleine,
I'en ay l'eſprit tout hebété,
Et ſi peu qui m'en eſt reſté,
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps paſſé,
Que j'ay folement depencé,
Eſpand du fiel en mes vlceres;
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon ſentiment,
Me rendant plus vif aux miſeres.

Ha! pitoyable ſouvenir!
Enfin, que dois-je devenir!
Où ſe reduira ma conſtance!
Eſtant ja defailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la penitence?

Qu'eſt-ce de moy? foible eſt ma main,
Mon courage, hélas! eſt humain,
Ie ne ſuis de fer ni de pierre;
En mes maux monſtre-toy plus doux.
Seigneur, aux traits de ton courroux.
Ie ſuis plus fragile que verre.

Ie ne ſuis à tes yeux, ſinon
Qu'vn feſtu ſans force, & ſans nom,
Qu'vn hibou qui n'oſe paroiſtre,
Qu'vn fantoſme icy bas errant,
Qu'vne orde eſcume de torrent,
Qui ſemble fondre avant que naiſtre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Vnivers, & deſaſſembler
Du Firmament le riche ouvrage,
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant juſqu'aux Cieux,
Faire de la Terre vn naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Aſtres prennent loy,
Tout fait joug deſſous ta parole:
Et cependant, tu vas dardant
Deſſus moy ton courroux ardent,
Qui ne ſuis qu'vn bourrier qui vole.

Mais quoy ! ſi ie ſuis imparfait,
Pour me defaire m'as-tu fait?
Ne ſois aux pecheurs ſi ſevere ;
Ie ſuis homme, & toy Dieu Clement,
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme Pere.

I'ay l'œil ſeellé d'vn ſeau de fer,
Et déja les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre ;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as oſté la ſanté,
O Seigneur, tu me la peux rendre.

Le tronc de branches deveſtu
Par vne ſecrette vertu
Se rendant fertile en ſa perte,
De rejettons eſpere vn jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant ſa perruque verte.

Où, l'homme en la foſſe couché,
Apres que la mort l'a touché,
Le cœur eſt mort comme l'eſcorce ;
Encor l'eau reverdit le bois,
Mais l'homme eſtant mort vne fois,
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.





SVR LA NATIVITÉ

DE NOSTRE SEIGNEVR,

HYMNE.

Par le commandement du Roy Louis XIII. pour ſa Muſique de la Meſſe de minuit.

*our le ſalut de l'Vnivers,*
Aujourd'huy les Cieux ſont ouvers,
Et par vne conduite immenſe,
La grace deſcend deſſus nous,
Dieu change en pitié ſon courroux,
Et ſa Iuſtice en ſa Clemence.

Le vray Fils de Dieu Tout-puiſſant,
Au fils de l'homme s'vniſſant,
En vne charité profonde,
Encor qu'il ne ſoit qu'vn Enfant,
Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde.

Deſſous ſa divine vertu,
Le peché languit abbatu,

Et de ses mains à vaincre expertes,
Etouffant le serpent trompeur,
Il nous asseure en nostre peur,
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles sont accomplis,
Et ce que par tant de replis
D'âge, promirent les Prophetes,
Aujourd'huy se finit en luy,
Qui vient consoler nostre ennuy,
En ses promesses si parfaites.

Grand Roy, qui daignas en naissant,
Sauver le Monde perissant,
Comme Pere, & non comme Iuge,
De Grace comblant nostre Roy,
Fay qu'il soit des meschans l'effroy,
Et des bons l'asseuré refuge.

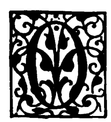
Qu'ainsi qu'en Esté le Soleil,
Il dissipe, aux rays de son œil,
Toute vapeur, & tout nuage,
Et qu'au feu de ses actions,
Se dissipant les factions,
Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.





SONNETS.

I.



Dieu, si mes pechez irritent ta fureur,
Contrit, morne & dolent, i'espere en ta clemence,
Si mon duëil ne suffit à purger mon offence,
Que ta grace y supplée, & serve à mon erreur.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur,
Et ne voyant salut que par la penitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement, que ie m'en fais horreur.

Ie pleure le present, le passé ie regrette,
Ie crains à l'avenir la faute que i'ay faite,
Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,
Comme de Pere à fils vses-en doucement;
Si i'avois moins failly, moindre seroit ta grace.

II.

Quand devot vers le Ciel j'ose lever les yeux,
Mon cœur ravy s'emeut, & confus s'emerveille,
Comment, disje à part-moy, cette œuvre nompareille
Est-elle perceptible à l'esprit curieux?

Cet Astre ame du monde, œil vnique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille
Pere immense du jour, dont la clarté vermeille,
Produit, nourrit, recrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'eblouis-tu d'vne flamme mortelle,
Qui du soleil vivant n'est pas vne étincelle,
Et qui n'est devant luy sinon qu'obscurité?

Mais si de voir plus outre aux Mortels est loisible,
Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront visible.

III.

Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie.
Dieu pour nostre salut tant de maux supporta,
Que par son juste sang nostre ame il racheta
Des prisons où la mort la tenoit asservie,

Alteré du desir de nous rendre la vie,
I'ay soif, dit-il aux Iuifs; quelqu'vn lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy presenta;
Ce que voyant sa Mere en la sorte s'écrie :

[redacted]

Quoy! n'est-ce pas assez de donner le trepas
A celuy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder son desir, d'vn si piteux breuvage?

Venez, tirez mon sang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon visage,
Vous serez moins cruels, & i'auray moins de maux.



[redacted]



COMMENCEMENT D'VN POEME SACRÉ.

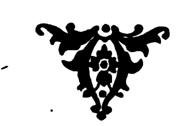
J'ay le cœur tout ravy d'vne fureur nouvelle,
Or' qu'en vn S. ouvrage vn S. Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait eſſayer
Vn ſujet qui n'a peû ma jeuneſſe effrayer.
Toy, dont la providence en merveilles profonde,
Planta deſſus vn rien les fondemens du monde,
Et baillant à chaque eſtre & corps, & mouvemens,
Sans matiere donnas la forme aux Elemens;
Donne forme à ma Verve, inſpire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, i'entreprens cet ouvrage.
Avant que le Soleil euſt enfanté les Ans,
Que tout n'eſtoit qu'vn rien, & que meſme le temps
Confus n'eſtoit diſtinct en trois diverſes faces,
Que les Cieux ne tournoyent vn chacun en leurs places,
Mais ſeulement ſans temps, ſans meſure, & ſans lieu,
Que ſeul parfait en ſoy regnoit l'Eſprit de Dieu,
Et que dans ce grand Vuide, en Majeſté ſuperbe,
Eſtoit l'Eſtre de l'Eſtre en la vertu du Verbe;
Dieu qui forma dans ſoy de tout temps l'Vnivers,
Parla; quand à ſa voix vn mélange divers....



EPIGRAMME.

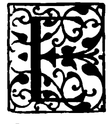


ialard, plein d'hypocriſie,
Par ſentences & contredits,
S'eſtoit mis dans la fantaiſie
D'avoir mon bien & Paradis.
Dieu ſe gard de chicanerie.
Pour cela, je le ſçay fort bien
Qu'il n'aura ma chanoinerie :
Pour Paradis ie n'en ſçay rien.





ODE SVR VNE VIEILLE MAQVERELLE.



ſprit errant, ame idolaſtre,
Corps verolé couuert d'emplaſtre,
Aueuglé d'vn laſcif bandeau,
Grande Nymphe à la harlequine,
Qui s'eſt briſé toute l'eſchine
Deſſus le paué du bordeau,

Dy-moy pourquoy, vieille maudite,
Des Rufians la calamite,
As-tu ſitoſt quitté l'Enfer?
Vieille à nos maux ſi preparée,
Tu nous rauis l'aage dorée,
Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame ſorciere,
Des Enfers eſtre la portiere,
Pars & t'en va ſans nul delay
Suyure ta noire deſtinée,
Te ſauuant par la cheminée,
Sur ton eſpaule vn vieil balay.

Ie veux que par tout on t'appelle
Louue, chienne, ourse cruelle,
Tant deçà que delà les monts,
Ie veux de plus qu'on y adiouste :
Voylà le grand Diable qui iouste
Contre l'Enfer & les Demons.

Ie veux qu'on crie emmy la ruë,
Peuple, gardez-vous de la gruë
Qui destruit tous les esguillons,
Demandant si c'est aduenture,
Ou bien vn effect de nature
Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée,
Et puis pour en estre animée,
On la frotta de vif-argent :
Le fer fut premiere matiere,
Mais meilleure en fut la derniere,
Qui fist son cul si diligent.

Depuis honorant son lignage,
Elle fit voir vn beau mesnage
D'ordure & d'impudicitez,
Et puis par l'excez de ses flames,
Elle a produit filles & femmes
Au champ de ses lubricitez.

De moy tu n'auras paix ny tresue
Que ie ne t'aye veuë en Greue,
La peau passée en maroquin,
Les os brisez, la chair meurtrie,
Preste à porter à la voirie,
Et mise au fond d'vn mannequin.

Tu merites bien dauantage,
Serpent dont le maudit langage
Nous perd vn autre paradis :
Car tu changes le Diable en Ange,
Noſtre vie en la mort tu change
Croyant cela que tu nous dis.

Ha dieux ! que ie te verray ſouple,
Lorſque le bourreau couple à couple
Enſemble lira tes putains,
Car alors tu diras au monde
Que malheureux eſt qui ſe fonde
Deſſus l'eſpoir de ſes deſſeins.

Vieille ſans dens, grande halebarde,
Vieil baril à mettre mouſtarde,
Grand morion, vieux pot caſſé,
Plaque de lict, corne à lanterne,
Manche de luth, corps de guiterne,
Que n'es-tu deſiá in pace.

Vous tous qui malins de nature,
En deſirez voir la peinture,
Allez-vous en chez le bourreau,
Car s'il n'eſt touché d'inconſtance,
Il la faict voir à la potence,
Ou dans la ſalle du bordeau.





STANCES.



Ma foy, ie fus bien de la feste
Quand ie fis chez vous ce repas,
Ie trouuay la poudre à la teste,
Et le poyure vn bien peu plus bas.

Vous me monstrez vn Dieu propice,
Portant vn arc & vn brandon,
Appelez-vous la chaude pisse
Vne flesche de Cupidon?

Mon cas, qui se leue & se hausse,
Baue d'vne estrange façon,
Belle, vous fournistes la sausse
Lors que ie fournis le poisson.

Las! si ce membre eust l'arrogance
De foüiller trop les lieux sacrez,
Qu'on luy pardonne son offence,
Car il pleure assez ses pechez.



EPIGRAMMES.

I.



mour eſt vne affection
Qui par les yeux dans le cœur entre,
Puis par vne defluction
S'eſcoule par le bas du ventre.

II.

Madelon n'eſt point difficile
Comme vn tas de mignardes ſont,
Bourgeois & gens ſans domicile
Sans beaucoup marchander luy font,
Vn chacun qui veut la racouſtre,
Pour raiſon elle dit vn poinct,
Qu'il faut eſtre putain tout outre,
Ou bien du tout ne l'eſtre point.

III.

Hier la langue me fourcha,
Deuiſant auec Anthoinette,

Ie dis f....., & ceſte finette
Me fit la mine & ſe faſcha.
Ie deſcheus de tout mon credit,
Et vis à ſa couleur vermeille,
Qu'elle aimoit ce que i'auois dit,
Mais en autre part qu'en l'oreille.

IV.

Lors que i'eſtois comme inutile
Au plus doux paſſe-temps d'Amour,
I'auois vn mary ſi habile
Qu'il me careſſoit nuict & iour.

Ores celuy qui me commande
Comme vn tronc giſt dedans le lict,
Et maintenant que ie ſuis grande,
Il ſe repoſe iour & nuict.

L'vn fut trop vaillant en courage,
Et l'autre eſt trop alangoury,
Amour, rends-moy mon premier aage,
Ou rends moy mon premier mary!

V.

Dans vn chemin vn pays trauerſant
Perrot tenoit ſa Iannette accollée,
Si que de loin aduiſant vn paſſant,
Il fut d'aduis de quitter la meſlée,
Pourquoy fais-tu, dict la garce affolée,
Treſue du cu, ha! dit-il, laiſſe moy,
Ie voy quelqu'vn, c'eſt le chemin du Roy.
Ma foy, Perrot, peu de cas te deſbauche.

Il n'eſt pas faict pluſtoſt comme ie croy,
Pour vn pieton que pour vn qui cheuauche.

VI.

Lizette à qui l'on faiſoit tort,
Vint à Robin toute eſplorée,
Ie te prie donne-moy la mort,
Que tant de fois i'ay deſirée.
Luy, qui ne la refuſe en rien,
Tire ſon... vous m'entendez bien,
Et au bout du ventre il la frappe.
Elle qui veut finir ſes iours,
Luy dit, mon cœur, pouſſe touſiours,
De crainte que ie n'en réchappe :
Mais Robin, las de la ſeruir,
Craignant vne nouuelle plainte,
Luy dit, haſte-toy de mourir,
Car mon poignard n'a plus de pointe.



[redacted]



STANCES.



i vostre œil tout ardant d'amour & de lumiere,
De mon cœur votre esclaue est la flamme premiere,
Que comme vn Astre sainct ie reuere à genoux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si vous que la beauté rend ores si superbe,
Deuez comme vne fleur qui flestrit dessus l'herbe,
Esprouuer des saisons l'outrage & le courroux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Voulez-vous que vostre œil en amour si fertille;
Vous soit de la nature vn present inutille?
Si l'Amour comme vn Dieu se communique à tous,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Attendez-vous vn iour qu'vn regret vous saisisse?
C'est à trop d'interest imprimer vn supplice.
Mais puis que nous viuons en vn aage si doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si voſtre grand' beauté toute beauté excelle,
Le Ciel pour mon malheur ne vous fit point ſi belle :
S'il ſemble en ſon deſſein auoir pitie de nous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Si i'ay pour vous aymer ma raiſon offenſée,
Mortellement bleſſé d'vne fleſche inſenſée,
Sage en ce ſeul eſgard que i'ay beny les coups,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

La douleur m'eſtrangeant de toute compagnie,
De mes iours malheureux a la clarté bannie,
Et ſi en ce malheur pour vous ie me reſous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

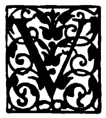
Faſſe le Ciel qu'en fin vous puiſſiez recognoiſtre
Que mon mal a de vous ſon eſſence & ſon eſtre :
Mais Dieu puis qu'il eſt vray, yeux qui m'eſtes ſi doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?





COMPLAINTE.

Stances.

*ous qui violentez nos volontez ſubiectes,*
Oyez ce que ie dis, voyez ce que vous faictes :
Plus vous la fermerez, plus ferme elle ſera,
Plus vous la forcerez, plus elle aura de force.
Plus vous l'amortirez, plus elle aura d'amorce,
Plus elle endurera, plus elle durera.

Cachez-la, ſerrez-la, tenez-la bien contrainte,
L'atache de nos cœurs d'vne amoureuſe eſtraincte
Nous couple beaucoup plus que l'on ne nous deſioinct;
Nos corps ſont deſunis, nos ames enlacees,
Nos corps ſont ſeparez & non point nos penſees :
Nous ſommes deſunis, & ne le ſommes point.

Vous me faictes tirer profit de mon dommage,
En croiſſant mon tourment vous croiſſez mon courage;
En me faiſant du mal vous me faictes du bien,
Vous me rendez content me rendant miſerable,
Sans vous eſtre obligé ie vous ſuis redeuable,
Vous me faictes beaucoup & ne me faictes rien.

Ce n'eſt pas le moyen de me pouuoir diſtraire,
L'ennemy ſe rend fort voyant ſon aduerſaire,
Au fort de mon malheur ie me roidis plus fort.
Ie meſure mes maux auecques ma conſtance :
I'ay de la paſſion & de la patience,
Ie vis iuſqu'à la mort, i'ayme iuſqu'à la mort.

Bandez vous contre moi : que tout me ſoit contraire,
Tous vos efforts ſont vains, & que pourrez-vous faire?
Ie ſens moins de rigueur que ie n'ay de vigueur.
Comme l'or ſe rafine au milieu de la flamme,
Ie deſpite ce feu où i'eſpure mon ame,
Et vay contre-carrant ma force & ma langueur.

Le Palmier genereux, d'vne conſtante gloire
Toujiours s'opiniaſtre à gaigner la victoire,
Qui ne ſe rend iamais à la mercy du poids,
Le poids le faict plus fort & l'effort le renforce,
Et ſurchargeant ſa charge on renforce ſa force.
Il eſleue le faix en eſleuant ſon bois.

Et le fer refrappé ſous les mains réſonnantes
Deffie des marteaux les ſecouſſes battantes,
Eſt battu, combattu & non pas abbatu,
Ne craint beaucoup le coup, ſe rend impenetrable,
Se rend en endurant plus fort & plus durable,
Et les coups redoublez redoublent ſa vertu,

Par le contraire vent en ſoufflantes bouffées
Le feu va ratiſant ſes ardeurs eſtouffées :
Il bruit au bruit du vent, ſouffle au ſoufflet venteux.
Murmure, gronde, cracque à longues hallenees,
Il tonne, eſtonne tout de flammes entonnees :
Ce vent diſputé bouffe & bouffit deſpiteux.

Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze
L'arbre, le fer, le feu par antiperistase.
On me charge, on me bat, on m'esuente souuent.
Roidissant, durcissant & bruslant en mon ame,
Ie fais comme la palme & le fer & la flamme
Qui despite le faix & le coup & le vent.

Le faix de mes trauaux esleue ma constance,
Le coup de mes malheurs endurcit ma souffrance,
Le vent de ma fortune attise mes desirs.
Toy pour qui ie patis, subiect de mon attente,
O ame de mon ame, sois contente & constante,
Et ioyeuse iouys de mes tristes plaisirs.

Nos deux corps sont à toy, ie ne suis plus que d'ombre,
Nos ames sont à toy, ie ne sers que de nombre,
Las, puis que tu es tout, & que ie ne suis rien,
Ie n'ay rien en t'ayant, ou i'ay tout au contraire.
Auoir, & rien, & tout, comme se peut-il faire?
C'est que i'ay tous les maux, & ie n'ay point de bien.

I'ay vn ciel de desirs, vn monde de tristesse,
Vn vniuers de maux, mille feux de détresse,
I'ay vn ciel de sanglots & vne mer de pleurs,
I'ay mille iours d'enuis, mille iours de disgrace,
Vn printemps d'esperance, & vn hyuer de glace,
De souspirs vn automne, vn esté de chaleurs.

Clair soleil de mes yeux, si ie n'ay ta lumiere,
Vne aueugle nuee enuite ma paupiere,
Vne pluie de pleurs decoule de mes yeux,
Les clairs esclairs d'amour, les esclats de son foudre
Entrefendent mes nuicts & m'ecrasent en poudre :
Quand i'entonne mes cris, lors i'estonne les Cieux.

Vous qui lisez ces vers larmoyez tous mes larmes,
Souspirez mes souspirs vous qui lisez mes Carmes,
Car vos pleurs & mes pleurs amortiront mes feux,
Vos souspirs, mes souspirs animeront ma flame,
Le feu s'estaint de l'eau & le sousle l'enflamme.
Pleurez doncques tousiours & ne souspirez plus.

Tout moite, tout venteux, ie pleure, ie souspire
Pour esteignant mon feu, amortir le martyre,
Mais l'humeur est trop loing, & le sousle trop pres.
Le feu s'esteint soudain, soudain il se renflamme.
Si les eaux de mes pleurs amortissent ma flamme,
Les vents de mes desirs la ratisent apres.

La froide Sallamandre au chaud antipatique,
Met parmy le brasier sa froideur en pratique,
Et la bruslante ardeur n'y nuict que point ou peu;
Ie dure dans le feu comme la Sallamandre,
Le chaud ne la consomme, il ne me met en cendre,
Elle ne craint la flamme, & ie ne crains le feu.

Mais elle est sans le mal, & moy sans le remede,
Moi extremement chaud, elle extremement froide,
Si ie porte mon feu, elle porte son glas,
Loing ou pres de la flamme, elle ne craint la flamme,
Ou pres ou loing du feu, i'ay du feu dans mon ame,
Elle amortit son feu, & ie ne l'esteins pas.

Belle ame de mon corps, bel esprit de mon ame,
Flamme de mon esprit & chaleur de ma flamme,
I'enuie tous les vifs, i'enuie tous les morts,
Ma vie, si tu veux, ne peut estre rauie,
Veu que ta vie est plus la vie de ma vie
Que ma vie n'est pas la vie de mon corps.

Ie vis par & pour toy ainſi que pour moy meſme,
Tu vis par & pour moy ainſi que pour toy meſme :
Nous n'auons qu'vne vie & n'auons qu'vn treſpas.
Ie ne veux pas ta mort, ie deſire la mienne,
Mais ma mort eſt ta mort, & ma vie eſt la tienne,
Auſſi ie veux mourir & ie ne le veux pas.







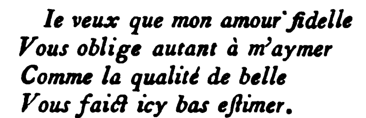
STANCES POVR LA BELLE CLORIS.

*i le bien qui m'importune*
Peut changer ma condition,
Le changement de ma fortune
Ne finit pas ma paſſion.

Mon amour eſt trop legitime,
Pour ſe rendre à ce changement,
Et vous quitter ſeroit vn crime
Digne d'vn cruel chaſtiment.

Vous auez deſſus moy, madame,
Vn pouuoir approuué du temps,
Car les vœux que i'ay dans mon ame
Seruent d'exemple aux plus contents.

Quelque force dont on eſſaye
D'aſſubiettir ma volonté,
Ie beniray touſiours la playe
Que ie ſens par voſtre beauté.



Ie veux que mon amour fidelle
Vous oblige autant à m'aymer
Comme la qualité de belle
Vous faict icy bas estimer.

Mon ame à vos fers asseruie,
Et par amour, & par raison,
Ne peut consentir que ma vie
Sorte iamais de sa prison.

N'adorant ainsi que vos chaisnes,
Ie me plais si fort en ce lien,
Qu'il semble que parmy mes peines
Mon ame gouste quelque bien.

Vos vœux où mon ame se fonde,
Me seront à iamais si chers
Que mes vœux seront en ce monde
Aussi fermes que des rochers.

Ne croyez donc pas que ie laisse
Vostre prison qui me retient,
Car iamais vn effect ne cesse,
Tant que la cause le maintient.





EPIGRAMMES.

I.

*aut auoir le cerueau bien vide*
Pour brider des Muſes le Roy;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les aſnes comme toy.

II.

Le violet tant eſtimé
Entre vos couleurs ſingulieres,
Vous ne l'auez iamais aimé,
Que pour les deux lettres premieres.

III.

L'argent, tes beaux iours & ta femme
T'ont fait enſemble vn mauuais tour,

Car tu pensois au premier iour
Que Ieanneton deust rendre l'ame.
Estant ieune & bien aduenant,
Tu tromperois incontinent
Pour ton argent vne autre dame.
Mais, Iean, il va bien autrement :
Ta ieunesse s'est retirée,
Ton bien s'en va tout doucement,
Et ta vieille t'est demeurée.

IV.

Quelque moine de par le monde
Preschoit vn iour dans vne pippe,
Et par le pertuis de la bonde,
Paroissoit vn bout de sa trippe.
Gardons nous bien qu'il ne nous pippe,
Dirent les Dames en riant.
Lors dict le prescheur en criant,
Tout remply de courroux & d'ire,
Tout beau, paix là, laissez moy dire,
Ou par Dieu vous irez dehors,
Que le diable qui vous fait rire,
Vous puisse entrer dedans le corps.

V.

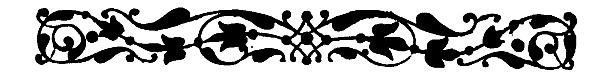
TOMBEAV D'VN COVRTISAN.

Vn homme gist sous ce tombeau,
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau,



Mais au reste plein de diffame :
Ce fut, pour vous le faire court,
Vn Mars au combat de l'amour,
Au combat de Mars vne femme.





APPENDICE.

POUR M. LE DAUPHIN.

Delos flottant ſur l'onde s'agitoit
Ains que Phebus en elle euſt pris naiſſance;
Ainſy la France en l'orage flottoit
Lorſque naquit vn ſoleil à la France.
Sainte Latonne, ardent but de nos vœux,
Par ta vertu ſi chaſte & ſi feconde,
Pour aſſurer la terre à ſes nepueux,
De petits dieux tu repeuples le monde,
Et, relevant notre empire abattu
Tu le remets en ſa baſe ſi ferme,
Qu'eſtant ſans fin, ainſi que ta vertu
Il n'eſt du Ciel limité d'aucun terme.

SUR UN LIVRE DU LEGER ET DU PESANT

Fait par le Cardinal du Perron.

Cher lecteur, ce livre preſent
Eſt du leger & du peſant,
Mais il a, pour en bien iuger,
Moins de peſant plus de leger.

SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE L'ENEIDE

Par le même CARDINA

Au lieu de precher l'Evangile
Il traduit les vers de Virgile.

DU CARDINAL DU PERRON.

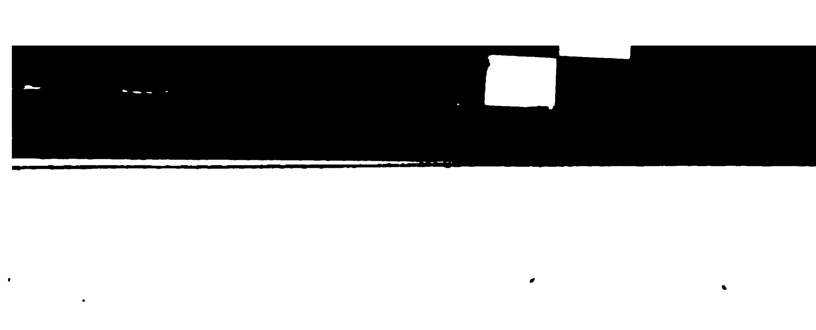
Quand Paris fors Enone, aymera rien au monde,
Xante retournera contre ſon propre cours.
Xante, retourne donc contre le flus de l'onde :
Paris delaiſſe Enone, & fait d'autres amours.

EPIGRAMME.

Quand il diſne il tient porte cloſe,
Elle eſt fermee aux ſurvenans,
Et toute nuit quand il repoſe,
Elle eſt ouverte à tous venans.
Ie ne l'ay pas deſagreable,
C'eſt à luy ſagement veſcu,
Toutefois ce n'eſt pas à table,
C'eſt au lit qu'on le fait cocu.



NOTES ET VARIANTES





NOTES ET VARIANTES.

ES éditions des Satires de Regnier, publiées du vivant de l'auteur, étant fort rares, il ne paraît pas hors de propos de donner le titre de chacune d'elles en même temps qu'une defcription fommaire du volume. Voici donc, par ordre de date, la courte lifte de ces éditions :

Les premieres oeuures de M. Regnier. Au Roy. A Paris, Chez Touffainɑ̃s du Bray, rue fainɑ̃-Iacques, aux Efpies murs, & en fa boutique au Palais, en la gallerie des prifonniers. M.DC.VIII. Auec priuilege du Roy.

In-4° de 45 ff. plus 8 pages lim. non numérotées, titre compris.

Au verfo du titre fe trouve l'épigraphe :

> Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis
> Offendar maculis.

Cette particularité fubfifte à la même place dans toutes les éditions originales.

Vient enſuite après l'Épître liminaire & l'Ode à Regnier, le privilége du Roy, donné au poëte pour ſix ans. Il eſt daté de Paris le 23 avril 1608. Au pied de ce document on lit la mention ſuivante :

Et ledit ſieur Regnier a permis, & permet, conſent & accorde, que Touſſainćts du Bray, marchant Libraire à Paris, Imprime ou face Imprimer, vende & diſtribue & Iouiſſe dudit Priuilege, ainſi qu'il a été accordé entre eux. Fait ce 13. may 1608.

Au dos du 4ᵉ ff. lim. ſe trouve l'épigr. :

Difficile eſt ſatyram non ſcribere.

Cette édition contient dix ſatires, plus le Diſcours au Roy. Au folio 15, verſo, ſe trouve la ſatire adreſſée à Bertault, eveſque de Sées, dont le nom imprimé par erreur : Betault, eſt habituellement couvert d'un bandeau rećtificatif.

Les fleurons des pages 2 lim., 12, 16, 21, 26, 28, 33, 38 & 41, portent le nom de Gabriel Buon, d'où l'on peut conclure que Touſſainćts du Bray était en relations particulières avec l'éditeur de Ronſard.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueues & augmentées de nouueau : Dediées au Roy. A Paris, chez Touſſaint du Bray, &c. M.DC.IX. Avec priuilege du Roy.

In-8° de 133 pages, plus 4 ff. non chiff., tit. comp.

On lit à la fin de ce volume, avant le privilége qui eſt le même que celui de l'édition originale :

De l'imprimerie de P. Pautonnier, au mont Sainćt-Hilaire.

Les ſatires ſont diſpoſées dans l'ordre adopté en 1608. Il convient d'obſerver toutefois que la Xᵉ ſatire, adreſſée à Freminet, devient ici la XIIᵉ, par l'intercalation de deux pièces nouvelles que Broſſette a intitulées *le Souper ridicule & le Mauvais Giſte*. Ainſi, dans la préſente édition, elles ſont ſuite à la ſatire dédiée à Rapin.

Les Satyres du Sieur Regnier, &c. (même titre que ci-deſſus). M.DC.XII. Auec priuilege du Roy.

In-8° de 80 ff., ſavoir : 8 pages lim. non chiffr., tit. comp.; 68 (imp. 66) ff. numér. & 8 ff. poſtlim. non num.; ces derniers feuillets contenant le Diſcours au Roy & le privilége du 23 avril 1608.

Cette édition renferme, dans l'ordre ſuivi pour celle de 1609, douze pièces à la ſuite deſquelles ſe trouve, fᵒ 63, la XIIIᵉ ſatire : Macette, qui paraiſſait alors pour la première fois. Nous ſignalons plus bas les variantes du texte original.

Il faut remarquer en outre que des pages 1 à 47 & 51 à la fin de l'Epiſtre au Roy, l'édition de 1612 contient page pour page le

même nombre de vers. On pourrait croire à une réimpreſſion exacte, ſi les fleurons, les titres, & enfin, ce qui eſt plus important, le texte, n'offraient des différences bien marquées.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueuës, &c. Paris, M.DC.XIII. Auec priuilege du Roy.

In-8° de 93 ff., plus 8 pages non num., tit. comp. Priuilege à la fin comme dans 1609.

Cette édition contient de plus que la précédente, à la ſuite de la ſatire de Macette & avant le Diſcours au Roy, dix-ſept pièces : les ſatires XIV & XV, la ſuivante adreſſée à monſieur de Forquevaus, la ſatire XVII, les deux *Élégies Zelotipiques,* celle *ſur l'Impuiſſance,* le Sonnet *ſur le treſpas de monſieur Paſſerat, les Stanſes* (ſur le choix des divins oiſeaux), *la C. P.,* les épigrammes *ſur le portraict d'un poëte couronné,* les ſtances *contre vn amoureux tranſy,* & enfin cinq *Quatrains* ſatiriques.

Parmi ces pièces, deux avaient déjà été publiées : la première, ſur le treſpas de Paſſerat, dans le Recueil des œuvres poétiques de Ian Paſſerat. Paris, 1606; la ſeconde ſur le choix des divins oiſeaux avait paru anonyme dans les Muſes gaillardes, recueillies des plus beaux eſprits de ce temps. Paris, Anthoine du Breuil, 1609.

La plupart des bibliographes, ſe référant à la date de ce volume plutôt qu'aux ſingularités du texte & au claſſement des pièces, ont cru pouvoir affirmer que cette édition des ſatires était la dernière publiée du vivant de l'auteur.

Nous avons, dans la dernière partie de la notice placée en tête du préſent volume, expoſé les raiſons d'après leſquelles il y a tout lieu de croire que Regnier était mort depuis quelques mois au moment où ſes ſatires furent publiées par l'un de ſes plus intimes amis.

'Page 8.

Motin (Pierre), né à Bourges. Ce poëte, ami de Regnier, a laiſſé de nombreuſes pièces de vers éparſes dans les anthologies publiées au commencement du XVII° ſiècle. M. Tricotel a donné la liſte des recueils contenant des vers de Motin, dans ſes *Variétés bibliographiques,* & l'on peut ſe convaincre par cette énumération que le poëte en queſtion jouiſſait d'une grande vogue. Motin mourut vers 1615, comme il paraît réſulter des vers de ſon neveu Bonnet, dans les *Délices de la Poeſie françoiſe* de F. de Roſſet.

I, p. 10, v. 15.

iourd'huy que ton fils. — Le Dauphin, qui fut plus tard XIII, né à Fontainebleau le 27 feptembre 1601.

v. 21.

luy trouffe les bras *de* meurtres entachés, 1608 & 1609; ieurtres, 1612 & 1613.

ge 12, v. 21.

iite les Romains encore *ieunes* d'ans, 1608 & 1613; *ieune* 1609 & 1612.

v. 28.

fi que les vertus *floriffent* en ceft' age, 1608; *fleuriffent*, & 1612.

ge 13, v. 6.

n qu'en fa bifarrerie, 1608 & 1609; finon en, 1612 & 1613.

v. 30.

Parnaffe *m'adopte*, 1608 & 1609; *m'adore*, 1612 & 1613.

II, p. 14.

Page 15, v. 29.

Pour moy ſi mon habit par tout *cycatriſé*, 1608; *cicatriſé*, 1609 & 1612; *cicatricé*, 1613.

Page 16, v. 7.

En la court d'vn Prelat.

Broſſette a ſuppoſé qu'il s'agiſſait ici du cardinal de Joyeuſe. Cette hypothèſe, juſtifiée par le grand luxe du cardinal, & les liaiſons de Deſportes avec le frère aîné du prélat, Anne de Joyeuſe, tué à Coutras, a été depuis préſentée comme un fait certain par Niceron & les éditeurs de Regnier, ſans autre indice à l'appui.

— v. 31.

Qui reléve vn pédant de nouueau baptiſé.

Ce pédant nous ſemble être Duperron, dont la fortune, faite par Deſportes, a dû plus d'une fois ſurprendre Regnier. Duperron, né à Berne en 1556, fut en effet converti au catholiciſme par Deſportes, & par ſon ſavoir comme par l'appui de ſon directeur, le nouveau catéchumène devint confeſſeur de Henri III. Il prit enſuite part à la converſion d'Henri IV, qui le nomma évêque d'Évreux en 1591. Il devint enfin cardinal en 1604.

Page 17, v. 16.

Et chacun à ſon dire; *en* ſon dire, 1609 à 1613.

— v. 22.

De Socrate à ce point l'*arreſt*; l'*oracle*, 1609 à 1613.

Page 18, v. 18.

Au pris de la vertu *n'eſtime* point les hommes, 1608 & 1613; *n'eſtiment*, 1609 & 1612.

— v. 22.

S'aſſieſſent en Prelats, 1608 à 1612; *s'aſſient*, 1613.

— v. 24.

Semblent auoir des yeux regret au *demourant*; *demeurant*, 1609 à 1613.

Page 19, v. 6.

Meditant vn ſonnet, medite *vne* Eueſché; *vn* Eueſché, 1609 à 1613.

ige 19, v. 27.

ais pourtant *quelque* eſprit, 1608 & 1613; *quel* eſprit, 1609
i12.

– v. 28.

ait *trier* le ſçauoir, 1608 & 1609; ſçait *tirer*, 1612 & 1613.

– v. 34.

e race en race au peuple vn ouurage *fais* voir; *fait* voir,
).

'age 20, v. 4.

e couche *de rien* moins que l'immortalité; ne couche *de rien*
ns *de*, 1609 & 1612, ne *touche de rien* moins *de*, 1613.

ouche au lieu de *couche* conſtitue une faute typographique
fréquente au XVIᵉ ſiècle. On lit dans les Odes d'Olivier de
gny, Paris, 1559, fº 45 vº *in fine :*

> Luy que iadis Calliope
> Sur le mont à double trope (crope)
> Combla de ſes douceurs.

)ans Regnier même, édition de 1612, on trouve, ſat. XI :

> Fiſt il auec ſon arc quinaude la Nature.

Page 20, v. 24.

Selon que le requiert ou l'age ou la ſanté, *1612* & *1613*; *et* ſelon que, 1608.

— v. 26.

Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete.

Héſiode, auteur d'une théogonie où il expoſe la généalogie & les amours des dieux.

— v. 30.

Refuant comme vn oyſon *qu'on mene* à la pature; *allant* à la pature, 1609 à 1613.

Variante vicieuſe qui répète le mot *allant* du vers antérieur.

Page 21, v. 9.

Mais retournons à nous, & *ſages* deuenus, *1613*; & *ſage* deuenus, 1608 & 1612.

S. III, p. 22.

Cœuvres (Marquis de), François-Annibal d'Eſtrées, né en 1573, mort en 1670, frère de Gabrielle; il fut nommé évêque de Noyon à vingt & un ans, puis, douze années plus tard, en 1626, il devint maréchal de France.

Page 23, v. 28.

Eſtant ſerf *du deſir d'aprendre* & de ſçauoir; *du deſir, d'aprendre,* 1609.

— v. 34.

Si la ſcience pauure, affreuſe *eſt* meſpriſée, 1608; affreuſe *&* meſpriſée, 1609 à 1613.

Page 24, v. 3.

Et ſi *lon neſt* docteur ſans prendre ſes degrés; ſi *l'on n'eſt,* 1612 & 1613.

Neſt pour *naiſt,* comme plus loin, p. 61, v. 23, *treſne* pour *traiſne*. La véritable leçon paraît être : *Si l'on eſt.*

— v. 10.

En credit eſleués ils diſpoſent *de* tout, 1608 & *1613*; *du* tout, 1609 & 1612.

Page 24, v. 22.

Entre l'efpoir du bien, & la peur du *danger* de froiffer...; du *danger*, 1609 & 1612.

Page 25, v. 8.

Et le furnom de bon.me *va t'on* reprochant, correction; 1608 donne tou pour ton. Cette inverfion eft très-fréquente chez notre poëte :

Et moins avance t'on.
(S. XI.)

Et change la nature
De fept ans en fept ans noftre temperature.
(S. V.)

D'autre part, 1609, 1612 & 1613 portent : Et le furnom de bon me va *tout* reprochant.

Cette dernière leçon eft correcte. Le vers devient moins dur; mais la penfée perd en précifion.

— v. 24.

Offrir tout de la bouche & d'vn *propos* menteur; *repos*, 1613.

— v. 29.

Ainfi qu'afnes ces gens font *tout* veftus de gris; *tous* veftus, 1609 à 1613.

Page 26, v. 27.

N'eft plus rien qu'*vne* idolle; *vn* idole, 1612 & 1613.

— v. 34.

Il faut eftre trop *pront*, efcrire à tout propos, 1608 & 1612; trop *prompt à* efcrire, 1613.

Page 29, v. 15.

Compere, ce dit-il, 1608 & 1609; — *Et comme*, 1612 & 1613. Faute évidente due au vers précédent & au fuiuant qui tous deux commencent par Et comme.

— v. 19.

Et d'vn œil innocent il couuroit *fa* penfée, 1608 & 1612; *la* penfée, 1613.

Page 29, v. 32.

N'en deplaise aux Docteurs, Cordeliers, *Iacopins; Iacobins,* 1609 à 1613.

Page 30, v. 14.

Et qui morts *nous* profite; même leçon en 1609 & 1612 *ne* profite, 1613.

Page 31, v. 2.

Puis qu'en ce monde icy on *n'en faict differance;* on *en fait difference,* 1613.

— v. 15.

De tout, peut estre en fin; *du* tout, 1612 & 1613.

— v. 19.

... Sinon *de dire voire,* 1609 à 1613; sinon *dire voire,* 1608.

— v. 23.

Puis que pauure & *quémande,* 1608 à 1612; *quaymande,* 1613.

Page 32, v. 1.

I'aurais vn beau *teston,* 1608 & 1613; vn beau *teton,* 1609 & 1612.

— v. 15.

S'auancer par *cet'* art; *cet* art, 1609 à 1613.

— v. 21.

S'acorde d'*armonie;* s'acorde d'*harmonies,* 1612.

— v. 25.

D'vn autre œil nous verrons les *fieres* destinées, 1608 à 1612; les *hautes* destinées, 1613.

Page 33, v. 15.

Qui sert de fable au peuple, *aux plus grands* de risée; & *aux grands,* 1612 à 1613.

Page 33, v. 25.

Apollon eſt gené par *de* ſauuages loix; *des* ſauuages loix, 1609 à 1613.

— v. 31.

Les poetes plus *eſpais*; *eſpois*, 1612 & 1613.

Page 34, v. 27.

Qu'ils ont tiré *cet'* art; *cet* art, 1609 à 1613.

Page 35, v. 8.

Et que c'eſt mon amy, vn *gremoire* & des mots; vn *grimoire*, 1609 à 1613.

— v. 11.

Mon tans en *cent caquets*, 1609 à 1613; *ces caquets*, 1608.

— v. 14.

Doncq' ſans mettre *l'enchere*; mettre *enchere*, 1609 à 1613.

S. V, p. 36.

Bertault (Jean), né à Caen en 1552, mort en 1611. Secrétaire & lecteur de Henri III dès 1577, il devint abbé d'Aulnay au diocèſe de Bayeux en 1594, & premier aumônier de Marie de Médicis en 1600. Enfin, en 1606, il fut nommé évêque de Sées.

— v. 5.

Chaque fat a ſon ſens, correction; *à* ſon ſens, 1608 & 1609; *chaſque fait* à ſon ſens, 1612; *chaſqu'vn fait* à ſon ſens, 1613.

— v. 17.

Et diſent, ô chetifs *qui* mourant ſur vn liure; *que* mourant, 1609 à 1613.

Page 37, v. 3.

Comme la mort vous fait, la taigne *le* deuore; *vous* deuore, 1609 à 1613.

— v. 14.

Digerent *la* viande; *leur* viande, 1609 à 1613.

Page 37, v. 20.

De la douce liqueur *rouffoyante* du ciel; *rofoyante,* 1609 à 1613.

— v. 28.

Or fans me tourmenter *des* diuers apetis, 1608; *de* diuers apetis, 1612 & 1613.

Page 38, v. 2.

C'eft ce qui *m'en deplaift; me defplaift,* 1609 à 1613.

— v. 5.

Qui dans le four l'Euefque *enterine* fa grace; *entherine,* 1609 à 1613.

— v. 11.

Et *que* iamais fergent, 1608 & 1613; & *qui* iamais, 1609 & 1612.

— v. 20.

Scaures du temps prefent; *Sçaurez,* 1609 à 1613.

— v. 34.

Et ores on contraire, on *m'obiecte* à peché, 1608 & 1609; on *m'abiecte,* 1612 & 1613.

Page 39, v. 5.

Au vif entendement; *en cet* entendement, 1609 à 1613.

— v. 11.

Et brauant les faueurs; *En* brauant, 1612 & 1613.

— v. 22.

Chaque a fes façons & change *la* Nature; *de* nature, 1609 à 1613.

— v. 26.

Auecq' l'age s'altere, 1608 & 1612: *auec l'ame,* 1613.

Page 40, v. 13.

Et d'vn cœur obftiné *fe heurte* à ce qu'il aime, 1612 & 1613; *s'heurte* à ce qu'il aime, 1608.

Page 40, v. 25.

Imbecile, *douteux,* 1608 & 1612; *douteur,* 1613.

Page 41, v. 31.

Gouuernoit vn enfant & *faiſant* le preud'homme; *faiſoit,* 1609 à 1613.

Page 42, v. 1.

De ſon pedant qu'il fut, *deuient* ſon maquereau, 1608 & 1612 *deuint* ſon maquereau, 1613.

— v. 16.

Peres des ſiecles vieux, *exemple* de la vie, 1608 & 1612; *exemples,* 1613

— v. 32.

Et *de* façons nouuelles, 1608 & 1612; & *des* façons, 1613.

Page 43, v. 5.

Sçait eſcrire & porter les vers, & *les* poulets; *tes* poulets, 1612.

S. VI, p. 44.

Béthune (Philippe de), comte de Selles, 1561-1649. Frère puîné de Sully, il fut chargé d'ambaſſades importantes en Écoſſe & à Rome. Louis XIII l'envoya en Autriche. Il fut gouverneur de Gaſton d'Orléans. On trouve dans les manuſcrits de la Bibl. nat., n° 3484 f. fr., les inſtructions dont il fut pourvu avant ſon départ, le 23 août 1501.

— v. 5.

Où comme *au* grand Hercule; *vn* grand hercule, 1612 & 1613.

— v. 8.

Tiſſu *bijarement; bigarrement,* 1609 à 1613.

Page 45, v. 4.

Je ne veux qu'à mes vers *voſtre* Honneur ſe derobe; *noſtre,* 1612 & 1613.

Page 46, v. 25.

A toy qui des ieuneſſe apris en ſon *eſcolle, As adoré* l'honneur, 1608 & 1612; appris en ſon *eſcole A adorer,* 1613.

Page 47, v. 1.

L'honneur que foubs faux titre habite *auecque* nous; *auecq'* nous, 1609 à 1612.

— v. 7.

Qui nous veut faire entendre en *fes* vaines chimeres; *ces* vaines, 1609 à 1613.

Page 48, v. 3.

Que la terre de foy le *fourment* raportoit, 1608 & 1609; le *froment*, 1612 & 1613.

— v. 24.

Qui de l'auoir d'autruy ne fe *foulent* iamais, 1608 & 1609; fe *faoulent*, 1612 & 1613.

— v. 27.

D'où naquit le *Bordeau*, 1608 & 1609; le *bourdeau*, 1612 & 1613.

Page 49, v. 1.

Ce fier ferpent qui couue vn *venin* foubs des fleurs; *venim*, 1609 & 1612.

— v. 17.

Qu'il n'eft rien de fi beau, 1608 & 1612; *qui* n'eft rien, 1613.

— v. 32.

Cil qui mift les Souris en bataille. — Homère dans la *Batracho-myomachie*.

— v. 33.

Qui fceut à la Grenouille aprendre fon caquet. — Ariftophane, auteur de la comédie des *Grenouilles*.

— v. 34.

L'autre qui fift en vers vn Sopiquet. — Virgile & fon petit poëme intitulé *Moretum*.

Page 50, v. 1.

Ie *ferois* efloigné; *ferois*, 1609 à 1613.

Page 50, v. 12.

Ce malheureux honneur a *tint* le becq en l'eau; a *tins*, 1609 à 1613.

— v. 15.

Qui s'en va doucement; *qu'il* s'en va, 1609 & 1612.

— v. 17.

S'il veut que plus long tans à *ces* difcours ie croye; *ce* difcours, 1609 à 1613.

— v. 23.

Et le mal qui caché nous ofte l'*embon-point*; l'*embom-point*, 1609 & 1612; l'*embompoint*, 1613.

S. VII, p. 52, v. 8.

Et duquel il vaut *moins*; il vaut *mieux*, 1609 à 1613.

Page 53, v. 6.

Tant il eft mal aifé d'ofter auecq' *eftude*; auecq' *l'eftude*, 1609 à 1613.

— v. 23.

Mes amours *ne* limitent, 1608; *me* limitent, 1612 & 1613.

— v. 34.

Toutesfois eftant femme, elle aura *fes* delices; *les* delices, 1612.

Page 54, v. 2.

Qui dans l'eftat d'amour la *fçauront* maintenir; *fçauroit*, 1609 à 1613.

— v. 6.

Captiuant les Amans *des* mœurs ou *du* difcours; *de* mœurs ou *de*, 1609 à 1613.

— v. 9.

Qui voyant les deffaux; *que* voyant, 1612 & 1613.

Page 55, v. 1.

Et qu'au *ſarail* du Turc, 1608 & 1612; & qu'au *ferrail*, 1613.

— v. 29.

Se la promet *ſçauante*, 1608 & 1612; *ſçauant*, 1613.

— v. 30.

Que l'autre parle liure & faſſe *des* merueilles, 1608 & 1609; *de* merueilles, 1612 & 1613.

Page 57, v. 1.

Que i'aimeray, ie *croye;* ie *croy*, 1609 & 1612.

— v. 4.

Sans *cordes*, ſans timon, 1608; ſans *corde*, 1612 & 1613.

— v. 7.

Se rit de voir *de* flots, 1608; *des* flots, 1609 à 1613.

S. VIII, p. 58.

Charles de Beaumanoir de Lavardin, 1586-1637, deſcendant des Beaumanoir & fils du maréchal de France, Jean de Lavardin, gouverneur du Maine. Il fut à huit ans pourvu de l'abbaye de Beaulieu-les-Mans, & en 1601, le roi l'appela à l'évêché du Mans, laiſſé vacant par Claude d'Angennes de Rambouillet. Il ne prit toutefois poſſeſſion du ſiége que dix années plus tard.

— v. 5.

Faiſant mainte *oraiſon*, 1608 & 1612; *oraiſons*, 1613.

— v. 6.

Et tout percé *des* pointes, 1608 & 1612; *de* pointes, 1613.

Page 59, v. 8.

Entre les mains des *Iuys*, 1608; des *Iuifs*, 1612 & 1613.

— v. 23.

Il pourſuyt, mais amy, laiſſons le diſcourir, correction; *Ie* pourſuyt, 1608; *Ie* pourſuis, 1609 à 1613.

60, v. 29.

rant mon amy que *ie* quitté ce lieu, 1608 & 1609; *i'ay*
1612 & 1613.

62, v. 20.

vn qui n'a du tout nul acquis *de* fcience; acquis *nulle*
1609 à 1613.

63, v. 4.

t donné l'*anguillade,* 1608; *anguilade,* 1612 & 1613.

64, v. 8.

ne on fait fon trauail, ne *derobroit* fa gloire, 1608; *defro-*
09 à 1613.

17.

l'euffe-ie fait *eftant* defefperé, 1612; *s'eftant* defefperé, 1613.

65, v. 8.

ie Dieu *qu'il* nous garde, 1613; *qui* nous garde, 1608

Page 68, v. 16.

Ils attifent leurs mots, *ageolliuent* leur fraſe, 1608; *attifent* leurs mots, *enioliuent*, 1609 & 1612; *attifent* leurs mots, *eniolivent*, 1613.

— v. 21 & ſuiv.

Qui gentes en habits & *ſades* en façons, 1608; *fades* en façons, 1609 à 1613.

— v. 27 & ſuiv.

Leur viſage reluit de *cereuſe* & de peautre, *Propres* en leur coifure, 1608; de *ceruſe* & de peautre, *propre* en leur coifure, 1609 & 1612.

— v. 29.

Où *ſes* diuins eſprits, 1608 à 1613. Correction : *ces* diuins.

Page 69, v. 3.

Éclaté d'vn beau teint, 1608; *eſclaté*, 1609 à 1613

— v. 4.

La nature *l'a* peint; *la* peint, 1609 à 1612.

— v. 7.

Or Rapin quant à *moy qui* n'ay point tant d'eſprit; *moy ie* n'ay, 1609 à 1613.

— v. 14.

Leur don'ra comme *à* luy; comme luy, 1609 & 1612.

Page 70, v. 5.

Hercule, *Ænée,* Achil', 1608 & 1609; *Ælee,* Achil', 1612 & 1613.

— v. 12.

L'homme le plus parfaict a *manque* de ceruelle, 1608; *manqué,* 1609 à 1613.

— v. 23.

Les *brouillas* nous embrouillent, 1608; *broüillars,* 1609 à 1613.

e 70, v. 24.

: *lieures* cornus le cerueau nous barbouillent; & de *liures* 1613.

. 28.

efez vos difcours mefme, dans fa balance, 1608 & 1609; cours, mefme, 1612.

. 33.

le main *fus* la terre; *fur* la terre, 1609 à 1613

e 72, v. 6.

fon *taint* fait la nique, 1608 & 1609; que fon *teynt*, 1612; 613.

. 16.

ourt & fa maiftreffe, 1608; *eft* fa maiftreffe, 1612 & 1613.

e 73, v. 28.

angeons des *chardons*; *charbons*, 1612.

Page 77, v. 11.

Devers nous ſe *vint* rendre, 1609 & 1612 ; ſe *vient*, 1613.

— v. 20.

Ie *regorgeois* d'ennuy ; *regorgois*, 1609 & 1612.

— v. 25.

Ie n'en *penſe* pas moings, 1609 & 1612 ; *penſois* pas moins, 1613.

— v. 32.

Lors ie fus aſſeuré de ce que *i'auois* creu, 1608 & 1609 ; *i'aurois* creu, 1612.

Page 78, v. 16.

Sa race *autres fois* ancienne, 1608 & 1609 ; *autrefois*, 1612.

Page 79, v. 12.

Aux veilles *des* bons iours ; *de* bons iours, 1612.

— v. 29.

Au temps *qu'il auoit* conſommé, 1609 & 1612 ; *qui l'auoit* conſommé, 1613.

Page 80, v. 22.

Luy pendoient au coſté, qui *ſembloit*, 1608, 1609 ; qui *ſembloient*, 1612 & 1613.

— v. 29.

Qu'il fleuroit bien plus fort, correction ; *qui* fleuroit, 1609 & 1612.

— v. 33.

Que *ſans* robe il a veu la matière première, correction ; que *ſa* robe, 1609 & 1612 ; *qu'en ſon globe*, 1613.

La leçon adoptée eſt celle qui ſe rapproche le plus du texte italien traduit par Regnier.

> ... E qui ſi ſtima
> Haver.....
> Veduta *ignuda* la materia prima.
> (Caporali, *Rime piacevole*. In Venetia, 1592. Preſſo G. B. Bonfudino, p. 94, v. 26.)

e 81, v. 11.
ain *quotidian* de la pédanterie, 1609; *quotidien*, 1612.

e 83, v. 14.
nd *ſainct* Marc s'habilla, 1609; S. Marc, 1612.

v. 15.
acomparerois, corr.; Ie *la comparerois*, 1609 & 1612.

v. 24.
dedans *ſes* eſcrits; *ces* eſcrits, 1609 & 1612.

e 84, v. 10.
que la *charté*, 1609; *cherté*, 1612.

v. 33.
a grace il *greſſa*, 1609; *graiſſa*, 1612.

e 85, v. 29.
force les *chaſſant*; les *chaſſants*, 1609 & 1612.

e 87, v. 8.

Page 92, v. 32.

Le museau *vermoulu,* 1609; *vermolu,* 1612.

Page 93, v. 11.

Qui me porte *guignon,* corr.; *quignon,* 1609 & 1612.

— v. 27.

Deux grands *deparie*ʒ, 1609; *desparie*ʒ, 1612.

Page 95, v. 11.

Et que l'on me *bernast,* 1609; *berçast,* 1612.

— v. 21.

Ie le *conte* pour vne; ie le *conté,* 1612.

— v. 27.

Mais monsieur *craye*ʒ vous; *croye*ʒ, 1612.

— v. 28.

Comme de *chaneuottes; cheneuottes,* 1612.

Page 96, v. 1.

Et les *linceux* trop cours; *linceuls,* 1612.

— v. 20.

Ie detache vn *foüillé,* ie m'oste *vne* iartiere; vn *foüiller,* ie m'oste *vn'* iartiere, 1612.

Page 97, v. 28.

Et me tapis *d'aguet; daguet,* 1612.

Page 98, v. 4.

Au *mortier* embourbé; *mourtier,* 1612.

S. XII, p. 100.

Freminet (Martin Freminel dit), né à Paris en 1567, mort en 1619. Parti de bonne heure pour l'Italie (1589), où il étudia beaucoup Michel-Ange, il fut à son retour en France, en 1600, nommé premier peintre du Roi & chargé, en 1608, de la décoration de la chapelle de la Trinité à Fontainebleau. Sept ans plus tard, Marie de Médicis lui conféra l'ordre de Saint-Michel.

Page 100, v. 17.

Estrange effronterie *en* si peu d'importance, 1608; *de* si peu, 1609 & 1612.

Page 101, v. 5.

Non pas moy qui *me* ry, 1608; qui *ne* ry, 1609 & 1612.

— v. 31.

Vont criant les *chouëttes*, 1608; *chuëttes*, 1609 & 1612.

Page 102, v. 11.

Qu'ils estiment *honneur*, 1608; estiment *l'honneur*, 1612.

Page 103, v. 17.

Qui me *pouront* par l'age, 1608, 1609 & 1613; *pourroit*, 1612.

Page 106, v. 28.

N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours,
La vieille me rendit tesmoin de ses discours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte...

Ces trois vers ont été remplacés, dans l'édition de 1613, par les suivants :

Ceste vieille Chouette à pas lents & posez,
La parolle modeste & les yeux composez,
Entra par reuerence, & resserrant la bouche,
Timide en son respect sembloit Saincte Nitouche,
D'vn Aue Maria luy donnant le bon-iour,
Et de propos communs bien esloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui i'ay la pensee
D'vn doux imaginer si doucement blessee
Qu'aymans & bien aymez, en nos doux passe-temps
Nous rendons en amour ialoux les plus contans,
Enfin comme en caquet ce vieux sexe fourmille
De propos en propos & de fil en esguille,
Se laissant emporter au flus de ses discours,
Ie pensé qu'il falloit que le mal eust son cours.
Feignant de m'en aller, daguet ie me recule
Pour voir à quelle fin tendoit son preambule,
Moy qui voyant son port si plein de saincteté
Pour mourir, d'aucun mal ne me feusse doubté :
Enfin me tapissant au recoin d'vne porte,
I'entendy son propos...

Page 107, v. 18.

Pour moy ie *voudrois; ie voudroy, 1613*.

Page 108, v. 6.

Fille qui ſçait ſon monde a ſaiſon oportune.

Ce vers & les treize ſuivants manquent dans l'édition de 1613.

Page 109, v. 6.

Ie cache mon *deſſin; deſſein, 1613*.

— v. 9.

Le ſcandale *&* l'opprobre, 1612; le ſcandale, l'opprobre, 1613.

Page 110, v. 22.

Et *meſme* de vos pertes; *meſmes, 1613*.

Page 111, v. 28.

Et faiſant des *mouuans; mouuants, 1613*; mourans, 1729.

— v. 32.

Et *le* Poëte croté; & *ce* poëte, *1613*.

S. XIV, p. 114.

Cette ſatire eſt adreſſée à Sully. En 1614, elle a paru ſous le nom de *Maître Guillaume,* le Paſquin français. Enfin elle a été réimprimée dans le Recueil A. Z. A Paris, 1761 (Q, p. 207 à 216).

S. XV, p. 121, v. 20.

Se *pleignent* doucement, correction; se *pleigent, 1613*.

Page 123, v. 17.

Ils *deuoient* à propos taſcher d'ouurir la bouche, *1613*; correction, ils *deuroient*.

Cette faute ſe retrouve ſat. VIII : Comme on fait ſon trauail ne *deſroboit* ſa gloire, *1613*; au lieu de *deſrobroit*.

Page 125, v. 21.

Informans de nos faits ſans haine & ſans enuie, *1613*; variante, *informons*.

Page 125, v. 24.

N'eſt veu par mes eſcris ſi librement touché, 1613; correction, *s'eſt* veu.

S. XVI, p. 126.

Forquevaus (François Pavie de), gentilhomme de la maiſon de la reine Marguerite. Il était du Midi, & il mourut en 1611. On lui attribue à tort l'*Eſpadon ſatyrique,* dont l'auteur, ainſi qu'il réſulte de certains paſſages de ce livre, était Franc-Comtois & vivait en 1615. Ces particularités viennent confirmer l'opinion d'après laquelle l'*Eſpadon* ſerait l'œuvre de Claude d'Eſternod, ſeigneur de Refranche & d'Eſternod, près Ornans.

Page 127, v. 14.

Ou ſi parfois encor i'entre en *la* vieille eſcrime, correction; i'entre en vieille eſcrime, 1613.

S. XVII, p. 131.

Suivant Broſſette, commentaire de 1729, cette ſatire aurait été écrite pour le roi Henri IV.

— v. 10.

Comme vn nouueau *Toitan* ſi le veux-ie combattre, 1613; correction de 1642, *Titan.*

Page 133, v. 6.

Ie laſche *mon* diſcours, correction; *ton* diſcours, 1613; *ce* diſcours, 1642.

— v. 10.

Si mon dernier ſouſpir ne la *iette* dehors, 1613; variante, *iettoit.*

Page 137, v. 4.

Qui ſouffre ce qui *m'eſt* de ſouffrir impoſſible, correction; ce qui *n'eſt,* 1613.

Page 143, v. 15.

. . . .
Et *ſa* langue mon cœur par ma bouche embraſa.

Correction. Le texte original porte :

> Et *fa* langue mon cœur par ma bouche embrafée
> Me fuggerant la manne en fa leure amaffée.

Il y a ici une mauvaife fin de vers & une lacune. Les Elzévirs, d'après le texte fourni pour le *Second Livre des délices de la Poéfie francoife,* de I. Beaudouin, Paris, Touffainct du Bray, M.DC.XX, p. *679*, ont rétabli ce paffage de la manière fuivante :

> Et fa langue mon cœur par fa bouche embrafa,
> Bref tout ce qu'ofe amour, ma Déeffe l'ofa.

Ce dernier vers, brufquement jeté dans une énumération, ne paraît pas en fon lieu. Il eft en outre d'une médiocre facture.

En lifant avec attention le paffage dont il s'agit, on eft porté à croire que le vers manquant n'eft pas là, où les Elzévirs l'ont rétabli.

Après ce vers :

> Elle mit en mon col fes bras plus blancs que neige,

il y a une lacune; puis le récit reprend fa marche logique avec la correction finale du vers :

> Et fa langue mon cœur par ma bouche embrafa
> Me fuggerant...

Page 144, v. 14.

> Puis que ie fuis rectif au fort de ma ieuneffe.

Ce vers manque dans l'édition de 1613 ainfi que dans toutes les fuivantes, à l'exception de celle d'Antoine du Breuil publiée en 1614, & celle d'Antohine Eftoc, Paris, 1619. On le trouve en outre en 1615 dans le texte de l'*Impuiffance,* imprimée avec les *Satyres baftardes & autres Œuures folaftres* du cadet Angoulevent, Paris MDC.XV, in-12 de 164 pages plus 4 lim., tit. comp.

Notons en paffant que ce livre fingulier, fans nom d'imprimeur, porte pages 2 lim. 1, 115, 127 & 149, le fleuron à tête de lion accoté de deux cornes d'abondance que l'on remarque dans l'édition de Regnier de 1612.

C'eft donc à l'aide de l'un ou de l'autre de ces divers volumes que les Elzévirs ont, dans leur édition de 1642, complété le texte où ils étaient accufés d'avoir fait une interpolation.

Page 145, v. 9.

Que l'œil d'vn *enuyeux* nos deffeins empefchoit, correction; d'vn *ennuyeux,* 1613.

Page 145, v. 15.

Luy feul comme *enuyeux* d'vne chofe fi belle, correction; comme *ennuyeux*, 1613.

Page 146, v. 20.

Pour m'acheuer de *peindre* efteignit ma vigueur.

Dans fon excellente édition du *Cabinet fatyrique*, M. Poulet-Malaffis propofe avec raifon de lire : Pour m'acheuer de *poindre*.

— v. 34.

La *fureur* à la fin rompit fa modeftie, correction; la *faueur*, 1613.

Page 147, v. 22.

I'ay meurtry, i'ay vollé, *i'ay* des vœuz pariurez, Trahy les Dieux *benins*, correction; vollé, *ay* des vœuz... les Dieux; *venins*, 1613.

Page 149.

Sur le trefpas de Monfieur Pafferat.

Ce fonnet eft tiré du *Recueil des Œuures poetiques de Ian Pafferat*, lecteur & interprete du Roy, augmenté de plus de la moitié outre les précédentes impreffions. Dédié à Monfieur de Rofny. A Paris, chez Claude Morel, rüe Saint-Iaques, à l'enfeigne de la Fontaifne, M.DC.VI. Avec priuilege du Roy.

Il fe trouve à la fin du volume, p. 46 non chiff.

Page 150.

Stanfes. Pièce tirée f° 200, des *Mufes gaillardes recüeillies des plus beaux efprits de ce temps* par A. D. B. parifien. A Paris, de l'Imprimerie d'Anthoine du Breuil, au mont Saint-Hilaire, rue d'Écoffe à la Couronne: & en fa boutique au Palais en la Galleric des Prifonniers, M DC IX. Avec priuilege du Roy (du 7 aout 1609).

— v. 5.

Sur *les* paons audacieux, 1609; fur *ces* paons, 1613.

— v. 12.

Et la *Cheuefche* à Minerue, 1609; & la *Chouette*, 1613.

— v. 14.

Tel oyfeau qui leur *a* pleu, 1609; *tels* oyfeaux qui leur *ont* pleu, 1613.

Page 150, v. 17.

A tatons *au lieu d'*oyſeau, 1609; *pour ſon* oyſeau, 1613.

— v. 18.

Print vn *Aze* qui vous f....., 1609; vn *Aſnon* qui *void goute,* 1613.

Page 152, v. 1.

Sa façon, correction; 1613 : *De* façon.

— v. 12.

Vne ſaliue, correction; 1613 : *D'vne* ſaliue.

— v. 18.

Qui tient la mort entre ſes dents. — Après ce vers Broſſette a intercalé la ſtance ſuivante d'après le texte du *Cabinet ſatyrique :*

Ha! que ceſte humeur languiſſante
Du temps iadis eſt differente,
Quand braue, courageux & chaut,
Tout paſſoit au fil de ſa rage,
N'eſtant ſi ieune pucelage
Qu'il n'enfilaſt de prime aſſaut!

Page 156, contre vn Amoureux tranſy.

L'édition de 1642 contient de plus que celle de 1613 les ſept ſtrophes ſuivantes priſes dans le recueil cité plus haut. Elles font ſuite aux cinq qui précèdent.

L'effort fait plus que le merite,
Car pour trop meriter vn bien
Le plus ſouuent on n'en a rien;
Et dans l'amoureuſe pourſuite,
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

I'approuue bien la modeſtie,
Ie hay les amans effrontez;
Euitons les extremitez:
Mais des Dames vne partie,
Comme eſtant ſans election,
Iuge en diſcours l'affection.

En diſcourant à ſa Maiſtreſſe,
Que ne promet l'amant ſubtil?

Car chacun, tant pauure soit-il,
Peut estre riche de promesse;
« Les Grands, les Vignes, les Amans
« Trompent tousiours de leurs sermens.

Mais vous ne trompez que vous-mesme,
En faisant le froid à dessein.
Ie crois que vous n'estes pas sain :
Vous auez le visage blesme.
Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Vostre Belle qui n'est pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous voit pense que soyez
Ou vous muet, ou elle sourde.
Parlez, elle vous oira bien;
Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'vn desir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots.
Mais s'il est vray qu'à nos propos
On recognoist quelle est nostre ame,
Elle vous voit, à ceste fois,
Manquer d'esprit comme de voix.

Qu'vn honteux respect ne vous touche,
Fortune ayme vn audacieux.
Pensez, voyant Amour sans yeux,
Mais non pas sans mains ny sans bouche,
Qu'apres ceux qui font des presens
L'Amour est pour les bien-disans,

Page 157, QVATRAINS.

Le Dieu d'Amour.

Cette petite pièce, qui a paru pour la première fois dans la deuxième édition des *Fleurs des plus excellens poëtes* donnée en 1601 chez Nicolas & Pierre Bonfons, p. 240, offre un texte un peu différent dans la réimpression des *Satyres* de Régnier de *1613*. On lit en effet dans ce dernier volume :

Le Dieu d'Amour se deuoit peindre
Aussy grand comme vn autre Dieu,
N'estoit qu'il luy suffit d'atteindre
Iusqu'à la piece du milieu.

Peu importent, d'ailleurs, les variantes. Le quatrain en question est d'une authenticité douteuse. On le trouve en effet dans les manu-

ſcrits de la Bib. nat. (1662, f. fr., f° 27) tel que nous l'avons donné, avec le titre : *Sur un Petit dieu d'amour*, & la ſignature *T. S.* qui déſigne Theodorus Seba, c'eſt-à-dire Théodore de Bèze.

C'eſt probablement en raiſon de cette particularité révélée par les frères du Puy, gardes de la Bibliothèque du Roy, que les Elzeviers n'ont pas reproduit ce quatrain dans leur édition de 1642.

Page 159, Diſcours au Roy, v. 9.

Qui plus qu'*vne* Hydre affreuſe ; *vn* Hydre, 1609 & 1612.

— v. 12.

Qui reduite aux *abois ;* aux *bois,* 1609 & 1612.

Page 160, v. 7.

Qui *s'employant* aux ars ; *s'employoient,* 1609 & 1612.

— v. 11.

La mer aux deux coſtés *ceſte* ouurage bordoit, 1608 & 1609 ; *ceſt* ouurage, 1612.

— v. 12.

De l'Aucate à Bayonne.

Leçon des éditions originales. Leucate, *Leocatà*, autrefois ville forte, fut aſſiégé en 1590 par les Eſpagnols.

— v. 25.

Et purgeant le *venin ; venim,* 1609 & 1612.

Page 161, v. 14.

Du puiſſant archiduc, le cardinal d'Autriche. Amiens fut repris le 25 ſeptembre 1597. Voir dans l'Eſtoile, édition Champollion, II, 287, deux dépêches ſur les diverſes phaſes du ſiége & les évolutions de l'armée de ſecours.

— v. 18.

Où ſi toſt que le fer *l'en* rendoit poſſeſſeur, 1608 ; *s'en* rendoit, 1609 & 1612.

Page 162, v. 8.

Tandis que la *fureur* précipitoit ſon cours.

Hors 1608 & 1609, toutes les éditions, même les plus récentes, portent : Tandis que la *faueur,* leçon défectueuse dont on a déjà rencontré un exemple p. 146, v. 34 :

La faueur à la fin rompit sa modestie.

Page 162, v. 29.

Et *depuis de bon œil le Soleil; & depuis le Soleil de bon œil,* 1609 & 1612.

Page 163, v. 3.

Saccagez des *soldars; soldats,* 1609 & 1612.

— v. 21.

En *ses* murs combatu ; en *ces* murs, 1609 & 1612.

Page 164, v. 1.

Issu comme tu dis ; *Yssu,* 1609 & 1612.

— v. 34.

Rendant par *ses* brocards ; *tes* brocards, 1609 & 1612

Page 165, v. 18.

Reietté loing de toy, 1608 & 1609 ; *retiré loin,* 1612.

— v. 26.

S'éleuant dans *le* vague des Cieux ; *la* vague, 1609 & 1612.

Page 167.

Plainte.

Cette pièce a paru pour la première fois dans le *Temple d'Apollon ou nouueau recueil des plus excellens vers de ce temps.* A Rouen, de l'imprimerie de Raphaël du Petit Val, libraire & imprimeur du Roy (1611). Tome I, p. 5.

Elle a été réunie à l'œuvre de Regnier en 1642, dans l'édition donnée par les Elzeviers.

Page 173.

Ode.

Le texte original de cette ode se trouve dans le premier volume

du *Temple d'Apollon,* p. 33, d'où il a été tiré avec les ſtances précédentes pour l'édition déjà citée de 1642.

Page 175.

Sonnet ſur la mort de M. Rapin. — Ce ſonnet fait partie *in fine* des Œuures latines & françoiſes de Nicolas Rapin poiƈteuin, grand préuoſt de la conneſtablie de France. Tombeau de l'autheur auec pluſieurs éloges, à Paris, chez Pierre Cheualier, au mont S. Hilaire à la Court d'Albret CIↃ.IↃↃ. X. Auec priuilege du Roy. In-4°.

Page 176.

Diſcours d'vne maquerelle. — Cette ſatire a paru ſous ce titre dans les *Muſes gaillardes* en 1609, ſans nom d'auteur. Neuf ans plus tard, elle a été réimprimée dans le *Cabinet ſatyrique* avec le titre de Diſcours d'une vieille maquerelle & le nom de Regnier. C'eſt d'après ce dernier recueil que l'éditeur de 1729 l'a donnée. Nous avons cru devoir reproduire ici le texte original ſuivant le plan de notre édition.

— v. 1.

Depuis *que ie vous ay* quitté, on lit dans le *Cabinet ſatyrique* de 1618 : Philon, depuis *t'auoir* quitté; & dans l'édit. de Rouen, 1627 : depuis *t'auoir irrité.* Lenglet Dufreſnoy, pour éviter l'expreſſion *dépuis t'auoir,* qui lui paraiſſait incorreƈte, a dans ſon édition du *Montparnaſſe,* imaginé la ſuivante :

Philon, en t'ayant irrité,

et Broſſette a adopté cette leçon.

Page 178, v. 15.

Vn prelat me *voulant* avoir ; var. : vn prelat me *voulut*.

Page 182.

Epitaphe. — Cette pièce, attribuée à Regnier par le P. Garaſſe, p. 648, dans les *Recherchès des Recherches,* Paris, Sebaſtien Chappelet, 1622, a paru dans les *Muſes gaillardes* dont nous donnons le texte de préférence à celui qui a été ſuivi juſqu'à ce jour.

— v. 4.

Et ne ſçaurois dire pourquoy. Ces vers & les deux ſuivants

ent de ceux qui, d'après les *Recherches*, terminent ainsi l'épi- du poëte:

> Et si m'estonne fort pourquoy,
> La mort oza songer en moy,
> Qui ne songeay iamais en elle.

ge 185.

logue, Cloris & Philis.

Elzeviers ont tiré cette pièce du *Cabinet des muses* (Rouen, du Petit Val, 1619, t. I, p, 251) pour leur édition de 1652. avons rétabli la leçon originale, & le lecteur trouvera ici les curieuses infidélités de la réimpression.

ge 186, v. 21.

ce donc tout respect, & ma *fillette croy*, 1619; ma *chere & croy*, 1652.

ge 187, v. 1.

rmione la belle, 1619; *Berenice* la belle, 1652.

v. 7.

cendres d'*Amyante*, 1619; es cendres d'*Alexis*, 1652.

Page 195, v. 22.

I'en pouuois eschaper, 1619; *si i'en puis echapper,* 1652.

Page 198, v. 2.

Se *retrouuant en* eux, 1619; se *retrouue dans* eux, 1652.

Pages 198 à 220.

Pièces tirées de l'édition de 1652 (Leiden, Jean & Daniel Elsevier), où elles ont paru pour la première fois. Les deux premières font suite à la satire XVII, & l'élégie : *L'homme s'oppose,* que Regnier écrivit pour Henri IV, placée avant le dialogue de Cloris & Philis, forme, avec les vers spirituels, le complément du volume.

Page 221.

Epigramme tirée de l'*Anti-Baillet.* Toutes les éditions de Regnier portent à tort : Dieu me gard.

Pages 222 à 228.

Ode sur une vieille maquerelle. Cette ode, les stances & les épigrammes qui suivent ont été jointes pour la première fois à l'œuvre de Regnier par l'éditeur de 1729, qui les a recueillies dans le *Cabinet Satyrique.*

Page 227.

Lorsque i'estois comme inutile.

Traduction de l'épigramme latine : *Impuber nupsi valido* de Jacques Bouju (voir le *Menagiana* de 1715, t. III, p. 312).

On croit que ce petit poëme, souvent traduit, a été inspiré par Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, épouse à douze ans d'Alexandre de Médicis & à vingt ans d'Octave Farnèse. Lors de leur mariage, ces deux personnages avaient, le premier, vingt-sept ans & le second treize ans.

Pages 229 à 237.

Pièces empruntées au *Parnasse Satyrique* par Viollet-le-Duc pour son édition de 1822. La *Complainte* que l'on serait tenté de retirer à Regnier, sur la foi de l'Estoile qui l'attribue à la reine

Marguerite, eſt un modèle de mauvais goût, dont on trouve des exemples dans les œuvres des poëtes du XVIᵉ ſiècle. Ainſi on peut lire, ſous le nom de Pibrac, dans les *Fleurs des plus excellents poëtes de ce temps*, Paris, Nicolas & Pierre Bonfons, 1601, des ſtances auſſi obſcures & auſſi tourmentées. Du reſte, les anthologies du temps contiennent beaucoup de pièces en galimatias, où la penſée n'eſt pas moins torturée que la langue. En proſe enfin le comte de Cramail, dans ſes *Jeux de l'inconnu*, n'a pas dédaigné d'écrire en une ſérie de coq-à-l'âne, l'hiſtoriette du Courtiſan Groteſque.

Devant ces témoignages officiels des traveſtiſſements impoſés à la poéſie, nous n'avons pas cru devoir écarter de l'œuvre de Regnier, l'ami de Forquevaus, gentilhomme de la reine Marguerite, une pièce qui, ſelon quelque apparence, a pu être demandée pour cette princeſſe.

Page 238.

Épigrammes.

La première de ces petites pièces eſt rapportée par Tallemant dans l'hiſtoriette de Deſportes. Pour les ſuivantes, leur authenticité a été établie par M. Tricotel dans le *Bulletin du bouquiniſte* du 15 juin 1860. Voir auſſi les *Variétés bibliographiques* publiées par cet érudit, Paris, Gay, 1863.

Page 239.

Quelque moine de par le monde.

Le trait final de cette épigramme ſe retrouve dans une hiſtoriette des *Serees* de Guillaume Bouchet, liv. III, Ser. 26. Il s'agit d'un gros ventru brocardé par de bonnes galoiſes. Pour toutes ſortes de raiſons, je ſuis forcé de laiſſer au lecteur le ſoin de ſe renſeigner davantage.

Page 241.

Pour M. le Dauphin. Cette pièce, tirée du manuſcrit 12491 f. fr., Bib. nat., eſt attribuée à Regnier par l'Eſtoile.

Les trois épigrammes qui ſuivent nous ont été communiquées par M. Tricotel qui les a découvertes dans les mss. de Conrart, t. XVIII, in-4°, p. 323-324. La dernière n'eſt pas ſignée.

Le livre du peſant & du leger du cardinal Duperron ne nous eſt point parvenu, mais voici ce qu'on lit dans l'*Analecta Biblion*

du marquis du Roure, t. II, p. 206 : « *Aſinus inter omnes,* comme diſoit Joſeph Scaliger de monſeigneur du Perron, lequel, dix ans devant qu'il fut cardinal, pour paroître ſavant auprès des dames de la cour de Henri III, les entretenoit *de æſtu maris, de leui & graui & de ente metaphyſico.* »

La dernière épigramme eſt tirée du mss. 884, f. fr., fol. 307, v°. Elle a été publiée pour la première fois par M. Pierre Jannet, dans ſon édition des œuvres de Regnier. Paris, Picard, 1868.





[redacted]



GLOSSAIRE.

Abolitions, 38. — Les abolitions, ou plus exactement les lettres d'abolitions, font des lettres du prince obtenues en grande chancellerie, par lesquelles il abolit & efface un crime qui, de sa nature, n'est pas rémissible, & par la plénitude de sa puissance en remet la peine portée par la loi, de manière qu'il ne reste aucun examen à faire touchant les circonstances du crime. (Ferrière, *Dict. de droit.*)

Acort, 25. — Discret, avisé, *circumspect, foreseing, of good spirit.* (Cotgrave.)

Il faut se taire acort, ou parler faucement.
(Sat. III.)

Les auditeurs iugeans en eux-mêmes que ce prédicateur deuoit estre quelque homme d'esprit & accort.
(Bouchet, *Seree* XXXIV.)

Accostable, 82. — Propre, convenable, *fit.* (Cotgrave.)

Adulteriser, 43. — Dénaturer, transformer.

Voilà comme à present chacun l'adulterise.
(S. V.)

Comp. Rabelais, I, 24. — Visitoient les boutiques des drogueurs, consideroient les fruits, racines, ensemble aussi comment on les adulteroit.

Affoler, 15. — Tourmenter, navrer, blesser, fouiller, profaner.

La pauureté comme moy les affolle.
(S. V.)

Ah, le brigand, il m'a tout affolée.
(La Fontaine, *Le Diab. de Pap.*)

[redacted]ntaigne a dit :

[redacted] leur sembloit que c'estoit affoler les mysteres de Venus, que [redacted]s oster du retiré sacraire de son temple. (*Essais*, II, 12).

[redacted]uets, 10. — Embûches.

Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant.
(S. I.)

[redacted]ns, 57, 108, mais; Ains que, 241, avant que.

Digne non de risee ains de compassion,
(S. VII.)

Ains que Phebus eust pris naissance.
(*Append.*)

[redacted]ourder, 18. — Accabler.

Vous alourdent de vers, d'alaigresse vous priuent.
(S. II.)

[redacted]menuisé, 14. — Exténué, épuisé.

Le corps amenuisé.
(S. II.)

[redacted]

Armet, 89. — Tête, proprement armure de tête.

Quand l'humeur ou le vin luy barbouïllent l'armet.
(S. XI.)

On diſait morion dans le même ſens.

Et tant plus voyoient les beaux peres honteux & baiſſer leur morion, de peur d'eſtre cogneus.
(*Comptes du Monde Adv.*, 1595, p. 81.)

Arrasser, 152, arser, 59, 89. — Dreſſer, lever.

Faire arſer ſon épée, porter l'épée en verrouil.

En vain d'arraſſer il eſſaie.
(La C. P.)

Arroy, 80, 201. — Équipage. Le ſens primitif eſt charrue, train.

Arsenac, 201. — Arſenal.

La porte Saint-Victor vis-à-vis de l'arſenac. (Malherbe, *Lettres à Peireſc*, 20 janv. 1608.)

V. les *Obſervations de Ménage ſur la langue françoiſe*, Paris, 1672, p. 20.

Asseurement, 40. — Avec aſſurance.

L'enfant...
Qui marque aſſeurement la terre de ſes pas.
(S. V.)

Assiner, 123. — Aſſigner, ajourner.

I'aſſine l'enuieux cent ans apres la vie.
(S. XV.)

Atours, 108. — Parures. Atour au ſingulier ſignifiait chaperon.

Madame ſe mit en cotte ſimple & print ſon atour de nuit.
(Louis XI, *Nouv.* 39.)

Ie la vois de maint diamant
Et de maint rubiz atournée.
(O. de Magny, *Épithalame de Jean Flebard.*)

Attenter, 12. — Tendre avec effort vers.

Attenter par ta gloire à l'immortalité.
(S. I.)

Attifet, 94. — Parure, ornement de tête, de tifer par Attifer, le feul mot qui nous refte.

Autentique, 77. — Scellé de rouge comme une charte revêtue du grand fceau de cire rouge.

Et iugé ce lourdaut à fon nez autentique.
(S. X.)

La cire verte était employée pour tous les arrêts, la cire jaune pour les expéditions. Enfin la cire blanche était réfervée pour la chancellerie de l'ordre du Saint-Efprit.

Avaler, 159. — Defcendre, tomber, auffi bien que boire ou manger avidement.

Ses cheueux... fur fon dos auallez.
(*Difc. au Roy.*)

Si ie montois auffi bien comme i'aualle.
(Rabelais, I, 5.)

Vn propos avalé, eft un propos dit en pinçant les lèvres avec affectation, comme fi l'on retenait (avalait) fes paroles.

Avancer (S'), 16, 32, 33. — S'élever au-deffus d'autrui.

Et fans eftre auancé ie demeure contant.
(S. II.)

... Et fi ton oncle a fçeu
S'auancer par cet art.
(S. IV.)

Encor feroit ce peu, fi fans eftre auancé.
(*Ibid.*)

Bander (Se), 23. — S'efforcer, fe révolter.

Qui voudroit fe bander contre vne loy fi forte.
(S. III.)

Barbe (Faire barbe de paille), 48. — Expreffion vicieufe née de la confufion d'une locution : faire la barbe, avec une autre : faire garbe de paille (H. Eftienne, *Precell. du Lang. franç.*); faire garbe de paille, c'eft proprement payer à l'Églife, en gerbes de paille, la redevance due en gerbes de blé.

Que veut dire... quand elle dit : il ne faut point faire à Dieu

barbe de feurre; en lieu qu'on deuroit dire : il ne faut point faire à Dieu gerbe de feurre, ou de fourre.'

(Bouchet, *Seree* XXXV.)

Barisel, 48. — *Lictorum præfectus* (Hornkens), capitaine des fbires, de l'italien *barigello.*

Barragouin, 123. — Langage étranger, plus particulièrement breton.

Il fault feuilleter fans diftinction, toutes fortes d'auteurs & vieils & nouueaux, & barragouins & françoys, pour y apprendre les chofes de quoy diuerfement ils traitent. (Montaigne, *Effais*, II, 10.)

Quand nous voulons dire qu'vn homme parle mal, nous l'appelons Barragoüin, qui eft autant à dire comme fi nous difions, il parle breton, car *barra* en breton, c'eft-à-dire du *pain,* & *goüin* du *vin :* tellement que ceux qui parlent ainfi : appellans du pain barra & goüin du vin, nous difons, qu'ils font Barragoüins, c'eft-à-dire qu'ils parlent fort mal. (G. Bouchet, *Seree* XXXV.)

Baye (Repaître de), 123. — Donner de vaines efpérances, proprement faire bayer, baifler, beer, du bas latin *badare.*

Les gentilz hommes de Beauce defieunent de baifler & s'en trouuent fort bien. (Rab., I, 16.)

Bleu (Cordon), 111. — Chevalier de l'ordre du Saint-Efprit. La croix du petit ordre fe portait avec un ruban bleu.

L'argent d'vn cordon bleu n'eft pas d'autres façons
Que celuy d'vn fripier ou d'vn aide à maçons.
(S. XIII.)

Bonadies, 25. — Bonjour.

Pour cent bonadies s'arrefter en la ruë.
(S. III.)

Bonneter, 63. — Tirer le bonnet, faluer.

Apres ces Meffieurs bonneter.
(S. VIII.)

Bonneter tout vn iour vn financier fuperbe.
(Auvray, *Banquet des mufes*, 1628, p. 154.)

Bord (A), 52. — A terre.

Bouchon, 34, 94. — Botte de verdure fervant d'enfeigne aux cabarets; braffée de paille pour la litière des animaux.

Font vn bouchon à vin du laurier du Parnaffe.
(S. IV.)

Qu'en bouchons tortillez elle auoit fous le bras.
(S. XI.)

Bourrier, 213. — Flocon, duvet, de bourre (Cotg.). Ce mot a fervi de fous-titre à un recueil de poéfies : *Les Mufes incognues ou la feille aux bourriers, pleine de defirs & imaginations d'amours* (Rouen, Iean-Petit, 1604), où l'on trouve des vers de Beroalde de Verville, de Motin & un portrait fatirique de Rabelais.

Brider, 24. — Porter la mouftache droite ou relevée fur les joues.

Qu'on bride fa mouftache.
(S. III.)

Bruire, 11. — Pris activement.

Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets.
(S. I.)

Bruit, 19. — Dire, propos.

Contraire en iugement au commun bruit de tous.
(S. II.).

Caban, 80. — *Gabardine, or cloake of felt* (Cotgrave). Manteau de feutre dont le tiffu eft fait de bourre de laine & de poils d'animaux.

Cabinet, 19. — Bahut rempli de petits tiroirs fur lefquels fe fermait une porte à deux battants. Dans ce meuble, d'une ornementation habituellement très-recherchée, on enfermait les ouvrages graveleux auffi bien que les objets de prix.

Ie m'ennuie que mes *Effais* feruent les dames de meuble commun feulement, de meuble de fale. Ce chapitre me fera du cabinet. (Montaigne, *Effais*, III, 5, fur des vers de Virgile.)

Cabinet avait auffi le fens de privé, retrait. C'eft fur cette double fignification qu'Alcefte joue, lorfqu'il dit :

Franchement ils font bons à mettre au cabinet.

Cachots, 7. — Retraites.

Les beftes fauuages laiffent leurs cauernes & cachots.
(Ambroise Paré, XXIV, 6.)

CALAMITE, 222. — Aimant, *magnes*. (Nicot.)

Voyez à la calamite de voſtre bouſſole. (RAB., IV, 16.)

CAROUSSE (Faire), 19. — *To quaffe, carouſſe.* Faire beuverie, de l'allemand : Gar aus, tout vide. (H. Eſtienne, *Dial. du nouv. lang. franc.*, Envers, 1579, p. 42.)

Ils font iournellement carouſſe auec les dieux.
(S. II.)

Trinquer, voire, carous & alluz. (RAB., IV, Prol.)

Gar aus & all aus ont en allemand la même ſignification : tout hors le verre.

CERVELLE (En), 26, 83. — En ſouci, en peine. Ce mot a été très-torturé. Broſſette veut qu'il ſignifie : de mauvaiſe humeur ; M. Lacour lui donne le ſens d'imaginairement.

Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.
(S. III.)

... Où l'eſclanche en ceruelle.
(S. X.)

CHAIRE, 82.

Chaire eſt conforme à l'étymologie. Chaiſe eſt un reſte du zezaiement à la mode dont Marot (V. le biau fiz de Pazi) nous a laiſſé un exemple ainſi que Laſphriſe dans ſon ſonnet :

Hé ! mé, mé, bine-moy, bine-moy, ma pouponne.
(Édon BLANCHEMAIN, Turin, 1870, p. 325.

CHALAN, 83. — Gros pain venant par les bateaux chalands de Corbeil & de Villeneuve-Saint-Georges. (Furetière.)

CHARTIS, 121. — Hangar.

CHAUVIR de l'oreille, 61. — Baiſſer, remuer les oreilles.

To clape downe the eares, as an horſe, or aſſe doth.
(COTGRAVE.)

Chacun ne ſe plaiſt pas à attendre dix ans pour vn baiſer, meſmes d'vne qui en derriere chauuiſt des oreilles.
(DU FAIL, *Propos ruſtiques*, 14)

Chauuent des oreilles comme Aſnes de Arcadie au chant des muſiciens. (RAB., III, Prol.)

CHERE, 15. — Visage.

Belle chere & cueur arrière, dit un vieux proverbe français rapporté par H. Estienne (*Precell. du Lang. fr.*).

... A qui mesme la mère
Pour ne se descouurir fait plus mauuaise chère.
(S. II.)

CHEVRE (Prendre la), 112. — Prendre de l'humeur. Cette expression est restée longtemps en usage dans notre langue.

C'est prendre la chevre vn peu bien viste aussi.
(MOLIÈRE, *Sgan.*, XII.)

Les Italiens disent encore en ce sens : *Pigliar la monna*, prendre la guenon.

CHIFFLER, 81. — Siffler. *To Whistle.* (Cotgrave.)

On a dit de même longtemps capuchins pour capucins. (Voir Ménage, *Observations sur la langue fr.*, p. 458, édit. cit.)

CHOPPER, 53. — Heurter du pied, faire un faux pas.

CICATRISÉ, 15. — Portant des traces de recousures, comme les blessures ou les plaies refermées.

Si mon habit par tout cicatrisé.
(S. II.)

CINQ PAS, 42. — Danse fort en vogue au XVIe siècle, & décrite par Antoine Arena dans son poëme macaronique adressé *ad suos compagnones studiantes, qui sunt de persona friantes bassas dansas in galanti stylo bisognatas.*

Voici d'après l'édition de Lyon (1601, in-8° de 78 p., tit. comp.) la description d'Arena :

..... *Passus fiunt ordine quinque suo :*
Vna duos primos marchet tantummodo gamba,
Ac alium post hoc altera gamba dabit.
Tibia sed faciet quartum gentissima passum
Quæ primos fecerit ante duos...
Vna dabit finem.

COFFRE, 22. — Meuble servant de banc dans les antichambres où se tiennent les gens de service.

Mourir dessus vn coffre en vne hostellerie.
(S. III.)

Coite, 96. — Lit de plume, de *culcita* qui a donné coulte, couefte & coite. Le premier mot eft entré dans coutepointe, devenu enfin courte-pointe.

Commune, 27. — La foule, le vulgaire.

> Qui n'abaye & n'afpire ainfy que la commune
> Apres l'or du Perou.
> (S. III.)

Constable, 80. — Forme contractée de conneftable, qui lui-même vient de l'allemand *Kœnigftapel,* aide du roi, & non de *comes ftabuli.* (Nicot.)

Convenant, 12. — Approprié.

> Iugez comme au fubiect l'efprit eft conuenant.
> (S. I.)

Convent, 106. — Du latin *conventus,* & par euphonie couvent. Cette double forme fe retrouve dans mouftier & monftier, de *monafterium*. Enfin on a fait pareillement mouton de *montone.*

Cornette, 31. — Bande de foie que les docteurs en droit portaient autour du cou, pendant jufqu'à terre. (Littré.)

> Vne cornette au col debout dans vn arquet.
> (S. IV.)

Cornus, 85.

Cornus du bon père. Enhardis par le vin.

Le bon père eft Bacchus ; & pour l'explication de cornus, voici un extrait de Guillaume Bouchet :

Les cornes augmentans la hardieffe : car fi à vn mouton vous oftez les cornes il deuient timide & doux, laiffant fa hardieffe. Nous baillons à Bacchus des cornes pour monftrer que le vin rend les perfonnes hardies. (*Serees,* liv. I, 8.)

Conf. : Depuis quand auez-vous pris les cornes qu'eftes tant rogues deuenus? (Rab., I, 25.)

Coucher, 20. — Avoir pour enjeu, vifer.

> Ne couche de rien moins que l'immortalité.
> (S. II.)

Les princes ne craignans point de gager la vie de trente mille hommes où ils ne couchent rien du leur.

(Bouchet, éd. Roybet, t III, p. 17.)

19

Coupeau ou Coupet, 20. — D'une montagne. *Montis cacumen*. (Nicot.)

Vient à Vanues à pied pour grimper au coupeau
Du Parnaſſe françois.
(S. II.)

Courage, 16, 25, 39. — Ce mot eſt pris ſouvent pour cœur.

I'allay vif de courage & tout chaud d'eſperance.
(S. II.)

Ie n'en ay pas l'eſprit non plus que le courage.
(S. III.)

Suiect à ſes plaiſirs, de courage ſi haut.
(S. V.)

Courante, 53. — Impulſion irréſiſtible.

Au gouffre du plaiſir la courante m'emporte.
(S. VII.)

Courtaux, 42. — Cheval de petite taille à qui l'on a coupé les oreilles, la crinière & la queue.

Fait creuer les courtaux, en chaſſant aux foreſts.
(S. V.)

Damoyselle, 26. — Nom donné aux femmes mariées de nobleſſe inférieure. Ce titre permettait de porter la robe de velours & une bordure d'or au chaperon. Plus tard il s'étendit à toutes les femmes mariées, nobles ou roturières.

En honneur les auance & les fait Damoyſelles.
(S. III.)

Dariolet, 42. — Entremetteur. Dariolette eſt le nom de la confidente d'Eliſenne dans *Amadis*.

De vertueux qu'il fut le rend dariolet.
(S. V.)

Sont-ce pas les dariolettes
Et les meſſagers d'amourettes
Qui peuplent France de cocus?
(Auvray, *Banquet des muſes*, 1628, p. 194.)

Qu'il ſoit bon Sibillot, ruzé dariolet,
Qu'il ſçache finement preſenter vn poullet.
(Courval Sonnet, *Œuv. ſat.*, 1622, p. 91.)

Degoiser, 122. — Cette expreſſion paraît dans l'origine ne s'être dite que des oiſeaux. Les oyſeaux ſe degoyſent, *garriunt aves.* (Nicot)

To chirpe or warble (as a ſinging bird). (Cotgrave.)

Dégout, 86. — Écoulement, débordement d'eau.

Et du haut des maiſons tomboit vn tel degout.
(S. X.)

Et là n'euſſent rencontré ſource, ou degout d'eaux.
(Rab., III, 5.)

Ce mot ſe retrouve au figuré dans les *Quatrains* de Pibrac :

A bien parler ce que l'homme on appelle,
C'eſt vn rayon de la diuinité,
C'eſt vn degout de la ſource eternelle.
(Éd. de 1584. *Quat.* xiii.)

Degrez, 24. — Grades.

Et ſi l'on eſt docteur ſans prendre ſes degrez.
(S. III.)

Depiter, 57. — Maudire.

Ie ſemble depiter, naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine & les cieux.
(S. VII.)

Ie deſpite à ce coup ton inique puiſſance,
O nature cruelle à tes propres enfants.
(D'Aubigné, *Hécat. à Diane,* lx.)

Dilayant, 40. — Delayer, temporiſer.

Dilayant, qui touſiours a l'œil ſur l'auenir.
(S. V.)

Douteux, 40. — Héſitant.

Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe.
(S. V.)

Éguillette (Courir l'), 128. — Chercher des aventures galantes. Cette expreſſion eſt reſtée longtemps obſcure, parce qu'on a voulu la rattacher au mot aiguillette, déſignant le ſigne que les courtiſanes de Toulouſe portaient ſur l'épaule pour ſe diſtinguer des autres femmes. C'eſt aller, ce ſemble, chercher un peu loin une explication. L'aiguillette eſt un double cordon ferré, ſervant à fermer la

brayette. Nouer l'aiguillette, courir l'aiguillette, font des locutions très-claires : la première signifie rendre un homme impuissant, & la seconde, faire métier de dénouer les aiguillettes de tout venant.

Encastelé, 59. — Mot vsité en matière de pieds de bêtes de pied rond, comme cheuaux, mulets, quand on veut dénoter que la corne du talon s'entre approche presque à ioindre, qui est vn grand vice au pied ; pour auquel obuier il faut au ferrer faire ouurir le talon auec le boutoir iusques au vif. (Nicot.) Encastellé, qui a le talon étroit; *narrow heeled*, dit Cotgrave.

Enteriner, 38. — Ratifier juridiquement.

Qui dans le four l'Euesque enterine sa grace.
(S. V.)

Entrant, 21, 24, 25. — Hardi, audacieux. *A bould or audacious fellow*. (Cotgrave.)

I'entre sur ma louange & bouffy d'arrogance.
(S. II.)

Sois entrant, effronté.
(S. III.)

Ie ne suis point entrant.
(*Ibid.*)

Épée (Chevalier de la petite), 82. — Coupeur de bourse.

Esclater, 69, 107. — Reluire, briller.

Son front laué d'eau claire, esclaté d'vn beau teint.
(S. IX.)

Esclater de satin, de perles, de rubis.
(S. XIII.)

Veaux dorez que tu crains pour leur voir esclater
Le clinquant au chapeau, sur le dos l'escarlate.
(Courval Sonnet, *Œuv. sat.*, 1622, p. 103.

Esclater en clinquant gorrierement vestu
Piaffer en vn bal, gauffer, dire sornettes.
(Auvray, *Banquet des muses*, 1628, p. 159.)

Escornes, 179. — Affront.

Esgayer, 13, 16, 39, 42. — Divertir, ébattre.

> Pour eſgayer ma force.
> (S. I.)
>
> Un repos qui s'eſgaye en quelque oiſiveté.
> (S. II.)
>
> Egayer ſa fureur parmy des precipices.
> (S. V.)
>
> Qui dans vn labeur iuſte egayoit ſon repos.
> (*Ibid.*)

Espoinçonner, 28. — Piquer, pouſſer en avant.

> Iadis vn loup dit-il, que la fain eſpoinçonne.
> (S. III.)
>
> Pour nous eſpoinçonnez d'vne loüable ardeur,
> Nous offrons à ſeruir voſtre illuſtre grandeur.
> (Auvray, *Banquet des muſes*, 1628, p. 182.)

Estamine, 107, 114. — Petite étoffe légère & de peu de prix. Tiſſu de crin ou de laine ſervant à filtrer.

> Que cecy fuſt de ſoye & non pas d'eſtamine.
> (S. XIII.)
>
> Et qui peuſt des vertus paſſer par l'eſtamine.
> (S. XIV.)

Estriver, 113. — Quereller, diſputer; d'eſtrif, qui ſignifie peine & auſſi débat.

Estude, 23. — Ce mot variait d'acception ſuivant le genre qui lui était donné.

Une eſtude déſignait un cabinet de travail, & l'eſtude (ſubſt. maſc.) avait le ſens de ſoin, ſouci.

Encores que mon feu pere euſt adonné tout ſon eſtude à ce que ie prouffitaſſe en toute perfection. (Rabelais, II, 8.)

Estuver, 193. — Sécher. *To warme.* (Cotgrave.)

Everolle, 79. — Ampoule.

Du vieux mot français éve, eau, qui a donné éveux, humide, plein d'eau, & évier, demeuré dans la langue.

> De nuages éueux.
> (Baïf, *Les Jeux*, 1593, f° 41.)

Voir, fur éve & aigue, venus tous deux d'*aqua*, H. Eftienne, *Precellence du Lang. franc.*, 1579.

Evesché, 19, 27. — Ce mot était alors habituellement féminin, comme duché.

Medite vne euefché.
(S. II.)

Et fi le faix leger d'vne double Euefché.
(S. III.)

Avec une comté de Plume, & un marquifat d'Ancre, il ne lui falloit plus qu'une duché de Papier, pour affortir tout l'équipage.
(Malherbe, éd. Lalanne, III, 207.)

Exemple, 41, 83.

Pour exemple parfaitte ils n'ont que l'aparance.
(S. V.)

A Paris, dans la ville, on fait exemple ordinairement feminin, & l'erreur vient de ce que exemple eft de ce dernier genre quand il fignifie le modelle d'efcriture que les maiftres Efcrivains donnent aux enfans. (Vaugelas, *Remarques fur la langue françoife, 1665*, p. 171.)

Fanir, 192.

Tu es vn pré fans fleur qui fanift.
(Baif, *Am. de Franc.*, IV.)

Faquin, 43. — Mannequin contre lequel on joutait dans les manéges. Tournant fur un pivot, il frappait d'un fabre de bois le cavalier qui ne l'atteignait pas en plein milieu.

Court le faquin, la bague.
(S. V.)

Le lendemain des noces on courra la bague & rompra l'on au faquin. (Malherbe, éd. Lalanne, III, 90.)

Fée (Courroucer la), 84. — Irriter les génies.

Figue, 47, 77. — Nazarde, plus particulièrement figne de mépris, qui confifte à montrer le pouce entre l'index & le médium. Pour l'éclairciffement hiftorique de cette expreffion, voir G. Paradin, *De antiq. Burgundiæ ftatu*, Lyon, Eft. Dolet, 1542, p. 49, & auffi Rabelais, IV, 45.

Forains (Alibis), 91. — Échappatoires.

Dans Rabelais, liv. II, ch. xxi, cette expreſſion déſigne les recoins les plus écartés, *all the corners*. (Cotgrave.)

Fourche (Fait à la), 77. — Mal tourné, de groſſière façon.

Fourneaux, 129.

Des fourneaux enfumez où l'on perd ſa ſubſtance.

Ambroiſe Paré a donné la deſcription de cet appareil à fumigation dans ſes œuvres (Paris, Buon, 1585), liv. XIX, ch. xxvi.

Par ironie, on diſait de ceux qui ſuivaient ce traitement, qu'ils voyageaient au pays de Surie, Syrie ou Suède.

Fraisé, 39. — Portant une fraiſe, forte de collet pliſſé & empeſé.

L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre touſiours fraiſé.
(S. V.)

Fusté, 34. — Bâtonné, accablé, de fuſt, bâton.

Les grands & la fortune
Qui fuſtez de leurs vers en ſont ſi rebattus.
(S. IV.)

Marotte Duflos, pour ſoupechon de larrecin, fut fuſtée à la banlieue. (*Livre rouge d'Abbeville.*) Génin, dans ſes *Récréations philologiques*, t. I, p. 161, prétend mal à propos que ce mot vient de fuſtigé.

Garite, 86. — Guerite, lieu de refuge & ſauueté en vn deſaſtre & deroute. (Nicot.)

Garot, 195. — Trait d'arbalète. *A boult for a croſſe bow.* (Cotgrave.)

Gaule, 34. — Houſſine, cravache.

Nous voyent d'vn bon oeil & tenant vne gaule
Ainſi qu'à leurs cheuaux nous en flatte l'eſpaule.
(S. IX.)

Gay, 94. — Geai.

Le Perroquet, & le Gay caqueteur.
(Vauq. de La Fresnaye, éd. Travers, I, 251.)

GENET, 43. — Cheval de main, de petite taille & bien proportionné, que l'on tirait d'Efpagne & de Sardaigne.

Talonne le genêt.
(S. V.)

GENTILLY, 49.

Aller à Gentilly careffer vne roffe.
(S. V.)

Claude Binet nous apprend, dans fa *Vie de Ronfard*, que le poëte « fe delectoit ou à Meudon, tant à caufe des bois, que du plaifant regard de la riuiere de Seine, ou à *Gentilly*, Hercueil, Sainct-Clou, & Vanues pour l'agréable fraifcheur du ruiffeau de Biéure, & des fontaines que les mufes ayment naturellement. »

Hercueil fut le théâtre de la Pompe du Bouc de Jodelle. C'eft à Vanves que fe trouvait la maifon de campagne où Defportes recevait fes amis; enfin le petit Olympe d'Iffy a été chanté par Bouteroue. « C'eftoit, dit Leftoile, une fadeze dediée à la reine Marguerite fur fes beaux jardins d'Iffy, dont l'on difoit que le dieu Priapus eftoit gouuerneur, & Bajaumont fon lieutenant. »

Dans Rabelais, liv. I, ch. XXIV, Comment Gargantua employoit le temps, nous lifons enfin que Ponocrates, « pour le féjourner de la vehemente contention des efprits, l'emmenoit à Gentilly, à Montrouge ou à Vanves, & là paffoient la journée à faire ripaille. »

GEORGES (Saint), 41, 51.

Et que i'en rende vn jour les armes à Sainct-Georges.
(S. V.)

Releuez, emplumez, braues comme Sainct-George.
(S. VIII.)

La légende a fait de faint Georges un type héroïque. Comme Perfée, il a délivré une jeune vierge des griffes d'un dragon. Auffi les Anglais & les Génois l'avaient-ils du temps des croifades choifi pour leur patron.

GILLE (Faire), 62, 97. — Fleury de Bellingen explique ainfi cette expreffion :

Quand quelqu'un s'en eft fuï fecrettement, on dit qu'il a fait Gile, parce que Saint Gille, prince du Languedoc, s'enfuit ainfi de peur d'être fait roi.

(*Étymologie ou explication des Proverbes françois*. La Haye, 1656, p. 133.)

Goulet, 94. — Goulet, diminutif de Goule, aujourd'hui gueule. (Littré.) Sur la permutation *eu* & *ou*, voir page 94, feugere pour fougère.

Gourmander, 84. — Se repaiſtre avec avidité de.

> Son poulmon tu gourmandes.
> (S. X.)

Grain (Dans le), 86. — Dans l'abondance, à l'aiſe.

Gremoire, pour grimoire (comme letanie, cemetiere), 35, 95

> C'eſt mon amy, vn gremoire & des mots.
> (S. IV.)

> Mon maiſtre... i'entends bien le Grimoire.
> (S. XI.)

On diſait auſſi gramoire.

> Et par ma foy, ſi vous voulez,
> Leur montrer meſtier ou gramoire.
> (*Anc. th. franç.*, III, 12.)

Grimoire eſt donc véritablement un doublet du mot grammaire.

Guet (Laiſſer du), 62. — Échapper à quelqu'un & le laiſſer en quête de ſoi.

Housse (En), 14. — A cheval, comme ſ'il y avait en ſelle. La houſſe eſt une ſorte de couverture attachée à la ſelle.

> En caroſſe & en houſſe.
> (S. II.)

Autrefois pour parler d'un qui paroiſſoit dans le monde, ſoit financier ou autre, l'on diſoit de luy : Il ne va plus qu'en houſſe; mais maintenant cela n'eſt plus guères propre qu'aux medecins ou à ceux qui ne ſont pas des plus relevez.

(*Les Loix de la Galanterie*, 1644.)

Hypostase, 106. — Terme de théologie qui ſignifie eſſence, nature & perſonne de Dieu.

Infinité pour Infini, 11, 218.

> Ne pouuant le fini ioindre l'infinité.
> (S. I.)

Ja pour déjà, 12. — Ce mot était hors d'ufage au moment où l'employait Regnier.

> Ia riante en fon coeur.
>
> (S. I.)

Jacopins pour Jacobins, 29. — Voir, fur cette double forme, les *Obfervations de Ménage fur la langue françoife*. Éd. citée, p. 24.

Jean qui ne peut, 89. — Homme impuiffant. Titre d'un poëme écrit en 1577 par Remy Belleau fur le cas de Me Eftienne de Bray, & rapporté dans le regiftre journal de *Leftoile*.

Jean (Saint-), 67. — Place Saint-Jean-en-Greve, lieu de ftationnement des crocheteurs ou portefaix.

Joug (Faire), 120, 213. — Italianifme, de *far giu*, céder, fe foumettre, s'abaiffer.

Dans Marot, il eft écrit faire *jou*. Plus tard il prend un *g* euphonique, & les lexicographes le confondent à tort avec le mot joug.

> Anjou fait jou, Angoulême eft de même.
>
> (Marot, *Complainte de Madame Louife de Savoye*.)

Jupon, 80. — Jupe. Nicot donne deux explications de ce mot : fquenie ou fouquenie, roquet ou rochet, furueftement qui eft pendant par deuant & par derriere bien bas.

Le comte d'Egmont... eftoit veftu d'vne juppe de damas cramoifi & d'un manteau noir avec du paffement d'or.

(Brantome, éd. Jannet, II, 169.)

Juys pour Juyfs, 59. — *f* muet.

> A coups de poings, de pieds, de grifs,
> S'entredechiroient leurs habits.
>
> (Auvray, *Banquet des mufes*, 1628, p. 189.)

Voir, dans les poéfies de Malherbe, l'épitaphe de M. d'Is, dont le nom exactement orthographié était d'Ifs.

Langard, 119. — Bavard.

> Languards picquans plus fort qu'vn hériffon.
>
> (Marot, *Bal. des Enf. fans foucy*.)

Lanternes vives, 89. — On appelait ainſi des lanternes dans l'intérieur deſquelles un mécaniſme particulier faiſait mouvoir des figures groteſques, « Comme de harpies, ſatyres, oiſons bridés, lievres cornus, canes batées, boucs volans, cerfs limoniers, & autres telles peintures contrefaites à plaiſir pour exciter le monde à rire. » (Rabelais, liv. I, *Prol. de l'auteur.*)

Laver, 82. — On ſe lavait les mains avant de ſe mettre à table & auſſi au ſortir du repas.

Laquelle ayant pris de l'eau pour lauer, s'aſſit incontinent à table. (*Le Banquet* du comte d'Arete, 1594, p. 15.)

Ie voy ia qu'on deſſert,
Ie voy ia l'eſpouze qui laue.
(O. de Magny, *Epithal.* de J. Flehard.)

Legende, 62. — Lecture, récit.

Pour affaires, projets, on diſait faciendes.
(Voir Tahureau, *Dialogues,* éd. Lemerre, p. 146.)

Leger (De), 106, 122, 207. — A la légère, à l'étourdie.

De leger il n'eſpere & croit au ſouuenir.
(S. V.)

Il oit trop les cauſeurs, il croit trop de leger.
(Vauq. de La Fresn., éd. Travers, I, 227.)

Lievre, 81. — Bailler le lièvre par l'oreille, leurrer de promeſſes.

Me bailla gentiment le lieure par l'oreille.
(S. X.)

Limestre, 108. — Drap de Limeſtre, étoffe groſſière dont on faiſait des capes. On appelle auſſi Limeſtres les gens qui portaient cette partie de vêtement. (V. Cotgrave, v° *Limeſtre.*)

Linceux, 96. — Draps de lit.

Les linceux trop cours par les pieds tiraſſoit.
(S. XI.)

Ce mot n'avait pas encore le ſens précis de drap pour enſevelir les morts.

Entre deux lincieulx
Allez repoſer votre teſte.
(Marot, éd. Jannet, 271° Épigr.)

Lipée, 82. — Proprement bouchée. Suivant de madame Lipée, parafite.

Los, 11. — Louange &, par extenfion, gloire.

Qui leurs vers à ton los ne peuuent efgaler.
(S. I.)

Luiteur, 12, 161. — Vieille forme du mot lutteur.
Ceux qui ayment la luicte, plufieurs bons luicteurs.
(La Boétie, éd. Feugères, p. 286.)

Malle (Trouffer en), 95. — Emporter de force à la façon d'vne malle qu'on charge fur les épaules.
Les nouueaux receus pour ne fçauoir l'art de la vollerie, font trouffez en malle, & conduits à Montfaucon pour là faire des cabriolles en l'air.
(*Règles, ftatuts,* &c., de la Caballe des filous. V. Ed. Fournier, *Var. hift. & lit.*, t. III.)

Marine, 57. — Mer.

Les vents, la marine & les cieux.
(S. VII.)

Creignant les flots de la marine,
Elle trouffoit fa vefture pourprine.
(Baïf, *Poèmes*, 1573, f° 253, v°.)

Marisson, 88. — Mot formé régulièrement comme uniffon, nourriffon, qui font reftés en ufage.
Ébloui fuivant la même règle avait formé éblouiffon.

D'vn éblouiffon trouble a les yeux empefchez.
(Baïf, *Amours*, 1573, f° 77, v°.)

Marjollet, 25. — Petit homme fanfaron, de l'italien *mariolo*, homme de rien.

Entendre vn mariollet qui dit auec mefpris.
(S. III.)

Matelineux, 112. — Fantafque, diminutif francifé de *matto*, fou.

Matines, 19. — Livre d'heures où fe trouvent les offices du matin.

Que portez à l'Eglife ils valent des matines.
(S. II.)

MÉDARD (Ris de Saint-), 59. — Ris forcé. On appelait mal Saint-Médard le mal de dents, &, suivant d'autres, l'emprisonnement. Un proverbe du XVII[e] siècle dit :

> Ris qui est de Saint Médart,
> Le cœur n'y prent pas grant part.
> (Voir LE ROUX DE LINCY, *Livre des Proverbes.*)

MENESTRE, 82. — Soupe, de l'italien *minestra.*

MERCERIE, 126. — Marchandise.

> Chacun vante sa mercerie.
> (BAÏF, *Mimes*, III.)

Mercier, le marchand par excellence. Voir, pour la justification de ce sens, le *Dictionnaire de Trevoux* (1732) & le *Guide des Corps des Marchands,* Paris, 1766, in-12, p. 358. Le corps des merciers est le plus nombreux & le plus puissant des six corps des marchands, lit-on dans le premier des ouvrages cités plus haut. Voir aussi les *Variétés hist. & litt.* de M. Ed. Fournier.

MICHEL (Ceux de Saint-), 35. — Pèlerins que l'on appelait Michelets, du nom de leur patron.

Poissons que nous appelons sourdons, desquels les Michelets en enrichissent leurs bonnets ou chappeaux en venant de Saint-Michel.
(B. PALISSY, éd. Cap., p. 365.)

MINUTER, 61, 76. — Projeter.

> Minutant me sauuer de cette tyrannie.
> (S. X.)
> Auecq' vn froid adieu, le minute ma fuitte.
> (S. X.)

MOINE-BOURRU, 99, 115. — Lutin qui, dans la croyance du peuple, court les rues aux Avents de Noël en faisant des cris effroyables. (Furetière.) Suivant Cotgrave, moyne bourry ou moyne beur designe *a lubberly monke or in stead of beuveur a quaffing monke.*

Comp. Ie grezille d'estre marié & labourer en diable bur dessus ma femme. (RAB., III, 7.)

MON (C'est). — Particule affirmative dont l'origine a été diversement expliquée. H. Estienne y voit c'est moult; Nicot y trouve le mot grec μέν francisé; Furetière veut que ce soit l'abréviation

de c'eſt mon avis. D'après Ménage & les hellénistes Périon, Trippault, Lancelot, mon, dans c'eſt mon, dérive du grec μὴν, certes, aſſurément. Cette interprétation s'applique également aux locutions ſavoir mon, faire mon.

MONTRE, 81. — Revue.

MONUMENT, 10, 66. — Tombeau.

Deterrer les Grecs du monument.
(S. IX.)

MORGANT, 24, 50, 82, 199. — Hautain, menaçant.

Faire une morgue, c'eſt montrer un viſage irrité. D'où est venu qu'au pluriel morgue ſignifie outrages, malheurs.

La centurie qui promettoit morgues à la France.
(MALHERBE, éd. Lalanne, III, 532.)

MOUTONS, 17.

Or laiſſant tout cecy retourne à nos moutons.
(S. II.)
Mais comme dit Marot, reprenons nos moutons.
(COURVAL SONNET, *Œuv. ſat.*, 1622, p. 166.)

MOUVANT, 111. — Fringant, pétulant.

L'apothicaire qui etoit vn grand mouueur.
(BOUCHET, *Serees*, liv. I, 9.)

Dans un ſens plus proche de l'exemple tiré de Regnier, Pedoue, chanoine de Chartres, a fait dire par une maîtreſſe à ſon amant :

Monſieur vous eſtes ſi preſſant & ſi mouueux, qu'on ne ſçauroit eſtre vn quart d'heure en repos auec vous.
(*Le Bourgeois Poli.* Chartres, Cl. Peigné, 1631. Dialog. VIII.)

On trouve également dans l'ancien théâtre français, avec une acception peu différente, le mot ſaillant.

Touſiours ma femme ſe demaine
Comme vng ſaillant.
(*La Farce du Cuvier.*)

NAVIGER, 46, 128, 129.

Tous les gens de mer diſent, naviguer, mais à la Cour on dit, naviger & tous les bons Autheurs l'écrivent ainſi.
(VAUGELAS, *Remarques ſur la langue françoiſe*.)

Nazarde, 88, 94. — Coup fur le nez.

Nice, 129. — Ignorance, de *nefcia*.

> Voulant tromper vne nice pucelle
> Il fe deguife.
> (Baif, *Poëmes*, 1573, f° 252.)

Offusquer, 13, 33, 54. — Obfcurcir, priver de fon éclat.

> Offufque tout fçauoir.
> (S. I.)
>
> Apollon eft gefné par de fauuages loix,
> Qui retiennent fous l'art fa nature offufquée.
> (S. IV.)

Le miroir ne peut repréfenter le fimulacre des chofes objectées fi fa poliffure eft par haleines ou temps nebuleux offufquée.
(Rab., III, 13.)

Opilé, 18. — Obftrué.

> Et durant quelques iours i'en demeure opilé.
> (S. II.)

Ses larris tant furent oppilés & refferés. (Rab., I, 6.)

Ores, 72. — Maintenant. Or' répété fignifie tantôt... tantôt.

Pantière, 25. — Filet à prendre les oifeaux.

Pantois, 162. — Hors d'haleine. Le primitif Pantais (Pantess, en anglais) eft un terme de fauconnerie qui défigne l'afthme chez le faucon.

Paranimphe, 43. — Panégyrique.

> Baftit vn paranimphe à fa belle vertu.
> (S. V.)

Parquet, 31. — Enceinte réfervée aux juges d'un tribunal, y compris la barre, lieu de plaidoirie des avocats, laquelle établit la démarcation de l'efpace abandonné au public. On défigna de bonne heure ainfi l'enceinte réfervée aux gens du Roi, & par extenfion ces magiftrats eux-mêmes reçurent le nom de Parquet.

Partis, 125. — Fermes d'impôts.

Les gentils hommes n'eftant pas inftruits à faire valoir leur bien par le trafic, le preft d'argent ou les partis.
(*Les Loix de la galanterie*, éd. Aubry, p. 3.)

Passe volant, 81, 105. — Soldats de parade qu'on louait aux jours de revue pour montrer des régiments complets.

Patelin, 125. — Jargon infidieux.

Dans le recueil des *Poéfies calvinifles* publié par M. Tarbé, Reims, 1866 p. 59, on trouve un exemple de cette expreffion.

Le preftre fe veft...
Puis chante vne epiftre...
Puis vne legende
En profe, en latin,
De peur qu'on entende
Tout fon patelin.

Chanfon nouvelle contenant la forme & manière de dire la meffe. 1562.

Pavillon, 94.

Un garde robe gras feruoit de pavillon.
(S. XI.)

Ce vers doit s'entendre ainfi : un fourreau de robe fervait de couronne de lit.

Voici du refte un extrait de la correfpondance de Malherbe qui éclaircira le fens du mot pavillon.

Son pavillon, pour la mettre quand elle aura accouchée eft déjà pendu & dreffé en fa ruelle, & celui de fon travail eft pendu au haut du plancher, trouffé dans une enveloppe d'écarlate.

(*Lettre à Peirefc* du 28 oct. 1609.)

Peautre, 68. — Sel d'étain dont on faifait un fard, comme de la cérufe qui eft un fel de plomb. — Plus tard par confufion on a dit plâtre.

Et mettant la cerufe & le platre en ufage
Compofa de fa main les fleurs de fon vifage.
(Boileau, *Ép.* ix.)

Perche 95.

Qu'en perche on me le mift.
(S. XI.)

Cette expreffion fignifie ici, dans la langue de Regnier, faire *arraffer* quelqu'un & probablement le foumettre à un congrès improvifé.

Et à ces paroles, affeurément tira fon membre à perche.
(*Cent Nouv. nouv.*, XIII.)

Comp. — Maiftre moyne luy leue fes draps & en lieu du doy de la main bouta fon perchant dur & roidde. (*Ib.*, XCV.)

PERRUQUE, II, 214. — Chevelure.

Qui fa perruque blonde en guirlandes eftraint.
(S. I.)

Et ma perruque en ma tefte veluë
Comme perfil fe frifoit crepeluë.
(BAÏF, *Les Jeux*, 1573, f° 36.)

PIOLÉ, 68. — De couleurs diverfes & tranchées. Le primitif *pie* nous eft refté. Un cheval pie.

L'arc-en-ciel piolé.
(BAÏF, *Poëmes*, 1573, f° 1 v°.)

PIOT, 84. — Vin, proprement boiffon.

Cy gift qui a bien aymé le piot :
C'eft grand dommage aux taverniers de Vire.
(JEAN LE HOUX, éd. Gafté. Paris, Lemerre, p. 49.)

PIQUÉ, 14. — Irrité.

Trop difcret eft Horace
Pour vn homme picqué.
(S. II.)

Les Béotiens, piqués du meurtre de leur capitaine général.
(MALHERBE, éd. Lalanne, I, 397.)

PISSER, 15, 67.

Piffent au beneftier affin qu'on parle d'eux.
(S. II.)

Que le Cheual volant n'ait piffé que pour eux.
(S. IX.)

Ce grippe auffi toft
L'on accufoit d'auoir piffé deffus le roft.
(AUVRAY, *B. des mufes*, 1628, p. 158.)

Le bled y provient comme fi Dieu y euft piffé.
(RAB., IV, 7.)

Plaindre, 125. — Pleurer, regretter.

Comme vn fire qui plaint fes parents trefpaffez.
(S. XIII.)

Plats, 28. — Propos.

Et beaucoup d'autres plats qui feroient longs à dire.
(S. III.)

Faire trois plats s'eft dit pour faire beaucoup de bruit au fujet de quelque chofe.

Ils en vinrent faire trois plats au roy.
(Bassompierre, *Mem.*, t. III, p. 12. Voir Lacurne & Littré.)

Plume, 47. — Paffer la plume par le bec. Abufer.

Qui feure les defirs & paffe mechamment
La plume par le becq' à mon entendement.
(S. VI.)

Tous les peuples s'allechent viftement à la fervitude pour la moindre plume qu'on leur paffe devant la bouche.
(La Boétie, éd. Feug., p. 52.)

Poil, 39, 68, 71, 196, 197. — Chevelure.

Et comme noftre poil blanchiffent nos défirs.
(S. V.)

Que fon poil dés le foir frifé dans la boutique.
(S. IX.)

Poindre, 18. — Aiguillonner.

Et quand la faim les poind.
(S. II.)

Point, 19, 32, 41. — But, vifées.

Suant, touchant, crachant, penfant venir au point.
(S. II.)

Contrefaire l'honnefte & quand viendroit au point.
(S. IV.)

Et rangent leur difcours au point de l'intereft.
(S. V.)

POINT-COUPPÉ. — Dentelle à jour.

Vn mignard point-couppé fait d'expertes lingeres.
(COURVAL SONNET, *Œuv. sat.*, 1622, p. 159.)

On n'y laiſſoit pas de voir quelques dentelles de point couppé au travers deſquelles la chair paroiſſoit.
(ILE DES HERMAPHRODITES, 1724, p. 15.)

POINTE, 39. — Acuité.

Qui donne cette pointe au vif entendement.
(S. V.)

POMMADES, 43. — Terme d'équitation. Saut fait en ſelle en appuyant ſeulement la main ſur le pommeau.

Monte vn cheual de bois, fait deſſus des pommades.
(S. V.)

PONT NEUF. — Que le Pont neuf s'acheue.

Le Pont-Neuf, achevé dans les premiers mois de 1604, fut commencé en mai 1578 par Henri III, qui en avait poſé la première pierre. Palma Cayet rapporte, dans ſa *Chronologie ſeptennaire,* qu'à la mort du roi deux arcades ſeulement étaient terminées & les piles des arches amenées à fleur d'eau. « Tellement, dit le P. du Breul, qu'au moyen de certaines poutres & planches par deſſus l'on pouuoit paſſer ayſément des Auguſtins en l'Iſle du Palais. Le vendredy 20 du mois de juin 1603, Henri IV traverſa le pont qui n'eſtoit pas encore très aſſuré, & pluſieurs perſonnes en ayant voulu faire l'eſſai, ſe rompirent le col & tomberent dans la rivière. »

PORFIL, 79. — Profil. — Voir de même, p. 78 & 82, Berlan pour Brelan.

POSTPOSER, 128. — Mettre après, rejeter.

Plutarque poſtpoſe Ariſtide à Marcus Caton, la fortune épargnant ſa vertu. (BOUCHET, *Seree* XXXI.)

POT POURRY, 13.

Comme vn pot pourry des Freres mandians.

Noël du Faïl a donné, au début du chap. XXII des *Contes & Diſcours d'Eutrapel :* Du temps preſent & paſſé, la recette du pot pourry. On meſtoit le pot ſur la table ſur laquelle y avoit ſeulement un grand plat garny de bœuf, mouton, veau & lard,

& la grand' braffee d'herbes cuites & compofees enfemble dont fe faifoit vn brouet, vray reftaurant & elixir de vie.

Il y a quatre ordres mendiants, les Dominicains, les Francifcains, les Carmes & les Auguftins.

POULLE, 24.

Fils de la poulle blanche.
(S. III.)

Broffette a donné de ce vers une interprétation compliquée. Fils de la poule blanche défigne un homme né fous un figne heureux, non pas le fils de la femme que l'on aime.

Feliciter natum, albæ gallinæ dicimus.
(*Adagiorum Erafmi epitome*, 1650, p. 73.)

Quia tu gallinæ filius albæ,
Nos viles pulli nati infelicibus ovis.
(JUVÉNAL, XIII, 141.)

Petits mignons du Ciel, fils de la Poulle blanche.
(AUVRAY, *B. des mufes*, 1628, p. 156.)

POURQUOY (Le), 26. — La chofe, *atto venereo.*

Qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy.
(S. III.)

POUSSINIÈRE (Étoile), 50. — Nom populaire de la conftellation que les aftronomes appellent les Pléiades, & plus particulièrement de l'étoile la plus brillante du groupe.

QUINTAINE, 105. — Poteau fiché en terre & contre lequel on s'exerçait à lancer des dards ou à rompre des lances. Le mot *quaintin* avait le fens de devanteau, tablier.

De là la fignification équivoque attachée à ces deux expreffions

Il donne bien dans la quintaine,
Il y fait du grand capitaine
Et l'embroche le plus fouvent.
(*Le Songe*, pièce contre le maréchal d'Ancre.
Fournier, *Var. hift. & litt.*, t. IV.)

Mefdames fans le linge
On verroit votre petit finge
Qui enrage fous le quaintin
Et de la pature demande.
(*L'Éventail fatyrique. Var. litt.*, t. VIII.)

RANC, 38, 48 — Eftre fur le ranc (nous dirions aujourd'hui fur le tapis), fignifie être en butte à la critique, à la médifance.

Et cependant Bertaut ie fuis deffus le ranc.
(S. V.)

RANCOEUR, 140. — Rancune.

Arrière, vaines chimères
De haines & de rancueur.
(MALHERBE, éd. Lalanne, I, 90.)

REBOUCHER, 166. — Émouffer. Se reboucher fe difait d'une arme qui fe fauffe par fuite d'un choc.

Vne petite pointe de convoitife qui fe rebouche foudain contre le danger. (LA BOÉTIE, *Œuvres*, éd. Feugère, p. 17.)

Ses traits impetueux
Ne font que reboucher contre les vertueux.
(AUVRAY, *B. des mufes*, 1628, p. 156.)

RECHAPE, 32. — Traveftiffement du mot *recipe*, par lequel tous les médecins commençaient leurs ordonnances.

D'vn rechape s'il peut former vne ordonnance.
(S. IV.)

RECREU, 77. — A bout de forces.

Le voyageur laffé, l'artifan hors d'haleine,
Et le foldat recreu s'empreffent pour m'avoir.
(Le P. Carneau, *La Pièce de cabinet.*)

Ce mot commençait à vieillir en 1648. Racine l'a fouligné, avec les termes paffés de mode, dans le *Quinte Curce* de Vaugelas (1653, p. 248) qui lui a appartenu, & qui fe trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. (FOURNIER, *Var.*, III, 288.)

REMEUGLE pour Remugle, 99. — Moifi, relent, *muftie*. (Cotgrave.)

RESPECT, 18, 139. — Confidération, prévoyance.

Mais que pour leur refpect l'ingrat fiecle où nous fommes.
(S. II.)

Où les lois par refpect fages humainement.
(S. III.)



RESSENTIMENT, 171, 191. — Renouvellement d'impreſſion, ſouvenir.

Chatouille mon mal d'vn faux reſſentiment.
(PLAINTE.)

Doux reſſentimens d'vn acte ſi fidelle.
(DIAL. DE CL. & PH.)

ROME (Faire), 125. — Délivrer à vil prix des expéditions de faux brefs & de fauſſes bulles du pape.

Vn banquier qui fait Rome icy pour ſix teſtons.
(S. XV.)

RONDACHE, 85, 88. — Bouclier.

Qui pour vne rondache empoigne vn eſcabeau.
(S. X.)

ROTONDE, 177 — Collet empeſé & monté ſur du carton.

ROUSSOYANT, 37. — Roſoyante. De roſée, humecté par la roſée.

De la douce liqueur roſoyante du Ciel.
(S. V.)

Et ces herbes & ces plaines
Toutes pleines
De roſoyante blancheur.
(RONSARD, *Les Bacchanales*.)

Des perles blanches qui pendoyent
Aux raincelets roſoyans nées.
(BAIF, *Poëmes*, 1573, f° 115 v°.)

RUSTIQUE, 25. — Simple; proprement, de payſan.

Ma façon eſt ruſtique.
(S. III.)

SADE, 68. — Doux, agréable; proprement, qui a de la ſaveur.

SADINETTES, 56. — Même ſens, avec l'idée de délicateſſe attachée à tout diminutif.

Je l'ayme de propre nature
Et elle moy, la douce ſade.
(VILLON, *Gr. Teſt.*, 138.)

Comp.

Le ſadinet
Aſſis ſur groſſes fermes cuiſſes.
(VILLON, *Les Reg. de la belle Heaumiere*.)

SAGETTES, 37. — Traits.

> Mais ces diuers rapors font de faibles fagettes.
>
> S. V.

SAINT (Mal de). — Mal placé fous l'invocation d'un faint.

> Si c'eftoit mal de faint ou de fieure quartaine.

SARAIL, 55. — Sérail. Nous avons vu de même, page 113, garir pour guérir, & p. 115, caraffer pour careffer.

SEAU (Draps du), 80. — Il faut Uffeau : Petit village près de Carcaffonne, où un fieur de Varennes avait établi des manufactures. Voir le *Dictionnaire* de Furetière, v° Draps.

SILLER, 137, 165. — Priver de la vue. Se difait primitivement des oifeaux de proie dont on fillait les yeux en les coufant d'un point d'aiguille, quand on n'avait pas de chaperon pour leur couvrir la tête.

SIVÉ, 96. — D'après tous les commentateurs, à commencer par Broffette, l'eau de five ou fivé ferait une eau de mare ou d'égout. Un paffage tronqué du *Grand Teftament* de Villon a donné naiffance à cette interprétation inexacte :

> Dont l'un eft noir, l'autre plus vert que cive
> Où nourrices effangent leurs drappeaux.

Il faut lire, Ballade IX du *Grand Teftament* :

> En fang qu'on meet en poylettes fecher
> Chez ces barbiers, quand plaine lune arrive,
> Dont l'un eft noir, l'autre plus vert que cive;
> En chancre & fix, & en ces ords cuveaux,
> Où nourrices effangent leurs drapeaux,
> . . . .
> Soient frittes ces langues venimeufes.

Cive eft évidemment employé ici pour ciboule. Mais dans Regnier, fivé a un tout autre fens. Suivant Nicot, five ou fivé, *fuillum jus conditum, jus e fuillis inteftinis,* défigne une fauce faite avec des épices & de la graiffe de porc, du jus de tripes de porc.

SOPIQUET, 49. — Saupiquet.

Meftez en la lefchefrite des oignons comme dit eft, & quand l'oifel fera cuit, fi mettez en la lefchefrite vn petit de verjus

& moitié vin moitié vinaigre, ce tout bouli ensemble & après mis la tostée. Et ceste derreniere sausse est appelée le SAUPIQUET.

(*Le Ménagier de Paris,* Crapelet, 1846, t. II, p. 181. Voir plus loin, p. 233, la recette peu différente du saupiquet pour connin, ou pour oiseau de rivière, ou coulon ramier.)

SOUDRE, 85. — Résoudre, éclaircir.

SYNDERESE, 106. — Reproche secret que nous adresse notre conscience.

QUEMANDE ou CAIMANDE, 31. — Mendiante. Caimand, *a beggar* (Cotgrave). *Mendicus* (Nicot).

Puisque pauure & quémande on voit la poésie.
(S. IV.)

TACHE (Malle), 85. — Tache mauvaise, rebelle à un nettoyage ordinaire. Cri des dégraisseurs ambulants.

Elles te firent mainte tache
Où le crieur de maletache
Eust bien perdu tout son latin.
(*Cabinet satyrique.* Sur le bas de soye d'un courtisan, par le Sr de la Ronce, St. 19.)

TEMPERATURE, 139. — Constitution, santé.

Et change la nature
De sept ans en sept ans nostre temperature.
(S. V.)

Le cardinal de Lorraine fut d'une température où il n'y avoit rien à desirer. (MALHERBE. éd. Lalanne, IV, 204.)

TIERCELET, 18.

De tes enfants bastards, ces tiercelets des poetes.
(S. II.)

On dit, il fait du tiercelet de prince, du gentilhomme qui veut eniamber pardessus le reng & ha quelques façons qui sentent nonseulément le bien grand seigneur, mais le prince, ou pour le moins le petit prince. Car en fauconnerie, le masle s'appelle tiercelet, comme estant un tiers plus menu que la femelle.

(H. Estienne, *De la precellence du langage françois.* Paris, éd. Feugère, p. 130.)

TINEL, 51. — Réfectoire des officiers ou des familiers d'un grand seigneur. De l'italien Tinello, *luogo dove mangiano i cortigiani.*

TORCHE, LORGNE, 85. — Ces deux mots sont synonymes de frappe.

Lorgne se trouve dans la 98ᵉ nouvelle de Des Periers: A grands coups de poing lorgnoit dessus.

D'autre part on lit dans les *Modèles de la conversation* tirés du manuscrit 3988 du Mus. brit. Harl. (Paris, A. Franck, 1873, p. 398):

Se ton maistre te trouueroit icy chantant, il te torcheroit tres bien sur la teste.

TOUSSIR, 31. — Tousser. Voir p. 192, Fanir.

Sans osez ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir.
(S. IV.)

TRIACLEUR, 111. — Theriacleur. Vendeurs de thériaque. Charlatans.

VEAUX, 34. — Niais, nigaud. *A Iobbernoll* (Cotg.); propr., grosse tête vide.

Ce malheur est venu de quelques ieunes veaux.
(S. IV.)

VELOURS (ongles de), 79. — Ongles crasseux. Le velours servait à border les vêtements. Des ongles de velours désignent donc des ongles bordés de noir.

VENT, 39.

Porter la teste basse & l'esprit dans le vent.
(S. V.)

VERCOQUIN, 70, 124. — Sorte de ver attaché à la cervelle de l'homme & dont la morsure provoquait l'emportement ou la folie. Telle était la croyance populaire que Cotgrave rapporte en ces termes : A certain worme bred in a mans head, and making him cholericke, humorous and fantasticall, when it biteth, also the Vine fretter or Dewills goldring. Les expressions *Vine fretter* & *Dewills goldring* donnent les sens figurés de Vercoquin. La première désigne le trouble de l'ivresse & la seconde les visions de l'esprit.

VERT (sur le), 68. — Sur le pré. Laisser sur le vert, abandonner.

VIEUX, 11, 23, 40, 42, dans le fens de vieillards, anciens.

Chofe permife aus vieus.
(S. I.)

Mais n'en deplaife aux vieux.
(S. III.)

Facille au vice, il hait les vieux & les defdaigne.
(S. V.)

Peres des fiecles vieux, exemples de la vie.
(*Ibid.*)

VISIERE, 77. — Vue.

Que les gens de fauoir ont la vifiere tendre.
(S. X.)

Vos deportements luy bleffent la vifiere.
(MOL., *L'Et.*, 1, 2.)

Ce monfieur bas-normand me choque la vifiere.
(REGNARD, *Le Bal.*)

VISTE, 152. — Rapide.

Mefureur des viftes années.

VOIRE, 29, 31, 91. — En vérité; du latin *vere*.

Comme ces courtifans qui s'en faifant acroire
N'ont point d'autre vertu finon de dire voire.
(S. IV.)

VOIS, 75.

Et m'en vois à grands pas.
(S. X.)

Ne voife au bal, qui n'aymera la dance.
(PIBRAC, *Quatrain* 105.)

VOLÉES, 136. — Effor, échappée.

Et comme baffement à fecretes volees,
Elle ouure de fon cœur les flames recelees.





INDEX.





FAC SIMILE DE LA PROFESSION DE FOI DE MATHURIN REGNIER

38.

Héliog. Dujardin Paris — Extrait du registre de profession des chanoines de Chartres, conservé aux Archives du Dépt d'Eure & Loir — Imp. Eudes

[redacted]



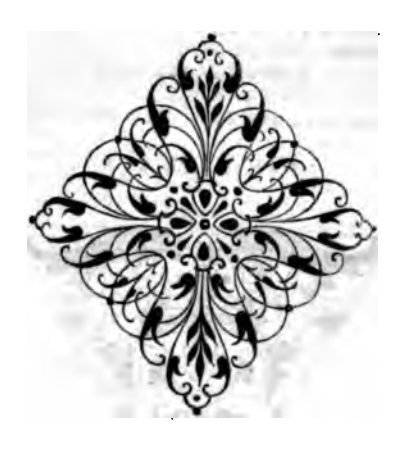


TABLE DES MATIERES

ŒVVRES POSTHVMES.









Achevé d'imprimer

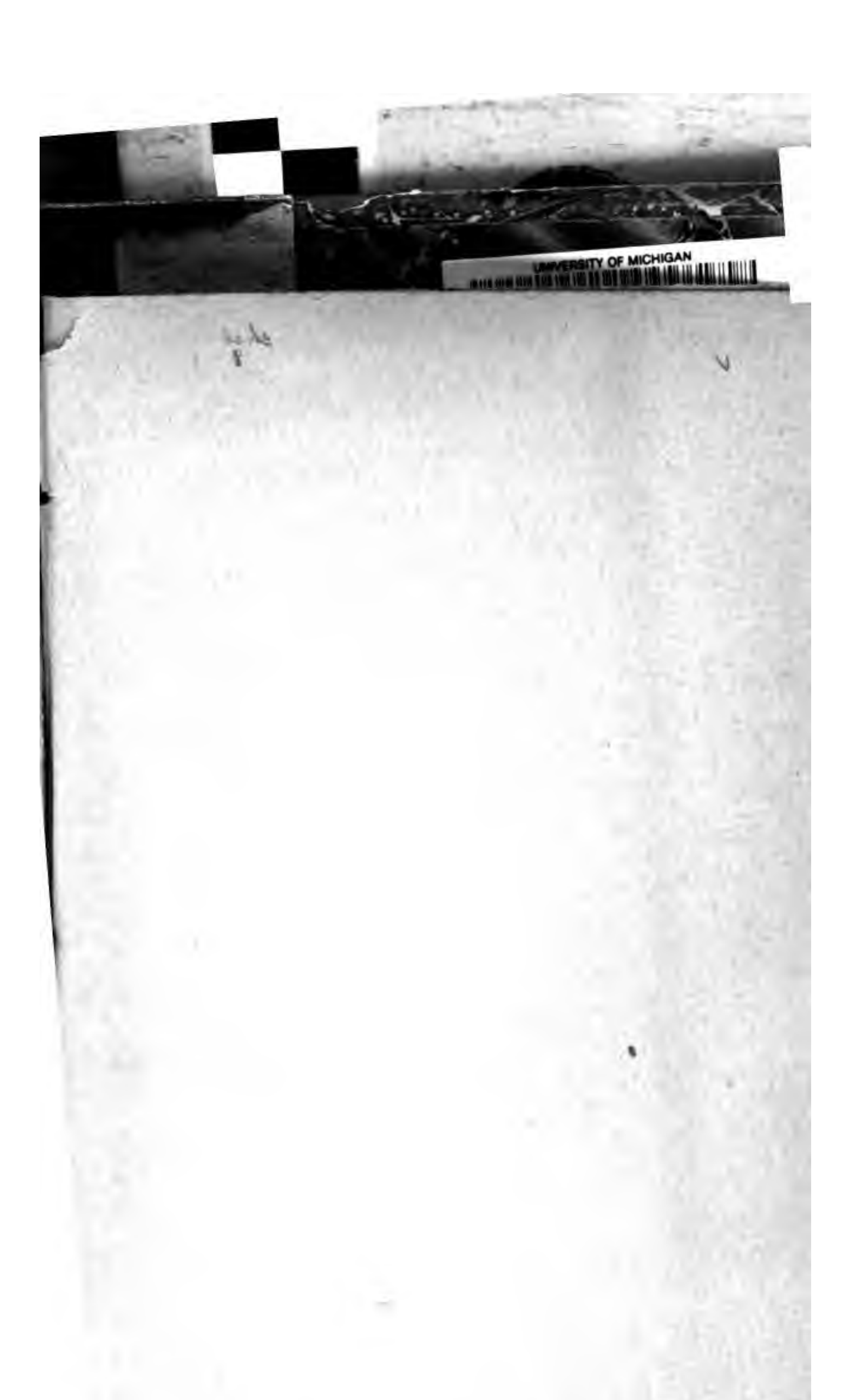
LE PREMIER JUIN MIL HUIT CENT SOIXANTE-QUINZE

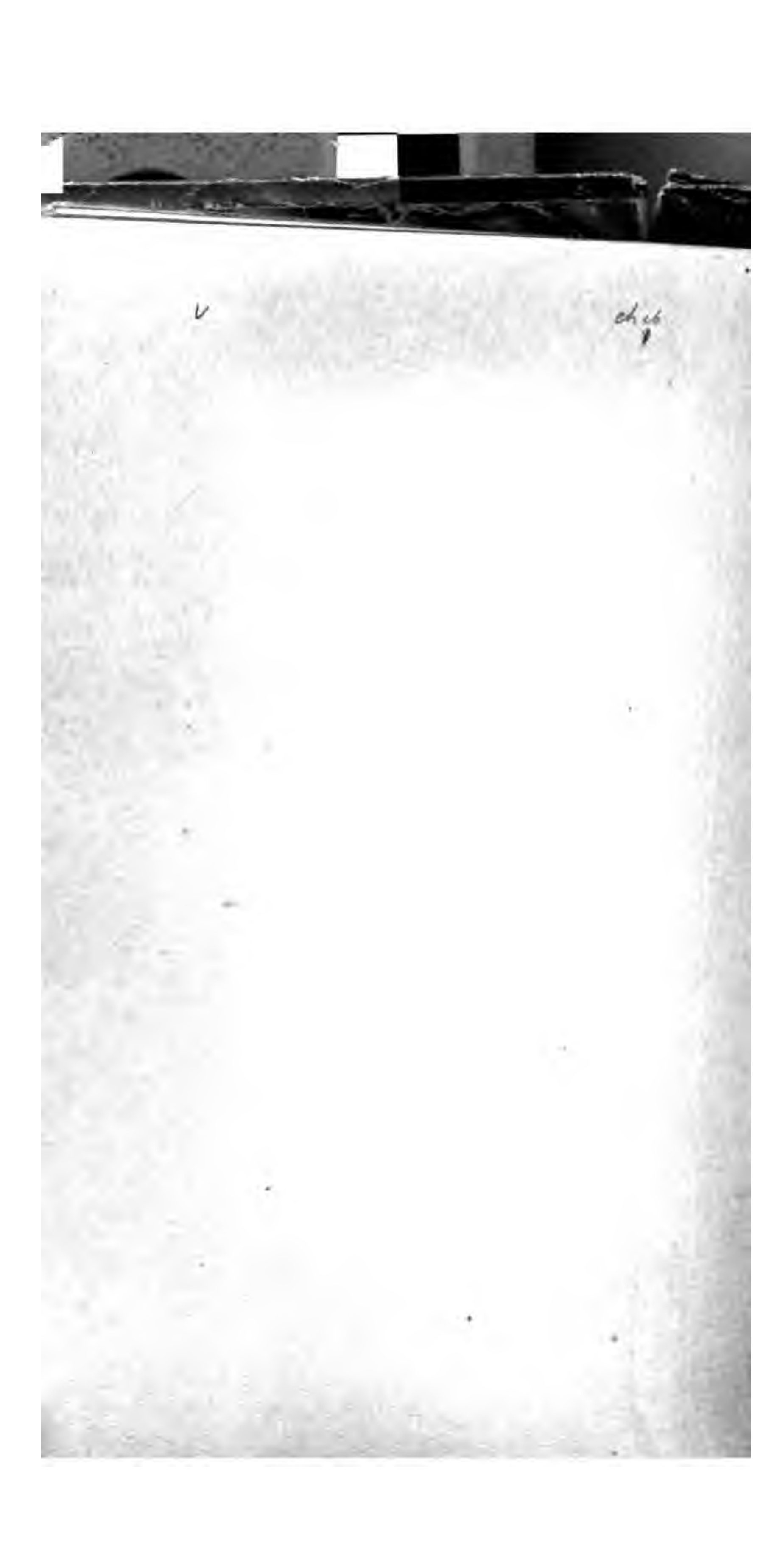
PAR J. CLAYE

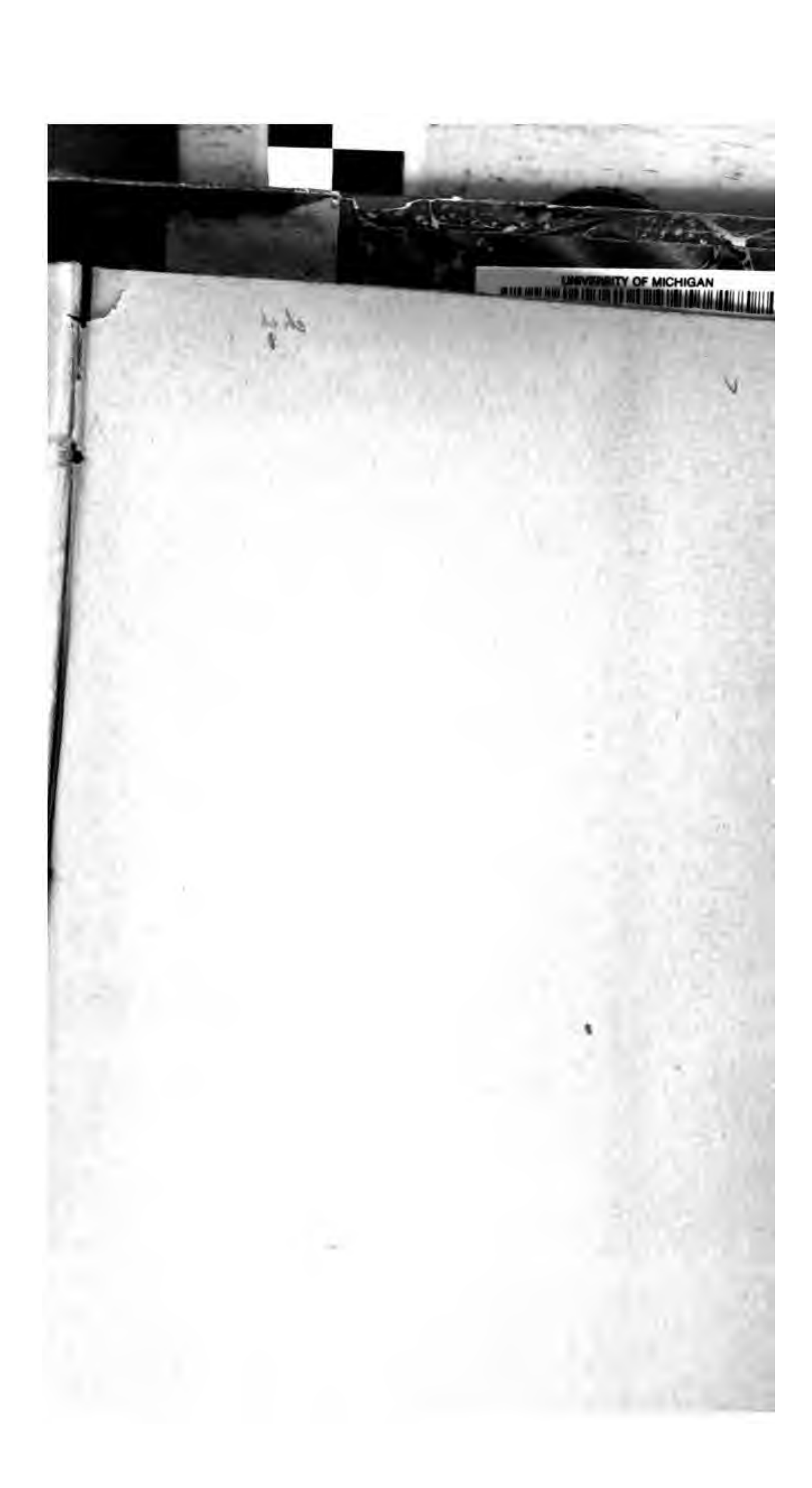
POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

PARIS


UNIVERSITY OF MICHIGAN




UNIVERSITY OF MICHIGAN





